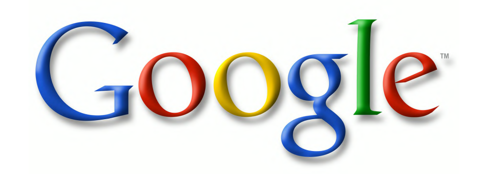


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

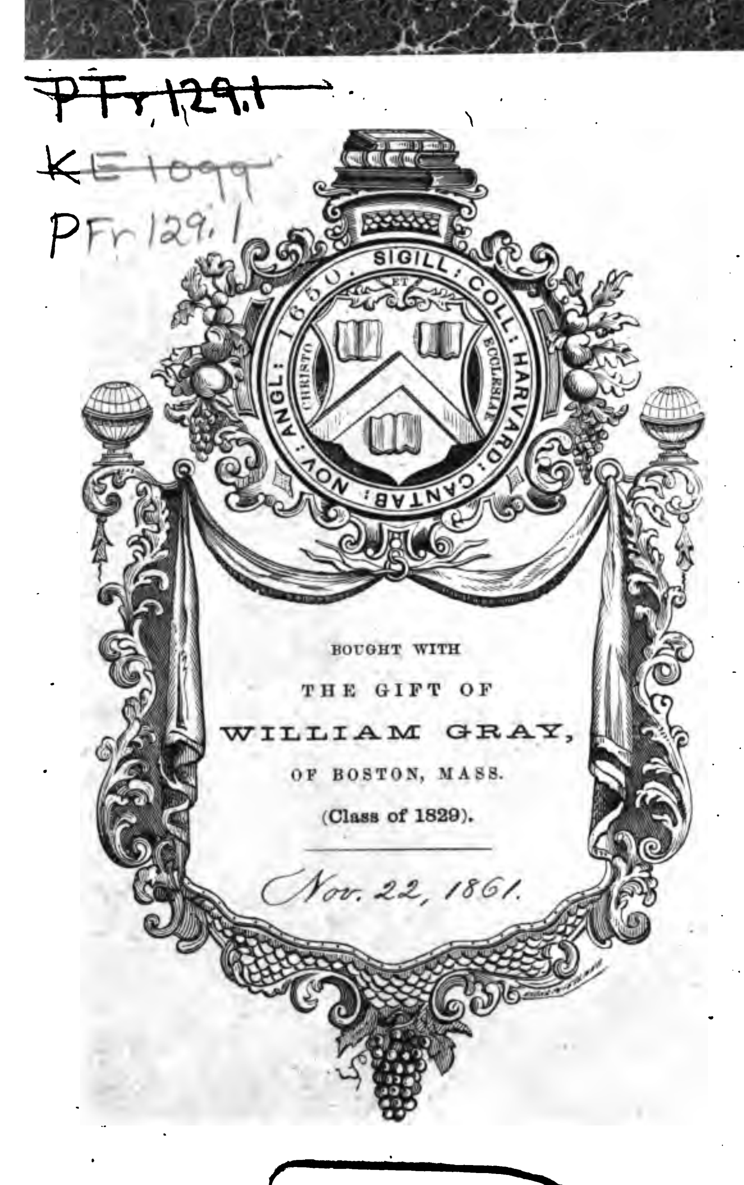
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

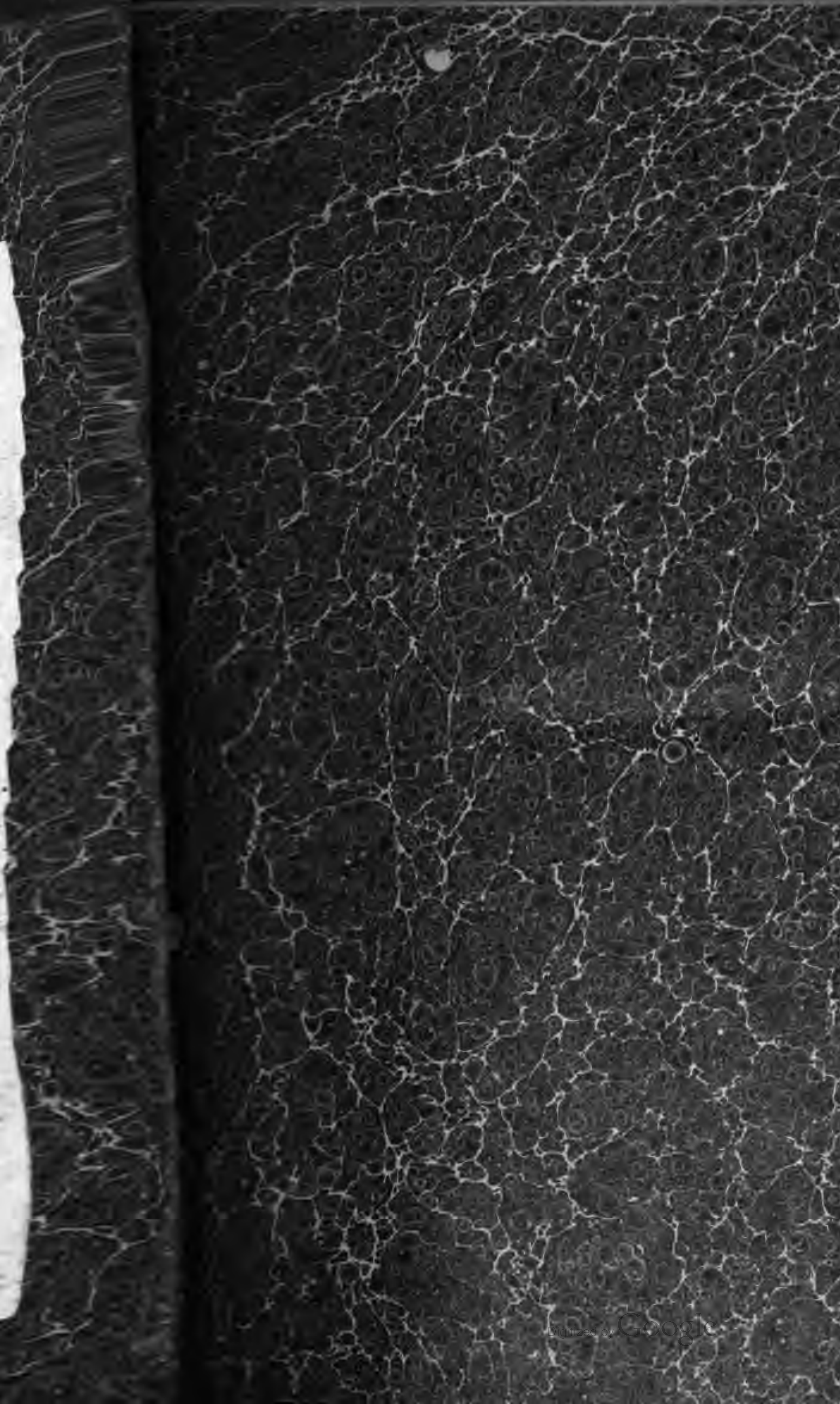
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


Digitized by Google

~~PFr.129.1~~
~~KE 1099~~
PFr 129.1



Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE

DES

SCIENCES, BELLES-LETTRES, ET ARTS,

FAISANT SUITE

A LA BIBLIOTHEQUE BRITANNIQUE

Rédigée à Genève

PAR LES AUTEURS DE CE DERNIER RECUEIL.

TOME TRENTIÈME.

Dixième année.

LITTERATURE.

A GENÈVE,
De l'Imprimerie de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE.
ET A PARIS,
Chez BOSSANGE, Père, Libraire de S. A. R. M.gr le Duc d'Orléans, rue de Richelieu, N.° 60.

1825.

Digitized by Google

~~P Fr 129.1~~

1 Δ 1861, Nov. 22.

P Fr 129.1

Digitized by Google

ÉCONOMIE POLITIQUE.

DISCOURS SUR L'ORIGINE, LES PROGRÈS, LES OBJETS PARTICULIERS, ET L'IMPORTANCE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE, par J. R. MAC CULLOCH. Traduit de l'anglais par Guillaume PRÉVOST, Docteur en droit, et suivi de quelques observations du Traducteur sur le système de Ricardo. Genève, chez *J. J. Paschoud*, Imprimeur-Libraire. Paris rue de Seine, N.° 48. Broch. in-8.° de 204 pages.

On a souvent accusé l'économie politique d'aspirer au rang de science sans avoir de principes fixes et de base assurée. Quelques-uns la considèrent comme une science qui ne fait que de naître, et dont le développement exigera beaucoup de temps et une longue expérience; d'autres vont jusqu'à prétendre qu'elle ne sauroit arriver à former un corps de doctrine, un système lié dans toutes ses parties et reposant sur une base qui lui soit propre. Ils observent que les élémens, les données dont l'économiste politique doit faire usage pour la solution de ses problêmes, sont trop variables, trop inhérens à l'ensemble de l'organisme social, et par conséquent trop difficiles à saisir avec quelque précision pour qu'il soit possible d'en tirer des principes généraux. Cependant une école célèbre, dont l'influence semble s'étendre de plus en plus en Angleterre, a la prétention d'appliquer à l'économie politique cette rigueur de raisonnement

Digitized by Google

qui distingue les sciences exactes. Le système de Ricardo est encore peu connu sur le continent et même en Angleterre, ce qui tient sans doute à ses formes trop abstraites, ainsi qu'au défaut de clarté que l'on a reproché à son auteur. Mr. Mac Culloch, un des disciples les plus habiles de Ricardo, et qui occupe une chaire d'enseignement pour l'économie politique, expose, avec un talent remarquable, les principes de son maître. Le discours que nous avons sous les yeux, contient une esquisse fort intéressante de cette théorie, dont il fait entrevoir les principales applications. Dans un exposé historique abrégé, mais plein de faits, Mr. Mac Culloch retrace l'origine et les progrès de l'économie politique, et il passe en revue les divers auteurs qui ont contribué à son avancement. Son discours est donc tout-à-fait propre à donner une idée juste de l'état actuel de cette science, et Mr. Guil. Prevost a rendu un véritable service à tous ceux qui aiment à réfléchir sur ces questions importantes, en leur faisant connoître ce petit ouvrage par une traduction claire et élégante.

Le traducteur observe, dans sa préface, que l'influence des saines doctrines en économie politique vient de se faire sentir en Angleterre de la manière la plus heureuse, et que la science en a acquis d'autant plus de relief et d'importance.

« Les hommes d'Etat vraiment dignes de ce nom, » dit-il, « en font maintenant l'objet de leurs méditations et de leur étude favorite; et l'on a vu des personnages distingués, tant par leur rang dans le ministère que par leurs profondes connoissances, suivre avec intérêt les leçons dont nous publions le discours préliminaire. »

Les détails donnés sur ce cours, par le traducteur, méritent d'être rapportés ici.

Digitized by Google

« Il fut institué en 1823. Les amis de Mr. Ricardo, voulant honorer sa mémoire, ouvrirent une souscription pour la fondation à Londres d'un Cours d'économie politique (1). Cette souscription monta à 1100 livres sterling. Une grande affluence d'auditeurs suivirent les leçons de Mr. Mac Culloch, qui fut choisi pour les donner, et cette année il a été appelé de nouveau à remplir cet office honorable. Ses succès ont

(1) Les arrêtés pris à l'assemblée des directeurs de la souscription méritent d'être rapportés ici en abrégé, à cause de la libéralité des principes que l'on y voit régner et des beaux résultats que l'on peut espérer d'une telle institution.

Dans la première assemblée tenue le 14 octobre 1823, il fut arrêté : 1.° Qu'en considération des grands services que feu Mr. Ricardo avoit rendus en contribuant fortement aux progrès d'une législation éclairée et spécialement de l'économie politique, il étoit à souhaiter qu'un témoignage de respect fût rendu à sa mémoire. 2.° Que rien ne paroissoit plus propre à ce but, soit pour proclamer ses qualités supérieures, soit pour servir en même temps au public, que l'établissement d'un Cours destiné à répandre la connoissance de la science à laquelle est pour jamais attaché le nom de Ricardo. 3.° Qu'une souscription seroit ouverte pour fonder à Londres un Cours d'économie politique en l'honneur de feu David Ricardo.

Dans la seconde assemblée tenue le 27 novembre 1823, il fut décidé : 1.° Que le Cours proposé, quoiqu'intimément lié avec le nom de Mr. Ricardo, et essentiellement destiné à honorer sa mémoire, ne devoit point être considéré comme consacré à inculquer, sans examen, les opinions de cet auteur, mais bien celles qui après réflexion sembleroient justes. 2.° Que l'institution étoit fondée pour dix ans. 3.° Que le professeur recevroit 100 livres sterling pour son cours. 4.° Que les souscripteurs y auroient une libre entrée; et que les autres auditeurs payeroient chacun deux guinées.

Digitized by Google

été tels, que l'on vient aussi de l'engager à donner en même temps ce cours dans la Cité. Dans ce quartier, le plus actif de la capitale, l'impulsion vers cette science est si grande dans ce moment, que l'on s'occupe d'y établir une *Société d'économie politique* sur le même plan que celle qui avoit été fondée, il y a quelques années, dans une autre partie de Londres. La conduite sage et éclairée du ministère inspire à tout Anglais le désir de connoître les vrais principes sur le commerce et la richesse des nations, afin de juger sainement des heureux effets que l'adoption de ces principes peut avoir sur la prospérité du pays. »

Le discours de Mr. Mac Culloch perdroit, par une analyse sèche, une grande partie de son intérêt; nous préférons donc citer quelques-uns des morceaux les plus remarquables sous le rapport de la précision des idées, de la force des argumens, ou de la nouveauté des faits qu'ils présentent. Après avoir expliqué pourquoi l'étude de l'économie politique a été si long-temps négligée, l'auteur cherche à prouver que cette science repose sur des bases solides.

« Il est clair, dit-il, que ceux qui rejettent les principes de l'économie politique, à cause de la variété des systêmes présentés pour expliquer les phénomènes dont elle s'occupe, devroient, par la même raison, refuser leur confiance aux résultats de presque toutes les autres sciences.

» La dissonnance entre les divers systèmes avancés successivement par les physiologistes, les chimistes, les physiciens, et les moralistes les plus distingués, est tout aussi frappante que celle que l'on remarque entre ceux des premiers économistes. Or, qui voudroit conclure de là que la médecine, la chimie, la physique, la morale, n'ont aucune base solide; ou qu'il est impossible que les savans en viennent quelque jour à nous présenter ces sciences réunies en

Digitized by Google

systèmes de vérités bien établies et reconnues? Nous ne refusons pas notre assentiment aux théorêmes de Newton et de Laplace, pour être subversives des hypothèses de Ptolémée, de Ticho Brahé, et de Descartes; pourquoi le refuserions-nous à ceux de Smith et de Ricardo, sous le prétexte qu'ils renversent les fausses théories qu'avant eux on avoit avancées pour expliquer les sources et la distribution de la richesse? L'économie politique a subi le même sort que les autres sciences; aucune n'est parvenue d'un saut à la perfection. Chez toutes, l'erreur s'est plus ou moins insinuée, même dans les spéculations de ceux qui le plus récemment les ont cultivées. Dans l'économie politique, les erreurs ont maintenant disparu presque en entier, et quelques observations suffiront pour montrer que cette science est aussi certaine dans ses résultats, que toute science basée sur les faits et l'expérience. »

* * *

» Les principes relatifs à la production, à l'accumulation de la richesse, et aux progrès de la civilisation, ne proviennent point d'une disposition législative. Il faut que l'homme s'efforce de produire la richesse, parce que sans cela il ne sauroit exister; le désir gravé dans le cœur de tout individu d'avancer dans le monde et d'améliorer son sort, le pousse à soigner son bien et à l'accumuler. Les principes qui sont la base de l'économie politique font ainsi partie de la constitution naturelle de l'homme et de l'ordre général; on peut en tracer les conséquences par l'observation et l'analyse, comme celles des principes mécaniques. Il y a cependant une différence essentielle entres les sciences physiques et les sciences morales et politiques. Les principes des premières s'appliquent à *tous les cas*, tandis que ceux des dernières ne s'appliquent qu'a la *majorité* des cas

qui se présentent. Ceux de la production et de l'accumulation de la richesse sont inhérens à notre nature; ils exercent une influence puissante sur la conduite de tous les hommes; mais cette influence n'est pas toujours au même degré chez tous; et celui qui cherche à établir une théorie sur ce point, doit se contenter de tracer des règles générales pour expliquer clairement l'effet des principes dans la plupart des cas, laissant à la sagacité de l'observateur le soin de les modifier suivant les occasions et suivant les circonstances. Par exemple, il est admis en principe, dans la morale comme dans l'économie politique, qu'en général la plupart des hommes voient plus clairement par eux-mêmes ce qui convient à leurs intérêts, que toute autre personne, ou tout autre corps de personnes choisies ne pourroit le faire à leur place, et qu'il est sage de laisser chacun suivre son penchant et se livrer à l'occupation qu'il juge la plus appropriée à ses goûts et à sa position. Voilà un théorême général, et c'est un de ceux qui sont le plus basés sur l'expérience. Il n'en est cependant point de ce théorême comme des lois qui règlent le mouvement des astres dans le systême planétaire; il se trouvera peut-être juste dix-neuf fois sur vingt, et à la vingtième ne se vérifiera pas. Mais on ne peut exiger de l'économiste que ses théories cadrent avec la tournure d'esprit particulière à un individu. Il pose ses principes en observant ceux qui déterminent la condition des hommes considérés en grand, comme formant les nations et les états. Il s'occupe des hommes en masse, des états, non des familles, des passions et des penchans qui agissent sur la race humaine en général, et non de ceux qui peuvent accidentellement influer sur la conduite d'un individu isolé. »

» Il ne faut jamais perdre de vue que l'économiste n'a point à chercher comment tel ou tel individu a accru sa

Digitized by Google

fortune, à moins qu'il ne veuille en tirer quelque conséquence générale. Les objets d'*intérêt public* doivent toujours l'occuper exclusivement. Il n'a point a tracer des systêmes et à imaginer des plans pour accroître la richesse et les jouissances de *certaines classes* en particulier; mais à découvrir les sources de la *richesse nationale*, de la *prospérité universelle*, et les moyens de les rendre plus abondantes.»

» Rien, il est vrai, n'est si commun, que d'entendre objecter aux vérités les mieux établies de politique et d'économie politique, qu'elles varient selon certaines circonstances, et que par conséquent on ne sauroit les admettre. Il est sûr cependant, que ces objections ne tirent leur origine que d'une idée tout-à-fait fausse sur la nature de la science. On pourroit aisément citer un millier d'individus enrichis par les monopoles, aussi bien qu'on en voit quelquefois s'enrichir par le vol et le pillage. Mais il seroit bien téméraire de conclure de là sans autre examen, que la communauté pourroit profiter et s'enrichir par de tels moyens. Cette dernière considération est cependant la seule à laquelle l'économiste doive s'arrêter. La question n'est jamais, si telle mesure ou telle institution peut enrichir plus ou moins d'individus; mais seulement si elle tend à enrichir le public. Admettant que les monopoles et les règlemens restrictifs peuvent aider souvent des individus à accumuler de grandes fortunes; bien loin d'être, comme on l'a prétendu, une preuve de l'avantage de ces monopoles, c'en est une évidente du contraire. Il est clair que si ces privilèges enrichissent le *petit nombre*, ils doivent d'autant appauvrir le *plus grand nombre*. Ils attaquent ainsi la richesse nationale, que toute institution devroit chercher à accroître, et lui portent atteinte, autant qu'à la liberté naturelle du commerce.»

L'aperçu historique que donne l'auteur est du plus haut intérêt, nous en tirerons la partie qui concerne le systême mercantile.

Digitized by Google

« L'opinion si long-temps dominante, que la richesse consiste exclusivement en or et en argent, vint naturellement de ce que la monnoie de tous les peuples civilisés fut presque toute de ces deux métaux. Ayant été adoptés comme étalon de mesure pour la valeur relative de diverses marchandises, et comme équivalens de celles contre lesquelles ils étoient échangés; ils acquirent une importance factice aux yeux non-seulement du vulgaire, mais aussi des personnes d'un mérite supérieur. On ne sut pas faire une remarque bien simple, c'est que vendre et acheter n'est autre chose que faire un troc de *marchandise* de part et d'autre; par exemple, d'or et d'argent contre du blé, du drap, et réciproquement. On ne fit plus attention à la *valeur de l'argent*, mais bien à l'argent même; et l'on ne mesura plus la richesse des individus et des Etats, par l'abondance de leurs produits disponibles, ou par la quantité et la valeur des marchandises, qu'ils pouvoient fournir pour se procurer des métaux précieux; on la calcula d'après la quantité de ces métaux dont ils étoient en possession. On crut partout n'avoir pas de meilleur moyen d'accroître la richesse, que de défendre l'exportation de l'or et de l'argent, et d'en encourager l'importation. »

» Il paroît d'après un passage de Cicéron, qu'à Rome, sous la république, l'on prohiba souvent l'exportation des métaux précieux (1), et les Empereurs renouvelèrent fréquemment cette prohibition qu'elle qu'en fût l'inutilité (2). Il n'y

(1) « *Exportari aurum non oportere, cum sæpe antea senatus, tum me consule, gravissime judicavit.* » Orat. pro L. Flacco, cap. 28.

(2) Pline faisant l'énumération des soies, des épiceries, et des autres produits importés de l'Inde en Italie, dit ces mots: « *Mi-*

Digitized by Google

a peut-être pas un seul état moderne en Europe, dont les premières lois ne consacrent ce principe. On assure que déjà avant la conquête il étoit en vigueur, et divers statuts l'ont postérieurement sanctionné. Entr'autres, dans une époque bien rapprochée de la nôtre, en 1512, un statut de Henri VIII (1) déclara que toute personne que l'on découvriroit exportant de l'argent, de la vaisselle, des bijoux, seroit punie par l'amende du double de la valeur de ces articles. »

» L'étendue extraordinaire que prit le commerce pendant le quinzième et le seizième siècles, fit substituer à ce mode simple et grossier d'accroître la quantité des métaux précieux un système plus recherché et plus compliqué. L'établissement d'une communication directe entre l'Angleterre et l'Inde par le Cap de Bonne-Espérance semble avoir beaucoup influé sur ce changement. Les métaux précieux ont toujours été l'un des meilleurs articles d'exportation pour l'Orient. Et malgré les préjugés anciens et enracinés contre cette exportation, la Compagnie des Indes orientales obtint, dès son établissement en 1600, la permission d'exporter annuellement de la monnoie étrangère ou des matières d'or et d'argent pour la valeur de 30 000 livres sterling. On y mit cependant la condition, que dans les six mois qui suivroient la fin de chaque expédition, à l'exception de la première, la Compagnie importeroit une quantité d'or et d'argent égale en valeur aux métaux précieux qu'elle auroit exportés. Les ennemis de la Compagnie prétendirent qu'elle ne remplissoit point cette condition, et qu'au grand détriment du public on laissoit l'or et l'argent sortir du royaume. Les

---

nimâque computatione millies centena millia sestertium annis omnibus, India et Seres, peninsulaque illa (Arabia) *imperio nostro demunt.* » (Hist. nat. lib. XII, cap. 18.)

(2) *Henry VIII, cap.* 1.

négocians et les autres personnes intéressées à soutenir la Compagnie, ne pouvoient contester les raisonnemens de leurs antagonistes, qu'en combattant ouvertement la politique dès long-temps établie, de prévenir absolument toute exportation des métaux précieux. Ils n'avancèrent point cependant, que l'exportation de ces métaux en Orient fût avantageuse, en s'appuyant sur cette raison, qu'en Angleterre les marchandises obtenues en échange étoient de plus grande valeur. Il n'y a pas même lieu de croire qu'ils en aient eu l'idée. Mais ils soutenoient que cette exportation étoit avantageuse, parce que les marchandises importées de l'Inde étoient exportées de nouveau en grande quantité dans d'autres pays, d'où l'on obtenoit beaucoup plus de lingots que l'on n'avoit été appelé à en payer à l'Inde. Thomas Mun, l'un des plus habiles défenseurs de la Compagnie, comparoit ingénieusement les opérations du négociant qui fait son commerce en exportant l'or et l'argent, aux semailles et aux moissons en agriculture. « Quand on ne considère le laboureur, qu'au temps des semailles, jetant son blé et le faisant voler çà et là sur la terre, on le prendroit plutôt, » disoit-il, « pour un fou, que pour un laboureur expérimenté. Mais, quand on le voit au moment de la moisson, arrivant au but de ses peines, on s'aperçoit du mérite et du succès du travail auquel il s'est livré (1). »

(1) *Treasure by foreign trade*, édition originale, page 50. Cet ouvrage fut publié en 1664, long-temps après la mort de Mun. Il est très-probable qu'il avoit été composé en 1635 ou 1640. Mun avoit déjà avancé les mêmes opinions et presque dans les mêmes termes, soit dans sa *Défense du commerce aux Indes orientales*, publiée en 1609, avec seconde édition en 1621, soit dans une pétition qu'il composa pour la Compagnie, et qui fut présentée au parlement en 1628.

Digitized by Google

» Telle fut l'origine du *système mercantile*. Quand on le compare avec l'ancien préjugé qui mérite à peine le nom de système, et qui prohiboit l'exportation de l'or et de l'argent, on doit reconnoître qu'en l'adoptant, on fit un grand pas dans la carrière des opinions saines sur le commerce. Les défenseurs du système mercantile, comme leurs prédécesseurs, soutenoient que l'or et l'argent seuls constituoient la richesse; mais ils croyoient qu'une saine politique ne devoit pas en laisser prohiber entièrement l'exportation. Ils y mettoient seulement pour conditions, que les marchandises importées à la place fussent, en tout ou en partie, vendues ensuite à des étrangers pour le montant d'une plus grande valeur en matières que celle qui avoit été originairement exportée pour les acquérir; ou que l'importation des marchandises étrangères accrût l'exportation des produits indigènes d'une quantité dont la valeur dépassât celle de ces marchandises. Ces opinions mènent nécessairement à la fameuse doctrine de la *balance du commerce*. Il étoit clair que les métaux précieux ne pouvoient être importés dans les pays sans mines, qu'en fournissant en échange des marchandises exportées. Le grand but auquel tendoient les défenseurs du système mercantile, étoit d'accaparer autant que possible les métaux précieux, en prenant des mesures variées et compliquées pour encourager l'exportation de presque tous les articles, sauf l'or et l'argent, et d'en restreindre l'importation, s'ils n'étoient pas destinés à être de suite exportés. En conséquence, on regarda l'excès *de la valeur d'exportation sur celle d'importation*, comme la cause unique et la seule mesure du progrès d'un pays dans la carrière de la richesse. On se persuada que cet excès ne pouvoit être obtenu que par l'importation d'une égale valeur d'or et d'argent, c'est-à-dire, de la seule richesse que pût avoir un pays. »

» Les principes du système mercantile, quelque faux qu'ils

Digitized by Google

chirent les habitans en abolissant toute marque de servitude; les formèrent en corporations ou corps politiques gouvernés par un conseil et par des magistrats de leur choix. Tandis que partout ailleurs régnoient la rapine et le désordre, on voyoit dans les villes l'ordre et l'administration régulière bien établis, et les propriétés fermement assurées. Aussi leurs tranquilles habitans étoient excités au travail, et conservoient une grande supériorité sur les agriculteurs et les gens des campagnes. Ce fut des villes que les princes tirèrent leurs plus forts subsides d'argent; ce fut par leur aide et leur coopération, qu'ils réussirent à devenir maîtres des barons fiers de leur indépendance. Les citoyens des villes ne regardèrent point les secours qu'ils donnoient à leurs souverains, comme compensés par le don des chartes qu'ils en avoient obtenues. Ils ne cessèrent de solliciter et d'obtenir de nouveaux privilèges. Ils s'attendoient bien à ce que des princes, auxquels ils rendoient de si grands services, les regarderoient comme la portion la plus industrieuse et la plus utile de leurs sujets et ne répugneroient point à satisfaire leurs demandes. En effet, pour leur donner les moyens d'obtenir des vivres à bon marché, et d'exercer leur industrie de la manière la plus profitable, il fut formellement défendu d'exporter le blé et les matériaux bruts qu'ils étoient appelés à manufacturer; en même temps de forts droits ou des prohibitions absolues furent établis, pour prévenir l'importation des objets manufacturés et pour assurer aux fabricans le monopole du marché national. C'est ainsi que, dans le quatorzième siècle, le quinzième, le seizième et même le dix-septième, dans toute l'Europe, croyant encourager le commerce et les manufactures, on en vint à un système qui avoit pour base ces prohibitions; qui assuroit aux citoyens des villes incorporées, le privilège de ne laisser exercer aucun métier que sur une permission délivrée

par

Digitized by Google

par eux; et qui établissoit une foule de règlemens, tendant à forcer l'importation des matériaux bruts destinés aux manufactures, et l'exportation des ouvrages faits. La liberté du commerce et de l'industrie, consacrée par leurs anciennes lois, finit par être totalement méconnue. On pourroit citer bien des exemples bizarres de l'excès auquel fut porté ce systême, tant en Angleterre qu'ailleurs. Ce sont des faits si connus, que nous jugeons inutile de les rappeler en détail. Nous citerons seulement, pour en donner quelque idée, l'acte passé en 1678, pour l'encouragement des manufactures anglaises d'étoffes en laine. Il fut ordonné que tous les corps, avant que d'être portés à la sépulture, fussent enveloppés dans un drap de laine. »

» Mais ce n'étoit pas assez pour les fabricans et les marchands, d'exclure la concurrence étrangère et d'avoir le monopole du marché national. Ayant obtenu tout ce qu'ils pouvoient avoir du public, ils commencèrent à se dépouiller les uns les autres. Les plus influens eurent le privilège d'exercer certains métiers à l'exclusion de tout autre individu. Cet abus en vint à son comble sous le règne d'Elisabeth, qui accorda un nombre infini de nouvelles patentes. A la fin le fléau devint si insupportable, que toutes les classes se réunirent et firent des pétitions pour qu'on le fit cesser. Après une longue opposition de la part de la couronne, qui regardoit comme une de ses grandes prérogatives le pouvoir d'ériger des monopoles, on écouta les réclamations; et un acte fut passé dans ce sens en 1624. Cet acte fit beaucoup de bien; mais il n'altéra en rien aucun des principes fondamentaux du systême mercantile ou manufacturier; et les corporations privilégiées furent exemptées de s'y soumettre. »

» En France, les manufacturiers eurent un puissant défenseur en la personne de Colbert, ministre des finances,

Digitized by Google

au milieu de la splendeur du règne de Louis XIV. Ce fut sous ses soins que fut rédigé le fameux tarif publié pour la première fois l'an 1664. Les écrivains du continent l'ont regardé quelque temps comme marquant l'époque réelle du système mercantile. Mais ce que nous avons dit suffit pour montrer que c'est une erreur (1). »

» Les défenseurs du système mercantile et de la balance du commerce soutinrent avec force les restrictions en faveur des manufacturiers. Ils crurent ne pouvoir mieux obtenir une *balance favorable*, c'est-à-dire, l'excès désiré de l'exportation sur l'importation des objets manufacturés, qu'en facilitant autant que possible la première, et mettant toutes sortes de gênes à la seconde. Au lieu de voir dans ces règlemens le produit d'un système de monopole personnel et intéressé, ils les regardèrent comme le résultat de la plus saine politique. Ils identifièrent naturellement les intérêts du manufacturier et ceux du marchand; et se persuadèrent qu'ils devoient se confondre avec l'intérêt public. Le grand *objet* que l'on eut en vue fut un solde en faveur du pays, et le *moyen* employé fut la création de forts droits, ou de gênes nombreuses à l'importation, et de primes ou gratifications à l'exportation. On ne doit pas s'étonner qu'un système, si conforme aux préjugés populaires, si propre à excuser les privilèges exclusifs accordés aux classes manufacturières et commerçantes, ait eu de bonne heure dans la pratique une puissante influence. On ne doit pas s'étonner même qu'elle survive jusqu'à un certain point au système lui-même (2). »

---

(1) Voyez *Mengotti, Dissertazione sul Colbertismo*, cap II.

(2) Melon et Forbonnois en France, Genovesi en Italie, Mun, Sir Josiah Child, le Dr. Davenant, les auteurs de l'ouvrage intitulé le Marchand Britannique, et Sir James Stewart en Angle-

Digitized by Google

« Ce n'est point une exagération, » dit Mr. Storch, « de
» dire qu'il y a peu d'erreurs politiques qui aient enfanté
» plus de maux que le système mercantile. Armé du pou-
» voir, il n'a fait qu'ordonner et défendre, là où il ne s'a-
» gissoit que de protéger; la manie reglementaire qu'il ins-
» pire a tourmenté de mille manières l'industrie pour la
» faire dévier de sa pente naturelle. Il a fait envisager à
» chaque nation le bien-être des autres comme incompatible
» avec le sien; de là ce désir réciproque de se nuire et
» de s'appauvrir; de là cette rivalité commerciale, la cause
» immédiate ou éloignée de la plupart des guerres des siècles
» derniers. C'est ce système qui a conseillé à toutes les
» nations d'employer les moyens de la force ou de la ruse
» pour obtenir, de la crainte ou de l'ignorance des autres
» peuples, des traités avantageux de commerce, dans les-
» quels ordinairement on est dupe, quand on ne sait pas
» duper les autres. C'est lui qui les a engagés à fonder des co-
» lonies, afin de créer de nouvelles nations, qui restassent as-
» sez dans la dépendance de la mère-patrie, pour que celle-
» ci pût s'assurer un monopole chez elle et faire de ses
» enfans les pratiques de ses marchands. En un mot, là
» où ce système a fait le moins de mal, il a entravé les pro-
» grès de la prospérité nationale; partout ailleurs il a ensan-
» glanté la terre, il a ruiné et dépeuplé les pays mêmes
» auxquels il vouloit procurer de nouveaux moyens de ri-
» chesse et de puissance (1). »

» Le coup porté aux systêmes et aux préjugés par les grandes découvertes, et les évènemens mémorables du quin-

terre, sont les écrivains les plus marquans qui aient épousé en tout ou en partie la cause du système mercantile.

(1) *Storch*, Cours d'économie politique; Tome I, page 122.

Digitized by Google

sième et du seizième siècle; le soin que l'on mit, grâces aux progrès de la civilisation et de l'industrie, à étudier de près les sources de la richesse et de la prospérité nationale, acheminèrent peu à peu la chute totale du système mercantile. Les partisans de la Compagnie des Indes orientales, qui, d'abord dirigés par l'intérêt, avoient hasardé d'élever un doute sur les idées dominantes relativement à l'exportation des matières d'or et d'argent, commencèrent à prendre un ton plus haut et plus affirmatif. Ils en vinrent à soutenir que les matières métalliques n'étoient *qu'une marchandise*, et que l'exportation devoit en être laissée aussi libre que celle de toute autre. Cette opinion fut partagée par des hommes étrangers à la Compagnie. Peu à peu ces idées se répandirent, et bien des négocians commencèrent à se défier des maximes reçues aveuglement jusqu'alors. Ils acquirent des notions plus claires et plus étendues sur les principes des relations commerciales. Ces idées nouvelles percèrent enfin dans la Chambre des Communes; et en 1663, on y révoqua les statuts qui prohiboient l'exportation des monnoies étrangères et des matières d'or et d'argent; on donna une pleine liberté, tant à la Compagnie qu'aux particuliers, d'exporter sans restriction tous ces articles de commerce. »

» Outre les discussions relatives au commerce des Indes orientales, on en vit s'élever aussi sur l'établissement des colonies en Amérique et aux Indes occidentales, sur les mesures obligatoires pour assurer au pauvre un soutien, sur la prohibition d'exporter la laine, etc. L'attention fut ainsi attirée sur des questions liées à la politique intérieure de l'Angleterre. Dans le cours du dix-septième siècle on vit paroître, en plus grand nombre que de coutume, des traités sur divers sujets de commerce et d'économie publique. Quoique la plupart des auteurs de ces écrits se ressentent

Digitized by Google

de l'esprit du temps, on doit reconnoître que plusieurs d'entr'eux s'élèvent au-dessus des préjugés de leurs contemporains, et méritent d'être regardés comme les fondateurs de la théorie moderne du commerce. Ce furent eux qui les premiers exposèrent cette belle doctrine, et prouvèrent que la prospérité d'un état ne dépend nullement des règlemens restrictifs, ou de la ruine des pays voisins; que la politique obscure, personnelle et bornée du monopole, ne peut s'accorder avec le véritable esprit du commerce; et que l'*intérêt personnel*, autant que le devoir, commande aux hommes de vivre en paix et d'entretenir entr'eux des liaisons franches et amicales. »

A la suite du discours, le traducteur présente quelques réflexions sur le système de Ricardo, qu'il ramène tout entier à six principes fondamentaux, et dont il discute les conséquences avec beaucoup de sagacité. Les propositions qui font la base de cette théorie sont remarquables par la rigueur de leur énoncé, mais elles reposent sur de si fortes abstractions qu'elles risquent d'égarer ceux qui, à côté des principes, ne consultent pas l'expérience et les réalités. Le traducteur fait remarquer quelques-unes des erreurs auxquelles cette méthode de généralisation entraîne les Ricardiens. C'est ainsi qu'à propos du premier principe de Ricardo, savoir: *que la rente n'affecte point le prix, et que les frais de production se résolvent en salaires et en profits*, le traducteur fait les observations suivantes.

» On doit reconnoître que la rente croît par la culture des terres de qualité inférieure, par leur nature ou par leur situation. Ce principe, posé par Mr. Malthus et exclusivement adopté par Ricardo, ne sauroit être nié. Mais, dans l'exacte vérité, on doit reconnoître aussi qu'il y a toujours quelque rente sur la terre en culture, à moins qu'on ne feigne un temps où les terres, bien que cultivées, n'étoient

pas en propriété. Cette remarque sera saisie par les explications qui suivent. »

»La propriété doit de suite faire naître une rente. C'est une partie essentielle de ce droit, lequel ne seroit rien sans une jouissance, qui se convertit toujours en rente. On ne peut objecter les colonies ou les états nouveaux qui trouvent à leur disposition de vastes étendues de terres faciles à défricher, et qui en concedent la propriété à titre gratuit. Car on peut répondre : 1.° Que rarement le titre est entièrement gratuit ; que tout au moins en revendant ces terres on y trouve un bénéfice ; 2.° Que le cultivateur trouve dans le droit de propriété l'avantage d'un travail non interrompu ; 3.° Que dans ces pays nouveaux, les capitaux et le travail, convertissant les déserts en villages et en villes, donnent en peu de temps une grande valeur à une propriété qui n'en avoit point. Il y a donc dans ces pays-là une valeur réelle à la propriété, et un spéculateur trouvera son compte à faire défricher et amender le sol qui lui appartient, par un fermier qui lui payera la plus foible redevance. Il y a toujours ce qu'on peut appeler la *rente minime.* »

»Ce n'est par conséquent que sur les terres non appropriées qu'il est possible de concevoir cette première période, à laquelle on renvoie, comme celle qui a précédé l'institution du fermage. Les Ricardiens le reconnoissent eux-mêmes. Mais ils supposent à cet état primitif une réalité qu'il est difficile de se figurer. Ainsi Mr. Mac Culloch dit : « Il est » clair que, dans les commencemens de la société, avant » que le capital eût été accumulé et la terre mise en pro» priété tout le produit du travail dut aller à l'ouvrier (1). » Or, les philosophes qui ont réfléchi sur l'origine de la pro-

(1) Voyez page 126 du *Discours.*

Digitized by Google

priété, auront de la difficulté à se figurer un tel état de choses; des cultivateurs non-propriétaires, vendant leurs produits en concurrence avec ceux de l'industrie, c'est-à-dire, une propriété mercantile et industrielle établie, et nulle propriété agricole. »

» Au reste, l'invraisemblance de cette hypothèse n'est relevée ici, que pour rendre prudent à en tirer des conséquences, et pour montrer l'espèce d'abstraction, de généralisation, à laquelle se livrent souvent les Ricardiens. Car d'ailleurs, nous reconnoissons avec eux, que la rente est étrangère à la production et que les frais de celle-ci se réduisent aux salaires payés et aux profits des capitaux avancés pour la culture des terres de qualité inférieure. On a observé avec raison que la *rente minime*, étant introduite dans les expressions relatives aux principes que nous discutons, n'est d'aucune influence, et n'a d'autre effet que de rendre ces expressions moins simples (1). »

---

(1) Mill, *Elements* etc. p. 34 sec. édit. angl.

Digitized by Google

HISTOIRE.

Historisch-philosophische Darstellung aller Veranderungen der Negersclavenhandels, etc. Tableau historique et philosophique des changemens qu'a subis la traite des nègres depuis son origine jusqu'à son abolition. Par Albert Hüne, Dr. Phil. 2 vol. in-8.° *Gættingen* 1820.

(*Premier extrait.*)

Rien de plus naturel que l'abus de la force chez les peuples qui ne sont pas encore entrés dans la carrière de la civilisation. Dans un état de société où la vie matérielle est tout, où les idées morales ne sont nullement développées, il est tout simple que le plus fort, profitant de sa supériorité, réduise le foible à une dépendance absolue et le contraigne même à travailler pour lui : aussi l'existence de l'esclavage chez les peuples barbares n'a rien qui doive nous étonner. Mais que cette même institution se retrouve chez des nations civilisées, que des sectateurs d'une religion qui commande à ses disciples de considérer tous les hommes comme leurs frères, ne se soient point fait scrupule de posséder des troupeaux d'hommes comme on possède des troupeaux de bœufs, et n'aient pas craint de participer à un trafic qui a pour objet des êtres de leur espèce, c'est sans doute un des plus étranges phénomènes que nous présente le monde moral. Supposons que nous fussions restés jusqu'à l'âge de trente ans dans une ignorance complète sur tout ce qui a rapport au régime des colonies, et qu'alors,

Digitized by Google

pour la première fois, on fut venu nous apprendre que parmi les branches de commerce exploitées par nos compatriotes, l'une des plus lucratives consiste à faire enlever sur les côtes d'Afrique des hommes, des femmes, des enfans, que l'on sépare de leurs familles, qu'on arrache à leur pays natal pour les transporter sous un ciel étranger, et les exposer en vente comme des bêtes de somme; que là des propriétaires, nos compatriotes, professant la même religion et placés au même degré de civilisation que nous, achètent ces êtres malheureux, les emploient aux travaux les plus pénibles, ne leur accordent que tout juste la portion de nourriture et de repos indispensables pour les faire vivre, et les condamnent, eux et leur postérité, à un état perpétuel d'esclavage. Quel auroit été notre étonnement, ou plutôt quelle auroit été notre indignation! Et pourtant ce commerce a subsisté pendant long-temps et subsiste encore de nos jours! Bien plus, un état de choses si opposé à nos mœurs, à nos principes, à nos sentimens habituels, trouve encore des défenseurs. Comment expliquer une contradiction si manifeste? Dirons-nous que ce sont les calculs de l'intérêt qui ont faussé le sens moral de tant d'hommes, d'ailleurs éclairés et humains? Leur empire est bien grand sans doute, mais il faut convenir que parmi les partisans du régime des colonies et de toutes ses conséquences, il en est beaucoup dont les intérêts ne sont nullement compromis dans cette question. Peut-être faut-il chercher ailleurs le mot de l'énigme.

L'origine du trafic que nous désignons par le nom de traite des nègres, date d'une époque où les peuples chrétiens considéroient assez généralement tout mécréant comme un être d'une espèce inférieure, placé hors de la loi commune, et ne pouvant prétendre à être traité comme un homme. Réduire en esclavage un musulman ou un idolâtre,

Digitized by Google

un ennemi de la vraie religion, c'étoit presque une œuvre méritoire. Pour des hommes qui pensoient ainsi, l'idée d'enlever à leur pays natal de misérables Africains, et de les transporter dans les colonies européennes pour les faire travailler à la culture des terres, n'avoit rien de choquant; suivant eux, les Chrétiens d'Europe ne faisoient en cela qu'exercer un droit incontestable. On sait que lors des premières découvertes de Christophe Colomb, le pape Alexandre VI, usant de la plénitude de sa puissance, investit les couronnes d'Espagne et de Portugal de la souveraineté de tous les pays habités par les infidèles, qu'on avoit découverts et qu'on découvriroit dans la suite (1). C'étoit établir en principe que les rois d'Espagne et de Portugal avoient le droit de dépouiller de ses états tout souverain infidele; et ce principe une fois admis, il étoit assez naturel que les sujets de ces rois se crussent en droit de dépouiller de leur liberté individuelle les sujets des princes idolâtres. Plus tard, ces préjugés firent place à des idées plus conformes à la saine raison, mais le mal étoit fait et les habitudes étoient prises. L'odieux trafic des nègres avoit reçu la sanction du temps, et par la seule raison qu'il avoit duré pendant de longues années, on trouvoit tout simple qu'il durât toujours. Les détails des cruautés auxquelles la traite donnoit habituellement lieu et qui auroient révolté tout homme non encore endurci, n'étoient guères connus que des marchands négriers, êtres pervertis par la soif du gain, et dépourvus de tout sentiment d'humanité. Quant à la transplantation des nègres, beaucoup de gens étoient assez disposés à croire, qu'à tout prendre il valoit encore mieux pour eux, vivre en esclaves dans un pays civilisé, que rester en Afrique, en proie à tous les fléaux de la vie sauvage, des supers-

---

(1) Robertson Hist. de l'Amérique Liv. II.

Digitized by Google

tions les plus extravagantes, et du despotisme le plus féroce. D'ailleurs l'existence même des colonies sembloit exiger impérieusement la continuation de la traite; et s'il en étoit ainsi, pouvoit-on en bonne conscience détruire la prospérité réelle des planteurs, pour préserver quelques misérables Africains d'un malheur qui, peut-être, n'en étoit pas même un pour eux? Aveuglés par de tels raisonnemens, les hommes les plus civilisés, les plus doux, les plus humains ne craignoient pas de prendre part à un trafic qui leur auroit fait horreur, sans doute, s'ils en avoient examiné sans prévention le principe, la nature et les conséquences. Aussi les hommes généreux qui les premiers élevèrent leurs voix en faveur des noirs, furent-ils traités de têtes romanesques que leur imagination emportoit au-delà du vrai, ou d'esprits dangereux qui vouloient tout bouleverser. Leur tâche étoit hérissée de difficultés, puisqu'ils avoient à lutter tout à-la-fois contre la puissance de l'habitude et de l'irréflexion, et contre l'influence des calculs de la cupidité. Mais une volonté forte, soutenue par des sentimens nobles, est aussi une puissance; c'est elle qui a fait triompher enfin les défenseurs de la cause de l'humanité. Grâce à leurs efforts, l'abolition de la traite a été prononcée par la plupart des gouvernemens chrétiens, et si les lois établies à cet égard sont encore souvent violées, au moins ce honteux trafic a été flétri dans l'opinion comme il le mérite : ceux qui continuent à s'y livrer sont obligés de se cacher dans l'ombre, et tout fait espérer que l'époque n'est point éloignée, où il sera complètement anéanti.

La longue lutte qu'il a fallu soutenir pour arriver à ce résultat, et les démarches faites à ce sujet par les amis des noirs, surtout en Angleterre, depuis 1788 jusqu'en 1820, sont racontées fort au long dans le second volume de l'ouvrage de Mr. Hüne. Le premier contient un coup-

Digitized by Google

d'œil rapide sur le commerce des esclaves chez les anciens et dans le moyen âge, ainsi que l'histoire détaillée de l'origine de la traite des nègres chez les modernes, et de ses développemens progressifs. Ce sujet, très-intéressant en lui-même, est traité peut-être avec trop de détails, et l'auteur s'est permis des digressions qui coupent souvent le fil de sa narration, et y jettent un peu de désordre; nous allons la resserrer dans un cadre plus étroit, en tâchant de conserver tout ce qu'il y a d'essentiel dans l'ouvrage de Mr. Hüne.

Quelque monstrueux que soit le genre de trafic qui transforme des êtres humains en marchandise, on ne sauroit nier qu'il ait existé dans tous les siècles, et que les peuples les plus éclairés se soient rendus coupables de ce crime de *lèse-humanité*. Il semble même que ce trafic a eu lieu dès l'origine de la société : du moins les documens historiques les plus anciens en font déjà mention. Moïse nous apprend qu'Abraham possédoit des esclaves qu'il avoit achetés (1); les fils de Jacob voulant se débarrasser de leur frère, le vendirent à des marchands madianites, qui à leur tour le revendirent en Egypte (2); il paroît donc qu'à cette époque le commerce des esclaves étoit déjà connu et répandu dans l'Orient. Les ordonnances de Moïse relativement aux esclaves nous font voir que les Hébreux, après leur sortie d'Egypte, en possédoient un grand nombre, et qu'ils en vendoient et en achetoient. Le prophète Ezéchiel (3) parle de la ville de Tyr comme d'un fameux marché d'esclaves, et plusieurs passages de l'Odyssée indiquent assez clairement que du temps d'Homère les Egyptiens et les Phéniciens étoient généralement connus pour faire le commerce

---

(1) Gen. XVII. 23, 27. (2) Gen. XXXVII. 27.
(3) Ezech. XXVII. 13.

Digitized by Google

des esclaves. On sait que les Phéniciens étoient des marins habiles et actifs; il y a tout lieu de croire que leurs vaisseaux marchands ne se bornoient pas uniquement à faire le commerce, mais que de temps en temps ils faisoient aussi le métier de pirates et enlevoient des hommes, des femmes et des enfans sur les côtes qu'ils visitoient; entreprises que le grand nombre d'îles, de baies et de golfes de la Méditerranée favorisoit singulièrement. Une foule de passages des auteurs anciens viennent à l'appui de cette supposition. Les Grecs, les Carthaginois, les Romains avoient, pour ainsi dire, des armées d'esclaves; c'étoit la guerre qui les leur procuroit principalement, puisque les habitans des villes conquises sur l'ennemi étoient ordinairement réduits en esclavage. Il est évident qu'il dut en résulter un commerce d'esclaves très-actif, pendant toute la durée de la république et sous les premiers empereurs. Le christianisme apporta un grand adoucissement au sort des esclaves dans l'empire romain, et en diminua le nombre; mais après la chûte de Rome, nous voyons reparoître l'esclavage. Quand les anciens Germains ne connoissoient d'autre occupation que la chasse et la guerre, ils n'avoient point d'esclaves, et étoient dans l'usage de massacrer leurs prisonniers de guerre. Mais lorsqu'ils commencèrent à défricher leurs forêts, à transformer leurs déserts en champs fertiles, et qu'ils eurent appris à connoître une foule de nouveaux besoins, ils comprirent qu'il valoit mieux conserver la vie à leurs captifs et les employer à cultiver la terre et à exercer des métiers utiles. Dès-lors il y eut des marchés d'esclaves dans plusieurs villes d'Allemagne, surtout dans celles qui étoient situées sur les côtes de la mer du nord. Ce commerce paroît même avoir été assez considérable, puisque dans les tarifs de douanes des rois francs, les droits à payer pour le transit des esclaves sont fixés aussi bien que ceux des autres mar-

Digitized by Google

chandises (1). Il fut surtout très-actif depuis le cinquième jusqu'au neuvième siècle; les Slaves et les Wendes s'en étoient emparés principalement; ils achetoient beaucoup d'esclaves en Allemagne et en Bohême, et les vendoient aux Russes qui les envoyoient jusqu'à Constantinople. Plus tard, sous les empereurs de la maison de Saxe, les peuplades slaves du nord de l'Allemagne, qui refusoient d'embrasser le christianisme, furent réduites en esclavage par leurs vainqueurs chrétiens, et les individus qui les composoient, furent dispersés dans toute l'Allemagne : c'est de là que plusieurs savans dérivent la dénomination de *Sclave* en allemand, et d'*esclave* en français.

En Angleterre, en France, en Italie, l'esclavage subsistoit encore généralement au neuvième et dixième siècle. Les villes de Bristol, de Lyon, de Verdun, de Rome avoient de grands marchés, où des milliers d'esclaves chrétiens de tout âge et de tout sexe étoient exposés en vente, et souvent livrés à des acheteurs maures. Cependant, déjà alors ce trafic fut l'objet de vives réclamations; l'histoire nous a conservé les noms de plusieurs prélats, qui à cette époque s'élevèrent avec beaucoup de force contre ce cruel abus; tels furent *St. Wulstan* évêque de Worcester, *Agobard*, archevêque de Lyon, et *St. Anschaire*, premier archevêque de Hambourg. Animés par leur exemple les membres les plus éclairés et les plus pieux du clergé de tous les pays chrétiens, employèrent les armes spirituelles à combattre l'esclavage, le déclarèrent incompatible avec les préceptes de l'évangile, et recommandèrent aux fidèles l'affranchissement de leurs esclaves comme une œuvre méritoire, propre à leur concilier la faveur divine. Leurs prédications ne res-

---

(1) *Fischer*. Gesch. des Deutschen Handels. B. 1. p. 34 et 38.

Digitized by Google

vèrent pas sans succès, et le commerce des esclaves disparut peu-à-peu des pays septentrionaux de l'Europe; mais il n'en fut pas de même des pays méridionaux. Là le clergé se bornoit à condamner l'usage d'avoir des esclaves chrétiens, et toléroit la possession d'esclaves musulmans. La conquête de l'Espagne faite par les Maures d'Afrique, leurs guerres longues et sanglantes avec les habitans chrétiens de ce royaume, leurs irruptions fréquentes en France, leurs descentes continuelles sur les côtes d'Italie, avoient allumé une telle animosité entre les Chrétiens et les Musulmans, que de part et d'autre on réduisoit en esclavage tous les prisonniers trop pauvres pour se racheter. Loin d'être retenus par des scrupules religieux, les Chrétiens croyoient bien faire, en réduisant au sort le plus misérable les infidèles qui tomboient entre leurs mains: aussi l'on voyoit alors exposer en vente dans les marchés d'Italie et de France plus d'esclaves musulmans que l'on ne voit aujourd'hui d'esclaves chrétiens dans les marchés des états barbaresques. Cet état de choses dura jusqu'au seizième siècle; et si l'on considère qu'à cette époque l'on confondoit habituellement les Maures avec les Nègres, qu'on les regardoit comme appartenant à la même race, et comme professant la même croyance religieuse, on conçoit la facilité avec laquelle Charles-Quint, ennemi juré des Maures d'Afrique, permit et autorisa l'introduction des esclaves nègres dans ses colonies d'Amérique. Ce fut-là l'origine de la traite.

Ce ne sont cependant pas les Européens qui les premiers ont introduit en Afrique le commerce des esclaves; ce trafic barbare y étoit connu plusieurs siècles avant que les Portugais et les Espagnols eussent des relations commerciales avec cette partie du monde. Edrisi, célèbre géographe du douzième siècle, nous apprend, dans sa description de l'Afrique, que les villes de *Tocrur*, de *Sala*, de

Digitized by Google

Berisa et de *Gana*, situées sur le Nil des Nègres, faisoient de son temps un grand commerce, et qu'outre beaucoup d'autres marchandises, on y vendoit aussi des hommes. Il ajoute que les habitans des villes citées faisoient de fréquentes irruptions dans le pays de *Lamlam*, au midi de Tocrur, et en enlevoient les habitans, qu'ils vendoient ensuite aux marchés de Maroc et des Etats barbaresques. En parlant de l'Abyssinie, il raconte que les Arabes y apportoient différentes marchandises et prenoient en échange de l'or et des esclaves. Ibn al Vardi, autre écrivain arabe, affirme que les naturels de la Zengitane (aujourd'hui le Zanguebar), située sur la côte orientale de l'Afrique, vendoient leurs enfans aux habitans d'Omam. Le voyageur vénitien Cadamosto, qui visita les côtes de l'Afrique occidentale au milieu environ du quinzième siècle, y vit de grandes caravanes d'Arabes qui se rendoient à Tombutto ou Tombouctou, et dans plusieurs autres villes de l'Afrique centrale, pour y porter des étoffes de soie fabriquées à Grenade et à Tunis, de la vaisselle d'argent et des chevaux, qu'ils échangeoient contre de l'or, du poivre et des esclaves. Léon l'Africain, savant maure de Grenade, né dans la dernière moitié du quinzième siècle, qui habita long-temps la ville de Fez et parcourut une grande partie de l'Afrique, assure que les habitans de la Barbarie ont commencé à avoir des relations commerciales avec ceux de la Nigritie vers la fin du dixième siècle; et que dès-lors le trafic des esclaves en faisoit partie. Il cite le royaume et la ville de *Tombutto* ou Tombouctou, situé dans le voisinage de l'un des bras du Niger, comme faisant un grand commerce à l'époque où il la visita (1); et assure que le souverain de

(1) Environ en 1500.

ce

ce pays attaquoit souvent ses voisins pour faire des prisonniers avec lesquels il payoit les chevaux et les marchandises que lui vendoient les caravanes arabes. Il en dit autant du Roi de Bornou et nomme la ville de *Gago*, située à quatre cents milles au sud-est de Tombouctou, comme un des marchés d'esclaves les plus célèbres. Ces divers témoignages mettent hors de doute l'existence du commerce d'esclaves en Afrique, à une époque fort antérieure à celle où les Européens ont commencé à faire la traite des nègres; et nous savons par les voyageurs modernes, qu'aujourd'hui encore, ce commerce est très-actif dans plusieurs contrées de l'Afrique avec lesquelles les Européens n'ont que peu ou point de relations. Chaque année de nombreuses caravanes exportent de la Nubie, du Dongola, du Darfour, de Bornou et d'autres provinces centrales de l'Afrique, des esclaves noirs, destinés à approvisionner les marchés du Caire, de Siout, d'Esneh, etc., où les marchands turcs et arabes viennent les acheter; et les moyens par lesquels ces caravanes se procurent les malheureuses victimes de la cupidité, ne le cèdent point en barbarie aux expédiens employés pendant trois siècles par les négriers européens.

Si au reste les Européens n'ont pas à se reprocher le tort d'avoir fait connoitre les premiers aux Africains le trafic des esclaves, du moins ils ont eu celui de donner à ce commerce une beaucoup plus grande extension. La plupart des nations européennes y ont participé plus ou moins, mais ce sont les Portugais qui sont les premiers en date. On sait que dans le courant du quinzième siècle, l'activité de ce peuple se dirigea principalement vers les entreprises maritimes. L'infant D. Henri, fils du Roi Jean I et frère du Roi Edouard, prince fort éclairé pour son siècle et ami des sciences, s'en occupoit avec beaucoup de zèle. Chaque

Digitized by Google

année il équipoit plusieurs bâtimens, destinés à faire des découvertes sur les côtes occidentales de l'Afrique, qui avant lui n'avoient guères été connues que jusqu'au cap Bojador, sous le vingt-sixième degré de latitude nord. Il avoit enjoint aux officiers qui commandoient ces expéditions, de chercher à s'emparer de quelques indigènes et de les amener en Portugal : son intention étoit d'en tirer des renseignemens sur ces contrées inconnues, et de s'en servir pour former avec leurs compatriotes des relations amicales qui pussent conduire à l'établissement d'un commerce régulier. Peut-être aussi espéroit-il en faire des instrumens propres à convertir ces peuples payens, et à introduire la religion chrétienne en Afrique, objet qui lui tenoit fort à cœur. Ce n'étoit pas une chose facile : partout où les Portugais prenoient terre, les indigènes épouvantés se sauvoient dans l'intérieur du pays. Après beaucoup de tentatives infructueuses, l'un de ces navigateurs, *Alphonso Gonsalves Baldaja*, qui s'avança en 1440 jusqu'à trente lieues au-delà du cap Bojador, réussit à faire prisonniers dix habitans, tous musulmans, de race maure ou arabe. Trois d'entr'eux, qui, suivant toute apparence, appartenoient à des familles puissantes du pays, offrirent de se racheter; D. Henri les renvoya dans leur patrie, et leurs familles ne tardèrent pas à apporter aux Portugais pour leur rançon une quantité considérable de poudre d'or et dix esclaves nègres, originaires de la Guinée : ce furent là les premiers nègres que l'on vit en Portugal. Encouragés par ce premier succès les navigateurs portugais, dont la cupidité se trouvoit fortement excitée, se mirent à faire le métier de corsaire, tantôt débarquant de nuit sur les côtes et surprenant les malheureux habitans dans leurs cabanes, tantôt pénétrant jusques dans l'intérieur du pays pour faire des prisonniers, qu'ils emmenoient en Portugal et qu'ils vendoient comme esclaves, à

Digitized by Google

moins qu'ils n'eussent l'espoir d'en obtenir une forte rançon. Il en résultoit que la seule apparition d'un navire portugais sur les côtes y répandoit la terreur et en faisoit fuir tous les habitans. Ces violences alloient à fin contraire de ce que désiroit l'infant D. Henri ; aussi donna-t-il des ordres sévères pour les faire cesser. Peu-à-peu on réussit à établir quelques relations amicales avec les indigènes ; et en 1456 le voyageur vénitien Alvirio da Cadamosto trouva dans l'île d'Arguin, non loin du Cap Blanc, des comptoirs portugais qui faisoient un commerce régulier avec les Maures du Sénégal, et leur fournissoient du blé, des étoffes et diverses autres marchandises, en échange desquelles ils recevoient de la poudre d'or et des esclaves nègres. Ce commerce s'étendit à mesure que les Portugais poussèrent plus loin leurs découvertes ; il devint plus actif lorsque le Roi Jean II eut fait prendre solennellement possession de la Guinée (en 1484), et lorsqu'il y eût fait construire le fort de St. George del Minas, destiné à protéger les établissemens de ses sujets sur cette côte. Cependant ce trafic étoit encore assez limité, attendu que les Portugais n'employoient des esclaves noirs que dans leurs établissemens sur les côtes d'Afrique, établissemens peu considérables, et que les autres nations européennes n'en achetoient point encore ; mais la découverte de l'Amérique vint bientôt donner au commerce des noirs un plus grand développement.

Ce fut sans doute le noble désir d'étendre le champ des connoissances humaines qui porta Christophe Colomb à entreprendre les expéditions périlleuses dont la découverte d'un nouveau monde fut le résultat. Malheureusement les aventuriers qui, avec lui et après lui, se précipitèrent dans cette carrière, ne lui ressembloient pas. La soif de l'or les dominoit exclusivement et étouffoit en eux tout sentiment d'humanité ; aussi leur arrivée dans l'autre hémisphère devint-elle pour

Digitized by Google

ses habitans une source de malheurs et de désastres. On sait que ce fut dans l'île d'Haïti ou de St. Domingue, que les Espagnols fondèrent leurs premiers établissemens, et que leur principal but étoit l'exploitation des mines d'or que renfermoit l'île. Cette exploitation exigeoit beaucoup de bras, et cependant les Espagnols étoient peu nombreux. Comment suppléer à ce qui leur manquoit? Ils ne furent pas embarrassés à trouver un expédient. Considérant le pays avec tous ses habitans comme leur conquête légitime, ils forcèrent les indigènes à travailler dans les mines, et le gouvernement espagnol sanctionna cette violence, en autorisant le gouverneur d'Haïti à répartir tous les Indiens entre ses amis et ses officiers, lesquels ensuite les louoient à un prix convenu aux colons. La fatigue du travail des mines qui surpassoit les forces de ces hommes foibles de constitution, le désespoir de se voir arrachés à leur vie paisible et soumis à tous les caprices d'un maître barbare, ainsi que les mauvais traitemens dont on les accabloit, les faisoient périr par milliers. En peu d'années l'île se dépeupla d'une manière effrayante. S'il faut en croire Robertson, l'île d'Haïti, lors du premier débarquement de Colomb, contenoit environ un million d'habitans. Quinze ans plus tard, en 1508, on n'en comptoit plus que soixante mille; et lors du dénombrement que fit faire le gouverneur Albuquerque en 1517, il n'en restoit que quatorze mille. Les Indiens cependant, dès la première fondation des établissemens espagnols, avoient trouvé de zélés amis dans les missionnaires dominicains, venus avec l'intention de les convertir à la religion chrétienne. Ceux-ci mettoient tout en œuvre pour adoucir le sort des malheureux indigènes; ils reprochoient vivement à leurs compatriotes leur cruauté; ils accusoient d'impiété ceux qui traitoient les Indiens en esclaves, et alloient même quelquefois jusqu'à leur refuser les sacremens. Mais tous leurs

Digitized by Google

efforts venoient échouer contre la sordide cupidité des colons et les intrigues des missionnaires franciscains qui, poussés peut-être par un sentiment de jalousie, prenoient le parti des Espagnols, et soutenoient que la colonie ne pourroit prospérer, si les indigènes n'étoient pas dans la dépendance absolue des colons. Au moyen de cet argument, ils réussirent à obtenir un décret royal, appuyé sur la décision d'une congrégation de théologiens et de jurisconsultes, qui sanctionna l'esclavage des Indiens comme étant conforme aux lois divines et humaines, et comme le seul moyen efficace de convertir ces payens au christianisme (1). Les missionnaires dominicains ne se laissèrent pas rebuter par cet échec; l'un d'eux, Barthélemi de Las Casas, se rendit en Espagne pour solliciter la révocation du décret royal. Ferdinand le Catholique étant mort avant d'avoir rien décidé, Las Casas s'adressa au cardinal Ximénès, chargé de gouverner l'Espagne avec le titre de régent jusqu'à l'arrivée du jeune roi Charles. A sa demande Ximenès nomma une commission, munie de pleins-pouvoirs très-étendus, qui devoit se rendre sur les lieux pour entendre les deux partis et prononcer entr'eux. Cette commission, après un long et minutieux examen, se persuada que, vû le petit nombre des Espagnols établis à Haïti, l'exploitation des mines et la culture du sol ne pouvoient se passer des bras des Indiens, et que ceux-ci, sans une contrainte positive, ne consentiroient jamais à travailler; que par conséquent, à moins de vouloir abandonner complètement la colonie et priver l'Espagne des avantages qu'elle en retiroit, il falloit maintenir le partage des Indiens et leur esclavage. Elle jugea pourtant convenable de faire des règlemens tendant à adou-

(1) Robertson I. 265. Herrera Decr. I. L. IX. C. 14.

Digitized by Google

tir le sort des indigènes; d'empêcher qu'on les surchargeât de travail ou qu'on leur fît subir de mauvais traitemens.

Ce résultat ne satisfit nullement Las Casas, puisqu'il demandoit, non pas un simple adoucissement de la condition des Indiens, mais leur affranchissement de la servitude. Il retourna donc en Espagne pour renouveler ses sollicitations, et trouva les ministres flamands de Charles assez disposés à l'écouter; mais il s'aperçut bientôt que la difficulté de procurer à la colonie de St. Domingue un nombre suffisant de bras, soit pour l'exploitation des mines, soit pour la culture de la canne à sucre qui étoit devenue une branche d'industrie très-importante, opposeroit toujours une barrière insurmontable à la réussite de sa demande. Remplacer les Indiens par des Espagnols libres, ce n'étoit guères possible; les Espagnols qui alloient à St. Domingue étoient tous des soldats ou des avanturiers attirés par l'espoir d'amasser des trésors sans se donner beaucoup de peine, et nullement disposés à gagner leur vie par un travail assidu et pénible. Les esclaves maures et nègres que Las Casas voyoit en assez grand nombre en Espagne, et dont même plusieurs avoient été envoyés de là à St. Domingue, lui paroissoient au contraire très-propres à cet usage; d'autant plus qu'ils étoient évidemment plus forts, plus robustes, plus capables de supporter la fatigue que les Indiens. Il proposa donc au gouvernement espagnol d'importer à Haïti une quantité assez considérable de nègres de la Guinée, pour pouvoir se passer des bras des Indiens, dont la race finiroit par disparoître complètement, si l'on continuoit à les employer à des travaux qui surpassoient évidemment leurs forces.

Il semble très-extraordinaire au premier aspect, qu'un homme dont tous les discours et toutes les démarches sembloient dictés par l'humanité, la bienveillance et la charité,

Digitized by Google

ait pu donner un conseil aussi blâmable en lui-même et aussi funeste dans ses conséquences. Cependant, si l'on considère, d'un côté la position particulière de Las Casas, et de l'autre les préjugés de son siècle, de sa nation, et de son état, préjugés au-dessus desquels il n'avoit pas su s'élever, on conçoit cette apparente contradiction. Las Casas avoit été envoyé à St. Domingue pour convertir les Indiens au christianisme: par cette seule raison il se regardoit comme appelé spécialement à les protéger; témoin de leurs souffrances, il prenoit à leur sort un intérêt bien autrement vif qu'à celui des Africains. D'ailleurs les Indiens, si doux, si inoffensifs, n'avoient jamais fait le moindre mal aux Espagnols; au contraire, lors de leur premier débarquement ils les avoient reçus amicalement dans leur île et leur avoient fourni toute sorte de secours. Leur imposer des fers en retour de leur hospitalité, c'étoit se rendre coupable de la plus noire ingratitude. La question changeoit de nature lorsqu'il s'agissoit des nègres que Las Casas, ainsi que ses contemporains, confondoit avec les Maures. Ceux-ci étoient musulmans, par conséquent ennemis jurés du nom chrétien; ils appartenoient à une race qui jadis avoit envahi l'Espagne, qui avoit fait la guerre aux Espagnols pendant une longue suite de siècles et qui continuoit toujours à vivre en hostilité avec eux. Ils étoient eux-mêmes dans l'usage de condamner à la plus dure servitude les chrétiens qui tomboient entre leurs mains; les Espagnols ne faisoient donc qu'exercer une juste vengeance en employant aux travaux de leurs colonies des esclaves nègres, lesquels, doués d'une constitution plus robuste, en supporteroient mieux la fatigue et en souffriroient moins que les Indiens. Tels furent, suivant toute l'apparence, les raisonnemens de Las Casas, et les motifs qui le portèrent à donner un conseil qui eut les suites les plus funestes pour les malheureux habitans de

Digitized by Google

l'Afrique, et qui ne sauva pas les Indiens, car ceux-ci, malgré l'introduction des nègres dans la colonie de St. Domingue, n'en restèrent pas moins privés de leur liberté; et comme Las Casas l'avoit prévu, leur race disparut dans les îles, au point qu'on n'en trouve plus de vestiges.

Si le gouvernement espagnol s'étoit montré peu disposé à seconder les vues bienveillantes de Las Casas relativement aux Indiens, il saisit en revanche avec empressement sa proposition à l'égard des nègres de la Guinée. Le conseil de commerce de Séville fut chargé de l'examiner; il l'approuva unanimément, régla les conditions sous lesquelles cette nouvelle importation devoit se faire, et fixa à quatre mille le nombre des nègres qu'on introduiroit annuellement dans les quatre îles de St. Domingue, Fernandino, St. Jean et la Jamaïque, où se trouvoient les principaux établissemens espagnols. Le Roi accorda en même temps à un de ses favoris, le marquis de la Bresa, le privilège exclusif de cette nouvelle branche de commerce pour le terme de huit ans, et celui-ci le vendit à son tour à des marchands gênois, moyennant la somme de vingt-cinq mille ducats. C'est de la concession de ce privilège, en 1517, que date l'établissement légal et régulier de la traite. Dès son origine, elle eut un grand succès; les colons s'aperçurent bientôt qu'un nègre pouvoit faire autant d'ouvrage que quatre Indiens; aussi les recherchèrent-ils avec un tel empressement que ceux que fournissoient les Gènois ne pouvoient suffire. Les Portugais profitèrent de cette circonstance, et en introduisirent en contrebande; leurs établissemens dans les royaumes de Congo et d'Angola, et sur la côte de Guinée, les avoient déjà familiarisés avec le commerce des esclaves, et leur facilitoient les moyens de tirer beaucoup de nègres de l'intérieur de l'Afrique. A l'expiration du privilège des Génois, ce furent eux qui se chargèrent de

Digitized by Google

fournir aux îles espagnoles les nègres dont elles avoient besoin, et dès-lors ils approvisionnèrent presqu'exclusivement toutes les colonies espagnoles pendant plus d'un siècle. Ils ne perdirent cet avantage qu'en 1640, lors de la révolution qui plaça la maison de Bragance sur le trône de Portugal et fit naître une longue inimitié entre les deux nations. Au reste, les établissemens des Portugais dans le Brésil consommoient bien plus de nègres encore que les colonies espagnoles. Les habitans de ce pays, plus aguerris que ceux des îles, ne se laissèrent pas subjuguer aussi facilement; ensorte que dès l'origine il fallut songer à employer des nègres pour les travaux que nécessitoit la culture du sol. D'ailleurs, la proximité des côtes de l'Afriqne rendoit l'introduction des esclaves à la fois plus facile et plus avantageuse, attendu qu'il en périssoit beaucoup moins dans la courte traversée du Congo à Rio-Janeiro que lorsqu'il falloit les transporter jusqu'à St. Domingue, ou bien au Mexique et au Pérou. Aussi les marchands négriers dirigèrent-ils leurs spéculations de préférence de ce côté; et ce commerce devint si actif, que vers la fin du seizième siècle le Brésil recevoit annuellement de la seule côte d'Angola plus de vingt-huit mille nègres (1).

Pendant tout le cours du seizième siècle et la première moitié du dix-septième, les Portugais furent, pour ainsi dire, maîtres du commerce des nègres; c'est dans les marchés qu'ils avoient établis aux îles du Cap Verd que les autres nations alloient acheter des esclaves, ne pouvant les tirer directement des côtes d'Afrique que les Portugais surveilloient avec une jalousie inquiète. Plus tard ils furent obligés de partager les bénéfices de ce commerce avec Anglais et les

(1) V. Turner's Voyage, dans Hacluit's Collection of Voyages T. IV. p. 1243.

Digitized by Google

Hollandais, et enfin il ne leur resta que l'approvisionnement de leurs propres colonies.

Les Espagnols n'ayant jamais eu des établissemens sur la côte d'Afrique ont toujours été dans la nécessité de recourir à des intermédiaires pour se procurer les esclaves dont ils avoient besoin pour leurs colonies, les Génois, les Portugais, les Anglais, les Hollandais et les Français furent tour-à-tour leurs pourvoyeurs. Le gouvernement espagnol considérant ce commerce comme très-lucratif, en affermoit le monopole à des compagnies étrangères qui profitoient de leur privilège pour vendre leurs esclaves aux colons espagnols à des prix très-élevés, et sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, les traités de commerce conclus par le cabinet de Madrid, tournoient au désavantage de ses propres sujets.

Le premier Anglais qui prit part à la traite des nègres fut le capitaine John Hawkins. Dans ses voyages aux îles Canaries, il avoit appris que les nègres étoient une marchandise fort recherchée à St. Domingue, et qu'il étoit facile de s'en procurer sur les côtes de l'Afrique. Il résolut d'essayer ce genre de commerce, et ayant trouvé parmi ses compatriotes, quelques négocians disposés à le seconder, il équipa trois bâtimens, montés par cent hommes, avec lesquels il mit à la voile pour l'Afrique l'an 1562. Il s'avança jusqu'à la rivière de Sierra-Leone, et moitié par voie d'achat, moitié par des moyens violens, il ramassa plus de trois cents nègres, qu'il vendit à St. Domingue avec un immense bénéfice. Encouragé par ce premier succès, il fit plusieurs autres expéditions du même genre, et la reine Elisabeth, qui d'abord les avoit désapprouvées hautement, et avoit déclaré qu'elles ne manqueroient pas d'attirer la colère du ciel sur leurs auteurs, finit par les autoriser expressément. Dès-lors il se forma en Angleterre plusieurs

Digitized by Google

compagnies de commerce qui entreprirent de faire la traite des nègres, et qui bâtirent des forts sur les côtes d'Afrique pour protéger leurs comptoirs; elles obtinrent successivement de la reine Elisabeth, et des rois Jaques I, Charles I et Charles II, le privilège exclusif du commerce des esclaves. Ce commerce prit un grand développement lorsque les Anglais s'établirent dans l'île de Barbade, et plus encore lorsqu'en 1655, ils enlevèrent aux Espagnols la Jamaïque. La culture de la canne à sucre et celle du cafier, qui devinrent pour ces deux îles une source de richesses, demandoient un grand nombre de bras, et comme la Barbade lors de sa découverte n'étoit pas habitée, et que les atrocités commises par les Espagnols à la Jamaïque en avoient fait complètement disparoître les habitans indigènes, il fallut suppléer à la foiblesse de leur population par l'introduction d'esclaves nègres. Le monopole accordé à la compagnie africaine ne tarda pas à devenir l'objet de fréquentes réclamations, de la part des colons et des particuliers qui désiroient faire ce commerce lucratif; elles furent accueillies favorablement, et en 1698 un acte du Parlement déclara libre la traite des nègres; dès-lors elle devint plus active d'année en année jusqu'en 1772. Pendant la guerre d'Amérique elle se ralentit considérablement et fut sur le point d'être entièrement suspendue; mais elle reprit une nouvelle vigueur lors de la paix de Paris, et dans les quatre années qui la suivirent immédiatement, plus de 100 000 nègres furent introduits dans les possessions britanniques des Indes occidentales.

D'après les documens authentiques fournis au Parlement par la compagnie africaine et les marchands négriers, lors des discussions qui eurent lieu entr'eux, il résulte que depuis 1680 jusqu'en 1700 la compagnie avoit importé dans les colonies anglaises 140 000 Nègres, et les marchands né-

Digitized by Google

griers 160 000, ce qui forme un total de 300 000. D'après les régistres des douanes il a été introduit à la Jamaïque depuis 1700 jusqu'en 1786, 610 000 nègres; Bryan Edwards estime au double le nombre de ceux, qui pendant ce même intervalle ont été importés dans les états méridionaux de l'Amérique septentrionale et dans les îles sous le vent, ensorte que l'on peut évaluer à 2 130 000 le nombre des nègres importés dans les possessions britanniques depuis 1680 jusqu'en 1786 (1); et suivant toute apparence cette évaluation est plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité; puisque cela ne feroit en moyenne que 20 000 nègres environ par an, tandis qu'il est prouvé que dans certaines années l'importation s'est élevée jusqu'à 50 000.

Ce ne fut que dans la dernière moitié du dix-septième siècle, que les français commencèrent à former des établissemens sur la côte d'Afrique; seul moyen de prendre une part active à la traite des nègres. Dès l'année 1660 ils eurent un comptoir dans l'île de St. Louis à l'embouchure du Sénégal; en 1677 ils s'emparèrent de l'île de Gorée, et la paix de Nimègues les rendit maîtres de toute la côte, depuis le Cap Blanc jusqu'à la rivière de Gambie. Ils profitèrent de ces avantages pour conclure avec les rois nègres de ces contrées, un traité qui leur assura le droit exclusif d'en tirer de la gomme, de l'or et des esclaves. Il se forma successivement en France plusieurs compagnies de commerce sous les noms de compagnie du Sénégal, de la Guinée, de l'Assiento, auxquelles le gouvernement accorda le privilége de la traite, sous la condition de fournir annuellement un certain nombre de nègres aux colonies françaises dans les Indes occidentales. Au commencement du

---

(1) Bryan Edwards, History of the british Colonies. T. II. p. 55.

Digitized by Google

dix-huitième siècle le gouvernement espagnol octroya à la compagnie française de l'Assiento, la permission d'importer des nègres dans ses colonies americaines; ce fut à cette époque, et pendant toute la durée de la guerre de la succession, que les français s'occupèrent avec le plus d'activité de la traite. Après la paix d'Utrecht, la prépondérance maritime des Anglais et des Hollandais diminua la part que les Français avoient eue à ce commerce, et les força à se borner à l'approvisionnement de leurs propres colonies; et même, s'il faut en croire Raynal (1), ils n'en purent fournir annuellement que treize à quatorze mille, tandis qu'il en auroit fallu vingt mille. En 1784, le commerce avec l'Afrique fut déclaré entièrement libre, et le gouvernement français, voulant encourager la traite, accorda des primes considérables aux bâtimens négriers. Ces mesures ranimèrent la traite à tel point, qu'en 1785, près de trente-trois mille nègres furent introduits par des bâtimens français dans les Antilles; elle continua à se faire avec beaucoup d'activité jusqu'à la guerre occasionnée par la révolution, pendant laquelle les français se virent enlever la plupart de leurs colonies, et qui porta un coup funeste à leur commerce maritime.

Si les Hollandais n'ont pas pris une part aussi considérable à la traite des nègres, que les puissances dont nous venons de parler, ce n'est point parce qu'ils regardoient ce commerce comme immoral, mais parce qu'il leur offroit moins d'avantages. Leurs principaux établissemens d'outre-mer étoient dans l'Inde, où les bras ne leur manquoient pas; ce n'est que lorsqu'ils se furent emparés de Surinam (en 1666), où ils trouvèrent de grandes plantations de cannes

(1) Hist. phil. et pol. de l'Inde, T. VI, p. 123.

Digitized by Google

à sucre tout établies, qu'ils éprouvèrent le besoin de se procurer des nègres. La compagnie hollandaise des Indes occidentales, fut chargée d'abord exclusivement du soin d'approvisionner Surinam d'esclaves; plus tard la traite fut déclarée libre, et elle prospéra tellement, que dans la seule année 1769, les Hollandais exportèrent des côtes de l'Afrique, plus de onze mille nègres. Dans la suite elle diminua considérablement, et depuis 1788 jusqu'en 1793, ils n'en exportèrent en moyenne qu'environ quatre mille par an. Les esclaves qu'ils employoient dans leur colonie du Cap de Bonne-Espérance, ne venoient point des côtes occidentales de l'Afrique; ils étoient presque tous Malais d'origine, et ils éprouvoient en général un traitement plus doux que les nègres.

Les avantages commerciaux que les grandes puissances de l'Europe retiroient de leurs colonies, firent désirer à quelques puissances du second rang d'avoir aussi des établissemens dans les Indes occidentales. Les Danois réussirent à en former dans les îles de St. Thomas, Ste. Croix et St. Jean; comme ils y cultivoient la canne à sucre, ils eurent besoin d'esclaves, qu'ils allèrent chercher eux-mêmes sur les côtes de l'Afrique. Les Suédois et les Prussiens firent aussi des tentatives pour prendre part à la traite de nègres, mais ce fut avec peu de succès.

Nous avons déjà dit que les Anglais avoient introduit beaucoup d'esclaves dans leurs colonies de l'Amérique septentrionale; les villes de Boston, de Philadelphie et de Charlestown, lorsqu'elles étoient sous la domination anglaise, équipoient chaque année un grand nombre de bâtimens négriers. Pendant la guerre de l'indépendance, le Congrès des Etats-Unis prit quelques mesures pour abolir la traite: elle n'en continua pas moins, même après la paix. Dans les Etats du nord le nombre des esclaves est peu considérable;

Digitized by Google

il est énorme dans ceux du midi; aussi l'abolition de la traite y a-t-elle trouvé une forte opposition.

Nous venons de voir que presque toutes les nations de l'Europe ont participé à la traite des nègres; mais la part qu'elles y ont prise, a beaucoup varié. Les Portugais qui d'abord avoient été à-peu-près seuls en possession de ce commerce, le cédèrent plus tard en grande partie aux Hollandais, aux Anglais et aux Français. Vers la fin du dix-huitième siècle ce furent les Anglais et les Français qui s'en emparèrent presqu'exclusivement. D'après les documens fournis au Parlement anglais par le commerce de Liverpool, lors de la première enquête sur la traite, les Européens, depuis 1788 jusqu'en 1793, ont exporté annuellement de l'Afrique soixante-quatorze mille nègres; sur ce nombre, les Anglais en exportoient trente-huit mille et les Français vingt-deux mille. Suivant toute apparence, l'exportation a été plus forte dans les premiers temps de la traite, lorsqu'il n'y avoit point encore de nègres nés dans les colonies même; elle a dû diminuer graduellement quand les colons, mieux éclairés sur leurs intérêts, ont encouragé les mariages de leurs esclaves. Mais en prenant pour moyenne de l'exportation annuelle le nombre de soixante-quatorze mille, il se trouveroit que pendant les trois cents ans qu'a duré la traite, plus de vingt millions de nègres ont été arrachés à leur pays natal par les seuls européens; sans compter ceux que, depuis des siècles, les caravanes de l'est transportent chaque année de l'Afrique centrale sur les côtes de la Barbarie, en Turquie, en Perse et dans l'Inde.

Une observation se présente ici tout naturellement. L'esclavage a existé dans toutes les parties du monde, parce que malheureusement l'abus de la force se retrouve partout où il y a des forts et des foibles; mais l'Afrique est la seule contrée de la terre où, depuis une longue suite de siè-

Digitized by Google

cles, l'espèce humaine a été considérée comme une marchandise et un objet d'exportation. Quelle est la cause de ce phénomène ? Nous croyons la trouver dans le despotisme qui de tout temps a régné en Afrique, dans sa forme la plus hideuse, despotisme dont l'action n'a jamais été mitigée par la religion. Chez la plupart des peuplades nègres, le roi dispose à sa fantaisie de la vie et de la propriété de ses sujets depuis le premier jusqu'au dernier; les ministres de ses volontés à leur tour, exercent un pouvoir absolu sur leurs subalternes; il en est de même de degré en degré jusqu'à la dernière classe, née uniquement pour servir de jouet aux caprices des autres. Sous un tel régime il est impossible que les idées de justice et le sentiment de la dignité de l'homme puissent se développer. Les foibles, élevés dès la plus tendre enfance dans l'oppression, tombent dans une espèce d'abrutissement; les forts ne connoissent d'autres règles de conduite que leurs passions. Il en est résulté que toutes les fois que les peuples civilisés, chez lesquels les progrès de l'industrie ont donné une grande valeur au travail de l'homme, ont demandé aux Africains les bras qui leur manquoient, en leur offrant en échange des objets qui les tentoient, ils ont trouvé les forts disposés à leur sacrifier les foibles; c'est ainsi que s'est établi et propagé un trafic qui fait la honte de l'humanité. Si d'abord l'absence totale de civilisation en Afrique lui a donné naissance, dans la suite c'est principalement ce trafic qui a empêché que la civilisation ne s'introduisît dans cette partie du monde; et ce n'est pas le moins grave des reproches que l'on peut faire à la traite, que celui d'avoir perpétué les usages féroces et les mœurs barbares des peuples chez lesquels elle a eu lieu.

Les horreurs qui accompagnoient le commerce des esclaves et qui en étoient inséparables, sont assez connues; nous

nous

Digitized by Google

nous dispenserons donc d'en mettre le tableau sous les yeux de nos lecteurs. Nous ne suivrons pas non plus notre auteur dans ce qu'il dit sur le sort des esclaves dans les colonies; détails qui n'appartiennent pas strictement à son sujet. Nous ferons connoître par un second extrait, la marche que suivirent les amis de l'humanité pour obtenir l'abolition de la traite.

(*La suite au Cahier prochain.*)

TABLEAUX HISTORIQUES DE L'ASIE, depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours; ouvrage dédié à MM. Guillaume et Alexandre DE HUMBOLDT, par J. KLAPROTH; in-4.° avec un atlas in-folio. Paris, chez *A. Schubart*, rue de Choiseul, N.° 4. 1824.

(*Second extrait*).

MR. Klaproth après avoir rapporté les évènemens de la Chine jusqu'à la division de l'Empire, passe à l'histoire de la Corée et du Japon depuis l'époque la plus reculée jusqu'au 9.e siècle après J. C. Il puise pour le premier de ces pays, dans les historiens chinois qui connoissoient bien la Corée sur laquelle la Chine paroît avoir exercé anciennement une grande influence. Les Japonois ont des annales historiques qui sont très-remarquables par leur antiquité, puisque leurs traditions authentiques remontent à l'an 660 avant notre ère. (environ deux siècles moins haut que l'histoire chinoise). L'époque antérieure est tout-à-fait fa-

Digitized by Google

buleuse, comme les premières traditions de presque tous les peuples. Le *sin bou* ou guerrier divin, qui arriva au Japon en 660, est regardé comme le fondateur de la monarchie. C'est de lui que descend la famille des *Daïri*, que nous appelons *Empereurs ecclésiastiques*. Il est très-probable que ce *sin bou* et sa famille étoient d'origine chinoise; peut-être étoit-il sorti de la Chine pendant les troubles qui agitèrent ce pays sous la dynastie des *Tcheou*. Cette conjecture paroît d'autant plus fondée que les noms des premiers *Daïri* sont évidemment chinois et non pas japonais. Plusieurs colonies chinoises vinrent dans la suite s'établir au Japon, et c'est ce qui explique les analogies de civilisation qu'on remarque entre ces deux peuples, ainsi que le grand nombre de mots chinois qui se trouvent dans la langue japonaise.

L'histoire des peuples de l'Asie occidentale et orientale, dont nous venons d'achever l'extrait, occupe les deux premières livraisons de l'ouvrage de Mr. Klaproth. La troisième et la quatrième livraison renferment un aperçu historique et ethnographique des peuples de l'Asie moyenne jusqu'à l'an 1000 de notre ère. Cet aperçu, dont nous allons nous occuper maintenant, est du plus haut intérêt, en ce qu'il contient des notions précieuses et nouvelles sur les peuples indigènes de l'Asie centrale, les ancêtres des Tongous, des Turcs, des Tubétains, des Coréens, notions dont nous sommes entièrement redevables aux historiens chinois. Nous laisserons ici parler Mr. Klaproth.

« Les auteurs grecs et romains ne nous fournissent des renseignemens que sur les évènemens qui se sont passés dans l'Asie antérieure jusqu'à l'Indus et à l'Oxus; les révolutions et les changemens politiques survenus dans les contrées situées au-delà de ces deux grands fleuves, paroissent leur avoir été inconnus; du moins nous ne trouvons

Digitized by Google

rien de précis sur l'histoire de l'Asie centrale et orientale chez les écrivains de l'antiquité qui nous sont parvenus. Les connoissances positives des anciens sur la géographie de l'Asie, ne s'étendoient pas au-delà du *Rha* ou Wolga, de la Mer Caspienne, du cours du Jaxartes, et de la haute chaîne de l'Himalaya, appelée par Ptolémée *Emodus* et *Ottorocoras*. Toutefois ce géographe ne manquoit pas de renseignemens sur les pays plus éloignés; mais ils n'étoient ni assez complets, ni assez exacts pour donner une idée juste de la conformation de l'Asie centrale et de la position respective de ses différentes parties. C'est cette imperfection des matériaux conservés par Ptolémée qui a rendu infructueuse toute tentative pour les mettre en harmonie avec les connoissances positives que nous possédons aujourd'hui sur ces contrées. »

« Ce n'est pas non plus chez les écrivains arabes et persans que nous pouvons espérer de trouver des éclaircissemens sur l'état ancien de l'intérieur de l'Asie et de ses habitans, ces peuples ignorant même les vicissitudes du sort de leurs propres ancêtres peu de siècles avant l'époque de l'établissement et de la propagation de l'islamisme. Les Indous, abrutis par une croyance qui leur fait envisager comme impur tout ce qui est étranger à leur pays et à leurs institutions, n'ont jamais pensé à écrire l'histoire de leurs voisins; ainsi ce n'est pas chez eux qu'il faut chercher des renseignemens sur les évènemens qui ont eu lieu dans les contrées situées au nord de l'Himalaya. »

« L'unique source dans laquelle il soit possible de puiser pour obtenir ces renseignemens, est le recueil des annales de la Chine; les habitans de ce vaste empire, en écrivant leur histoire, ont été forcés de donner celle des barbares qui l'avoisinoient au nord et à l'ouest, et qui ne cessoient d'y faire des incursions. Les conquêtes des Chinois dans

Digitized by Google

l'Asie centrale leur ont procuré la connoissance de ses différentes parties, et des peuples qui y demeuroient. Visdelou, Gaubil, et Deguignes le père, ont les premiers extrait ces faits des livres chinois, mais ils ne se sont pas occupés à classer ethnographiquement les différentes peuplades de l'Asie moyenne, dont ils ont voulu écrire l'histoire. A la vérité les moyens de travailler à cette classification n'étoient pas à leur disposition. Ces auteurs manquoient d'une quantité de renseignemens que nous possédons, et qui nous mettent en état de remplir cette tâche, actuellement moins difficile, puisque nous connoissons mieux l'état récent de ces régions, et que nous avons été à même de fixer la parenté respective de leurs habitans, par l'étude comparative de leurs langues. »

» Depuis la dynastie des *Han*, les auteurs chinois ont assez exactement tracé les limites entre les grandes souches des peuples qui vivoient anciennement dans l'Asie centrale. Ces souches se réduisent à cinq, savoir :

I. NATIONS TOUNGOUSES.

II. NATIONS SIAN PI.

III. NATIONS TURQUES.

IV. NATIONS TUBÉTAINES

V. NATIONS ALANO-GOTHIQUES, à cheveux blonds et aux yeux bleus.

» Les nations d'origine *mongole* et *samoïède*, et, plus à l'occident, les peuples *hunniques*, *finnois orientaux*, bornoient au septentrion ces cinq races. »

Nous ne suivrons pas Mr. Klaproth dans l'esquisse qu'il donne de l'histoire de ces divers peuples, mais nous extrairons de son travail des renseignemens curieux, tirés des auteurs chinois, sur les usages et les mœurs de ces nations,

Digitized by Google

à une époque où leurs noms n'étoient pas même connus dans l'occident. Nous commençons par les Toungouses.

« Aussi long-temps que les peuples toungouses ont mené une vie nomade, sans former de grands Etats ou de puissans empires, leurs habitations n'ont jamais dépassé à l'occident la chaîne des monts *Khìnggan*, qui commence au nord-est de Peking, dans le pays de la tribu mongole de de *Karatsin*, et se dirige au nord-nord-est vers l'*Amour*, en séparant le système des affluens du *Non*, de celui des lacs *Boyeur* et *Dalaï* et de la rivière d'*Argoun*. La véritable patrie de ces peuples est l'extrémité orientale de l'Asie moyenne, située au nord de la Corée et de la longue *Montagne blanche* (*Tchhang pe chan*, en chinois). La partie méridionale de ce pays étoit connue des Chinois dès le temps de *Wou wang*, de la dynastie des *Tcheou*, onze siècles avant notre ère. Les habitans de cette contrée portoient le nom de *Su tchin* ou *Su chin*, qui, chose étonnante, s'est conservé pendant 3000 ans et jusqu'à nos jours; en effet, nous le retrouvons chez les Chinois vers l'an 1000 de J. C., dans la dénomination de *Ju tchin*, et les Mongols appellent encore aujourd'hui les Mandchoux *Dzurtchit*. Les *Su tchin* apportèrent en Chine des flèches faites avec le bois d'un arbre nommé *hou*, et des pointes de flèches en pierre dure. Pendant 1000 ans les relations avec ce peuple furent interrompues; alors leur nom fut changé en celui de *Y liu*, sous lequel ils envoyèrent aux Empereurs des *Goei* (vers 263 de J. C.) un tribut consistant en flèches, pointes de flèches en pierre, arcs, cuirasses et peaux de zibelines. Leur pays étoit si montagneux qu'on n'y pouvoit aller ni en voiture, ni à cheval. Le climat y étoit très-froid. Les habitans ressembloient pour l'extérieur aux *Fou yu* (peuple coréen), mais parloient une langue totalement différente. Ils semoient les cinq sortes de céréales, élevoient des bœufs

Digitized by Google

et des chevaux, et faisoient leurs habits avec la toile de chanvre. On trouvoit chez eux des pierres de *yu*, de couleur rouge, et d'excellentes martres zibelines. »

» Les *Y liu* n'avoient ni princes ni chefs; leurs villages, situés dans les forêts et sur les montagnes, étoient gouvernés par des anciens. Ils vivoient dans des cabanes souterraines; celles des riches étoient plus profondes que les autres. Ils élevoient beaucoup de cochons, dont ils mangeoient la chair; leur peau leur servoit à se faire des habits. En hiver, ils enduisoient leur corps avec la graisse de ces animaux pour pouvoir mieux endurer le froid; en été ils alloient nus, et ne s'enveloppoient que le milieu du corps avec une pièce de toile. Les *Y liu* n'avoient pas d'écriture, leur parole valoit un contrat. Ils se servoient de paniers pour s'asseoir. Ils fouloient la viande avec les pieds avant de la manger; si elle étoit gelée, ils s'asseyoient dessus pour la faire dégeler. On ne trouvoit ni sel, ni fer dans leur pays; pour remplacer le premier, ils employoient de la lessive de cendre. Tous se tressoient les cheveux; celui qui vouloit contracter un mariage, ornoit la tête de celle qui lui plaisoit, avec des plumes d'oiseau, et payoit la dot, sans s'inquiéter si sa fiancée étoit vierge ou non. Les jeunes gens forts et robustes étoient seuls estimés chez ce peuple, qui méprisoit les vieillards. Les morts étoient enterrés dans les champs le jour même de leur décès; on les plaçoit dans une petite bière faite avec des planches; on tuoit un porc et on le posoit sur la sépulture, pour servir de nourriture au mort. Les *Y liu* étoient d'un caractère méchant et cruel, et n'avoient aucune compassion pour leurs semblables. A la mort du père ou de la mère, les enfans ne pleuroient pas, regardant les larmes comme un signe de lâcheté. On tuoit les voleurs, n'importe la valeur de la chose dérobée. Leurs armes étoient l'arc et les flèches, et

Digitized by Google

des cuirasses faites en peau et couvertes d'os. Les *Y liu* étoient de bons archers, ils se servoient d'arcs très-forts, et hauts de quatre pieds; leurs flèches, longues d'un pied huit pouces, étoient garnies de pointes empoisonnées faites d'une pierre verte très-dure; c'est ce qui rendoit ces peuples redoutables à leurs voisins. Il ne paroît pourtant pas qu'ils aient profité de la supériorité que leur donnoient ces armes formidables, car ils n'ont jamais fait de conquête, et sont restés habitans paisibles de leur ancienne patrie. »

» Un autre peuple toungouse, ou plutôt les descendans des *Y liu*, sont les *Mou ky* ou *Mo ho*. Au cinquième siècle de notre ère, ils habitoient le pays situé au nord-ouest de la Corée. C'étoit un peuple brave et belliqueux, et le plus puissant parmi les barbares orientaux....... Les *Mou ky* vivoient dans les montagnes et sur le bord des rivières. Leur pays étoit pauvre et humide; ils entouroient leurs habitations de petits remparts de terre battue, et se tenoient dans des excavations souterraines; on y descendoit au moyen d'une échelle. Ils n'avoient ni bœufs ni moutons, mais ils élevoient des chevaux; ils cultivoient le froment, quelques autres céréales et des légumes. Leur pays n'avoit que de l'eau saumâtre; le sel se montroit en efflorescence, même sur l'écorce des arbres, et il y avoit des lacs salés. L'eau-de-vie avec laquelle ils aimoient à s'enivrer étoit faite de grains moulus. A leur mariage, la femme apportoit des robes en toile, et le mari des habits en peau de cochon. Ordinairement les *Mou ky* se lavoient les mains et la figure avec de l'urine; c'est pourquoi on les regardoit comme les plus mal-propres de tous les barbares. De même que les *Y liu*, ils étoient d'excellens archers et de grands chasseurs; ils composoient au septième ou huitième mois le venin dont ils se servoient pour empoisonner leurs flèches. Ce venin étoit si actif que, quand on le cuisoit, la vapeur

Digitized by Google

seule pouvoit tuer un homme. Quand leurs parens mouroient au printems ou en été, ils les enterroient sur des hauteurs et construisoient une maisonnette sur la sépulture pour la préserver de la pluie et de l'humidité; quant à ceux qui mouroient en automne ou en hiver, ils se servoient de leur cadavre pour allécher les martres, qui venoient en manger la chair; de cette manière ils prenoient une très-grande quantité de ces animaux. »

» Les *Khi tang*, peuple toungouse de la branche appelée *Chy goei* par les Chinois, avoient des usages à peu-près semblables. Ils exposoient les morts sur des arbres dans les montagnes. Après trois ans, ils en recueilloient les ossemens et les brûloient; ils versoient du vin, pour rendre le sacrifice solennel, et disoient: « Dans les mois d'hiver » mangez à la clarté du soleil, et en été mangez à l'ombre. » Quand nous allons à la chasse, faites que nous puis- » sions tuer beaucoup de sangliers et de cerfs......»

» La dernière branche des peuples toungouses connue des Chinois, est celle des *Chy goei*; elle consistoit en plusieurs hordes qui n'obéissoient pas à des princes. C'étoit un peuple foible et pauvre, autrefois soumis aux *Thou khiu*, ou Turcs. Il parloit la même langue que les *Khi tan*, et habitoit près des bords du *Non*. Cette contrée étoit peu fertile, très-humide et couverte d'herbe et de forêts qui receloient des bêtes fauves. Des nuées de cousins désoloient le pays. Les Chy goei s'habilloient comme les Khi tan; comme eux ils se rasoient la tête. Ils atteloient des bœufs à leurs charrettes, et se faisoient des cabanes couvertes de nattes grossières. A la manière des Turcs, ils avoient des tentes en feutre posées sur des chars. Pour passer les rivières, ils se servoient de radeaux et de bateaux en peau. Au lieu d'un feutre ils mettoient un paquet d'herbe sous la selle des chevaux; des cordes leur servoient de brides.

Digitized by Google

Ils couchoient sur des peaux de cochon ; de petits morceaux de bois, disposés dans un certain ordre, leur rappeloient les choses qu'ils ne vouloient pas oublier. Le climat de leur pays étoit très-froid ; il n'y avoit pas de moutons, et on y voyoit très-peu de chevaux ; en revanche les porcs et les bœufs y étoient communs. Les Chy goei s'enivroient avec une espèce d'eau-de-vie qu'ils savoient préparer. Les mariages se faisoient moyennant une dot payée par la famille de l'époux à celle de la femme. Les veuves ne pouvoient pas se remarier. On portoit pendant trois ans le deuil des hommes qui avoient des tentes considérables et qui, par conséquent, étoient les plus riches. Comme il n'y avoit pas de fer dans leur pays, ils étoient obligés de le tirer de la Corée. »

L'auteur passe, dans le chapitre suivant, aux peuples de race coréenne, appelés *Sian pi* par les Chinois. Ils habitoient anciennement à l'ouest et au sud des nations toungouses. Des tribus entières de cette souche ont complètement disparu par l'effet des guerres et des bouleversemens politiques de l'Asie intérieure. Une seule branche, celle qui habite maintenant la Corée, s'est conservée jusqu'à nos jours. Les Japonais la désignent encore par le nom de *Sian pi*. Les Coréens se séparèrent probablement long-temps avant notre ère des autres tribus de la même souche, car, onze siècles avant J. C., ils habitoient déjà le nord de leur presqu'île. Ils y sont venus de la partie supérieure du *Saunggari oula*, ou *Ghirin*, qui bornoit à l'est l'ancien pays des Sian pi ; c'est pourquoi ils s'appellent encore *Ghirin*, nom qui leur est aussi donné par les Japonais et par les Chinois.

Les ancêtres des Sian pi, habitoient le pays situé au nord du *Liao toung*, entre la haute chaîne des monts Khinggan et les rives du *Non* et du *Sounggari oula*. Les Chinois les appeloient *Toung hou* (*barbares des montagnes*). Voici ce qu'ils rapportent de leurs usages.

Digitized by Google

« Les hommes se rasoient la tète quand ils se marioient. Au commencement du printems, ils tenoient une grande assemblée sur les bords du *Lo ko* (rivière appelée actuellement *Lokhan*, et qui se jette dans le *Sira mouran*). On trouvoit dans leur pays des chevaux sauvages, des moutons à grosse queue, et des bœufs qui avoient de longues cornes droites dont on se servoit pour faire des arcs; il y avoit aussi des castors, et une espèce de rat dont le poil étoit extrêmement doux, et dont la peau étoit très-recherchée en Chine. Ces peuples se divisoient en différentes hordes dont chacune avoit son chef. Ils ignoroient l'usage de l'écriture, et se servoient de tailles de bois pour leurs conventions mutuelles. Avant de se marier, ils enlevoient leurs femmes, et les gardoient une demi-année ou cent jours chez eux; ce n'étoit qu'au bout de ce temps qu'ils envoyoient aux parens de la femme, par un de leurs amis, la dot consistant en chevaux, bœufs et moutons. Le nouveau gendre suivoit alors son épouse à la maison paternelle, pour y servir comme esclave pendant un ou deux ans. Le temps de ce service expiré, il conduisoit la mariée chez lui. Les femmes brodoient et faisoient des tapis en laine; les hommes s'occupoient à fabriquer des arcs, des flèches, des selles et des brides; ils savoient aussi forger des armes de fer et d'autres métaux. Leur pays produisoit différentes espèces de millet, dont une mûrissoit à la onzième lune, et servoit à faire une liqueur spiritueuse blanche. Ils ne savoient pas cuire le pain, qui, comme le riz, leur venoit de la Chine. Dans les maladies, ils pratiquoient la brûlure avec une espèce d'armoise, passoient des pierres chaudes sur le corps, ou échauffoient la terre, sur laquelle ils se couchoient ensuite. Ils se saignoient aussi en piquant avec un couteau l'endroit où ils souffroient. Jamais ils ne se servoient d'autres remèdes: si la maladie ne cessoit pas,

Digitized by Google

on offroit un sacrifice aux génies qui président au ciel, à la terre, aux montagnes et aux rivières. A la mort d'un guerrier riche, ils célébroient ses funérailles en hurlant et en pleurant; arrivés à la tombe, ils se mettoient à chanter et à danser. Ils y conduisoient un chien engraissé, attaché à une corde de différentes couleurs et ornée de flocons de soie; on le pendoit à côté de la sépulture, après y avoir brûlé le char, le cheval, les habits et les meubles du défunt. Ils adoroient les bons et les mauvais esprits, et sacrifioient des bœufs et des moutons, au ciel, à la terre, aux astres, aux montagnes, aux rivières, ainsi qu'aux mânes des grands hommes qui s'étoient rendus célèbres.»

Nous passons maintenant aux peuples de race turque.

«De toutes les nations originaires de l'intérieur de l'Asie, la nation turque est la plus nombreuse. Après la race indo-germanique, celle des Turcs est la plus répandue de l'ancien continent. Aujourd'hui leurs habitations commencent au sud-ouest, sur les bords de la mer Adriatique, et s'étendent au nord-ouest jusqu'à l'embouchure de la Léna dans l'océan glacial. Il paroît qu'après la dernière grande inondation, leurs ancêtres sont descendus des monts neigeux de *Tangnou* et du grand *Altai*, d'où ils se sont bientôt dispersés vers le sud-est et le sud-ouest, en se fixant principalement au nord des provinces chinoises de *Chan-si* et de *Chen-si*, dans le voisinage du mont *In-chan.*»

»Ces barbares vivoient principalement du produit de leurs troupeaux, et menoient une vie errante, en suivant le cours des rivières pour chercher les pâturages. Quelques tribus, adonnées à l'agriculture, avoient des habitations plus stables, et des champs dont les limites étoient fixées. Ils ignoroient l'usage de l'écriture; leur parole étoit un sûr garant de leurs promesses. Dès l'âge le plus tendre, les enfans étoient exercés à la chasse et à la guerre. On leur faisoit monter

Digitized by Google

des moutons, et on leur enseignoit à tirer sur les oiseaux et sur les souris avec de petites flèches. Devenus plus grands, ils chassoient le renard et le lièvre, dont ils mangeoient la chair. Parvenus à l'âge de puberté, et en état de manier les arcs les plus forts, ils recevoient une cuirasse et un cheval de selle : la guerre devenoit alors leur occupation principale. Leurs armes étoient l'arc, les flèches, l'épée et la lance. Lorsque ces peuples avoient des succès, ils avançoient ; au contraire, si la fortune ne les favorisoit pas, ils battoient en retraite, ne regardant pas la fuite comme honteuse. Ils n'étoient alors que plus redoutables, car ordinairement ils revenoient brusquement à la charge, et attaquoient avec une vigueur nouvelle. L'agilité de leurs chevaux leur étoit d'un grand avantage pour cette manière de combattre, et les troupes réglées ne leur résistoient que difficilement. Souvent les essaims innombrables de leurs cavaliers, poursuivis de trop près, se dissipoient dans les déserts comme de la poussière ; et leurs ennemis, entraînés dans ces solitudes affreuses, y périssoient de misère. Le guerrier qui pouvoit enlever le corps de son camarade tué dans le combat, devenoit son héritier et s'emparoit de son bien. Ces peuples s'attachoient à faire beaucoup de prisonniers, car ceux-ci composoient leur principale richesse ; ils les employoient à la garde de leurs haras et de leurs bestiaux. »

»Ces peuples étoient rustiques et grossiers ; ils ne montroient aucun respect à leurs parens et à leurs supérieurs : ils se nourrissoient de la chair de leurs bestiaux, dont les peaux leur servoient pour faire des habits et des étendards. Les jeunes gens mangeoient les meilleurs morceaux, et les vieillards étoient obligés de se contenter des restes ; car, de même que tous les Barbares, les anciens Turcs n'estimoient que les hommes vigoureux, et méprisoient ceux dont les

Digitized by Google

forces avoient diminué par l'âge. Après la mort du père, le fils épousoit souvent les femmes qu'il avoit laissées. La même chose avoit lieu à la mort d'un frère. Le nom que chaque particulier portoit ne se transmettoit pas à ses descendans ; ainsi l'usage des noms de famille et celui des prénoms, leur étoit inconnu. Les animaux domestiques qui faisoient leur richesse principale, étoient des bœufs, des moutons, des chevaux, des chameaux, des ânes et différentes espèces de mulets. »

L'ancienne histoire des peuples de race turque n'est que celle de leurs guerres continuelles avec leurs voisins, et de leurs incursions sans cesse renouvelées dans la Chine septentrionale. Le plus puissant de ces peuples, les *Hioung-nou*, dont nous avons déjà parlé dans notre premier extrait, fut rarement en paix avec les Chinois. Tantôt vainqueurs et tantôt vaincus, se soumettant au joug pour s'en délivrer par la révolte, faisant des traités pour les rompre aussitôt, les *Hioung-nou* furent pour la Chine, pendant plusieurs siècles, des voisins extrêmement incommodes. Enfin leur puissance fut brisée dans le premier siècle de notre ère. Les Hioung-nou du nord se mêlèrent aux Sian-pi, ou émigrèrent vers l'occident. Ceux du midi se soumirent à l'empire, contre lequel ils se révoltèrent encore à plusieurs reprises, mais sans succès. Il faut lire dans l'ouvrage même les détails de cette histoire, qui présentent beaucoup d'intérêt.

Les Hioung-nou sont les ancêtres des *Turcs* proprement dits. Voici comment Mr. Klaproth rend compte de cette origine, d'après les traditions de l'orient.

« Quelques débris des hordes des Hioung-nou chassés du royaume des Liang septentrionaux s'étoient retirés au nord, et habitoient sur le bord du *Si-hai*, ou de la *mer occidentale*, qui paroît être le lac *Balkhach*. Ils y furent détruits par une nation voisine, qui, d'après la tradition

Digitized by Google

fabuleuse conservée par les historiens chinois, extermina tout, sans distinction d'âge ni de sexe. Il ne restoit qu'un enfant de dix ans, auquel l'ennemi par compassion, se contenta de couper les pieds et les mains. L'enfant se traîna jusqu'à un grand marais, où il se tint caché : une louve prit soin de le nourrir, et partagea sa proie avec lui. Par suite de leurs rapports, la louve devint enceinte : persécutés l'un et l'autre par les ennemis qui s'étoient ravisés, ils furent transportés par un être surnaturel à l'orient du lac, et s'arrêtèrent sur une montagne située au nord-ouest du pays des Ouigour. Ayant découvert une caverne, ils y entrèrent, et, après l'avoir traversée, ils arrivèrent dans une plaine fertile qui avoit plus de vingt lieues de tour : ce fut là que la louve mit au monde dix enfans mâles. Ceux-ci, devenus grands, enlevèrent des femmes, et prirent chacun un nom de famille distinct. *Assena* (loup), doué de plus de capacité que ses frères, devint le chef de cette petite tribu qui augmenta rapidement. . . . La tribu d'*Assena* sortit bientôt de la plaine qui étoit devenue trop étroite pour la contenir ; elle se dispersa dans les vallées du *Kin-chan* ou *Altaï*, dont le nom signifie *Mont d'or*. Les princes établirent leur demeure au pied d'une montagne qui avoit la forme d'un *casque*. Cette arme s'appeloit dans leur langue *thou-khiu*, et c'est de là que toute la nation emprunta le nom qu'elle porta dans la suite. Il paroît cependant que *Thou-khiu* n'est que le mot *Turc* altéré par la prononciation chinoise. Ce nom est celui sous lequel cette nation fut connue dans l'occident. »

Mr. Klaproth passe en revue l'histoire des divers peuples turcs et surtout celle des *Hoei-he* ou *Ouigour*. Enfin, dans la quatrième livraison, il s'occupe des nations de race tubétaine et mongole. Il ne prend cette dernière dénomination que dans un sens très-restreint, pour désigner les Mongols pro-

Digitized by Google

proprement dits, les Khalkha, les Eulouts ou Kalmuks et les Bouriates de la Sibérie. Il observe avec raison que l'expression de *race mongole*, adoptée par les naturalistes pour distinguer une des grandes classes de l'espèce humaine, est tout-à-fait arbitraire. C'est comme si l'on appeloit *Goths*, tous les peuples de l'Europe et de l'Asie, qui se ressemblent par leur constitution physique.

Nous terminerons ici ces extraits des *Tableaux historiques de l'Asie*, en nous réservant de revenir sur cet important ouvrage, lorsque les livraisons suivantes auront été publiées.

VOYAGES.

TRAVELS IN RUSSIA, etc. Voyages en Russie, dans la Crimée, le Caucase et la Géorgie, par ROBERT LYALL, D. M., Membre de plusieurs Sociétés savantes. Londres, chez *T. Cadell*, Strand; Edimbourg, chez *Blackwood*. Deux vol. grand in-8.°

(*Troisième et dernier extrait*).

(NOTRE voyageur, après avoir passé le Caucase, arrive à Tiflis, dont il fait la description).

« Tiflis, dont on attribue la fondation au roi Vachtang, en 469, est maintenant la capitale de la province russe de Géorgie. Cette ville est située sur le Koor, dans une vallée étroite et au pied d'une haute montagne sur laquelle

Digitized by Google

s'élève la citadelle. Son vrai nom est *Tphilisi*, ou *Tphilis-kalaki*, c'est-à-dire, ville chaude, à cause de ses eaux minérales.

La ville de Tiflis en 1812 n'étoit plus que l'ombre de celle qu'avoit décrite Chardin en 1673. On n'en avoit guères rebâti que le tiers après sa destruction par Aga-Mahomet en 1795. Suivant Klaproth, la population de Tiflis montoit en 1812 à dix-huit mille âmes, dont la moitié étoient des Arméniens. Lors de notre passage on nous assura qu'elle renfermoit trente mille habitans; mais je crois que ce rapport est exagéré. La population est très-mélangée, et se compose, outre les Russes, de Géorgiens, d'Arméniens, de Persans, de Mingreliens, de Tartares, de Lesghis, etc. etc.

Tiflis a six portes, et est entourée d'un mur de forme triangulaire. La cathédrale est fort ancienne, très-grande et d'un beau style d'architecture. On compte dans la ville, vingt églises grecques, quinze arméniennes, et une seule catholique romaine. Les Persans y ont une mosquée. Les rues sont étroites et irrégulières. Les maisons sont construites de larges briques plates entremêlées de pierres, et liées par de la terre et un peu de chaux. Presque toutes les fenêtres sont garnies de papier huilé, pour remplacer le verre qui est très-cher en Géorgie. La plus grande partie de la ville est fort sale, et le fleuve de Koor roule une eau bourbeuse dont le dépôt répand quelquefois une odeur désagréable. En tout Tiflis a toute l'apparence d'un ville très-pauvre; cependant il y règne une grande activité.

En parcourant les rues nous vîmes un grand nombre d'outres de peaux de buffles, de cochons et de chèvres, dans lesquelles on transporte l'excellent vin de Kachétie, que les habitans du pays tiennent ordinairement dans des vases de terre. Pour faire usage de ces peaux, on les enduit par dessus le poil d'une couche de naphte, destinée

à

Digitized by Google

à fermer l'intérieur de l'outre, ce qui donne au vin un goût désagréable pour les étrangers, mais auquel les Géorgiens sont accoutumés. On ne se sert point de tonneaux, et les bouteilles coûtent cinq ou six fois plus que le vin. Celui-ci se vend par *tunga*, mesure qui contient à-peu-près sept bouteilles. Le meilleur vin de Kachétie ne coûte que cent à cent vingt kopecks le *tunga*, ce qui revient environ à deux sols par bouteille. Aussi le vin est-il la boisson habituelle des basses classes, comme la petite bière en Angleterre.

» Il y a deux caravanserais à Tiflis, un pour les Turcs et un pour les Persans. Ce sont des bâtimens carrés, qui ressemblent assez à des prisons, et qui sont divisés en un grand nombre de petits magasins où les marchands étrangers étalent leurs marchandises. Pendant le jour, ils sont assis les jambes croisées et fumant leurs pipes, jusqu'à ce que les acheteurs se présentent. La partie de la ville qui a la meilleure apparence, est celle qui entoure la demeure du général Yermolof. Le jardin public, qui se trouve tout près de là, est vaste et bien arrangé. Le dépôt des cartes qui y est adjacent, est confié à la surveillance du colonel Kotzebue, auteur d'un Voyage en Perse, et fils du célèbre écrivain dramatique. Il voulut bien se charger de nous y conduire lui-même. On y travaille maintenant à une grande carte de la Géorgie, dont une partie est achevée, et qui n'aura pas moins de quarante à quarante-huit feuilles. »

» Le général Yermolof a beaucoup contribué aux progrès de Tiflis. Il désire faire de cette ville le principal entrepôt de commerce entre la Russie et l'Asie méridionale. C'est dans ce but qu'il a fait élever de nouveaux bazars et réparer les anciens. Il voudroit aussi rebâtir une partie de la ville, et les soldats qui connoissent son désir, ne manquent jamais en passant dans les rues, d'arracher une ou

Digitized by Google

deux briques des maisons les plus vieilles pour accélérer leur chûte. »

» Le château qui domine Tiflis, fut construit par les Turcs en 1576, lorsqu'ils se rendirent maîtres de la ville et de tout le pays, sous le commandement du fameux Moustapha Pacha, général en chef des armées de Soliman. Il est situé sur une colline élevée, et doit avoir été très-fort par sa position. Maintenant il tombe en ruines. »........

....

» La Géorgie proprement dite, appelée *Grusia* par les Russes, et *Gourgistan* ou *Kourtchistan* par les Persans, comprend les provinces de *Kachétie* (l'ancienne Albanie), d'*Imeretie* (l'ancienne Ibérie) et de *Kartalinie* (l'ancienne Colchis). Depuis 1813, on y a ajouté les *Khanats* de Tälishin et de Karabagh. Quoique le climat de la Géorgie soit beau, son sol fertile, quoique ses rivières abondent en poissons, et que ses pâturages soient couverts de troupeaux, le pays n'a pas l'air florissant, si l'on en juge par la population et par le petit nombre de villes chétives disséminées sur toute l'étendue de son territoire. Nous avons vu que Tiflis ne contient guères que 20 000 ames ; aucune des autres villes ne renferme plus du quart ou de la cinquième partie de ce nombre. La population de toute la Géorgie n'est évaluée qu'à 371 200 habitans ; dont le quart sont Arméniens. Les Géorgiens ont adopté les usages et le costume des Persans, auxquels ils ont été soumis pendant long-temps. Les revenus du gouvernement ne se montent qu'à 300 000 roubles, qui sont absorbés par les frais d'administration ; la couronne y ajoute annuellement une somme de 100 000 roubles pour le même emploi. La Géorgie fait maintenant partie de l'administration du Gouverneur-Général de la *Géorgie*, d'*Astrakan* et du *Caucase*. Les princes et les nobles du pays sont admis aux emplois aussi bien que les Russes. »

Digitized by Google

» Quelques écrivains russes nous assurent même que les Géorgiens continuent à se gouverner par leurs propres lois, et qu'ils suivent le code de Vakhtang, un de leurs anciens rois; mais ils ont soin d'ajouter que le Gouverneur-Général a le droit de concilier ces lois avec le code pénal russe. Dans le fait les magistrats géorgiens ne sont que de simples automates....... »

» Le 22 Juin nous quittames Tiflis, pour faire une tournée dans la Kachétie. Après avoir passé le Koor sur un pont de bois, nous montames vers le faubourg d'Avlabari, par un chemin taillé dans la montagne. Comme nous n'avions pas de guide, au lieu de suivre la route de poste qui conduit à Muchrovan, nous primes un chemin détourné, et nous n'arrivames que très-tard à cette dernière station. Nous remarquames dans les environs de Tiflis beaucoup de champs de blé, et d'excellens pâturages. De nombreux chars de cultivateurs Géorgiens couvroient la route, et transportoient à Tiflis les produits de l'agriculture du pays. A mesure que nous avancions le paysage devenoit plus pittoresque et plus riche. A quelques verstes de Muchrovan nous entrames dans une belle et grande vallée, et, après une montée très-rapide, nous atteignimes la station militaire, où nous fumes fort bien reçus par le colonel Yermolof, cousin du général du même nom. »

» Muchrovan est bien situé sur une colline élevée, d'où l'on jouit d'une vue étendue sur la vallée et les montagnes environnantes. Sur les bords de la rivière de Yora, qui coule dans la vallée, se trouve une colonie de Wurtembergeois, dont le village porte le nom de Sertitchali, et présente tous les signes de la prospérité. C'est ainsi que partout en Russie, d'Archangel à Tiflis, et de la Pologne au Kamtchatka, on rencontre ces colonies d'Allemands industrieux, qui se rendent doublement utiles au pays qu'ils

Digitized by Google

ont adopté, par les produits de leur travail et par leur exemple. »

»Nous arrivames le lendemain à Gambora, sorte de camp composé de tentes et de huttes de bois. Nous fimes de là une excursion à la colline de même nom, dont la hauteur n'excède pas 1200 pieds, et dont nous atteignimes le sommet sans quitter nos chevaux. Cependant elle domine tout le pays environnant, jusqu'à la grande chaîne du Caucase. Nous y jouimes d'une vue superbe et très-variée sur des hauteurs couvertes de beaux bois, et sur de riches vallées arrosées par des rivières et de nombreux ruisseaux. Le cours de l'Alasan, qui serpentoit dans la vallée de Telav, attira surtout notre attention. Lorsque le temps est clair, on aperçoit distinctement la chaîne du Caucase, que des nuages déroboient alors à notre vue. Des troupeaux de bétail que l'on voyoit de toutes parts dispersés dans les pâturages, donnoient du mouvement et de la vie à la belle scène que nous avions sous les yeux. »

»Telav, où nous arrivames après avoir quitté la colline de Gambora, est regardée comme une des principales villes de la Géorgie. Elle avoit autrefois bien plus d'importance qu'aujourd'hui, car elle servoit de résidence au tsar Héraclius. Quoique capitale d'un des districts les plus populeux de la Géorgie, Telav n'est qu'une petite ville, qui ne contient pas plus de 1000 habitans. Elle est bâtie sur le penchant d'une colline, au milieu de beaux arbres qui entourent et ombragent un grand nombre de maisons. On y trouve des bazars aussi bien approvisionnés que ceux de Tiflis, et la ville est défendue par trois forts, dont le plus spacieux servoit de demeure au tsar Héraclius. »

»La vallée de Telav s'étend à 50 ou 60 milles à droite et à gauche de la ville. Elle est couverte de champs et de pâturages, entrecoupés par des bois, des vignes et des

Digitized by Google

ruisseaux. Le fond de la vallée est fermé par plusieurs rangées de collines, derrière lesquelles le Caucase s'élève majestueusement. Tout le district de Telav est parsemé de petits hameaux bien peuplés, et on évalue à 34 000 le nombre de ses habitans. »

» Le 25 juin nous nous remimes en marche accompagnés du major Ilyinskii, commandant de Telav, de plusieurs officiers russes, de Cosaques et de Géorgiens. Après avoir traversé la belle vallée dont nous avons parlé, nous vimes arriver à notre rencontre le prince Georgiadtsof. Instruit par le major Ilyinskii du dessein que nous avions de lui rendre visite, il venoit pour nous conduire lui-même au village de Yeniséli qui fait partie de ses domaines. Ce village est situé dans une position charmante, au milieu de beaux arbres, et près des ruines de l'ancien château de Grémi. Nous dinames à Yeniséli, moitié à l'Européenne et moitié à l'asiatique. Une table couverte d'une nappe et garnie de vaisselle d'argent avoit été préparée pour nous; le prince et les nobles géorgiens occupoient dans la même chambre une sorte de plate-forme très-basse sur laquelle ils étoient assis les jambes croisées. On leur servoit les mêts sur de grands gâteaux semblables à nos biscuits, qui tenoient lieu de plats et d'assiettes, et ils mangeoient avec les doigts comme les Persans. Pendant le dîner, ils se servoient de grandes cuillers d'argent pour boire leur vin, mais on apporta ensuite pour le même usage, des cornes artistement travaillées et incrustées d'argent. Les nobles géorgiens se portèrent des défis de buveurs, à la manière usitée, surtout autrefois, en Europe; mais quoiqu'ils se permissent d'abondantes libations, aucun d'eux n'en vint à s'enivrer. »

» Les revenus du prince Georgiadtsof ne se montent qu'à

Digitized by Google

4000 roubles d'argent, à-peu-près 667 livres sterl.; mais, dans un pays où l'on vit à bon marché, cette somme lui suffit pour maintenir son rang parmi ses compatriotes. Sa maison est fort simple et mal meublée. Les Géorgiens mettent en général beaucoup plus d'importance au luxe des habits, des chevaux et des équipages, qu'à celui des maisons. »

» A deux verstes de Yeniséli, nous traversames un camp russe occupé par un corps d'observation, destiné à surveiller les mouvemens des Lesghis et à les repousser dans leurs montagnes lorsqu'ils tentent quelque excursion. Longeant ensuite le pied de la grande chaîne, nous nous rendîmes à Kvarelli, au travers d'un pays fertile, arrosé par de nombreux ruisseaux et couvert de villages entourés de vignes.»

(Le Dr. Lyall revient à Tiflis et repasse le Caucase par la même route sur laquelle nous l'avons suivi. Il interrompt sa narration pour donner un long extrait d'un journal inédit du général Yermolof sur une ambassade en Perse. Une dissertation sur la possibilité de la conquête de l'Inde par la Russie, où Mr. Lyall rapporte et compare toutes les opinions émises à ce sujet; une biographie assez détaillée de l'hetman Platof, une seconde dissertation sur les causes de l'incendie de Moscou, remplissent une grande partie du second volume, et lui donnent l'air d'une compilation plutôt que d'un ouvrage original. D'ailleurs rien de nouveau sur les peuples du Caucase. Mr. Lyall ne nous donne sur ce sujet intéressant, qu'un court extrait de Klaproth concernant les mœurs des Ossêtes. Comme nous avons depuis long-temps tiré ces mêmes observations de l'ouvrage de Klaproth (1), nous n'y reviendrons pas ici. Nous nous dispen-

(1) Voy. *Bibl. Univ.* Littér. vol. 5., p. 116 et suiv.

Digitized by Google

serons également de suivre pas à pas le Dr. Lyall dans son retour à Pétersbourg, par les villes de Novo-Tcherkask, de Taganrog, de Voroneje, de Toula, de Moscou, de Vladimir et de Nijni-Novgorod. Quelques détails sur cette dernière ville, et une description authentique du fameux palais de glace qu'on éleva à Pétersbourg en 1740, termineront nos extraits).

Nijni-Novgorod, ainsi appelée pour la distinguer de Veliki-Novgorod, a été regardée depuis long-temps comme une des principales villes de la Russie, mais elle vient d'acquérir une importance nouvelle depuis qu'on y a transporté la fameuse foire qui se tenoit autrefois à Makarief. Cette ville fut fondée selon quelques-uns en 1222, par George Vsévolodovitch III, et servit long-temps de résidence aux princes de Suzdal et de Nijni-Novgorod. Depuis l'an 1303, elle fut saccagée et brulée à plusieurs reprises par les Tartares. La situation de Nijni-Novgorod, (à 390 verstes de Moscou et 1120 verstes de Pétersbourg) est frappante et pittoresque. La ville occupe une sorte de promontoire triangulaire au confluent du Volga et de l'Oka. La colline qui la porte est très-escarpée, et s'élève à 400 pieds au-dessus du niveau des deux fleuves. Cette hauteur et la ville elle-même, sont entrecoupées de profonds ravins. Cette position au confluent des deux principales rivières de la Russie centrale, et qui touche ainsi également aux provinces les plus riches et les plus populeuses de l'empire, celles qui sont au sud de Moscou et celles du Haut-Volga, est singulièrement favorable au commerce. Nijni-Novgorod communique par le Volga avec le nord et la Baltique, par l'Oka et la Moskva avec Moscou; le Kama, qui se jette dans le Volga au-dessus de Kazan, y amène les productions de la Sibérie, le fer et le cuivre des monts Ourals, l'or et l'argent de Kolyvan, les beryls, les améthystes et les topazes

de Nertchinsk ; le commerce de la Chine se fait également par cette voie ; les produits du midi de la Russie, de la Perse et de l'Asie centrale y arrivent en partie d'Astrakhan par des caravanes ou par la navigation du Volga inférieur ; enfin les marchandises d'Europe viennent par Odessa, Moscou et Pétersbourg. Nijni-Novgorod est donc réellement le centre de tout le commerce de la Russie, aussi dit-on, que Pierre-le-Grand eut d'abord l'idée d'en faire la capitale de l'empire. Il est à regretter qu'il n'ait pas donné de suite à ce projet, car cette ville jouit d'une foule d'avantages que Petersbourg ne possédera jamais.

Nijni-Novgorod se divise en deux parties, la haute et la basse ville. La haute ville est le lieu de résidence du gouverneur civil et de la plupart des nobles. Elle contient aussi l'ancienne forteresse de *Kremle*, dont l'enceinte, formée d'une muraille massive et garnie de tours, fut construite en 1508. Du haut de cette forteresse on jouit d'une vue magnifique sur le Volga, l'Oka et le pays environnant. Deux églises, bâties sur le modèle de la cathédrale de Moscou, s'élèvent dans l'enceinte même du Kremle. La basse ville ne se compose que d'une seule rue très-longue qui suit la rive du Volga. On y remarque un bazar, de nombreuses boutiques, une belle fontaine, et l'élégante maison du général Betancourt. Un pont, dont la longueur est de plus d'une verste, joint les deux rives de l'Oka.

On compte à Nijni-Novgorod trois couvens, et vingt-six églises dont les coupoles dorées donnent à la ville un aspect de magnificence. Elle possède un archevêché, un séminaire public et un collége. Il y a quinze ans que toute la population de cette ville ne se montoit qu'à dix mille habitans qui occupoient dix-huit cent vingt-six maisons dont vingt-cinq seulement étoient construites en pierres. On y compte maintenant près de vingt-cinq mille âmes, et on

Digitized by Google

prétend qu'au moment de la foire il s'y rassemble jusqu'à cent quarante ou cent cinquante mille individus de tous les pays. » . . . .

Les bazars, qui ont été construits sur la rive gauche de l'Oka, d'après les plans du général Betancourt, sont un des plus beaux établissemens de ce genre. En 1822, ils n'étoient pas encore achevés et ils avoient déjà coûté 7 500 000 roubles. On calcule qu'ils rendront annuellement 700 000 à 800 000 roubles. Le terrain sur lequel on les a bâtis étant sablonneux et peu solide, on a été obligé de l'exhausser de quinze à vingt pieds, et d'assurer les fondemens par plus de cinquante-six mille pilotis. Les bazars sont entourés de trois côtés par des canaux; on y compte près de trois mille magasins, qui se louent de 200 jusqu'à 1500 roubles par an. Outre ces magasins construits en pierre, deux mille deux cent vingt boutiques de bois s'élèvent près du grand bazar du côté de la ville. »

La foire de Nijni-Novgorod est certainement une des plus considérables de l'Europe; il s'y fait maintenant annuellement pour plus de 200 000 000 de roubles d'affaires. Voici un court extrait d'un tableau de diverses marchandises vendues à la foire de 1823. »

Thé, 37 000 *tsibiks*, de 60 liv.	12 000 000 de roubles.
Sucre, 60 000 pouds	2 000 000
Café, 3 000 pouds	240 000
Soieries	13 500 000
Pelléteries	5 000 000
Cuivre et ustensiles des fonderies de Sibérie	10 360 000
Vins, liqueurs, etc.	4 380 000
Autres marchandises de toute espèce.	46 900 000
Total.	94 380 000

Digitized by Google

D'après les déclarations des marchands, les ventes au comptant ont été de 50 000 000 de roubles...........

....

On a souvent parlé du célèbre palais de glace qui fut élevé à Pétersbourg en 1740. La description suivante de cette singulière construction, peut être regardée comme très-exacte; je la tire d'un ouvrage que l'académicien Kraft publia en 1741. Il paroît, d'après cet écrivain, que sept années auparavant on avoit construit un château de glace sur la Néva, mais le poids de l'édifice et de la garnison qu'on y avoit mise, rompit la glace du fleuve. Lors du mariage du prince Gallitsin, on résolut de bâtir un palais de glace, et pour éviter l'accident du château, on choisit un emplacement sur terre-ferme, entre l'amirauté et le palais d'hiver.

L'édifice fut construit de blocs de glace de trois ou quatre pieds d'épaisseur. Ces blocs étoient taillés avec beaucoup de soin, et en les posant on les arrosoit d'eau qui faisoit office de ciment. La longueur du palais étoit de cinquante-six pieds, sa largeur de dix-sept pieds et demi, et sa hauteur de vingt-un pieds. Il étoit rigoureusement bâti d'après les règles de l'art, avec un portique, des colonnes et des statues. La face de l'édifice étoit percée de quatorze fenêtres dont les cadres, ainsi que les carreaux, étoient entièrement de glace. Les embrasures des portes et des fenêtres étoient peintes de manière à imiter le marbre vert.

De chaque côté de l'entrée on voyoit un dauphin de glace, qui vomissoit, pendant la nuit, un torrent de naphte enflammée. Plus loin se trouvoient deux mortiers de glace, au moyen desquels on lança plusieurs bombes avec une charge d'un quart de livre de poudre. Venoient ensuite trois canons montés sur leurs affûts avec des roues, le tout également de glace. Un boulet tiré par un de ces canons à

Digitized by Google

la distance de soixante pas, et avec un quart de livre de poudre, perça une planche de deux pouces d'épaisseur.

L'intérieur du palais se composoit, d'une antichambre et de deux grandes salles, très-élégamment meublées. Dans l'une on voyoit des tables, des chaises, des statues, des miroirs, des chandeliers, des pendules et d'autres ornemens de glace; on remarquoit aussi un assortiment de thé, des verres, et même des plats chargés de mêts, de la même matière. L'autre salle contenoit un lit de parade, avec rideaux, coussins, matelats, couvertures, deux paires de pantouffles et deux bonnets de nuits, le tout entièrement de glace.

Sur les deux petites faces du palais se trouvoit une entrée garnie de vases de fleurs et d'orangers, en partie naturels et en partie de glace, sur lesquels étoient perchés des oiseaux. Plus loin s'élevoient deux pyramides, et un éléphant qui vomissoit de la naphte enflammée; ce dernier étoit creux en dedans et renfermoit un homme qui, au moyen d'une conque, imitoit les cris de l'animal. A côté des pyramides on avoit construit un bain, accompagnement nécessaire de la maison d'un grand seigneur russe. On affirme que ce bain, qui étoit aussi de glace, a été chauffé à plusieurs reprises et qu'on en a fait usage.

On dit que rien n'égaloit la magnificence de ce palais, lorsqu'il étoit illuminé le soir par de nombreux flambeaux. On suspendoit alors aux fenêtres des transparens de couleurs brillantes qui, avec les torrens de flammes que jetoient les dauphins et l'éléphant, donnoient à l'ensemble l'apparence d'une véritable féerie.

On conçoit que ce palais, unique dans ce genre, fut assiégé par les curieux pendant tout le temps de sa durée. Il se conserva parfaitement intact depuis les premiers jours de janvier jusqu'au milieu de mars. Alors il commença à se

Digitized by Google

fondre, bientôt après on le brisa en morceaux qui furent transportés dans les glacières de l'Empereur.

(Nous quittons ici le Dr. Lyell, en exprimant le regret qu'il n'ait pas mis plus d'ordre et surtout plus de concision dans son ouvrage. Si, au lieu de délayer sa narration en deux gros volumes, il l'eût concentrée en un seul, son voyage auroit infiniment gagné pour l'intérêt comme pour la valeur intrinsèque. Malheureusement les libraires anglais consultent plus en cela leur propre avantage que celui du public, et de l'auteur lui-même).

TRAVELS IN THE TIMANNEE, etc. Voyage dans l'Afrique occidentale, au travers des pays de Timanni, de Kouranko et de Soulima, par le Major Alexandre GORDON LAING. *Londres*; chez John Murray, Albermale-Street. 1825. 1. vol. in-8.°

(*Premier extrait.*)

Au commencement de l'année 1822, Sir Charles Mc. Carthy, gouverneur de Sierra-Leone, qui périt en 1824 dans la guerre contre les Aschantis, envoya le major Laing auprès d'Amara, roi des Mandingos, pour rétablir la bonne intelligence entre ce souverain et un chef inférieur nommé Sannassi. La guerre qui s'étoit allumée entr'eux pouvoit avoir pour la colonie les effets les plus fâcheux, soit en interrompant tout commerce avec les Mandingos, soit en

Digitized by Google

détournant ceux-ci des habitudes de paix et d'industrie qu'ils commençoient à adopter. La mission du major Laing eut un plein succès; il parvint, par son influence, à sauver la vie de Sannassi qui avoit été fait prisonnier, et à ramener le roi Amara à des sentimens pacifiques. Pendant le court séjour que le Major fit à l'armée d'Amara, il remarqua que les Soulimas qui en faisoient partie avoient beaucoup d'or et d'ivoire, et à son retour, il suggéra au Gouverneur l'idée de mettre la colonie en relation avec ce peuple. En conséquence, il fut chargé de la mission spéciale de pénétrer dans le pays de Soulima, par la route qu'il jugeroit la plus convenable, pour y prendre des renseignemens exacts sur les ressources de ce pays et des contrées adjacentes qui n'étoient connues que de nom. C'est le journal de ce voyage intéressant que nous nous proposons d'extraire. On sait que le major Laing, après être revenu en Angleterre, vient de repartir pour accompagner une caravane de Tripoli à Tombouctou, et pour explorer le cours énigmatique du Niger, qui est depuis si longtemps l'objet de tentatives infructueuses. Les moyens de protection qui ont été obtenus par l'influence de lord Bathurst, semblent promettre au major Laing plus de chances de réussite. Les journaux ont déjà annoncé son départ de Tripoli.

Nous allons suivre notre voyageur dans sa route vers Falaba.

« Falaba la principale ville des Soulimas et la résidence du roi est située à 200 milles au nord-est de Sierra-Leone. Je me proposois de traverser le pays intermédiaire en suivant le cours de la Rokelle, non point que cette route parût devoir offrir moins d'obstacles, mais parce qu'il étoit probable que le fleuve présenteroit la meilleure ligne de communication pour le commerce avec l'intérieur. Au mo-

Digitized by Google

ment de mon départ de Sierra-Léone, la saison sèche touchoit à sa fin, et la Rokelle n'est alors navigable pour les bateaux que jusqu'à cinquante milles de son embouchure. On savoit que dans tout autre moment de l'année on pouvoit remonter la rivière beaucoup plus haut; mon projet étoit donc de profiter de son cours pour le transport des marchandises confiées à mes soins, de pénétrer par ce moyen aussi avant que possible, et de traverser ensuite par terre, les pays des Timannis et des Kourankos.....

Mon cortège se composoit de Mousah Kanta, natif de Fontah Jallon, de deux soldats du second régiment des Indes occidentales, de onze charretiers jolofs, et d'un jeune garçon de Sego appelé Mahomet.

« Nous quittames Sierra-Leone le 16 avril, pour nous embarquer sur la Rokelle, et après avoir passé la nuit dans l'île de Tombo, à la factorerie de M. Mc. Cormack, nous arrivames le lendemain à quatre heures du soir à Maharre, ville Timanni, appartenant à Pa Kombo, chef de Rokou. Suivant l'usage du pays, nous saluames ce chef par une décharge de mousqueterie, et nous mimes pied à terre pour lui rendre visite. Il nous pressa beaucoup de passer la nuit à Maharre, mais nous préférames continuer notre route jusqu'à la petite ville de Rosa que nous atteignimes à sept heures du soir. Le chef de cette ville avoit servi plusieurs années comme matelot en Angleterre, et avoit été longtemps prisonnier en France; il parloit couramment l'anglais et le français, et un peu le hollandais. Mes gens passèrent une partie de la nuit à danser et à se réjouir avec les habitans de la ville.

Le lendemain, 18 juin, nous arrivames dans la matinée à Makabele, jolie ville située sur la rive droite du fleuve. J'y trouvai deux chefs Mandingos, Tikade Moudo et Fatima Brima, qui m'engagèrent beaucoup à pénétrer dans

l'intérieur par ce qu'ils appeloient la *route*. Mais comme il auroit fallu traverser le pays des Limbahs, nation puissante, belliqueuse, et toujours en guerre avec les Soulimas, je préférai suivre à mon premier projet. M'étant assuré, par la suite, que l'ouverture de cette route seroit très-avantageuse pour le commerce de la colonie, en la rendant indépendante des Mandingos, et en concentrant tout le négoce de l'intérieur sur la rivière de Rokou, je formai le dessein de pénétrer par cette voie dans le pays des Foulahs. La guerre contre les Aschantis m'empêcha d'exécuter ce projet, mais j'en suggérai l'idée à Mr. Kenneth Macaulay, négociant de Sierra-Leone, qui engagea les deux chefs à tenter l'aventure pour leur propre compte. Ceux-ci réussirent parfaitement, et cette route est maintenant couverte de caravanes venant des pays de Foulah et de Bambara.

Avant de quitter la ville, j'allai, accompagné des deux Mandingos, présenter mes devoirs à Ba Kobala, le principal chef de toute la partie du Timanni, comprise entre la Rokelle et la rivière de Port Logo. Je trouvai en lui un vieillard vénérable, avec une longue barbe blanche comme la neige. Son vêtement consistoit en une ample chemise de *bafte* blanc, avec un manteau écarlate jeté négligemment sur ses épaules. Il portoit un collier de grains de corail qui alternoient avec des dents de léopard. Il parla très-peu, et ne se derangea de sa position habituelle que pour m'offrir une chèvre et une calebasse de lait. Ce dernier présent nous vint fort à propos, car nous n'avions pas encore déjeûné. Après avoir quitté Macabele, nous passâmes sur l'autre rive du fleuve pour continuer notre route à pied, attendu que le lit de la Rokelle étoit rempli de rochers qui en empêchent la navigation pendant la saison sèche. A trois heures de l'après-midi, nous arrivames à Rokou, principale ville du district Timanni, qui s'étend sur la rive gauche

Digitized by Google

du fleuve. Dans la soirée, Pa Kombo vint de Maharre, et pour être reçu d'une manière digne de son rang, il nous fit prier d'avance de le saluer avec quatre caronnades démontées qui gisoient çà et là sur une hauteur en dehors de la ville. Nous cédâmes à son désir, mais il ne fut pas content de l'effet de notre décharge, pour laquelle, il est vrai, je n'avois employé que peu de poudre, de crainte de faire crever les pièces.

Le lendemain, je reçus l'avis que le Roi du pays me donneroit une audience. Il avoit été informé de mon projet de traverser ses domaines, et il étoit venu à Rokou pour avoir sa part des présens que les hommes blancs sont tenus de faire dans ces occasions. Pa Kombo m'ayant appris que le Roi aimoit beaucoup la pompe, j'ordonnai à dix de mes gens, de prendre leurs fusils pour le saluer de trois volées de mousqueterie. Nous avions attendu pendant dix minutes dans une cour, quand il arriva, et il fut reçu par une décharge générale qui, à ma grande surprise, produisit un effet tout contraire à celui que nous attendions. Le Roi recula de plusieurs pas, murmura quelques paroles de mécontentement, se mordit les lèvres, me lança un regard irrité, et nous tourna le dos avec tous les gestes de la colère. Pa Kombo le suivit et eut beaucoup de peine à l'engager à revenir. Au bout de huit ou dix minutes, il rentra dans la cour, en regardant tout autour de lui d'un air inquiet et soupçonneux, et lorsqu'il eut atteint son trône, il s'y assit d'un air d'autorité et d'importance tout-à-fait comique. Sa conduite en cette occasion amusa si bien mes gens que, dans la suite, ils répétèrent souvent cette scène, et l'un d'entr'eux, qui avoit un vrai talent d'imitation, jouoit le rôle du Roi de manière à égayer tous les spectateurs. Lorsque le vieillard se fut assis, il demanda pourquoi on avoit tiré sur lui, et on eut de la peine à lui

Digitized by Google

lui faire comprendre que c'étoit dans le but de lui donner une marque de respect. « Mais pourquoi, » dit-il, « avez-vous tiré en terre? » — « Pour vous montrer que notre intention étoit de vous rendre honneur. » — « Mais vous m'avez fait sauter des pierres dans le visage, pourquoi ne pas viser en l'air? » — « Parce que nous avions peur de mettre le feu aux toits de vos maisons. » — « Eh bien, c'est bon, donnez-moi un peu de rhum. » — Son désir ayant été satisfait, il se montra mieux disposé, et m'ayant secoué la main, il m'invita à m'asseoir pour écouter ce qu'il avoit à dire. Il s'en suivit un *palaver*, que je vais raconter ici en détail, pour donner l'idée des difficultés et des retards auxquels tout voyageur doit s'attendre lorsqu'il traverse ces pays, où chaque chef de village est un petit souverain indépendant.

Un palaver timanni diffère de la même cérémonie chez les Mandingos, autant qu'une farce diffère d'une grande solennité. Toute l'assemblée étant assise, ou, pour mieux dire, accroupie, un orateur, tenant dans sa main droite une baguette de bois sec, sortit d'une des cabanes et s'avança au centre de la cour. Là, après avoir regardé autour de lui et s'être découvert la tête, il cria à plusieurs reprises: « *Loanta! loanta!* » que je crois signifier: soyez bénis! Puis observant que ses auditeurs étoient en petit nombre, » il s'écria: « Je vais dire un grand palaver aujourd'hui, un » palaver tel, qu'il n'y en a jamais eu à Rokon; c'est le » palaver d'un homme blanc; pourquoi personne ne vient-il » m'entendre? » — Deux ou trois nègres sortirent alors des cabanes et vinrent s'asseoir auprès de l'orateur; celui-ci s'assit de même et se préparoit à commencer son discours, lorsqu'il s'écria de nouveau: « Cela n'ira pas ainsi; « il faut qu'il » y ait plus de monde; venez, venez, ou je ne prononce » pas une parole de plus aujourd'hui. » — Alors une cinquantaine de personnes s'approchèrent, et s'assirent pour

Digitized by Google

écouter, entrant de temps à autre en conversation avec l'orateur. Après que celui-ci eut parlé pendant une heure, le Roi indiqua par un signe de tête qu'il étoit satisfait. Alors tous les membres de l'assemblée se tournèrent vers lui, et placèrent le dos de leurs mains contre terre, en criant: « *Loanta! loanta!* » après quoi ils se retirèrent. Voilà quel est le cérémonial usité d'un palaver. L'orateur a toujours soin d'observer le Roi, pour interpréter ses désirs et pour parler en conséquence.

La substance du discours que nous avions entendu, étoit ceci: « L'homme blanc veut aller très-loin, plus loin que les montagnes de Kouranko, dans des pays dont les Timannis n'ont jamais entendu parler, et qui produisent de l'or et de l'argent. Il faut donc qu'il paie bien le Roi, pour obtenir la permission de passer; il faut qu'il lui donne des fusils, des sabres, de la poudre, de beaux habits, des grains de verre, ou qu'il retourne sur ses pas. » Le Roi me dit ensuite qu'on tiendroit le lendemain un second palaver, et qu'il falloit que je lui apportasse beaucoup d'argent pour que tout allât bien. Comme j'avois espéré que les choses s'arrangeroient le même jour, je ne fus pas peu désappointé de perdre ainsi un temps si précieux pour moi.

Ba Simera, le principal chef de cette partie du pays des Timannis, est un vieillard de près de quatre-vingt-dix ans. Sa peau est tachetée, couverte de rides et semblable à celle d'un alligator. Il a de petits yeux verdâtres et très-enfoncés, avec une barbe blanche de deux pieds de long. Il portoit comme Ba Kabala, un collier de corail et de dents de léopard, mais son manteau étoit brun et fort sale. Il tenoit en main, comme marque de sa dignité, un bâton garni de petites cloches.

Dans la soirée, j'envoyai à Pa Kombo les présens que je

Digitized by Google

lui destinois et ceux que je voulois offrir au Roi. Ceux-ci consistoient en une pièce de bafte blanc, six barres de poudre, quatre barres de tabac, une grande médaille de George III et du rhum. Le lendemain je retournai à la cour du palaver, où la scène du jour précédent se renouvela de point en point, mais dura plus long-temps. Les divers orateurs qui se succédèrent, s'adressèrent tantôt au Roi et tantôt à moi-même. Ceux qui parloient pour Ba Simera dirent que le présent que j'avois offert n'étoit point digne d'un Roi, que j'aurois dû donner un fusil, qu'il n'y avoit pas assez de poudre pour tirer un oiseau, que le tabac étoit en trop petite quantité. Ils demandèrent si notre intention avoit été d'offenser le Roi en tirant d'abord sur lui, et en lui offrant ensuite un présent si mesquin; ils conclurent en disant que si je voulois continuer ma route, il falloit faire un don plus considérable. La dernière partie de ce discours fut prononcée avec beaucoup de chaleur, et le Roi, pour ajouter à l'effet, donna un coup de pied à la natte sur laquelle étoient placés les présens. Mais l'orateur s'apercevant que je ne semblois point approuver cette manière de procéder, et que l'effet en seroit probablement différent de ce qu'on attendoit, reprit aussitôt la parole: « Le Roi est en colère, dit-il, mais non point contre » l'homme blanc. Mousah Kanta l'interprête, est le seul qui » doive être blâmé; il auroit dû connoître mieux les usages » du pays et avertir l'homme blanc de ne pas faire un si petit » présent à un Roi de Timanni. » — Mon tour étant venu de prendre la parole, j'observai qu'il n'y avoit rien à reprocher à Mousah Kanta, attendu que je ne l'avois point consulté. J'ajoutai que je connoissois parfaitement les usages du pays; que j'avois souvent fait des présens à des Rois et que jamais je n'en avois offert de si splendide, que les hommes blancs ne gagnoient leur argent qu'avec beaucoup

Digitized by Google

de travail ; enfin, qu'il étoit de l'avantage du Roi et de ses sujets que la nouvelle route de commerce fût ouverte. Je terminai en disant que si le Roi n'étoit pas satisfait du présent je le reprendrois sans retour, et que j'en serois quitte pour chercher une autre route. Ce discours eut l'effet désiré, car un des orateurs après avoir délibéré pendant quelques instans avec le Roi, fit tourner rapidement sa baguette, et déclara que le palaver étoit fini et que l'homme blanc pouvoit aller où bon lui sembleroit.

Le 22 avril, comme nous étions sur le point de partir, nous vimes arriver le Roi fort en colère. Un Jolof de ma suite avoit mis une chemise rouge neuve que le Roi trouvoit plus belle que la sienne, et qu'il vouloit avoir à toute force. Le Jolof s'y refusoit obstinément, et le Roi insistoit avec la même opiniâtreté, disant que c'étoit une loi du pays, (loi qu'il venoit de faire lui-même à cette occasion) que quiconque auroit un plus bel habit que lui seroit obligé de le lui donner, surtout si l'habit étoit rouge. Je parvins enfin à arranger la chose en ordonnant au Jolof de changer de vêtement, et en offrant au Roi du tabac et du rhum.

Après avoir quitté Rokou, et fait environ deux milles au travers d'un beau pays bien cultivé, nous arrivames à une jolie petite ville, appelée *Terre* (mot qui signifie *rocher*, en langue timanni). Ce nom lui vient des rochers de granit qui l'entourent. Cette ville est ombragée par de nombreux plantains ; un ruisseau limpide la traverse, en murmurant sur des cailloux de granit et de quartz. Nous nous arrêtames pendant quelques minutes, à une lieue plus loin, dans la ville de Nunkaba. Tous les hommes étoient absens et occupés de la culture de leurs terres, les femmes préparoient du coton pour le filer. A quatre heures de l'après-midi nous arrivames à Toma, où aucun homme blanc n'a-

Digitized by Google

voit encore pénétré, quoique cet endroit ne soit éloigné que de soixante milles de Sierra-Leone. En entrant dans la ville je vis une femme qui, à notre aspect, resta immobile de surprise. Elle nous regarda passer en silence, puis elle poussa un grand cri d'étonnement, en se couvrant la bouche avec les deux mains.

Le 23 avril, nous atteignimes Balanduco, première ville de quelque importance depuis Rokou, et où nous eumes un palaver d'une demi-heure. Le chef me traita fort bien avec du riz bouilli et du vin de palmier. Les femmes de Balanduco étoient occupées à séparer de la noix de palmier la partie qui renferme un suc de couleur safran, pour la piler et en extraire de l'huile. Nous allames le même jour coucher à Roketchik, après une marche de vingt-deux milles au sud-est. Le 26, nous arrivames à la ville de Ma-Bung, après avoir traversé les villages de Ma Yolle et de Rokanka. Pendant la nuit que nous passames dans ce dernier endroit, et tout le jour précédent, nous n'avions pu parvenir à nous procurer de l'eau; nous eumes l'imprudence de boire immodérément après avoir souffert de la soif pendant trente heures, et nous fumes tous attaqués à Ma Bung de spasmes violens. J'en fus malade pendant cinq jours. Le sixième jour, je me sentis assez bien remis pour continuer ma route, et je demandai qu'il fût tenu un palaver pour en obtenir la permission.

Les orateurs de Ma Bung déployèrent plus d'adresse que ceux de Rokou, ils firent des demandes exorbitantes et montrèrent beaucoup d'insolence. Le chef, Ba-Korou, me parut un homme de sens, et d'un caractère bienveillant. Il comprenoit parfaitement l'avantage que le pays retireroit de l'établissement d'une route de commerce avec l'intérieur, et il opina pour qu'on me laissât libre d'aller aussi loin que je le voudrois; mais cent voix répondirent non à tous

Digitized by Google

les argumens que lui et mon interprête purent mettre en avant. Une heure après que je me fus retiré, je vis arriver un homme qui se disoit revêtu d'un grand pouvoir, accompagné de deux chefs; il me dit que si je voulois les payer richement, ils applaniroient tous les obstacles. Mais je refusai leurs propositions, de crainte d'établir ainsi un antécédent fâcheux qui m'auroit occasionné beaucoup de frais et de désagrémens. Ils s'éloignèrent de très-mauvaise humeur et d'une manière peu civile.

Dans l'après-midi j'envoyai à Ba-Korou quatre aunes de bafte blanc, du tabac, de la poudre et du rhum, pour le disposer à agir en ma faveur et à mettre en jeu toute son influence. Je ne fus point trompé dans mon attente; Ba Korou vint le même soir, suivi de trois ou quatre chefs, me demander amicalement un verre de rhum, après quoi ils me tendirent tous la main, en me déclarant que la route étoit ouverte et que je pouvois aller où bon me sembleroit. Ils témoignèrent le désir d'avoir encore du rhum; je leur en offris deux bouteilles et ils s'en allèrent fort contens.

La ville de Ma Bung est assez considérable et mieux bâtie que la plupart des villes Timannis; elle renferme à peu près 2500 habitans. Les hommes sont robustes, agiles, et très-endurans, mais timides et lâches. Les femmes sont remarquablement jolies, et se donnent beaucoup de peine pour plaire aux étrangers.

Le 3 mai nous quittames Ma Bung pour nous diriger vers Ma Yerma, où nous arrivames à onze heures du matin. Comme on m'avoit averti que j'éprouverois des désagrémens dans cet endroit si les habitans trouvoient quelque prétexte pour tenir un palaver, je recommandai à mes gens de traverser la ville en silence, et sans faire aucune attention à ceux que nous rencontrerions. Un homme de ma

Digitized by Google

suite, négligeant cet avis, demanda un verre d'eau à un des habitans, et reçut en réponse un vigoureux coup de poing. Il s'ensuivit une bataille générale, qu'il me fût impossible de prévenir. Un de nos adversaires fit partir deux fois la détente de son fusil en visant à la tête de mon interprête Moosah-Kanta, mais celui-ci, avec beaucoup de patience et de bonhommie, ne répondit qu'en faisant claquer ses doigts. Je fus assez heureux pour empêcher le jeune Mahomet de tirer sur un Timanni, qui avoit tenté de piller nos effets. Ces actes de modération de notre part, ramenèrent la tranquillité, et me permirent de demander aux habitans pourquoi ils se conduisoient envers nous d'une manière aussi étrange. Cela occasionna un palaver : c'étoit précisément ce que désiroient nos agresseurs. Tout le blâme fut rejeté sur mes gens, et je me vis obligé de donner du tabac pour arranger les choses et continuer ma route.

Au moment de partir nous remarquames qu'il nous manquoit un fusil qui avoit été volé pendant la bagarre. Je portai ma plainte au chef et à notre guide de Ma Bung, qui étoit chargé de la surveillance de nos effets. Celui-ci demanda à consulter le *grigri* (1) de la ville, ce qui lui fut accordé, non sans quelque opposition. Le grigri parut affublé d'une manière bizarre. Sur sa tête s'élevoit un immense échaffaudage de plumes, de crânes et d'ossemens; ses cheveux et sa barbe étoient tressés en forme de serpens. Son approche fut annoncée par les tintemens d'une quantité de clochettes et de grelots dont il étoit couvert. Il fit plusieurs fois le tour de l'assemblée, puis s'avançant au milieu du cercle, il demanda pourquoi on l'avoit appelé.

(1) Les Grigris sont une sorte de charlatans, dont il sera encore question plus tard.

Digitized by Google

Lorsqu'il eut appris la chose, il s'éloigna aussitôt et entra dans un bosquet voisin, où il resta une demi-heure. Il revint ensuite, et nomma le voleur, mais il ajouta qu'on ne pourroit pas r'avoir le fusil de sitôt, parce que celui qui s'en étoit emparé, étoit déjà bien loin sur la route de Ma-Bung. Je lui donnai un paquet de tabac pour sa peine, quoique je le soupçonnasse d'avoir inventé toute l'histoire. Je me trompois cependant, car à mon retour je trouvai le fusil qui m'attendoit et qui me fut rendu.

Le soir du même jour nous arrivames à Ma-Yosso, qui est la ville la plus considérable de la frontière orientale du Timanni. Elle est située sur la rive droite de la rivière *Kamaranka* ou *Kabanka*, qui est navigable pour les plus grands canots. Les habitans nous parurent très-supérieurs aux autres Timannis; ils nous accueillirent de la manière la plus hospitalière et ne mirent aucun obstacle à la continuation de notre route. Le chef de la ville fut très-satisfait des présens que je lui offris, et me recommanda d'être sur mes gardes en voyageant chez les Kourankos, qu'il me dépeignit comme un peuple faux et trompeur. Lorsque nous quittames Ma-Yosso un grand nombre d'habitans nous accompagnèrent à quelque distance, en nous souhaitant un heureux voyage. Le soleil étoit déjà couché lorsque nous atteignimes Ma-Boom, dont la population se compose également de Timannis et de Kourankos. »

Dans un extrait suivant nous parlerons des mœurs et usages des Timannis.

(*La suite à un prochain Cahier.*)

Digitized by Google

ROMANS.

L'Exilé. Roman de Mad. Lamotte Fouqué, traduit de l'allemand en anglais par Georges Soane. Londres 1824. Deux vol.

(*Troisième et dernier extrait*).

Après le départ de la Reine, Péregrine se rendit auprès de sa mère. Elle l'attendoit, car elle avoit mille choses à lui dire. Elle le serra dans ses bras, et il s'efforça de sourire, mais son regard exprimoit une mélancolie profonde. La Duchesse le considéroit avec sollicitude.

« Pourquoi cette tristesse cher enfant? » s'écria-t-elle d'un ton pénétré.

« Ma bonne mère; » répondit Péregrine: « il y a dans votre bonté pour moi quelque chose de touchant et pourtant de cruel. »

« Mon fils combien vous m'affligez! » dit la Duchesse en faisant un effort pour retenir ses larmes.

« J'éprouve quelquefois une douleur si amère; » reprit Péregrine « que je sens le besoin de la confier à quelqu'un. Où trouverai-je plus de sympathie que dans le cœur de ma bonne mère?....... » Il s'arrêta. La Duchesse lui prit la main, et lui dit d'une voix altérée et en détournant les yeux. « Mon fils, n'êtes-vous pas sensible aux marques écla-

Digitized by Google

tantes de faveur que Sa Majesté vous a données en ce jour. Elle vous a distingué d'une manière bien flatteuse. »

« Croyez-moi, ma bonne mère; » répondit Péregrine : « votre fils n'est pas fait pour vivre à la cour. Je n'ai point d'ambition, je ne recherche aucun titre, et les plaisirs de la vanité me sont étrangers. »

« A votre âge, mon fils; » reprit la Duchesse, « on est d'ordinaire peu sensible aux honneurs. Plus tard vous apprendrez à les aimer, et vous vous soumettrez sans ennui à la gêne et à l'étiquette des cours. »

« Me traiterez-vous toujours en enfant, ma mère? » s'écria Péregrine avec un mouvement d'impatience. « Croyez-vous que mon caractère ne soit pas formé?..... Celui qui a supporté tant d'infortunes et de douleurs, n'a-t-il pas acquis toute l'expérience de l'âge mûr?...... Je vous le répète : j'ai horreur de la fausseté et de la corruption des cours. Je ne puis supporter cette malveillance qui se cache sous des formes polies, cette nécessité de déguiser la vérité, cette hypocrisie dont on se vante et dont on se fait une habitude. »

La Duchesse après l'avoir considéré en silence, et avec une profonde émotion, lui dit : « Je ne me lasse point de m'affliger de cette malheureuse disposition qui vous fait voir tous les objets sous les couleurs les plus sombres. Cher enfant, je crains que vos relations intimes avec Sigismond, roi de Pologne, n'ayent développé en vous un dangereux penchant à la mélancolie. »

« En effet, j'ai bien souvent, dans mon enfance, versé des larmes avec notre bon Roi, lors même que j'ignorois le sujet de sa douleur. Il me prenoit alors dans ses bras, et me disoit avec un accent pénétrant : « Pauvre enfant! Puisses-tu toujours ignorer les peines du cœur! » et ma sœur, ma bonne Rose pleuroit aussi lorsque je lui parlois des cha-

Digitized by Google

grin de Sigismond, » et il se couvrit le visage de ses deux mains. Catherine lui dit d'un ton de reproche mêlé de douceur.

« Mon fils; pourquoi revenir sans cesse sur des souvenirs douloureux! Est-ce au moment où vous êtes élevé à des honneurs que d'autres vous envient que vous devez vous livrer à des regrets inutiles? Tâchez de ne pas obscurcir la carrière brillante qui s'ouvre devant vous. »

« Une seule question, ma mère; » dit Péregrine d'une voix tremblante : « ma sœur, l'amie, la compagne de mon enfance, ma Rose chérie : est-elle morte? »

« Laissons-là ce sujet, mon fils; » répondit Catherine d'un ton sévère. « Ne me parlez plus de ce qui fait notre malheur à tous. »

« Chère et bonne mère! » s'écria Péregrine en couvrant sa main de baisers. « Pardonnez-moi, mais le souvenir de Rose est là! » dit-il, en montrant son cœur. « Il est ineffaçable, et l'avouerai-je?.......... j'ai la conviction intime qu'elle vit, qu'elle respire dans quelque contrée inconnue, et que mon père et vous-même ma mère, n'ignorez pas le lieu de sa retraite. Vous n'avez pû supporter l'idée d'un rapprochement entre votre fils, héritier des titres de lord Willoughby, et la pauvre orpheline sans fortune et sans nom....... Avez-vous cru me consoler en m'avouant que celle que je pleurois si amérement n'étoit pas ma sœur? »

« Si vous saviez le mal que vous me faites, vous ne réveilleriez pas en moi de tels souvenirs? Croyez Péregrine que je dois garder le silence sur ce qui la concerne. »

« Vos regards m'en disent bien plus que vous ne l'imaginez, ma bonne mère, » dit Péregrine avec l'expression de la joie.

La Duchesse ne pût s'empêcher de rougir; Elle reprit avec beaucoup d'embarras : « Vous prenez les rêves de vo-

Digitized by Google

tre imagination pour des réalités. Croyez-moi, mon fils : efforcez-vous d'oublier le passé. »

« Ah, ne l'espérez pas ! » s'écria Péregrine : « Le temps loin d'effacer l'image de Rose ne la rend que plus distincte dans mon cœur. Le parfum des fleurs, l'air que je respire, la contemplation d'un beau ciel, tout me la rappelle, et je sens...... »

« Paix, mon fils ! J'entends votre père. Je vous en conjure cher enfant, prenez un air serein. Qu'aucune pensée amère ne vienne se mêler pour lui à la joie d'un si beau jour ; mais si vous ne pouvez faire un tel effort sur vous-même, éloignez-vous pendant quelques instans, tâchez de dissimuler la mélancolie qui obscurcit vos traits, avant de reparoître devant votre père. » En disant ces mots elle l'embrassa avec agitation, et il s'éloigna à la hâte..........

....

....

........Un jour que la Duchesse étoit avec son fils dans la grande salle du château, le bruit d'une nombreuse cavalcade qui entroit dans les cours, se fit entendre. Peu de momens après, la porte s'ouvrit brusquement. Une femme d'une grande maigreur, et dont la toilette éclatante contrastoit avec son visage couperosé, s'avança les bras ouverts. C'étoit Francisca, Duchesse de Suffolk, autrefois marquise de Dorset.

« Francisca ! » s'écria la Duchesse en pâlissant. Sa belle-fille se jeta dans ses bras avec toute l'expression de la tendresse la plus passionnée. Puis elle s'écria en s'efforçant de sourire :

« Je vois que Votre Grâce a été aussi fidèle à ses relations de famille qu'à son pays. Je viens, ma chère Duchesse, vous annoncer une nouvelle qui remplira de joie votre cœur maternel. »

Digitized by Google

La Duchesse se sentit saisie de crainte. Elle pâlit et répondit d'une voix tremblante : « Parlez, que venez-vous m'apprendre ? »

Francisca extrêmement agitée se jeta sur un siège pour reprendre haleine. « Sachez-donc, » dit-elle après un moment de silence ; « que les droits de ma pauvre Jane revivent dans sa fille. »

Péregrine jeta un cri. Son père entra au même moment. Ce cri fut répété par Francisca. « La joie de votre fils, » dit-elle, « est d'un heureux augure pour l'accomplissement de mes vœux les plus chers. C'est vous jeune homme que je veux combler d'honneurs, de titres et de distinctions...... Ecoutez-moi Catherine : vous saurez tout. Vous souvenez-vous de Davis, le rusé Davis qui étoit au nombre des gens du duc de Northumberland. Il disparut lorsque Warwick fut exécuté, mais dans sa fuite, il rencontra Votre Grâce à Portland. Vous aviez un enfant dans vos bras, c'étoit une petite fille de quelques mois que vous prétendiez avoir trouvé dans je ne sais quelle auberge. Davis reconnut cette enfant à son étonnante ressemblance avec l'infortunée Reine. Il ajoutoit en preuve de cette assertion, que les vêtemens portés par l'enfant, avoient été brodés et marqués des mains de sa femme. Vous lui demandates comment il se faisoit qu'une coupe d'argent aux armes de la Reine fût tombée entre ses mains, mais il évita de répondre, car le moment de l'explication n'étoit pas encore arrivé. Comme Davis craignoit pour sa vie, il passa en Allemagne et ensuite dans les Pays-Bas, où tourmenté par le désir de faire connoître la vérité, il vint se jeter à mes pieds, et m'avoua que la Reine pendant son séjour à la Tour, avoit été secrètement délivrée d'une fille. Que pour sauver l'enfant, on l'avoit confiée aux soins de la femme de Davis pour la faire sortir d'Angleterre. Que cette femme l'avoit soignée

jusqu'au moment où on la lui avoit redemandée, mais qu'elle avoit voulu persuader à son mari que l'enfant étoit mort. Davis cependant, finit par concevoir quelques doutes, et après avoir vivement pressé sa femme de lui dire la vérité, il lui arracha l'aveu qu'elle avoit remis l'enfant entre les mains d'une personne envoyée de la part de la Reine. Lorque Davis retrouva la petite Rose sur le vaisseau, il crût que la Reine vous l'avoit confié. Plusieurs années après, il entendit parler avec éloge de l'éducation soignée que vous aviez donné à votre fille adoptive. Il sût qu'on vantoit partout sa beauté, ses talens et ses grâces. Tout-à-coup, la nouvelle de sa mort se répandit, quoique personne n'eût là-dessus une certitude complète. Bientôt après circula un récit absurde d'une apparition au château de Ste. Aldegonde à l'heure de minuit. Vous savez sans doute, cette histoire mieux que personne, Duchesse, ainsi je ne m'arrêterai pas là-dessus. Vous comprenez que du moment où Davis m'eût fait sa confession, je n'eus pas de repos que je n'eusse éclairci les faits. Je pris des informations, et j'appris avec la plus grande surprise, que plusieurs personnes connoissoient l'existence de cette enfant, et que le parti catholique faisoit des perquisitions pour découvrir le lieu de sa retraite. Maintenant, Duchesse, vous ne pouvez vous refuser à mes questions. Je veux savoir où est ma petite-fille. J'ai le droit de connoître tout ce qui la concerne. D'ailleurs notre intérêt commun est de nous rapprocher le plus possible, et je médite un plan qui fera notre bonheur à tous, et particulièrement celui de votre fils. »

« Francisca ! » s'écria la Duchesse, en interrompant ce torrent de paroles : « N'y a-t-il pas eu assez de sang répandu, sans que vous cherchiez encore à amener de nouveaux malheurs sur la tête de mon fils ? »

La Marquise se détourna en pâlissant.

Digitized by Google

Péregrine regarda sa mère comme s'il eut voulu racheter ses paroles à tout prix, mais celle-ci évitoit soigneusement de rencontrer ses yeux. Sir Richard s'adressant alors à la Marquise, lui dit avec calme et fermeté.

« Ne comprenez-vous pas Marquise de Dorset, que Davis est gagné par le parti catholique ? ne vous défiez-vous point de ses menées secrètes ? enfin, pouvez-vous croire que vous ayez quelques droits sur un enfant trouvé sur les bords de la Tamise ? quelles sont vos preuves ?...... Pour répondre à vos questions sur l'existence de notre fille adoptive, je dois avouer qu'elle vit en effet. Pour des raisons qui nous concernent uniquement la Duchesse et moi, nous fîmes répandre le bruit de sa mort tandis qu'elle étoit en Flandre. Maintenant elle est mariée. Elle a épousé en dernier lieu Philippe de Marne, comte de Toulouse. A présent que je vous ai dit la vérité, laissez-nous en paix. »

Péregrine pâle comme la mort, et les yeux hagards s'avança en chancelant vers la porte, mais avant d'y arriver il tomba sans connoissance sur le parquet. La Duchesse qui avoit suivi tous ses mouvemens, poussa un cri d'effroi et courut à son fils. On l'emporta hors de l'appartement, et son père le suivit pour lui donner des soins.

Francisca suffoquée de colère, étoit hors d'état de prononcer une seule parole. Après un long silence, pendant lequel elle cherchoit à reprendre haleine, sa rage s'exhala par ces mots : « Ainsi donc vous refusez de m'entendre !...... C'est bien !...... Tuez-donc aussi votre fils, votre enfant chéri...... Entassez cadavres sur cadavres. Faites ensorte que personne ne puisse mettre au jour vos abominables manœuvres....... Moi je vais faire mon devoir. Je vais publier dans les rues de Londres que l'enfant de Jane Gray, la petite-fille de Henri VIII est vivante. Je saurai faire valoir ses droits à la couronne, je saurai m'entourer d'un

Digitized by Google

parti puissant. Vous tremblerez au seul nom de Francisca. ......Adieu femme artificieuse!......Vous entendrez parler de moi. Je vous jure une haine éternelle...... »

« Francisca! au nom du ciel, au nom de votre père! au nom du sang de votre mère! écoutez-moi; » s'écria la Duchesse. « Ne précipitez rien. Songez qu'une seule démarche hasardée peut plonger dans l'abîme un être innocent. Souvenez-vous qu'Elisabeth est l'idole de l'Angleterre. Vous serez écrasée par les catholiques...... Francisca! je vous en conjure, » ajouta-t-elle avec un accent pénétrant, « considérez les dangers qui vous menacent. Appelez à votre aide les conseils de la prudence...... »

« Il vous sied bien de parler de prudence, Duchesse, » reprit Francisca avec un sourire amer. « Avez-vous fait de la prudence la règle de votre vie? avez-vous toujours sacrifié à la prudence les inclinations de votre cœur?...... Mais à quoi bon ces vaines paroles? je vous ai arraché un secret important dont je saurai faire un bon usage. Adieu! nous nous reverrons! » Et elle sortit de l'appartement avec la rage dans le cœur........................

....

...........Depuis ce moment fatal, Péregrine parut privé de la faculté de rien sentir. Son cœur desséché étoit mort au plaisir comme à la douleur. Un jour seulement, il se hasarda à demander à sa mère si Rose savoit qu'on eut répandu le bruit de sa mort. Les larmes qui remplissoient les yeux de Péregrine émurent vivement la Duchesse. Elle le serra dans ses bras en sanglottant, et dès-lors il ne lui fit plus aucune question. Il avoit absolument perdu le goût de la chasse, l'étude même ne l'intéressoit plus. La politique seule l'absorboit. Il alloit souvent à la Cour, où l'appelaient ses devoirs de Chambellan. A voir sa physionomie sérieuse, ses regards soucieux, ses manières

composées,

composées, on eût pû le croire uniquement occupé de projets de gloire et d'ambition. Après plusieurs années passées de la sorte, le son de la trompette guerrière vint le ranimer de nouveau et lui faire entrevoir une carrière digne de lui. Il fut décidé qu'Elisabeth conjointement avec la France enverroit du secours aux Pays-Bas. Péregrine, chargé de porter à son père cette importante nouvelle, partit à l'instant pour Barbican. Le regard animé, et les joues brûlantes, il se précipita dans les bras de Sir Richard en s'écriant : « Tout est bien maintenant !...... La vie ne me sera plus à charge ! »

La Duchesse étonnée et inquiète, attendoit avec anxiété l'explication d'un état si violent. Elle se sentit un peu soulagée lorsqu'elle entendit ces mots. »

« La guerre est déclarée. Demain à la pointe du jour, nous nous mettons en marche. » Mais ce moment fut court. Bientôt après, elle retint ses larmes prêtes à couler. Puis arrêtant ses regards sur son fils unique, elle s'écria : « Hélas ! le ciel permettra-t-il que nous puissions nous réunir jamais ! »

Il fut décidé que Sir Richard accompagneroit son fils. La Duchesse étoit trop habituée à tout sacrifier au devoir, pour faire aucune objection à ce plan.

Les heures qui précédèrent cette cruelle séparation, s'écoulèrent avec une étonnante rapidité. La nuit arriva. Le cœur de la Duchesse se serroit de plus en plus. Elle pouvoit à peine retenir ses sanglots. Elle s'enferma avec son fils. Ils eurent ensemble une longue conversation qui soulagea Péregrine sur plusieurs points. Lorsque Sir Richard les rejoignit, la Duchesse dit à son fils : « Maintenant que vous m'avez ouvert votre cœur, je me séparerai de vous avec moins de regrets...... » L'excès de son émotion lui coupa la parole. Elle lui pressa la main en silence. Sir Richard lui dit : « Confions-nous en l'Etre tout parfait, il

Digitized by Google

ne nous abandonnera pas si notre enfant va courir des dangers, il marche aussi sur le chemin de la gloire. J'ai de grandes espérances je l'avoue. Puissions-nous mon fils obtenir les mêmes honneurs !....... Ne sera-ce pas un soulagement pour vous chère amie, que nous suivions la même carrière ?........ Jamais, » ajouta-t-il en souriant, « je ne me suis senti le cœur si léger, jamais je ne me suis éloigné de vous avec autant d'espérance. »

La Duchesse étouffa un soupir. Elle étoit oppressée des plus tristes pressentimens, et ses regards étoient fixés en terre.

« Il est minuit, » dit Sir Richard. « Il faut se reposer une heure ou deux. Puis nous déjeûnerons ensemble avant de nous séparer. »

Catherine tressaillit, car elle avoit la crainte qu'on ne la trompât. « C'est pour la dernière fois ! » s'écria-t-elle lorsqu'elle fut enfermée dans son appartement. Elle se coucha toute habillée, et s'efforça de dormir. Pendant long-temps son agitation ne le lui permit pas. Elle prêtoit l'oreille à chaque bruit, croyant toujours entendre le signal du départ. La fatigue la plongea enfin dans un sommeil profond.

La matinée étoit avancée lorsqu'elle se réveilla. Elle éprouvoit une oppression affreuse. Il lui sembloit qu'une main de fer l'empêchoit de respirer. « Sara ! » s'écria-t-elle en ouvrant ses rideaux. Sara parut, et la Duchesse retomba sur ses coussins. « Je le vois ! » s'écria-t-elle : « Vous n'avez rien à me dire....... J'en sais assez...... A quelle heure sont-ils partis les cruels ?......»

Au point du jour, Madame. Ils avoient eu la précaution de faire conduire leurs chevaux à quelque distance sur la route, pour ne pas réveiller Votre Grâce. Ils sont partis plus tard qu'ils ne comptoient, car ils avoient encore mille préparatifs à faire, et Sir Richard étoit arrêté à chaque instant par les adieux de ses vieux serviteurs. » La Duchesse ne répondit qu'en cachant son visage de ses deux mains,

Digitized by Google

et Sara sortit doucement. Après être restée long-temps dans la même attitude, la Duchesse s'écria : « Ah ! je le sens tout est fini pour moi........ Je ne retrouverai plus le bonheur. » Ses regards tombèrent sur un portrait en pied qu'on avoit fait d'elle dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, avant qu'elle fut unie au duc de Suffolk. Il exprimoit la sérénité, le bonheur et l'espérance. Elle le considéra quelques instans en silence. Puis elle s'écria : « Combien à cet âge heureux la vie se présente sous un aspect flatteur ! Comme l'imagination embellit tout ! Avec quelle impatience n'entre-t-on pas dans cette carrière qui nous paroît si belle, et qui pourtant nous conduit après beaucoup de souffrances à la vieillesse et à la mort..........

....

....

Depuis long-temps, aucun hôte joyeux n'étoit entré dans la demeure silencieuse de Barbican. Le fidèle Ralph s'assit d'un air pensif, sur une pierre devant le château de ses maîtres. Il soupiroit et portoit sur la route des regards inquiets. La soirée étoit belle et calme. Au bout de quelques minutes la lune parut resplendissante au-dessus de la forêt. Le rossignol commença à faire entendre des sons mélodieux, et les pensées de Ralph prirent une teinte plus douce. Bientôt il distingua le pas d'une personne qui s'approchoit, c'étoit un homme d'une haute stature.

« D'où venez-vous l'ami ? » lui dit Patridge.

« Je viens de loin ; » répondit-il d'une voix foible.

« Vous avez l'air fatigué, restez ici jusqu'à-ce que vous ayez repris des forces pour continuer votre voyage. Vous trouverez du repos quoique ce soit une maison de deuil. »

« Une maison de deuil ; » s'écria l'étranger. « Qui est-ce qui est mort dans ces murs ? »

« Hélas ! mom pauvre maître n'est pas mort dans ces murs ; » répliqua le serviteur de Sir Richard ; « mais bien

Digitized by Google

que son corps fût absent son âme étoit avec nous. C'est une longue et triste histoire ; » ajouta-t-il avec un soupir. « Si du moins vous l'aviez connu !......... »

« Je connoissois le noble Richard Bertie ! » s'écria le voyageur d'une voix altérée.

« Vous êtes donc au fait de ses étranges aventures ? » répliqua Ralph.

Son interlocuteur répondit par un signe de tête affirmatif.

« Elles sont d'une nature bizarre ; » reprit Ralph. « Mon maître a été d'abord exilé, puis rappelé, puis exilé de nouveau et par sa propre volonté........ Il a fini tristement sa vie mon pauvre maître !..... » ajouta-il avec émotion

« Sir Richard a perdu la vie à Gand ; » dit l'étranger.

« Oui ! mais son fils a vengé sa mort ; » s'écria vivement Patridge.

« Il vit donc son fils ? » dit l'étranger.

« Hélas ! qui peut le dire ? » reprit Patridge. « Qui peut compter sur un instant de vie ?..... La douleur ne succède-t-elle pas à l'espérance ? et la tempête aux rayons du soleil ? »

« Comment la Duchesse a-t-elle supporté la nouvelle de la perte de son époux ? » demanda l'inconnu après un moment de silence.

« Comme elle a supporté toutes ses peines, avec fermeté et résignation. Voyez-vous cette fenêtre à peine éclairée ? .... C'est la chambre que ma pauvre maîtresse occupe depuis la mort de son époux. Cet appartement est tendu de noir ; elle n'en sort jamais, et passe sa vie à lire des livres de dévotion, et à faire des bonnes œuvres. »

« Puis-je parler à la Duchesse ? » demanda l'étranger avec quelqu'hésitation.

« Peut-être lui apportez-vous un message de lord Willoughby ? » dit Ralph avec un regard curieux.

« Je ne viens pas directement de Flandres ; » répondit-il.

Digitized by Google

«Mais je vais en Bourgogne, et j'ai des choses importantes à communiquer à votre maîtresse.»

«Il est trop tard maintenant pour vous présenter à Sa Grâce;» répondit Patridge, «mais passez la nuit au château, et demain, vous lui demanderez une audience.»

«Je préfère voyager de nuit; dit l'étranger à voix basse et avec embarras.

«Eh bien! l'ami;» s'écria Ralph d'un ton soupçonneux, «vous pouvez continuer votre route, car au château de Barbican on dort la nuit.»

«Patridge! mon cher Patridge? m'avez-vous oublié?» s'écria l'étranger d'une voix suppliante. En prononçant ces mots, il releva la tête, et Ralph ne put s'empêcher de pousser un cri en reconnoissant la physionomie de Gilles son ancien camarade, celui qui avoit abandonné son maître dans le moment où il avoit le plus besoin de ses services.

«Gilles! serviteur infidèle!.....» s'écria Ralph en tressaillant. «Que le ciel ait pitié de nous!.. Que venez-vous chercher ici?»

«Patridge!» dit Gilles en saisissant sa main qu'il s'efforçoit de retirer: «si vous connoissiez les remords dont je suis déchiré, vous auriez pitié de moi.»

«Ce sont des mensonges inventés par le diable;» répondit Ralph en secouant la tête. «Vous comptez que je donnerai dans le panneau, misérable que vous êtes!... Ne nous avez-vous pas abandonné un beau matin sans mot dire, dans cet infernal château de Flandres?... Comment prétendez-vous excuser une telle bassesse?»

«Hélas! je n'ai rien à répondre à vos reproches;» répliqua Gilles. «Je sens toute l'horreur de ma conduite, mais j'ai recours à votre pitié... Je l'avoue Patridge: j'aimois les protestans, mais je ne pouvois oublier que j'étois né dans la religion catholique romaine. Ma mère avoit servi la Reine d'Ecosse. Elle mourut victime de sa fidélité.

Digitized by Google

«En vous donnant ces détails, je ne cherche pas à excuser ma conduite. Je veux seulement vous faire comprendre comment j'ai été entraîné dans le parti contraire à celui de mon maître........ J'ai éprouvé souvent le sentiment du remords, et lorsque j'ai passé près des murs du château de Sir Richard, je n'ai pu résister au désir de solliciter mon pardon aux pieds de la Duchesse..... Si elle me le refuse, je sens qu'il n'y aura plus de repos pour moi.»

«Vous l'obtiendrez mon camarade,» s'écria Patridge en lui secouant la main avec un mouvement très-vif. «Vous l'obtiendrez puisque vos regrets sont sincères. Ma maîtresse est si bonne, si indulgente!.... Allons, oublions le passé, venez vous reposer de vos fatigues jusqu'à demain...... Peut-être même serez-vous admis auprès de la Duchesse dès ce soir.»

Pendant cette conversation, la Duchesse assise dans son lugubre appartement, la tête appuyée sur ses deux mains, paroissoit plongée dans les plus douloureuses réflexions.

«Ma bonne Sara!« dit-elle avec effort: «donnez-moi la lettre de mon fils. Vous savez que j'ai besoin de la relire souvent..... Ne craignez pas de rouvrir ma blessure. Le sentiment de ce que j'ai perdu m'est toujours présent, depuis l'instant où j'ouvre les yeux à la lumière jusqu'à celui où je les ferme, et même durant mon sommeil cette idée me poursuit sans cesse.»

«Ces pauvres yeux!» répondit Sara avec émotion: «voulez-vous donc les fatiguer de manière à ce qu'ils vous deviennent inutiles?.... Pourquoi relire toujours ces tristes lignes que vous savez par cœur?»

«Ce sont les caractères d'une main chérie que j'aime à contempler,» répondit-elle. «Ce sont les mots tracés par mon Péregrine, par ce dernier, cet unique objet de mes affections.»

Digitized by Google

Ici la conversation fut interrompue par l'arrivée de Partridge. Il supplia la Duchesse de recevoir Gilles un seul instant. Celle-ci tressaillit à l'idée de revoir un homme dont le souvenir lui étoit si désagréable. Elle alloit prononcer un refus décisif, mais elle réprima un sentiment qu'elle se reprochoit comme condamnable. « Où est-il ? » répondit-elle. « Que me veut-il ? »

« Vous prier de me pardonner! » s'écria Gilles en se jetant à ses pieds. « O Dieu! » ajouta-t-il. « Devois-je vous retrouver ainsi seule et désolée ?... » D'abondantes larmes couvroient son visage tandis qu'il pressoit de ses lèvres le bas de la robe de la Duchesse.

« Celle-ci se sentoit attendrie, et Sara se détourna pour essuyer une larme.

« Gilles, » dit la Duchesse après un moment de silence, « comment puis-je concilier vos paroles avec les efforts constans que vous avez faits pour me nuire ? »

Gilles voulut parler, mais la Duchesse lui imposa silence en disant : « Je vous demande seulement quel peut être le motif de votre visite à Barbican ? »

« Je n'en ai d'autre que le désir de me réconcilier avec moi-même, et d'obtenir votre pardon avant de mourir ; » répondit Gilles d'une voix altérée.

« Là haut ; » reprit Catherine en montrant le ciel, « est le lieu de pardon, de repos parfait..... C'est là que nous nous rencontrerons. Puissions-nous obtenir la miséricorde céleste !... Allez ! je vous pardonne... » En disant ces mots elle lui tendit la main qu'il couvrit de baisers et de sanglots. Puis il se précipita hors de l'appartement........

....

....

(Après la capitulation d'Anvers, Péregrine, le héros de l'armée, l'idole des soldats, revient en Angleterre. La Reine l'accable de louanges et d'honneurs, mais son cœur est peu

Digitized by Google

touché de tant de gloire. Il paroît toujours accablé de mélancolie, et il évite la cour toutes les fois que son devoir le lui permet. Il est nommé gouverneur de Berwick, où sa mère l'accompagne. Plusieurs années après il épouse une Française dont on ignore le rang et la famille. On raconte seulement que dans la guerre des Pays-Bas on avoit vu Péregrine combattre aux côtés du Comte de Toulouse dont il avoit soigné les blessures comme auroit pu le faire l'ami le plus dévoué. On ajoute qu'ayant accompagné de nuit le Comte dans son château de Ste. Aldegonde aux bords de la mer, Péregrine y fut reçu par une femme dont la beauté avoit quelque chose de frappant et de céleste; qu'en la voyant, il s'étoit écrié: « Rose ! est-ce bien vous que je revois ?.. Ne suis-point abusé par un songe ?... » On dit encore que cette figure angélique lui avoit fait un signe mystérieux, et lui avoit tendu la main en silence; que Péregrine avoit montré une vive émotion, puisqu'il s'étoit éloigné en grande hâte.... Quelques mois après, le Comte de Toulouse étoit mort de ses blessures, et l'on présumoit que Péregrine avoit épousé sa veuve, car lady Willoughby se nommoit Rose, et quelques-uns prétendirent la reconnoître pour la Comtesse de Toulouse, dame du château de Ste. Aldegonde...... Queiqu'il en soit, Péregrine paroit au comble du bonheur, et la Duchesse devenue grand'mère, et entourée des objets de son affection, semble avoir retrouvé la faculté de jouir. Assise au coin du feu dans son vaste fauteuil, elle aime à revenir sur les souvenirs de sa jeunesse. Elle parle souvent avec enthousiasme du château de Sion, et s'attendrit sur le sort de l'infortunée Jane Gray. Un étranger, un moine vient souvent au château, et semble prendre un intérêt particulier aux récits de la Duchesse. On ne prononce jamais son nom, mais Sara et Ralph jurent qu'ils reconnoissent en lui le malheureux lord Hasting).

Digitized by Google

PHILOSOPHIE.

Observations sur le principe de l'intérêt bien entendu.

(*Article communiqué.*)

Les observations suivantes nous ont été adressées par un correspondant anonyme, qui a cru devoir saisir l'occasion de l'ouvrage de Mr. B. Constant pour rectifier quelques notions sur le système de l'*Utilité*. Nous les donnons ici avec la lettre qui les accompagnoit, en nous réservant de présenter nos réflexions à la suite de l'article communiqué.

Mr.

« La *Bibliothèque Universelle* de mai 1825 et les *Mélanges de Religion, de Morale et de Critique sacrée* de juillet 1824, s'accordent à dire que Mr. Benjamin-Constant attaque et terrasse le système de *l'intérêt bien entendu*. En lisant le passage cité dans les *Mélanges*, il m'a été impossible de comprendre comment on peut sérieusement appeler *bien entendu* l'intérêt que Mr. B. Constant combat. Si les notes ci-jointes sur ledit passage vous paroissent mériter quelque attention, et si vous vouliez bien leur accorder comme *article communiqué*, une place dans un prochain numéro de votre journal, elles pourroient peut-être fournir matière à quelque plume plus exercée pour définir mieux le véritable *intérêt bien entendu*, principe inhérent à l'existence de l'homme. »

» On prétend que Mr. Benjamin Constant, dans son ou-

Digitized by Google

vrage *De la Religion*, etc. (Préface p. XX-XLV), bat en ruine le principe de *l'intérêt personnel bien entendu*. Dans le passage cité, il est difficile de voir attaqué et battu en ruine autre chose que l'intérêt mal entendu. »

»Le véritable intérêt bien entendu gît entièrement dans la conformité de nos pensées et de nos actions avec la volonté divine, que la raison et le sentiment religieux révèlent plus ou moins à chaque individu. Quelque soit le degré de sa connoissance, il reconnoît, comme loi de sa nature, la conservation, le développement, le perfectionnement de son bien-être. Tous les hommes obéissent à la lettre de cette loi. Tous appliquent à en découvrir l'esprit, la part de raison qui leur est échue. Aucun n'est entièrement dépourvu de moyens pour cultiver l'attribut distinctif de l'espèce humaine, la raison, émanation de la Divinité, et éternelle comme sa source. De cette source découle le sentiment de l'immortalité de l'âme, et la conviction que notre bien-être dépendra définitivement du sort de notre âme dans une vie à venir. D'où il suit que plus l'homme travaille à la conservation, c'est-à-dire au perfectionnement de cette partie de son être, plus il agit dans son intérêt bien entendu. »

» En se *conduisant d'après la règle unique de l'intérêt bien entendu*, il n'y a donc nullement lieu à *repousser le sentiment religieux* qui, d'accord avec la raison, constitue cet intérêt et lui sert de guide. »

» En soignant ses véritables intérêts, *calculés* sur la volonté de son Créateur, l'homme ne *se dépouille* nullement *de sa suprématie*; il n'*abdique* point *ses titres les plus beaux*; il ne *s'écarte* pas *de sa destination*; il reste essentiellement *dans sa sphère*. »

» *Renoncer à des jouissances présentes pour obtenir des avantages futurs*, c'est en effet *se laisser diriger par le mobile de l'intérêt*, mais quand il est *bien entendu*, il n'exclut pas *les*

Digitized by Google

mouvemens de piété, *d'attendrissement*, *de dévouement* : il peût être *combattu par des considérations de prudence* (mondaine), *d'égoïsme et de peur*; mais il surmonte ces obstacles précisément parce que ce sont des motifs suggérés par l'intérêt mal entendu. »

» Oui, nous devons *nous abstenir de tout ce qui nous nuiroit d'une manière* DURABLE (dans le sens le plus etendu de ce mot); mais cette règle ne sauroit *s'appliquer à nos émotions généreuses et à nos vertus*, qui très-certainement ne nous nuiront pas d'une manière durable. »

» *L'intérêt bien entendu invite à rechercher la satisfaction intérieure que donne l'accomplissement d'un courageux devoir.* Les émotions, que produit cette satisfaction, ne sont ni contraires aux doctrines de l'intérêt bien entendu, ni entièrement *étrangères au calcul.* L'intérêt bien entendu admet, nécessite même, un calcul, pour déterminer sa conformité avec la volonté de Dieu. Car *calculer* c'est *peser*, *comparer.* Et l'examen de nous-mêmes, prescrit par les sages de tous les temps, qu'est-ce sinon la mesure, la comparaison, le calcul du degré de perfectionnement que nous pouvons avoir atteint ? Ce calcul n'exclut pas les émotions satisfaisantes; elles lui servent de données pour arriver au résultat cherché. »

» *Non*, » dit Mr. B. C., « *la nature n'a point placé notre guide dans notre intérêt bien entendu*, *mais dans notre sentiment intime.* » Mais s'il est vrai que notre sentiment intime est un des guides de notre intérêt bien entendu, alors plus nous écoutons, plus nous cultivons ce sentiment, mieux nous entendrons nos véritables intérêts. Le sentiment religieux concourt à *nous avertir de ce qui est mal et de ce qui est bien*; donc il aide à nous faire connoître notre intérêt bien entendu, qui se compose de *tout ce qui est avantageux*, et il exclut *ce qui est nuisible.* Ceci nous conduit nécessai-

Digitized by Google

rement au système *de l'utilité*. Placés comme nous le sommes, dans un monde, où, suivant Massillon (4.e sermon), « tout ce qui vient de Dieu n'est établi que pour l'utilité de l'homme, » où tout nous parle des œuvres du Créateur, le but atteint par ces œuvres doit être pour nous un objet de respect et, autant que possible, d'imitation pour tout ce que nous entreprenons. Or ce but étant l'*utilité* est encore l'*intérêt général bien entendu*. Nous coopérons forcément tous à cet intérêt général; et lorsque l'intérêt personnel mal entendu y met par fois obstacle, cet obstacle même est utile pour donner plus de vigueur, plus d'intensité aux actions de celui ou de ceux de nos frères qui, ayant mieux compris leurs véritables intérêts, trouvent dans le redressement du mal une occasion d'exercer des vertus, qui leur sont personnellement et *durablement* profitables. On objecte, qu'en embrassant le système de l'utilité, il faudroit admettre toutes ses conséquences, sans aucun doute. Mais n'oublions pas que nous ne sommes pas toujours en état d'apercevoir, de combiner et d'apprécier toutes les conséquences d'un fait donné. Quand on dit par exemple, que d'après le système d'utilité, un homme se trouvant dans un vaisseau prêt à couler bas, avec son vieux père infirme et un jeune homme de la plus grande espérance, il devra abandonner son père et secourir le jeune homme; ne seroit-ce pas plus raisonnable de raisonner ainsi : « L'amour pour nos parens nous a été inculqué dès notre jeunesse; la raison et le sentiment religieux le confirment; nous avons été à même de juger de l'utilité générale de cette affection si naturelle; obéissons donc à ce sentiment, et ne prononçons pas témérairement sur le prix comparatif de la vie de deux êtres, dont la conservation semble dépendre dans ce moment de notre choix. » Car le système d'utilité ne suppose pas l'infaillibilité du jugement de l'homme, mais il le soumet à la

foi, à la confiance en Dieu, créateur de l'utilité et de l'intérêt général bien entendu. Dans l'exemple cité, il lui commande de faire preuve de cette confiance, en sauvant son père et en abandonnant au père céleste le sort du jeune homme. »

» *Si vous traitez de chimère l'émotion indéfinissable, qui semble nous révéler un Etre infini, votre dialectique ira plus loin*, etc. Le véritable intérêt bien entendu ne pouvant être basé que sur la raison et sur le sentiment religieux, admet sans hésiter, l'existence de cet Etre infini, et n'exige pas *des démonstrations mathématiques* pour le prouver. La raison et le sentiment intime font sentir à l'homme le besoin d'un aide surnaturel. Pressé par ce besoin, celui qui a reconnu ses véritables intérêts, reçoit avec humilité et reconnoissance, comme communication surnaturelle, ce qu'il croit en harmonie avec la toute-puissance, la bonté, la dignité de l'Auteur et Conservateur de l'univers. »

» *S'il faut étouffer le sentiment religieux, il faudra vaincre aussi la pitié, car elle a ses périls et nous tourmente et nous importune; il faudra réprimer ce bouillonnement de sang, qui nous fait voler au secours de l'opprimé, car il n'est pas de notre intérêt d'appeler sur nos têtes les coups qui ne sont pas destinés à nous atteindre.* L'intérêt personnel bien entendu, se considérant comme partie intrinsèque de l'intérêt général, ne cherche pas à vaincre la pitié; au contraire il l'ordonne comme éminemment utile; et l'homme religieux bénit la Providence qui a daigné mettre l'exercice de cette vertu parmi les plus grandes jouissances. Il vole au secours de l'opprimé, et croit agir dans ses véritables intérêts, en appelant par un noble dévouement sur sa tête les coups qui ne lui étoient pas directement destinés. Mourir pour autrui dans une bonne cause est si fort dans l'intérêt personnel

Digitized by Google

de celui qui se sacrifie, que personne ne s'avise de plaindre l'homme qui s'est procuré une telle fin. »

» Le reste du passage cité est une description très-exacte des effets de l'egoïsme mondain, mais cet égoïsme n'est autre chose que l'intérêt *mal entendu* que, sans beaucoup de peine, Mr. B. C. bat en ruine. *Chaque individu*, dit-il, *est son propre centre.* Quand l'égoïsme a pris racine dans la société, il en résulte certainement les conséquences qu'il en déduit. La doctrine de l'intérêt bien entendu admet aussi que chaque individu soit son propre centre; vérité fondamentale manifestée par la Divinité dans l'organisation du genre humain, et par conséquent irrécusable. Mais ces centres innombrables peuvent et doivent contribuer à l'utilité générale, comme les astres de la voûte étoilée, qui ayant de même leur centre individuel, concourent à l'ordre de l'univers : toutefois avec cette différence que ces derniers obéissent machinalement à l'impulsion une fois donnée, tandis que le libre arbitre, privilège de l'homme, le soumet à l'aberration avec la faculté de la vaincre. »

OBSERVATIONS DU RÉDACTEUR.

En parlant dans notre Numéro de mai, de la manière dont Mr. B. Constant attaque le principe de *l'intérêt bien entendu*, nous avons observé dans une note, que l'auteur paroissoit avoir eu surtout en vue le système d'Helvétius, qui conduit bien certainement à l'égoïsme le plus complet. En ajoutant qu'il étoit possible sans doute d'interpréter le principe de l'*utilité* de manière à lui ôter tout caractère d'egoïsme, nous avions cru prévenir le reproche qui nous est adressé aujourd'hui, d'avoir confondu les deux manières de concevoir *l'intérêt.* Mais le fond de la question, selon

Digitized by Google

nous, n'est pas de donner tel ou tel sens au principe de l'*intérêt*, mais de savoir si ce principe, entendu de quelque manière que ce soit, peut devenir la base de la morale, ou le critère invariable du bien et du mal. Nous eussions mieux aimé que notre correspondant eût entrepris de traiter la question sous ce point de vue général, mais puisqu'il s'est borné à présenter ses idées sur ce qu'on doit regarder comme le *véritable intérêt bien entendu*, nos observations se renfermeront également dans le cercle limité.

Notre correspondant s'étonne que Mr. B. Constant ait donné *sérieusement* l'épithète de *bien entendu*, à l'intérêt qu'il combat; mais est-ce bien *sérieusement* que Mr. B. Constant s'est servi de cette expression? Ne s'aperçoit-on pas que cet *intérêt bien entendu*, dont les effets sont dépeints d'une manière si spirituelle, est une continuelle ironie dans l'intention de l'auteur? On objectoit aux partisans du système de l'intérêt que leur principe menoit nécessairement à l'égoïsme et à toutes ses déplorables conséquences. Oui bien tel que vous le concevez, répondoient-ils, mais nous ne soutenons pas l'intérêt que vous attaquez, l'intérêt égoïste et mondain; nous ne parlons que de l'intérêt *bien entendu*. — Ici se présente naturellement la question: Qu'est-ce donc que cet intérêt *bien entendu?* car l'expression est vague et susceptible d'interprétations très-diverses.

Il est de la plus haute importance pour le système de l'*utilité*, que la réponse à cette question soit une, claire et précise; car le principal but de Bentham, en adoptant ce système a été, selon lui, d'échapper au vague, à l'arbitraire et aux contradictions des autres théories. Ce célèbre jurisconsulte a mis le plus grand soin à établir l'unité, la souveraineté de son principe, à l'exclusion de tout autre, et on doit dire à sa louange, qu'il l'a développé avec beaucoup de conséquence. Si maintenant les partisans du prin-

Digitized by Google

cipe de l'*utilité* se divisent entr'eux sur la manière de l'entendre, l'unité du systême sera brisée, et ses inconvéniens se révèleront d'autant mieux qu'il sera dépouillé de son principal avantage. Ils s'exposeront de plus au reproche de se ménager un subterfuge au moyen de cette expression si vague d'*intérêt bien entendu*, derrière laquelle ils se retrancheront toutes les fois qu'ils se sentiront pressés par leurs adversaires.

¡Notre correspondant a cherché à expliquer ce qui doit être le véritable principe de l'*intérêt*. Laissant de côté l'examen du principe en lui-même, nous nous attacherons à voir jusqu'à quel point les idées émises dans le morceau qu'on vient de lire, s'accordent avec celles de Bentham.

« Le véritable intérêt *bien entendu*, » dit notre correspondant, « gît entièrement dans la conformité de nos pensées et » de nos acitons avec la volonté divine que la raison et le » sentiment religieux révèlent plus ou moins à chaque in» dividu. » — Voilà qui est clair et précis. La volonté de Dieu doit être la règle de notre intérêt *bien entendu*; nous connoissons cette volonté par la raison et le sentiment religieux.

Ouvrons maintenant Bentham. Que trouvons-nous?

« Les plus opiniâtres adversaires du principe de l'utilité sont ceux qui se fondent sur ce qu'ils appellent le *principe religieux*. Ils professent de prendre la *volonté de Dieu* pour règle unique du bien et du mal. C'est la seule règle, disent-ils, qui ait tous les caractères requis, qui soit infaillible, universelle, souveraine, etc. » (1). Puis il continue en cherchant à prouver que chaque individu interprête la volonte de Dieu suivant la sienne propre, et qu'il est im-

---

(1) Traités de Législation civile et pénale, etc. T. I, p. 31.

Digitized by Google

possible d'y voir un principe fixe et distinct. Voilà donc notre correspondant classé parmi les plus opiniâtres adversaires du principe de l'utilité, et, selon nous, avec raison, car Bentham est parfaitement conséquent dans sa manière de voir.

Un autre guide de notre intérêt *bien entendu*, se trouve, suivant l'anonyme, dans le sentiment religieux, dans la conscience intime. « Plus nous écoutons, plus nous cultivons » ce sentiment, » dit-il, « mieux nous entendrons nos véritables » intérêts. Le sentiment religieux concourt à nous avertir de » ce qui est mal et de ce qui est bien ; donc il aide à » nous faire connoître notre intérêt bien entendu, etc. etc. »

Mais ce principe n'est-il pas celui que Bentham a repoussé comme absurde sous le nom de *principe arbitraire*, ou principe *de sympathie et d'antipathie* ? Ecoutons-le lui-même.

« Un homme vous dit qu'il a en lui quelque chose qui » lui a été donné pour lui enseigner ce qui est bien et » ce qui est mal, et cela s'appelle ou *conscience* ou *sens* » *moral* : ensuite travaillant à son aise, il décide que telle » chose est bien, telle autre est mal ; — pourquoi ? parce » que le sens moral me le dit ainsi, parce que ma cons» cience l'approuve ou le désapprouve (1). »

Dans un autre endroit, Bentham montre le cercle vicieux dans lequel on se jette, en s'appuyant sur la conscience, le sentiment intime et la volonté de Dieu. « Je dois tenir » ma promesse. Pourquoi ? parce que ma conscience me le » prescrit. Comment savez-vous que votre conscience vous » le prescrit ? parce que j'en ai le sentiment intime. Pour» quoi devez-vous obéir à votre conscience ? parce que Dieu

---

(1) Traité de Législation, etc. T. I, p. 11.

Digitized by Google

» est l'auteur de ma nature, et qu'obéir à ma conscience
» c'est obéir à Dieu. Pourquoi devez-vous obéir à Dieu?
» parce que c'est mon premier devoir. Comment le savez-vous?
» parce que ma conscience me le dit, etc. Voilà le cercle
» éternel d'où l'on ne sort jamais, voilà la source des opi-
» niâtretés et des invincibles erreurs, etc. etc. (1). »

Voici donc encore une fois notre correspondant en pleine contradiction avec le principal défenseur du système de l'utilité, et il faut bien remarquer que ces dissidences sont importantes, qu'elles touchent à l'essence même de toute la théorie. Nous craindrions fort que Bentham ne jugeât très-*mal entendu*, ce véritable intérêt *bien entendu* qui s'appuie à la fois sur la volonté de Dieu, le sentiment intime et la raison.

Le système de l'*utilité*, tel qu'il a été conçu par Bentham, et tel que nous le connoissons par le beau travail de Mr. Dumont, se distingue éminemment par son originalité, par l'unité de son plan, par le génie analytique qui en a coordonné l'ensemble et les détails. Lorsqu'il s'agit de juger ce système, on ne doit jamais oublier que son auteur a eu surtout en vue son application à la science de la législation et du droit; qu'il y a été conduit principalement par le besoin d'obtenir des formules invariables pour l'évaluation des délits, pour la gradation des peines, et pour tout ce qui exige, dans la science politique, de la fixité et une précision rigoureuse. Qui sait jusqu'à quel point ses idées auroient été modifiées, s'il se fût proposé de chercher à la morale une base inébranlable? — Quoiqu'il en soit, son système tel qu'il existe, forme un tout compact dont les parties sont liées par un enchaînement nécessaire. On peut

(1) *Ibid.* p. 30.

Digitized by Google

en attaquer la base, on peut en contester le principe, mais l'édifice doit subsister intact ou s'écrouler en entier. Vouloir le modifier, y introduire des élémens hétérogènes, le réconcilier avec des principes qu'il repousse, c'est travailler à sa ruine.

Nous craignons un peu que notre correspondant ne lui ait rendu ce mauvais service.

HISTOIRE.

HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE DARSTELLUNG ALLER VERANDERUNGEN DER NEGERSCLAVENHANDELS, etc. Tableau historique et philosophique des changemens qu'a subis la traite des nègres depuis son origine jusqu'à son abolition. Par Albert HÜNE, Dr. Phil. 2 vol. in-8.° *Gœttingen* 1820.

(*Second extrait*).

DANS le précédent extrait, nous avons vu les principales nations européennes se disputant à l'envi l'avantage d'arracher de leur patrie de malheureux Africains, pour leur faire subir un dur esclavage sous un ciel étranger; nous avons vu les gouvernemens les plus éclairés protéger ce trafic barbare par des traités solennels et l'encourager par des primes; nous passons maintenant à la partie la plus intéressante de l'ouvrage de Mr. Hüne, le tableau des travaux entrepris par des hommes généreux et désintéressés, pour obtenir la cessation légale de la traite des nègres, travaux

Digitized by Google

qui ont été enfin couronnés de succès. Ce triomphe de l'humanité n'a point été acheté par des bouleversemens funestes, et n'est point dû à des moyens violens ; il a été le résultat du courage et de la persévérance qu'inspire une bonne cause. Il sert à faire voir aux hommes bons et vertueux quelle immense influence ils pourroient exercer sur les affaires de ce monde, s'ils savoient réunir leurs efforts et les diriger vers un seul et même but.

Mr. Hüne fait précéder l'histoire de l'abolition de la traite des nègres, par une longue énumération de tous les écrivains qui, dans leurs ouvrages, ont blâmé l'esclavage et le commerce des esclaves, comme étant en opposition manifeste avec la morale chrétienne, avec les idées de justice et d'humanité, et qui ont peint en traits énergiques les atrocités qui en résultent. Cette liste comprend des théologiens, des jurisconsultes, des historiens, des philosophes, des poètes, des romanciers, parmi lesquels se trouvent les noms de Warburton, Paley, Foster, Montesquieu, Robertson, Hutcheson, Rousseau, Adam Smith, Beattie, Raynal, Pope, Thomson, Sterne, etc. etc.; il faut y ajouter encore plusieurs voyageurs dont les relations ont fait connoître en Europe les manœuvres odieuses des marchands négriers et la barbarie de beaucoup de colons. Tous ces hommes ont rendu des services à la cause de l'humanité; leurs écrits ont contribué sans doute à disposer les esprits en faveur des malheureux nègres, et à rendre odieux leurs oppresseurs, du moins en Europe; mais probablement ils ne parvenoient pas jusqu'à ceux qui avoient un intérêt direct à perpétuer la traite et l'esclavage des noirs. D'ailleurs, des tentatives isolées ne pouvoient guères amener de résultat positif; pour combattre avec succès des intérêts aussi puissans, il falloit un systême d'attaque habilement combiné; il falloit surtout une réunion d'hommes assez persévérans pour ne se laisser rebuter par

Digitized by Google

aucune difficulté, et pour revenir sans cesse à la charge, même avec peu d'espoir de réussir.

Cette réunion se trouva d'abord dans la Société des Quakers à laquelle appartient le mérite d'avoir commencé cette longue et noble lutte. Tout concouroit à rendre les Quakers très-propres à l'entreprendre; la nature et la tendance de leurs opinions religieuses, leur zèle actif et entreprenant, leur intrépidité lorsqu'il s'agit de soutenir ce qu'ils croient vrai et juste, la liaison intime et fraternelle qui règne entr'eux. Ajoutons encore la circonstance que la Société des Amis se répandit promptement dans les contrées même où les travaux de l'agriculture se faisoient principalement par des esclaves. Peu de temps après la naissance de cette secte, plusieurs Quakers parcoururent les Antilles et y prêchèrent avec succès. Révoltés de la dureté avec laquelle les colons traitoient généralement les nègres, ils les exhortoient à changer de conduite à leur égard, à les considérer comme des frères, et surtout à leur permettre d'assister à la prédication de l'Evangile. Suivant toute apparence leurs exhortations ne restèrent pas sans effet; du moins les partisans zélés de l'esclavage en prirent ombrage et prétendirent que les Quakers excitoient les nègres à la révolte. Ils obtinrent de l'autorité une ordonnance qui défendoit aux Quakers d'admettre des noirs à leurs assemblées; et cette défense ayant été enfreinte par eux à différentes reprises, on leur interdit de se réunir. A l'île de Barbade, le Gouverneur alla même jusqu'à refuser la permission de débarquer, aux Quakers qui venoient d'Angleterre. Aussi les Quakers furent peu à peu complètement expulsés des Antilles, et leurs tentatives pour y adoucir ou faire disparoître l'esclavage furent sans effet. Ils eurent plus de succès dans les colonies de l'Amérique septentrionale. Les membres de la Société des Amis se distinguèrent d'abord de tous les autres colons par la bonté,

Digitized by Google

la douceur, la bienveillance avec laquelle ils traitoient leurs esclaves ; mais bientôt ils allèrent plus loin. Dès la fin du dix-septième siècle plusieurs d'entr'eux représentèrent à l'assemblée générale de Philadelphie, qu'il ne convenoit nullement à des disciples de l'Evangile d'exercer un droit de propriété sur leurs semblables et de vendre ou d'acheter des hommes qui étoient leurs frères. La question fut longuement discutée ; on n'en vint point à une décision positive ; l'assemblée générale se borna à recommander amicalement à tous les frères de ne plus acheter d'esclaves, et de traiter avec bonté ceux qu'ils possédoient déjà. Cette recommandation fut fréquemment répétée dans les années suivantes ; si elle ne produisit pas un effet complet, elle empêcha du moins beaucoup de Quakers de prendre part à la traite des nègres.

Cependant les membres les plus zélés de la secte travailloient sans cesse à répandre leurs opinions relativement à l'esclavage ; nous en nommerons surtout deux, qui consacrèrent une grande partie de leur vie à l'accomplissement de cette tâche, *John Woolman* et *Antoine Benezet*. Woolman étoit né dans la Nouvelle-Jersey en 1720 ; il entra jeune dans la société des Quakers, et à l'âge de vingt-quatre ans il fut déjà employé à des missions religieuses. En parcourant les provinces de Maryland, de la Virginie et de la Caroline, il eut occasion de voir de près la malheureuse condition des esclaves, et la funeste influence de la traite des nègres sur les mœurs ; dès-lors il prit la résolution d'employer toute son activité à l'affranchissement des noirs, et dans le cours de ses nombreux voyages il réussit à déterminer beaucoup de colons à donner la liberté à leurs esclaves. Antoine Benezet, français d'origine mais élevé en Angleterre, se rendit en Amérique, avec toute sa famille en 1731, et se fit recevoir dans la société des Quakers. Ses

Digitized by Google

frères entrèrent dans le commerce et y acquirent des richesses considérables ; quant à lui, il préféra se vouer à l'enseignement de la jeunesse, et il employa toute son influence à inspirer à ses disciples l'aversion la plus prononcée contre l'esclavage. Après avoir fait insérer dans les gazettes de Philadelphie, plusieurs articles propres à fixer sur lui l'attention du public, il fit paroître successivement, depuis 1762 jusqu'en 1772, trois ouvrages, dans lesquels il réunit tous les renseignemens qu'il s'étoit procurés sur la partie de l'Afrique où se faisoit principalement la traite des nègres, sur l'origine et les progrès de ce trafic, sur le sort déplorable des esclaves dans les colonies anglaises, et sur leur aptitude à sortir de l'état d'abjection et d'abrutissement où les Européens les retenoient. Afin de prouver par l'expérience la justesse de cette dernière assertion, il fonda en 1781 à Philadelphie, une école gratuite pour les nègres que ses exhortations avoient fait affranchir, et il eut la satisfaction de voir une foule de nègres de tous les âges, y développer les mêmes talens et la même intelligence que les blancs. C'est sans doute aussi au zèle persévérant de Benezet, qu'il faut attribuer la résolution prise en 1774, par l'assemblée générale des Quakers de Pensylvanie et de la Nouvelle-Jersey, d'exclure solennellement de la Société, ceux de ses membres qui continueroient à prendre une part quelconque à la traite des nègres, et même ceux qui refuseroient de mettre en liberté leurs esclaves. Cet exemple fut suivi par les assemblées générales des Quakers de New-Yorck, de Maryland, de la Virginie, des deux Carolines et de la Georgie; ensorte qu'en 1787 il ne se trouvoit plus, dans toute l'étendue des Etats-Unis, un seul esclave au service d'un Quaker reconnu pour tel.

Les écrits publiés par les Quakers produisirent beaucoup d'impression dans toutes les colonies anglaises de l'A-

Digitized by Google

mérique septentrionale, même sur les personnes qui n'appartenoient pas à leur Société; et l'on vit un grand nombre de colons affranchir leurs esclaves. Avant la guerre de l'indépendance, plusieurs assemblées des provinces adressèrent au Roi des pétitions pour demander des lois propres à restreindre la traite des nègres; mais au lieu d'accueillir favorablement ces pétitions, le Gouvernement mit de nouvelles entraves à l'affranchissement des esclaves. Cependant le zèle des philanthropes ne se ralentit pas. En 1774 il se forma à Philadelphie une société composée des hommes les plus marquans des différentes communautés religieuses existantes en Amérique, et ayant pour but l'abolition de l'esclavage. Ses travaux à peine commencés, furent interrompus par l'insurrection des colonies anglaises, mais la cause qu'elle s'étoit proposé de soutenir, n'en gagna pas moins de nombreux partisans pendant la guerre de l'indépendance. Heureux d'avoir conquis leur liberté, les républicains de l'Amérique trouvoient honteux de tolérer au milieu d'eux l'esclavage des noirs; et quoique le Congrès, absorbé par les soins qu'exigeoit la défense du pays, ne pût encore s'occuper de cet objet, plusieurs Etats prirent des mesures partielles, tendant à interdire au moins l'introduction de nouveaux esclaves. Après la paix de 1783, on vit paroître dans les Etats-Unis une foule d'écrits propres à entretenir et à réveiller l'intérêt que beaucoup d'Americains prenoient déjà au sort de la population noire. La Société pour l'abolition de la traite, dont l'activité avoit été suspendue pendant la guerre, se réunit de nouveau, s'augmenta d'un grand nombre d'hommes influens des divers Etats, et élut pour son président le célèbre Franklin. Grâces à ses efforts, le pouvoir législatif comprit enfin que l'existence de l'esclavage et plus encore la traite des nègres, étoient en contradiction avec les institutions de la nouvelle république; et lorsqu'en

qu'en 1787 les députés de tous les Etats s'assemblèrent à Philadelphie pour rédiger l'acte constitutionnel de la Confédération, plusieurs d'entr'eux proposèrent d'y insérer un article portant l'abolition de l'esclavage et de la traite. Cette proposition fut vivement combattue par les députés des deux Carolines, de la Virginie, du Maryland, et de la Géorgie, les cinq Etats où le nombre des esclaves étoit le plus considérable et qui prenoient le plus de part à la traite des nègres. Ils y consentirent cependant après une longue opposition, à condition toutefois que cette loi ne seroit exécutoire qu'à dater du premier janvier 1808, et que jusqu'à cette époque le Congrès ne pourroit empêcher aucun des Etats, faisant actuellement partie de la Confédération, d'exporter ou d'importer des esclaves, moyennant un droit de dix dollars par tête. Il est à remarquer que les rédacteurs de cet article eurent soin d'employer une circonlocution, afin d'éviter de se servir du mot d'esclave qui leur paroissoit désigner un état contraire à l'esprit de la constitution. Le principe de l'abolition de la traite fut donc admis et sanctionné par le gouvernement des Etats-Unis, et si la nécessité de ménager une foule d'intérêts particuliers fit ajourner jusqu'en 1808 le terme où il devoit recevoir son application complète, cette restriction n'eut lieu qu'à l'égard des cinq Etats nommés ci-dessus. Les autres Etats restèrent libres de se décider avant cette époque ; plusieurs d'entr'eux n'avoient pas même attendu ce moment pour abolir la traite, et d'autres prirent des mesures sévères pour la faire cesser avant l'expiration du terme fixé. Quant au Congrès, il employa l'intervalle de 1787 à 1808 à faire des lois propres à préparer l'abolition complète de la traite. Ainsi, par exemple, en 1794, il défendit à tout citoyen ou habitant des Etats-Unis, sous peine d'une amende de deux mille dollars, d'équiper des navires destinés à faire la traite dans les colo-

Digitized by Google

nies étrangères. En 1798 il défendit pareillement à tout citoyen ou habitant de la république, d'avoir une part quelconque, dans une spéculation de commerce d'esclaves, sous peine de payer une amende s'élevant au double de la valeur de sa part. Une loi publiée en 1800 déclare déchu de son droit de cité tout citoyen qui s'enrôleroit volontairement sur un bâtiment négrier étranger. En 1807 enfin le Congrès proclama les dispositions pénales relativement à la traite, qui, dès le premier janvier 1808, devoient être exécutoires dans toute l'étendue de la Confédération : nous en citerons quelques-unes.—Tout navire qui, après le premier janvier 1808, sera employé à transporter des esclaves dans un port quelconque du territoire des Etats-Unis, sera pris et confisqué.—Tout citoyen ou habitant des Etats-Unis qui équipera un bâtiment négrier, ou contribuera d'une manière quelconque à son équipement, sera passible d'une amende de vingt mille dollars.—Tout citoyen ou habitant des Etats-Unis qui prendra à son bord un nègre des côtes d'Afrique pour le transporter ailleurs comme esclave, ou pour le vendre dans les Etats-Unis, sera condamné à une détention de cinq ans au moins, et de dix ans au plus, et à une amende dont le minimum sera de mille dollars, et le maximum de dix mille dollars, etc. etc. Pour mieux assurer l'exécution de ces lois, la moitié de toutes les amendes fut promise aux dénonciateurs de la contravention, et une récompense pécuniaire fut accordée à tout individu qui feroit connoître un propriétaire de nègres introduits illégalement.

En 1808 la nouvelle législation relative à la traite fut mise en vigueur; et dès-lors le Congrès n'a pas cessé de veiller à son exécution; il a établi des croisières, sur les côtes, de l'Afrique et de l'Amérique, pour saisir les bâtimens qui continuoient à faire la traite, et pris des mesures pour ramener dans leur patrie les nègres enlevés au mépris des

Digitized by Google

défenses existantes. Pour mettre un frein plus puissant encore à la cupidité, il alla en 1819 jusqu'à ordonner à tous les tribunaux, de prononcer la peine de mort contre tout individu qui introduiroit des nègres dans les Etats-Unis avec l'intention de les vendre ou de s'en servir comme esclaves. C'est donc aux Etats-Unis qu'appartient le mérite d'avoir donné à toutes les autres puissances l'exemple de l'abolition de la traite, et d'avoir pris des mesures sévères pour la rendre réelle. Ce mérite est d'autant plus grand que le nombre des esclaves et des marchands négriers étoit très-considérable dans les Etats-Unis, et que par conséquent une multitude d'intérêts se trouvoient lésés par la prohibition de cette branche de commerce.

En Angleterre, ce furent aussi les Quakers qui les premiers firent des tentatives pour obtenir l'abolition de la traite. Dès le commencement du dix-huitième siècle, l'assemblée générale de Londres adressa à tous les membres de la Société des exhortations pressantes de s'abstenir de toute participation à ce trafic inhumain; elle les répéta fréquemment, et en 1761 elle prit la résolution d'expulser de son sein toute personne qui, directement ou indirectement, prendroit un intérêt dans un bâtiment négrier. Dès-lors les Quakers devinrent tout-à-fait étrangers à ce genre de commerce. Leur active charité ne se borna pas à y renoncer pour leur propre compte; ils voulurent travailler à le faire cesser tout-à-fait. En 1783, à l'occasion d'un bill qui défendoit aux officiers de la Compagnie anglaise d'Afrique d'exporter des esclaves nègres, l'assemblée des Quakers adressa au Parlement une pétition dans laquelle elle lui demandoit de rendre cette défense générale, et de prendre en considération le sort déplorable des esclaves dans les colonies anglaises. Elle fit imprimer en même temps un Mémoire sous le titre de: *La cause de nos frères les Africains*

Digitized by Google

opprimés, recommandée humblement à l'examen du pouvoir législatif de la Grande-Bretagne par les hommes qu'on appelle Quakers, et en adressa des exemplaires au Roi, à la Reine, au Prince de Galles, aux Ministres et aux membres des deux Chambres. Ce fut par ses soins aussi que l'ouvrage de Benezet sur l'état des esclaves dans les possessions britanniques, ouvrage propre à inspirer à ses lecteurs l'horreur de la traite, fut réimprimé et répandu dans toute l'Angleterre. A la même époque il se forma dans la grande Société des Quakers une réunion de quelques hommes zélés et actifs, qui se proposoient pour but spécial l'affranchissement des nègres dans les Indes occidentales et l'abolition de la traite. Ses membres influèrent fortement sur la disposition générale des esprits, soit en faisant insérer dans les journaux anglais des articles relatifs à cette matière, soit en publiant des ouvrages qui en traitoient, soit en se mettant en relation avec des hommes qui, sans appartenir à la Société des Quakers, partageoient ses opinions relativement à l'esclavage. Une circonstance fortuite leur amena bientôt un collaborateur plus actif qu'aucun de ceux qu'ils avoient trouvés jusqu'alors. En 1785, le Vice-Chancelier de l'Université de Cambridge, le Dr. Peckard, proposa un prix pour le meilleur Mémoire sur la question de savoir, s'il est permis de réduire un homme en esclavage contre son gré. Un jeune Anglais, nommé Thomas Clarkson, qui avoit pris ses grades à Cambridge et y avoit précédemment remporté plusieurs prix, se mit sur les rangs, et sachant que le Dr. Peckard s'étoit prononcé très-fortement contre la traite des nègres dans un de ses sermons, il crut devoir envisager la question principalement sous ce rapport. Il n'avoit d'abord ambitionné qu'un succès littéraire; mais en étudiant la matière, il se pénétra tellement d'horreur pour ce trafic et de compassion pour les malheureux Africains, qu'il per-

Digitized by Google

dit de vue la palme académique, et ne songea plus qu'à composer un ouvrage qui pût devenir utile aux êtres malheureux dont il plaidoit la cause. Son Mémoire fut couronné, et ce succès ne fit qu'enflammer davantage en lui le désir de devenir le sauveur des Africains. Dès-lors il renonça à toute autre carrière et se voua exclusivement à la poursuite de son noble projet. Jeune, sans fortune, sans expérience et sans amis puissans, il devoit chercher avant tout à y intéresser des hommes capables de le seconder efficacement. Pour cet effet, il traduisit en anglais son Mémoire en y ajoutant plusieurs développemens importans ; il le fit paroître en 1786 sous le titre d'*Essai sur l'esclavage de l'espèce humaine et surtout des Africains*, et le présenta à plusieurs membres du clergé et du Parlement. Ceux-ci l'accueillirent avec bienveillance et approuvèrent les vues de Clarkson, sans lui dissimuler pourtant les difficultés d'une entreprise qui compromettoit tant d'intérêts. Mr. Wilberforce, l'un de ceux auxquels il s'étoit adressé, lui témoigna même le désir de s'occuper sérieusement de la cause des nègres et lui promit de porter l'affaire devant le Parlement, dès qu'il auroit eu le temps de s'y préparer suffisamment. Clarkson se hâta alors de former un comité destiné à recueillir les renseignemens dont on avoit besoin, et de mettre de la suite dans les démarches qu'on se proposoit de faire ; il n'eut pas de peine à trouver une douzaine de personnes, la plupart des Quakers, disposées à se joindre à lui, et à consacrer une partie de leur temps à cette honorable occupation. Avant de commencer ses travaux, ce comité crut devoir résoudre une question préliminaire. Devoit-on attaquer à la fois l'esclavage en général et la traite des nègres, tous deux également odieux, également repréhensibles, également funestes dans leurs conséquences, ou bien falloit-il se borner à l'un des deux exclusivement, et dans ce cas,

Digitized by Google

lequel de ces abus devoit-on combattre de préférence? Les membres du comité, après avoir examiné la question, se persuadèrent bientôt qu'en essayant d'abolir à la fois la traite et l'esclavage, on auroit à combattre une masse d'intérêts trop considérable pour qu'on pût se flatter de réussir, que par conséquent il falloit se borner à combattre l'un de ces maux; et ce choix ne pouvoit être douteux. Demander l'abolition de l'esclavage, c'étoit s'exposer au reproche de vouloir compromettre l'existence et la vie même des colons, par l'affranchissement subit et inconsidéré d'hommes incapables de faire un bon usage de la liberté et qui ne manqueroient pas de se livrer aux désordres les plus affreux. C'étoit, aux yeux de beaucoup de gens, attenter à une propriété aussi sacrée que toutes les autres et acquise sous l'autorisation de la loi. Il y avoit peu de probabilité que le gouvernement voulût accueillir une pareille demande et qu'il se crût en droit de le faire. La question changeoit de face relativement à la traite. Nul doute que le gouvernement n'eût le droit de régler, de restreindre et même de prohiber entièrement telle branche de commerce qu'il jugeroit nuisible au bien général. Ensuite, si l'on parvenoit à abolir la traite, il devoit en résulter nécessairement que les esclaves seroient traités avec plus de ménagemens par leurs maîtres; puisque ceux-ci, ne pouvant plus les remplacer par des Africains, auroient un intérêt direct à ne pas surcharger leurs nègres de travail, à leur infliger des punitions moins barbares, à encourager les mariages entr'eux, en un mot, à rendre leur sort plus doux. Ces divers motifs déterminèrent le comité à ne se proposer pour le moment que l'abolition de la traite; ce fut en annonçant ce but qu'il invita toutes les âmes sensibles à se joindre à lui et à le seconder, soit par leur coopération personnelle, soit par des

Digitized by Google

souscriptions en argent pour subvenir aux frais qu'occasionneroient ses travaux (1).

On ne pouvoit se flatter de fixer l'attention du parlement anglais sur cet objet en se bornant à invoquer les préceptes de l'Évangile et les lois de l'humanité, ou à mettre sous ses yeux le détail des atrocités commises par les négriers, soit pour se procurer des esclaves en Afrique, soit pendant la traversée, soit au moment de leur vente; il falloit pouvoir fournir la preuve légale des faits allégués. De plus, il étoit essentiel de pouvoir montrer que ce trafic étoit plutôt nuisible qu'utile à la marine anglaise, que son abolition ne causeroit aucun dommage essentiel au commerce, et qu'il pouvoit aisément être remplacé par d'autres branches tout aussi lucratives; enfin il falloit se mettre en état de répondre d'une manière victorieuse à toutes les objections auxquelles on devoit s'attendre, lorsqu'une fois la question seroit soumise aux délibérations du pouvoir législatif. Rien n'avoit été encore préparé à cet effet; les ouvrages déjà publiés sur la traite étoient bien propres sans doute à attendrir le public sur le sort des Africains, mais ne pouvoient servir de base à une discussion parlementaire. Le comité jugea donc nécessaire d'envoyer Mr. Clarkson à Bristol et à Liverpool, les deux villes où il se trouvoit le plus de marchands négriers, afin d'y prendre les informations dont on avoit besoin. Il acquit promptement la certitude que la mortalité étoit beaucoup plus grande sur les vaisseaux négriers que sur tous les autres bâtimens marchands, et que leurs capitaines ne par-

(1) Le sceau de la Société pour l'abolition de la traite représentoit un nègre à genoux, élevant au ciel ses mains enchaînées; avec la légende: *Am I not a man and a brother?* Ne suis-je pas un homme et un frère?

Digitized by Google

venoient à compléter leurs équipages qu'à force de ruse, parce qu'il étoit connu qu'ils traitoient leurs marins avec une dureté excessive. Il se procura la preuve matérielle, que pendant la guerre d'Amérique la ville de Liverpool avoit équipé beaucoup moins de bâtimens négriers qu'à l'ordinaire, et que cependant le produit des douanes n'avoit point diminué, d'où il résultoit évidemment que la prospérité de cette ville ne tenoit point à ce trafic. Quant au traitement barbare que les capitaines et les marchands négriers faisoient éprouver aux malheureux esclaves, Mr. Clarkson trouva une multitude de témoins oculaires qui lui en racontoient les détails les plus révoltans ; mais quand il leur demandoit s'ils consentiroient, dans le cas où ils en seroient requis, à répéter leurs récits devant la Chambre des Communes, la plupart d'entr'eux s'y refusoient; les uns, parce qu'étant intéressés dans l'expédition de bâtimens négriers, ils désiroient la continuation de la traite, les autres, parce qu'ils craignoient de s'attirer la haine des négriers qui formoient à Liverpool et à Bristol un corps puissant et redoutable. Un seul homme montra plus de résolution ; c'étoit un ancien médecin de vaisseau, nommé Alexandre Falconbridge, qui avoit fait quatre fois le voyage d'Afrique sur des bâtimens négriers, et qui par conséquent avoit vu de près toutes les horreurs de la traite et l'immense perte en hommes qu'elle occasionnoit à la marine anglaise. Falconbridge s'engagea à soutenir par serment ses assertions, partout où son témoignage pourroit être utile, et il aida efficacement Mr. Clarkson dans ses recherches.

Pendant ce temps le comité entretenoit une correspondance très-étendue avec des hommes de tous les pays, connus pour prendre un vif intérêt à la cause des nègres; il publioit des circulaires et faisoit imprimer divers ouvrages propres à rendre cet intérêt plus général. En effet, il réus-

Digitized by Google

sit à donner à l'attention du public la direction qu'il désiroit; la traite des nègres devint le sujet de toutes les conversations particulières, et de la discussion habituelle dans les réunions publiques si fréquentes en Angleterre; il en résulta qu'au mois de février 1788 trente-cinq pétitions pour l'abolition de la traite furent présentées à la Chambre des Communes. Ce mouvement général détermina le gouvernement à prendre la chose en considération avant qu'elle fût portée au Parlement. En conséquence, le Roi nomma un comité, composé de quelques membres de son Conseil privé, et le chargea d'examiner la situation actuelle du commerce de l'Angleterre avec l'Afrique, principalement sous le rapport de la traite des nègres. Avant que ce comité s'assemblât, Clarkson eut une entrevue avec Mr. Pitt et communiqua à ce ministre le résultat de ses recherches; l'accueil qu'il en reçut, lui donna de grandes espérances de succès. Cependant le début de l'enquête ne répondit pas aux vœux des amis des nègres. Les députés de la ville de Liverpool appelés devant le comité du conseil privé, tous intéressés personnellement dans la traite, nioient hardiment les faits allégués par Clarkson; à les entendre, les nègres gémissoient dans leur propre pays sous un despotisme si atroce, que c'étoit un véritable bonheur pour eux d'être enlevés par les Européens à leurs bourreaux et transportés dans un pays civilisé, d'autant plus que, pendant la traversée ainsi que dans les colonies, ils étoient traités avec bien plus de douceur et de ménagement que dans leur patrie. Ces assertions, proférées avec assurance par des personnes bien placées pour connoître la vérité, firent d'abord beaucoup d'impression, et déjà on commençoit à regarder les défenseurs des nègres comme des enthousiastes qui s'étoient laissé tromper par de faux rapports. Heureusement Mr. Pitt fit appeler quelques-uns des témoins de Clarkson,

Digitized by Google

et leurs dépositions effacèrent du moins en partie, l'impression produite par celles des négriers de Liverpool. Le témoignage du naturaliste suédois Sparrmann, que le hasard amena dans ce moment à Londres, à son retour d'un voyage au Sénégal, et dont la relation se trouvoit exactement conforme aux assertions de Clarkson, fit pencher la balance encore davantage en sa faveur; aussi les pétitions se multiplièrent-elles rapidement. La ville de Londres en présenta une, malgré l'opposition d'un grand nombre de négocians; les Universités de Cambridge et d'Oxford imitèrent son exemple; plusieurs villes manufacturières et des comtés entiers en firent autant, et le clergé de l'église épiscopale manifesta à cet égard les mêmes sentimens et les mêmes vœux que les différentes sociétés de dissidens.

Enfin le moment arriva où cette importante affaire devoit être portée devant la Chambre des Communes. Mr. Wilberforce étant malade à cette époque ne put faire en personne la motion projetée; il engagea son ami Mr. Pitt à le remplacer. Le 9 mai 1788 fut fixé pour cette motion. Le ministre, en prenant la parole, dit qu'il avoit à entretenir la Chambre d'un objet de la plus haute importance, savoir, la traite des nègres, que les pétitions présentées à la Chambre en si grand nombre prouvoient combien cet objet excitoit l'attention publique, et combien il étoit nécessaire de s'en occuper; mais que, vû la divergence des opinions des pétitionnaires, dont les uns demandoient l'abolition totale de la traite, les autres seulement des lois pour la régulariser, vû l'absence de son ami Wilberforce, qui connoissoit à fond cette matière; vû enfin la session très-avancée, il croyoit convenable d'ajourner l'examen de la question à la session de 1789, époque à laquelle le comité d'enquêtes nommé par le Roi auroit probablement achevé ses travaux, dont le résultat pourroit être mis sous les yeux de la Cham-

Digitized by Google

bre et pourroit servir à l'éclairer. MM. Fox et Burke combattirent avec force cet ajournement et les motifs sur lesquels il étoit appuyé; mais malgré leur opposition et celle de plusieurs de leurs amis, l'ajournement fut adopté. Peu de jours après, Sir William Dolben demanda à la Chambre la permission de lui soumettre un bill destiné à empêcher le trop grand entassement des nègres sur les bâtimens négriers, et à leur assurer pendant la traversée l'espace et les alimens suffisans. Ce bill lui paroissoit d'autant plus urgent, qu'il falloit s'attendre à ce que les marchands négriers, inquiets sur l'issue de la discussion annoncée pour l'année suivante, se hâteroient d'exporter de l'Afrique dans cet intervalle le plus grand nombre possible d'esclaves, sans aucun égard pour leur santé. Les négriers de Liverpool, instruits de cette démarche, adressèrent aussitôt une pétition à la Chambre des Communes et lui représentèrent que l'abolition de la traite causeroit la ruine de la plupart des pétitionnaires, diminueroit les revenus publics, et renfermeroit les spéculations commerciales dans des limites beaucoup trop étroites; qu'en conséquence ils supplioient la Chambre de les entendre avant d'adopter aucune résolution ou aucun bill relatif à un objet aussi important pour eux. La Chambre voulut bien condescendre à leur demande et se forma en comité pour entendre les témoins amenés par les représentans de Liverpool. Il résulta de cette enquête, continuée pendant quinze jours, que sur les bâtimens négriers, chaque nègre, quelle que fût sa taille, n'avoit pour se coucher qu'un espace de cinq pieds et six pouces en long et seize pouces en large; que dans beaucoup de bâtimens l'entrepont n'avoit que quatre pieds de hauteur, et que dans ceux dont l'entrepont avoit plus de cinq pieds de haut on mettoit souvent une double rangée de nègres; que leur nourriture suffisoit à peine pour les

Digitized by Google

empêcher de mourir de faim, et que la mortalité pendant la traversée alloit souvent jusqu'au tiers de la cargaison. Ce résultat couvrit de confusion les partisans de la traite; Mr. Pitt lui-même manifesta vigoureusement son horreur pour des abus aussi crians qui n'étoient jamais venus à sa connoissance, et le bill de Sir William Dolben passa à la presqu'unanimité. Dans la Chambre Haute il éprouva une forte opposition, principalement de la part du Chancelier, lord Thurlow, du Duc de Chandos et du Comte de Sandwich, qui prétendoient que la moindre atteinte portée à la traite, entraîneroit après elle la ruine du commerce, de la marine et des colonies de l'Angleterre. Leurs objections furent combattues victorieusement par le Duc de Richmond, le marquis de Townshend, les comtes de Carlisle et de Stanhope, et l'évêque de Londres; et après avoir subi plusieurs amendemens consentis par la Chambre des Communes le bill fut définitivement adopté par la Chambre Haute le 10 juillet, et reçut le lendemain la sanction du Roi. Ce bill portoit, outre quelques autres dispositions moins importantes, que tout bâtiment négrier, dont l'entrepont auroit plus de cinq pieds de haut, s'il étoit du port de cent cinquante tonneaux ou au-dessous, ne pourroit charger que cinq nègres à raison de trois tonneaux; et seulement trois nègres à raison de deux tonneaux, s'il portoit plus de cent cinquante tonneaux; et qu'enfin les bâtimens dont l'entrepont auroit moins de cinq pieds de haut, ne pourroient charger qu'un nègre à raison d'un tonneau. Tel fut le résultat de la première discussion parlementaire sur l'abolition de la traite; c'étoit peu de chose sans doute relativement au but auquel on se proposoit d'atteindre; c'étoit beaucoup relativement aux difficultés qu'on avoit eu à surmonter pour y arriver. Le plus grand avantage peut-être que la cause des nègres retira de cette dis-

Digitized by Google

cussion, fut qu'elle donna lieu à des discours éloquens prononcés dans les deux Chambres en leur faveur, qui ne pouvoient manquer de produire un grand effet sur tout le public anglais.

Après la prorogation du Parlement, le comité de la Société pour l'abolition de la traite publia un rapport sur l'issue des délibérations des deux Chambres et sur ses propres travaux. On y voit entr'autres que dans l'espace d'environ treize mois il s'étoit assemblé cinquante-une fois, chaque séance ayant duré cinq heures de temps, et qu'il avoit distribué plus de cinquante mille exemplaires de brochures, ou ouvrages relatifs à la traite des nègres.

(La suite au prochain Cahier.)

Histoire de René d'Anjou, roi de Naples, Duc de Lorraine et Comte de Provence, par Mr. le Vicomte F. L. de Villeneuve Bargemont. *Paris*, chez J. J. Blaise, Libraire-éditeur, rue Férou St. Sulpice, n.° 24. 3 vol. in-8.° 1825.

Depuis quelques années une louable émulation s'est réveillée pour les études historiques en général, et plusieurs hommes du plus haut talent ont enrichi cette noble branche de la littérature, de productions très-remarquables. En France, l'intérêt s'est naturellement porté de préférence vers l'histoire nationale, et on peut dire qu'une ère nouvelle a commencé pour celle-ci. Les historiens français du dix-septième et du dix-huitième siècle, au lieu de nous donner l'histoire de

Digitized by Google

leur pays, n'ont raconté que la vie des princes, leurs hauts-faits et leurs revers, leurs vertus et leurs crimes. Ils semblent avoir oublié qu'il existoit en dehors des cours un peuple tout entier avec sa physionomie propre, ses mœurs, ses habitudes, ses croyances, un peuple dont il falloit aussi retracer les destinées, puisqu'elles se lient nécessairement à celles de ses souverains. Mais on s'étoit persuadé, que pour écrire l'histoire avec noblesse, il falloit n'y faire intervenir que de nobles personnages, et que le peuple devoit en être banni aussi bien que de la tragédie. La plupart des historiens voyoient dans la splendeur des cours un signe de prospérité nationale, dans la gloire et les triomphes des rois un gage du bonheur du peuple, dans les intrigues des cabinets un indice de la vie intellectuelle de la nation : l'expérience prouve malheureusement le contraire.

Cependant l'influence exercée par quelques hommes de génie, les idées nouvelles qui agitent le monde littéraire comme le monde politique, et qui ne sont que les symptômes de la grande marche progressive de l'esprit humain, le mouvement remarquable imprimé aux études dans toutes les directions, ont amené une manière plus large et plus philosophique de considérer l'histoire. Le caractère distinctif de cette manière de voir, qui s'applique aussi aux productions littéraires, est le besoin du vrai, du naturel, de la naïveté spontanée. C'est ce besoin qui, en ramenant à l'étude des sources et des traditions nationales, a fait mettre de côté ces historiens à beau style, dont la rhétorique étudiée et la monotone élégance ont effacé la couleur propre des siècles et la physionomie des époques. On est revenu aux anciennes chroniques, oubliées depuis si long-temps, et on a été presque surpris d'y trouver ce que l'on cherchoit, une image fidèle des temps passés, un style à fois

Digitized by Google

simple, naïf et spirituel, qui dit tout ce qu'il veut dire, sans dissimulation et sans réticences. Les nombreux et estimables ouvrages historiques qui ont paru dès-lors, sont presque tous les fruits de cette nouvelle tendance, dont l'effet infaillible sera de nous apprendre enfin l'histoire de nos ancêtres.

L'ouvrage de Mr. de Villeneuve doit être distingué honorablement parmi les dernières productions de ce genre. Bien que le titre n'annonce qu'une biographie, l'auteur a su y faire entrer une foule de détails, puisés dans les chroniques du temps, qui servent à caractériser les mœurs du quinzième siècle. La vie de René d'Anjou, outre l'intérêt qu'elle possède par elle-même, étoit un cadre heureux pour présenter un tableau animé de cette époque remarquable. Ce prince, si attachant par ses qualités personnelles, qui fut tour-à-tour, guerrier, poëte et artiste, qui eut tant à souffrir des vicissitudes du sort, qui régna successivement en Lorraine, à Naples et en Provence, s'offre naturellement à nous dans les situations les plus diverses, et cette variété est à la fois instructive et piquante.

L'auteur a eu aussi le désir, « de venger la mémoire » d'un monarque éminemment bon, d'un souverain qui, » de même que le Béarnais, après plusieurs siècles, et jus- » que dans les moindres hameaux de la contrée où il finit » ses jours, n'est désigné que par l'épithète de *bon roi*, » et que cependant des écrivains ont jugé avec une légèreté sans excuse, tantôt le tournant en ridicule, tantôt portant contre lui de plus graves accusations.

« Tout en cherchant à offrir le tableau historique du règne » de René, » dit Mr. de Villeneuve, « nous nous sommes » également attachés à peindre les qualités de son cœur, » à retracer ses goûts favoris, ses exercices chevaleresques, » et cette bonhomie, l'un des traits saillans de son carac- » tère, toujours loyal, toujours franc et confiant, comme

Digitized by Google

» s'il n'eût jamais été trompé. C'est donc le particulier non
» moins que le roi, la vie privée de René, autant que
» les vicissitudes de sa puissance, que nous désirons ex-
» poser successivement aux yeux de nos lecteurs; en un
» mot c'est son *hommerie*, selon l'expression de Montaigne,
» ou la *manière de son vivre*, ainsi que l'écrivoit le secré-
» taire du bon maréchal de Boucicault. »

On conçoit qu'un ouvrage de ce genre perdroit tout son intérêt par une analyse sèche, qui excluroit les détails et les anecdotes. Nous le ferons mieux connoître en prenant quelques-uns des morceaux les plus saillans. Le récit de la bataille de Bulgnéville, livrée le 2 juillet 1431, par René à son compétiteur Antoine, comte de Vaudémont, soutenu par une armé bourguignonne, donnera une idée favorable de la narration animée et du talent descriptif de l'auteur.

René assiège Vaudémont, et ses adversaires le maréchal de Toulongeon et le comte Antoine, pour le forcer à lever le siège et courir les chances d'une bataille rangée, pénètrent dans le Barrois où ils mettent tout à feu et à sang. René, contre l'avis de Barbazan, vieux capitaine expérimenté, marche à la rencontre de l'armée bourguignonne. Le comte de Vaudémont et le maréchal, voyant le succès de leur ruse, attendent René dans une forte position, près de Bulgnéville.

« Leur armée s'élevoit, dit-on, à quatre mille chevaux, et à deux mille ou même sept mille fantassins picards et anglais, car les auteurs contemporains n'ont pas été d'accord sur le nombre des troupes réunies sous les bannières de Vaudémont et de Bourgogne »

» Quoiqu'il en soit, il est hors de doute que l'armée lorraine excédoit infiniment celle que commandoit le comte Antoine, puisque le dimanche au soir, le conseil de ce prince ayant mûrement réfléchi sur le danger qu'il couroit, décida

décida qu'il falloit absolument se replier sur la Bourgogne, afin d'y recruter de nouvelles troupes. Antoine fut à-peu-près le seul à combattre cette résolution. N'ayant pu ramener personne à son avis, le lundi (jour de St. Martial), il employa encore son éloquence et ses prières, le mardi de grand matin, pour faire changer la détermination de ses alliés, quoique convaincu lui-même de la nécessité qui la leur prescrivoit; mais le conseil persista unanimément dans l'opinion d'éviter un combat que la supériorité numérique des ennemis rendoit trop hasardeux. »

« Au moment où ces discussions s'animoient de plus en plus, un bruit confus de voix et de fanfares guerrières se fait entendre et parvient jusqu'au centre du camp des Bourguignons. Bientôt, dans le lointain, brillent à l'horizon de la plaine, des armures d'acier sur lesquelles le soleil levant darde ses rayons et laisse distinguer les étendards de Lorraine. Ils annoncent l'avant-garde de René. Dès-lors, il n'est plus question de retraite, le conseil est dissous, chacun se prépare à une prompte défense, et le comte de Vaudémont s'applaudit de ce hasard, tandis que le maréchal de Toulongeon redoutant peut-être l'issue de la journée, ne songe plus qu'à profiter de sa position militaire devenue la seule chance du salut de l'armée. »

» Alors un nouveau débat s'engagea encore entre les chefs, sur la manière de commencer l'action. Les gentilshommes Bourguignons, ainsi que les lorrains, désiroient combattre à cheval; les picards et les anglais préféroient que ce fût à pied, et chacun s'obstina dans sa résolution. Mais le dernier parti ayant été soutenu chaudement par un des chefs anglais, nommé Jean Ladan, capitaine de Montigny-le-Roi, le maréchal de Toulongeon se décida à le suivre. On fit aussitôt mettre pied à terre à tous les hommes d'armes qui avoient chacun un certain nombre de cavaliers à leur suite.

Digitized by Google

Les chevaux et les bagages furent placés devant l'arrière-garde comme un retranchement; on entoura le camp en entier d'un large fossé, garni d'une énorme quantité de chariots et de pieux assez élevés pour que les archers et les arbalêtriers pussent s'y tenir cachés; ceux-ci, soutenus par plusieurs pièces de canon et par de longues coulevrines placées sur les ailes ainsi qu'au centre, formèrent le front de l'armée. L'histoire remarque que cette disposition fut à-peu-près semblable à celle qu'adoptèrent les Anglais à la journée de Poitiers, où les archers se retranchèrent aussi derrière des pieux. On a observé également que c'étoit la première fois que l'artillerie avoit été employée de cette manière, (du moins les annales contemporaines n'en ont pas cité d'autre exemple). Le lieu du combat n'est point désigné clairement dans les anciennes chroniques. Monstrelet et Paradin le nomment *Villeman* ou *Villemant*; d'autres, *la plaine de Madon*, et les modernes l'ont appelé plus justement *Bulgnéville*. En effet, l'aspect topographique du pays démontre d'une manière incontestable que cette mémorable bataille n'a pu s'être livrée que dans la vaste plaine circulaire située entre *Saulxure*, *Sandrecourt*, *La Motte*, *Beaufremont* et *Bulgnéville*, dont la haute tour, dite *du Géant*, subsiste encore presqu'en entier, ainsi que d'autres fortifications plus ou moins ruinées de ces divers bourgs. »

» L'armée bourguignonne avoit à peine eu le loisir d'achever les dispositions dont nous venons de parler, qu'un des hérauts d'armes de René, accompagné d'un trompette, se présenta aux chefs en annonçant que le duc de Lorraine, qui n'étoit pas éloigné d'un quart de lieue du camp, leur demandoit le combat. La réponse des Bourguignons tardant trop au gré de l'impatience du jeune prince, il fit de nouveau provoquer le comte de Vaudémont à une affaire décisive. Le héraut lorrain lui rapporta pour toute réponse, « *qu'il étoit prêt, et n'attendoit que sa venue.* »

Digitized by Google

» René s'étant alors avancé jusqu'à la portée d'un trait d'arbalète, examina attentivement avec Barbazan, l'ordre et la position retranchée de ses ennemis, que le sage capitaine jugea inexpugnable; aussi chercha-t-il à modérer l'impétuosité de René qui, irrité de l'immobilité des troupes bourguignonnes, vouloit à toute force donner le signal de l'attaque, et fondre sur elles. Le vieux guerrier l'exhorta surtout à ne pas combattre à jour nommé : « *Tenez-les » bloqués*, » lui dit-il, « *et temporisez; la faim vous en » défera sans coup férir*; » mais tous les motifs et les avis que la sage circonspection de Barbazan put lui suggérer, échouèrent par un concours de circonstances singulières, et, nous devons ajouter aussi, par l'impétueuse ardeur du duc de Lorraine. »

» Ce jeune prince, à l'exemple de La Hire, Poton, Dunois, et tant d'autres guerriers ses frères d'armes, avoit puisé dans ses premières campagnes contre les Anglais cet esprit chevaleresque et aventureux qui ne permet ni d'envisager les dangers, ni d'écouter la voix de l'expérience. C'étoit d'ailleurs la première affaire importante où René se trouvoit à la tête de plusieurs princes alliés, et « il étoit » si très-avide de combattre, » dit la chronique, « qu'il luy » sembloist qu'il n'y seroit jamais à temps. »

» Doit-on être surpris de cette généreuse impatience, dans un prince français, à peine âgé de vingt-deux ans; et quel guerrier français ne seroit pas tenté de l'absoudre du reproche d'imprudence et de témérité? »

» On rapporte, cependant, que ne voulant pas faire prévaloir sa seule opinion, il rassembla son conseil pour discuter le parti le plus avantageux à prendre; on ajoute même que réfléchissant sur les avis de Barbazan, ainsi que sur la disposition des forces des ennemis, il sentit lui-même le

Digitized by Google

danger auquel il s'exposeroit en précipitant l'attaque, et qu'il voulut remettre le combat. (On a aussi écrit qu'il se borna seulement à faire reconnoître de nouveau le camp du comte de Vaudémont par le Damoisel de Commercy et le bâtard de Thuillières, qui lui en firent un rapport infidèle).»

» L'évêque Bayer de Boppart, le comte de Salm, et en général tous les Seigneurs âgés, qui faisoient partie du conseil réuni par René, se rangèrent unanimement à l'opinion de Barbazan; mais les jeunes chevaliers de l'armée, entr'autres, Jehan d'Haussonville, le bâtard de Thuillières, et surtout le Damoisel de Commercy, s'écrièrent: « qu'il » falloit sur le champ s'élancer sur les Bourguignons. — » Oui, continua Robert de Sarrebruche, d'un ton méprisant, précipitons-nous vers eux sans balancer; ils ne soutiendront pas notre premier choc.... Il n'y en a pas pour » nos pages. »

» Barbazan élevant alors la voix au milieu de cette jeunesse inconsidérée, voulut démontrer les motifs et l'avantage d'une sage temporisation....... Interrompu tout-à-coup par une sourde rumeur, le vieux guerrier entend exprimer des doutes sur sa bravoure; on ose le taxer de manquer de courage! ...... *qui a paour se retire*, répéta-t-on plus d'une fois devant lui............ »

» (On attribue ces propos outrageans à Jean d'Haussonville, qui avoit déjà reproché au brave capitaine de ne donner que des conseils timides.) »

» L'indignation colore aussitôt le front vénérable du guerrier blanchi dans les périls........ Il jette autour de lui des regards étincelans, puis d'une voix émue mais ferme: « Je redouterois le danger! » s'écria-t-il....... « moi qui ai » vécu soixante et quinze ans sans reproche? on me verra » bientôt dans la mêlée...... Ceux qui ne craignent pas

Digitized by Google

» de m'insulter, oseront-ils m'y suivre? C'est dans l'action,
» continua-t-il, qu'on distinguera ceux qui ont du cœur,
» de ceux qui n'ont qu'un vain babil. » —

« — Marchons donc vers les ennemis et sans plus at-
» tendre, répéta le Damoisel de Commercy. » —

« — Sans doute, » reprit Barbazan, « et afin qu'on ne m'im-
» pute plus aucune lenteur, je demande à commencer moi-
» même l'attaque. — Jeune homme, » ajouta-t-il, en s'adres-
» sant au Damoisel, « le cœur se voit au combat, et la pru-
» dence au conseil. »

»— Le premier alors à demander qu'on en vint aux mains, Barbazan qui n'ignoroit pas que beaucoup de ses soldats enrôlés à la hâte ne s'étoient jamais trouvés au feu, proposa à René quelques changemens dans l'ordre des troupes. »

» Ce prince, le comte de Salm, l'évêque de Metz formèrent le centre; Barbazan se plaça à la tête de l'aile droite, et la gauche fut confiée à Robert de Sarrebruche. »

» Bientôt l'armée entière se déploya dans la vaste prairie, et au-dessus d'une forêt de lances, flottèrent les bannières de Lorraine, de Bar, de Metz et de Salm, portées par Varry de Lonnois, Henry Bayer, Conrard Bayer, et le sire de Sarley. Une foule d'autres étendards agités dans les airs annonçoient la multitude d'illustres chevaliers et barons dévoués à la cause de René. »

» En face du camp lorrain, les mêmes dispositions avoient également lieu, sous la direction du comte de Vaudémont, et les deux armées se trouvant en présence, n'attendoient plus que le signal, lorsqu'un héraut bourguignon vint avertir René que son compétiteur lui demandoit une conférence seul à seul entre l'espace qui séparoit leurs troupes. Revêtus tous les deux d'une riche armure, les princes, la tête

Digitized by Google

nue, s'avancèrent l'un vers l'autre à la vue de leurs armées immobiles et silencieuses. Les yeux attachés sur leurs mouvemens, chaque capitaine, chaque soldat, sembloit vouloir interpréter des paroles qui n'arrivoient pas jusqu'à lui. Tous attendoient avec une vive anxiété le résultat de cet entretien, quand soudain on vit les deux chefs se quitter brusquement, reparoître à la tête de leurs camps plus ennemis que jamais, et décidés à en venir sur le champ aux mains. »

» (On a toujours ignoré quelles propositions le comte Antoine vouloit faire accepter à René, et que ce dernier refusa.) »

» Il étoit neuf heures du matin et la chaleur étoit déjà si excessive ce jour-là (2 juillet) que le comte de Vaudémont fit apporter plusieurs tonneaux de vin dont il distribua d'amples rations à chaque cavalier ou fantassin; en ordonnant aussi qu'on leur donnât à manger. Puis, monté sur un cheval de petite taille, il parcourut tous les rangs les uns après les autres, invitant chacun, dit Monstrelet, « à faire paix et union ceux qui avoient hayne ensemble. » Haranguant plus particulièrement les Bourguignons, il leur exprima en peu de mots « combien il s'estimoit heureux » d'avoir de pareils défenseurs, et leur rappela qu'ils l'a» voient toujours vu au milieu d'eux combattre pour la » cause de leurs ducs Jean-Sans-Peur et Philippe. » Adressant ensuite des paroles flatteuses aux Anglais ainsi qu'aux Picards, il termina son allocution, en jurant « *par la damnation de son ame que sa querelle estoit bonne et juste.* »

» Pendant qu'Antoine animoit ainsi ses troupes, René se transportoit aussi sur les divers points de l'armée lorraine d'un air martial et résolu, exhortant tous ses capitaines à se montrer glorieusement dans cette journée. Il fit plus encore, et hâtant pour quelques-uns d'entr'eux le prix d'une victoire qu'il regardoit comme assurée, il les reçut che-

Digitized by Google

valiers de sa main, leur donnant l'accolade en rase campagne, aux acclamations des soldats, juges toujours sincères du mérite récompensé. »

» Le comte de Vaudémont ne voulant pas se montrer moins généreux, ni laisser à René seul une prérogative de souverain, fit sortir des rangs Mathieu d'Humières, Gérard de Maugny son fils, et un petit nombre d'autres guerriers auxquels il conféra l'ordre de la Chevalerie. »

» Deux heures s'étoient ainsi rapidement écoulées, au milieu de ces préliminaires, et dans une mutuelle observation; cependant, malgré l'ardeur des deux chefs, épiant l'un et l'autre le moment décisif, le combat auroit pu être différé encore, lorsqu'un incident qui semble romanesque et qui paroît néanmoins avoir influé sur les résultats de cette journée (au rapport de Monstrelet qui l'a entendu assurer à cette époque), vint précipiter l'attaque et en donner le signal. »

» Nous voulons parler de l'apparition subite d'un cerf qui, échappé des forêts voisines, s'arrêta brusquement entre les deux armées, demeura quelque temps immobile à regarder les combattans, puis reprit sa course à travers les escadrons de René. Au mouvement général occasionné par cette singulière rencontre, le comte de Vaudémont se retournant vers ses capitaines: « Mes amis, » leur cria-t-il, « voici le moment d'assaillir ceux à qui le ciel annonce la fuite.....
» Ils sont à nous, ne perdons point de temps. »

» René qui put entendre ces paroles (n'étant plus alors qu'à une portée de trait,) ne voulut pas sans doute céder à Antoine l'honneur de commencer l'attaque, et encourageant de nouveau ses chefs, il commande lui-même le feu. »

» A sa voix, le camp entier des Lorrains s'ébranle, s'approche en silence, et l'aile droite soutenue par les archers,

Digitized by Google

fond si impétueusement sur l'avant-garde bourguignone, que du premier choc, un des énormes chariots, et plusieurs pieux de la palissade sont brisés laissant entr'eux une large brèche. »

» A cette manœuvre ordonnée par Barbazan, les Bourguignons n'opposent encore qu'une contenance impassible; ils essuient ce rude assaut, sans reculer ni avancer d'un seul pas, et les Lorrains poussent déjà des cris d'allégresse, attribuant à la terreur l'imperturbable immobilité de leurs ennemis. »

» Tout-à-coup les rangs qui masquoient les formidables batteries s'entrouvrent avec fracas......... Les chariots et les palissades s'enlèvent, l'airain gronde, éclate, et la plus épouvantable décharge d'artillerie foudroyant les gens d'armes ainsi que les fantassins de René, jette le désordre dans leurs rangs, et jonche la plaine de cadavres. Au milieu des nuages de fumée qui obscurcissent l'air, le bruit d'une détonation continuelle, le choc des guerriers, le sifflement d'une grêle de traits se font entendre dans le camp lorrain et se mêlent aux cris lamentables des mourans. A couvert derrière les batteries, les archers picards dirigent leurs flèches avec tant d'adresse, que chacune porte un coup mortel et augmente l'épouvante des soldats. »

» Animés par ce premier avantage, les Bourguignons et les Anglais se précipitent sur les deux ailes de l'armée lorraine, les entourent, les pressent, et les forcent à se présenter au feu roulant de l'artillerie. La mêlée devient alors générale, on s'attaque corps à corps, les boucliers s'entrechoquent, tous les glaives sont levés, le sang ruisselle, et mille cris d'effroi ou de douleur viennent se confondre avec la voix tonnante des chefs et les acclamations perçantes de ceux qui invoquent la victoire. »

Digitized by Google

» Au milieu de ce désordre qui s'augmente à chaque instant, l'intrépide Barbazan se portant sur tous les points, se signalant par des prodiges de valeur, étoit toujours le premier au fort du danger, et soutenoit presque, à lui seul, les attaques du comte de Vaudemont...... Serré de près, en but à tous les traits, le vieux guerrier animoit vivement ses soldats, l'épée à la main, et perçant les rangs des ennemis, il alloit se réunir à René, lorsque sa bannière d'azur, où brilloit une croix d'or, *fut ruée par terre*, dit la chronique. »

»Cet étendard, qui servoit encore de point de ralliement au sein de la confusion universelle, ayant disparu, les jeunes soldats barrois, dont la plus grande partie combattoient pour la première fois, se débandèrent épouvantés, cherchant leur salut dans une prompte fuite. Leur mouvement inopiné se communiqua alors aux bataillons lorrains... Ils plient, se rompent. Le reste de l'armée, frappé d'effroi, se met en déroute : trois généraux (Robert de Baudricourt, Eustache de Conflans, et le même Jean d'Haussonville, si empressé de livrer le combat) fuient à la tête de leurs hommes d'armes ; les Bourguignons les poursuivent l'épée dans les reins, et la journée de Bulgnéville est perdue par les mêmes fautes qui avoient amené quinze ans auparavant les désastres d'Azincourt. »

»Pendant cette rapide défaite, Barbazan se consumoit en vains efforts pour arrêter ses troupes éparses dans la plaine, Incapable de céder au torrent, soupirant après un glorieux trépas, il continuoit à se défendre avec vigueur, quand atteint d'un trait meurtrier, le héros français tombe auprès du ruisseau que les Bourguignons venoient de franchir, et qui, comblé de cadavres, prit sans doute alors le nom de *porte-sang*, sous lequel les historiens l'ont souvent désigné. »

Digitized by Google

»Etendu sur la prairie, au milieu des débris informes d'armures de toute espèce, le vieux guerrier en proie aux douleurs les plus aiguës, vit passer auprès de lui le Damoisel de Commercy; pressant les flancs de son cheval, il abandonnoit l'avant-garde, suivi du peu de cavaliers demeurés jusques-là fidèles à la voix de l'honneur et du devoir.»

»Relevant avec peine sa tête défaillante, Barbezan appelle Robert de Sarrebruche, lui montre sa blessure et lui reproche de fuir l'un des premiers après l'imprudent conseil qu'il a donné. *Tort ay*, répond froidement le Damoisel, *ains l'avois promis à ma mie*.... Puis s'élançant loin du théâtre du carnage, il abandonne le guerrier expirant et ne reparoît plus.»

»René, qui pendant toute la mêlée s'étoit signalé par la plus rare bravoure, apprit à la fois, que son vieux compagnon d'armes touchoit peut-être à son heure dernière, et que Robert de Sarrebruche s'éloignoit avec le reste des soldats lorrains. Désespéré du malheur de Barbazan plus encore que de sa propre infortune, ce prince n'ayant autour de lui que quelques seigneurs dévoués, ne calcule plus le péril qui le menace; n'envisageant que la honte dont la fuite couvriroit son front, il se précipite sur les Bourguignons, et paroît résolu à ne pas survivre à sa défaite. Mais affoibli par trois blessures, voyant les derniers de ses guerriers tués ou prisonniers, il tend son épée à Martin *Foucars* (Farmalt ou Farmale) dit le *grand Martin*, écuyer brabançon du sire d'Enghien, se rend à lui et le comte de Vaudémont est entièrement maître du champ de bataille.»

»Telle fut pour René l'issue déplorable de cette *aspre*, *forte*, *et douloureuse bataille* de Bulgnéville, qui ne dura guères qu'une heure (quelques auteurs disent seulement un quart d'heure),

Digitized by Google

et qui fut aussi appelée *bataille de Bar*, ou *journée des Barons*, à cause de la quantité de seigneurs qui s'y trouvèrent.»

»Nous avons vu que quelques-uns d'entr'eux s'y couvrirent de honte; mais si la sévère histoire ne peut taire leur coupable conduite, elle doit à juste titre citer bien plus d'honorables victimes de leur dévouement et de leur courage.»

»Jean de Ville (père de l'évêque de Toul), Jean son fils, les comtes de Salm et de Saverden, Henri de Château-Brehin et ses deux fils, Guyot de Gondrecourt, Ode de Germiny, les sires de Fenestrange, de Sancy et de Beaufremont, Vauchelin de Latour, Conrad Bayer (neveu de l'évêque de Metz) et une foule d'autres personnages d'un haut rang périrent dans cette sanglante affaire, avec douze cents guerriers. On a même porté ce nombre jusqu'à trois mille.»

»Erard du Châtelet fut pris à côté de René, par les sires de Vergy, et l'on compte parmi les autres prisonniers marquans, l'évêque de Metz, Didier Bayer, Evrard de Salsbery, le vicomte d'Arcy, Vilein de Latour, le comte de Rodemack, son fils, et le brave Vitalis Francomtois.»

»Les Bourguignons n'eurent à regretter que quatre cents des leurs, dont Gérard de Maugny fut le plus illustre. On a prétendu même que ce nombre n'excéda pas quarante hommes, ce qui paroît peu probable.»

»On s'étoit attaqué sur divers points de la vaste prairie, devenue le théâtre de tant de hauts faits d'armes ignorés, et l'on pense qu'on en vint aux mains jusques dans le village de Bulgnéville. Il est du moins vraisemblable que Barbazan mourant, fut apporté dans la rue qui a conservé son nom.»

»D'autres traditions transmettent aussi d'âge en âge le souvenir de l'illustre guerrier.»

Digitized by Google

»Sur l'étroit ruisseau qui sépare la plaine de Bulgnéville en deux parties inégales, et qui est, dit-on, ordinairement couvert de ramiers paisibles, s'élève un pont agreste auprès duquel on croit que tomba le chevalier sans reproche... Un ruisseau sans nom, deux ormes creusés par le temps, indiquent donc seuls maintenant cette place sacrée!.. mais elle fut arrosée du sang d'un brave; peut-on s'étonner si la gloire veille encore sur elle et si nous avons entendu, après des siècles, de simples villageois prononcer avec vénération le nom d'un héros français sur le lieu même où il reçut la blessure fatale.»

»Non loin de Bulgnéville, au sommet d'une colline arrondie appelée encore la *Côte de Barbazan*, existoit une modeste chapelle qui portoit le nom du guerrier, et où l'on célébroit la messe tous les lundis pour le repos de son âme.»

»Cet édifice, qu'on regardoit comme un monument de la piété du chevalier mourant, ou comme un témoignage de l'affection de René envers son vieil ami, fut détruit en 1664.»

Un récit d'un autre genre est celui des fêtes que René donna en Provence à son château de Tarascon, en 1449: elles offrent un tableau naïf et fidèle des derniers temps de la chevalerie.

«René désigna pour l'emplacement des joûtes une des prairies qui environnent Tarascon. Le poursuivant d'armes, Romarin, avertit les chevaliers et les dames, plus de trente lieues à la ronde, et il en arriva du comtat venaissin, de Marseille, d'Aix, de Salon, de Nimes, de Montpellier (*ce qui fut grand merveille*, assure un auteur contemporain, acteur du tournoi). Le château de Tarascon devint alors le centre de tous les plaisirs. Des combats simulés à la lance ou au pugilat, des luttes à pied ou à cheval, des bals, des déguisemens, des

Digitized by Google

banquets s'y succédoient chaque jour, et l'on y vit même, dit-on, des représentations dramatiques. Dans l'intervalle, Ferri de Lorraine et Louis de Beauvau rompirent quelques lances, et *firent des choses joliettes*, ajoute la relation. »

» Enfin, Romarin ayant proclamé l'ouverture du pas d'armes pour le premier juin, annonça que deux pastoureaux combattroient tous les assaillans qui viendroient toucher des écus noir et blanc (signe de deuil et de liesse) suspendus à un arbre auprès de la cabane de la bergère. Le vainqueur devoit obtenir un bouquet attaché à une riche baguette d'or, et de plus, un baiser de la pastourelle déguisée, que l'histoire ne nomme pas, mais qu'on présume avec quelque fondement avoir encore été Jeanne de Laval. »

» Habillée de damas gris doublé de menuvair, elle portoit sur sa chevelure blonde un léger *chapel* de roses, et tenoit en sa main une élégante houlette d'argent; la panetière et un petit baril en vermeil étoient attachés à sa ceinture. »

» Les pastoureaux étoient vêtus comme la bergère, d'habits de damas gris par dessus leurs cottes d'armes. Un *couvre-chef* ombragé de longues plumes d'autruche, leur servoit de casque, et *sans doubtance ils étoient moult beaulx*, dit encore la relation déjà citée. »

» A la devise, *en arroussant de l'aigue!* tracée sur l'écu de l'un des tenants, on reconnoissoit Philibert de Laigue, sénéchal du Berry et Chambellan de René. Le second des pastoureaux, Philippe de Lenoncour, étoit distingué par la banderolle blanche flottant à sa lance, au milieu de laquelle on voyoit un cœur d'or et ces mots, *Ayant le vent!* »

» Quoique le tournois eût été annoncé pour le premier juin, les fêtes de la pentecôte le firent remettre au mardi suivant. Ce jour-là (3 juin), René, Isabelle de Lorraine,

Digitized by Google

précédés de joyeux galoubets, des tambourins, des trompettes, s'y rendirent avec leur cortège, et se placèrent sur un échaffaud richement décoré, qui se prolongeoit depuis la cabane de la bergère jusqu'à l'extrémité de l'autre barrière. Une foule prodigieuse remplissoit la plaine, et des acclamations multipliées couvrirent la voix retentissante des hérauts d'armes, lorsqu'ils annoncèrent le nom du premier assaillant qui venoit de toucher l'écu de liesse. »

» Ce chevalier, monté sur un cheval gris couvert d'une housse rouge, semée de perles, se nommoit Pierre Carrion. Lenoncourt vola à sa rencontre, ils fondent l'un sur l'autre, et leurs lances se brisent en mille éclats. De Laigue et Louis de Montberon leur succèdent. Après eux, Philibert de la Jaille, et un gentilhomme appelé Couraze, (qu'on croit le même béarnais dont le siège d'Orléans a immortalisé la bravoure), s'élancent dans la lice contre les deux bergers. »

» Les joûtes qui terminèrent la première journée n'offrirent rien de remarquable. »

» Le jeudi, 4 juin, Guillem d'Yve, dit Willemart, ouvrit le tournoi avec de Laigue, rompit une lance et fut remplacé par Louis de Beauvau. »

» Cet aimable Chevalier monté sur un haut destrier bay, harnaché de rouge, portoit une banderolle et un grand plumet d'autruche de la même couleur ; aussi, au lieu de la devise de sa famille, *Sans départir*, avoit-il adopté la suivante; « *Les plus rouges y sont pris.* »

» Le sire de Beauvau eut à joûter contre Philibert de Laigue, et quoiqu'ils « *y fussent de grande affection*, » la victoire demeura indécise entr'eux pendant quatre rencontres successives; enfin, à la cinquième le sénechal d'Anjou ayant fait voler en pièces la lance de son adversaire, fut pro-

Digitized by Google

dame digne du prix que la pastourelle s'empressa de lui offrir. »

» Ce n'étoit pas, comme on voit, sans quelque danger, beaucoup d'adresse, et surtout sans une extrême lassitude que s'achetoit un salaire si doux. Malgré l'accablante chaleur qui règne ordinairement en Provence, sur les bords du Rhône, à l'entrée de l'été, c'étoit à midi (*mi-jour*), que le pas de la bergère ouvroit, pour ne finir qu'à six heures du soir. »

» Mais quelles fatigues, quels travaux ces nouveaux paladins n'auroient-ils pas affrontés, « *pour conquester ce prix moult chier* » qui les délassoit comme par enchantement, au milieu des applaudissemens de leur souverain lui-même ? »

» Le neveu du célèbre prevôt de Paris, Tanneguy du Châtel, s'étoit élancé dans l'arène après Louis de Beauvau. On le reconnoissoit à sa devise bretonne, *mar cor doi* (s'il plaît à Dieu), tracée sur son écu de sable, ainsi qu'au cri de guerre de sa famille, *donat à levy* (tu n'as qu'à venir) qu'on lisoit autour de sa bannière déployée. Une housse noire semée de lettres d'or, trois plumes d'autruche, noire, blanche et jaune, décoroient le superbe destrier gris qui, monté par Tanneguy[1], sembloit fier de porter en même temps la dame de Pontevez-Cabanes. »

» Le sire du Châtel ayant touché l'écu gardé par Lenoncourt, celui-ci fondit, la lance en arrêt, contre le Chevalier et l'amazone, qui faillirent à rouler sur la grève tant leur choc fut violent. L'adresse de Tanneguy les sauva de cette mésaventure, et on le vit ramener sa courageuse compagne hors de la barrière, aux acclamations réitérées de l'assemblée. »

» Ce couple disparoissoit à peine de l'enceinte des joûtes, lorsque Ferry de Lorraine s'y présenta sur un cheval gris,

Digitized by Google

dont la housse magnifique *étoit en velours noir*, *loqueté de blanc et de vert.* »

» Lenoncourt eut l'honneur de se mesurer avec ce prince; mais toute son habileté échoua contre l'adresse ou le bonheur de Ferry, qui reçut de la bergère, le bouquet, un riche *anel* et le *baiser promis*; il lui donna en échange le magnifique caparaçon de son destrier. »

» Gaspard de Cossa et de Laigue, Philibert de Stainville, Robert du Fay et Lenoncourt, firent la clôture de la deuxième journée du jeudi. »

» Le premier de ces assaillans, remarquable par la tige de lys naturel qui flottoit sur son héaume, et par sa devise, *à la muy vida*, ne démentit point, en cette occasion, la renommée héréditaire de sa race. Pouvoit-il d'ailleurs n'être pas enflammé par la présence de son père, et de Marguerite sa sœur, l'une des héroïnes de la Provence? »

» René, qui prenoit à ce jeune gentilhomme un intérêt paternel, daigna, dit-on, quitter son siège royal, descendre dans l'arêne, encourager Cossa, lui donner des conseils, et lui présenter d'autres lances quand la sienne étoit brisée. Ce bon prince usa plus d'une fois de cette bienveillance envers quelques chevaliers novices dans l'art de joûter. On le vit leur apporter lui-même de nouvelles armes, *comme auroit fait ung petit escuyer*, dit la relation. »

» (Philibert de Stainville parut au pas d'armes, avec un écu semé de fleurettes bleues; celui de du Fay étoit blanc, couvert de larmes noires : on lisoit au bas les deux lettres J. M.) »

» Le vendredi et samedi (5 et 6 juin) ayant été consacrés à un repos nécessaire, furent remplis, comme les intervalles des joûtes, par de *gracieux repas pris sans mélancolie*, dit Louis de Beauvau. Ce même Chevalier affirme avec sa franchise

Digitized by Google

chise ordinaire, que les queux (chefs de cuisine) « *étoient* » *fort prisés*, *alors*, *quoiqu'ils n'eussent pas rompu de lances.* »

» Le pas de la bergère recommença le dimanche 7, et fut ouvert par Antoine de Pontevez, sire de Cabannes, le même dont la jeune épouse n'avoit pas craint de se montrer dans la joûte avec Tanneguy. Le destrier bay du sire de Pontevez, sur la tête duquel flottoient deux plumes jaune et bleue, étoit couvert d'une housse de soie semée de lettres d'or, et brochée de menuvair. L'écu du chevalier étoit blanc semé aussi de lettres d'or; une banderolle bleue et jaune ornoit sa lance; enfin, ajoute la relation, « *tous ses* » *faits étoient gentiment accordez.* »

» Philibert de Laigue et lui se *férirent de bon cœur*; leurs lances se brisèrent sur leurs écus, et ils se séparèrent aux éloges universels des spectateurs. »

» Jean de Cossa, portant la même devise que René, joûta ensuite contre de Laigue, et fut remplacé par Guerir de Charno, l'un des tournoyeurs du *Châtel de la joyeuse garde.* Mais son cheval ombrageux n'obéissant ni à sa voix, ni à ses éperons, Charno quitta la lice, *triste et dolent*, sans avoir pu rompre une lance. »

» Un chevalier décoré de l'ordre du Croissant lui succéda. C'étoit Fouquet d'Agoult, sire de Sault et de Mizon; une grande plume blanche ombrageoit son héaume, et son cheval blanc portoit un caparaçon de taffetas blanc à feuillage d'or, où se lisoit cette devise : *Un vault mieux.* »

» Lenoncourt se mesura avec lui; toutefois la victoire demeura indécise entre ces adroits joûteurs............... »

....

» Aucun Chevalier ne se présentant plus pour toucher aux écus des pastoureaux, Romarin proclama par trois cris la clôture définitive du pas de Tarascon. Les juges d'armes à cheval se rendirent aussitôt avec les deux Chevaliers te-

Digitized by Google

nans, auprès de la bergère qui, sortant de sa cabane, courut se jeter au pied du trône, en suppliant le roi de prononcer le nom du héros du tournois. Ce ne fut pourtant que le soir, au milieu de sa cour et de toutes les dames étrangères, que René déclara celui des Chevaliers qui méritoit l'honneur des trois journées, pour avoir rompu trois lances de suite. »

» Des cris universels de *Prégny! Prégny! Lorraine a le prix!* ayant alors retenti dans la salle, la bergère offrit à Ferry la baguette d'or, le bouquet et un diamant du prix de cent écus; le prince la pria de les garder et ouvrit galamment le bal avec elle. »

» Après les danses, Louis de Beauvau conduisit la pastourelle et ses chevaliers à une collation qu'il leur avoit préparée chez lui. René leur envoya des confitures de toute espèce, et ce fut ainsi que se terminèrent les fêtes de Tarascon. »

Nous terminerons cet extrait par quelques détails sur les cours d'amour, tirés de Martial d'Auvergne, et que Mr. de Villeneuve a rejetés dans une note à la fin du troisième volume.

« Les cours d'amour étoient ordinairement présidées par des dames célèbres par leur beauté et par les grâces de leur esprit. Mais s'il faut en croire le spirituel Martial d'Auvergne, ces tribunaux galans avoient aussi des présidens subalternes soumis sans doute aux dames dont nous venons de parler. Suivant les circonstances dans lesquelles ils étoient appelés, ils prenoient différens titres, tels que Conservateur des haults privilèges d'amour; Prevôts de l'aube-épine; Sénéchal des églantiers; Prevôts de deuil; Baillis de joie, etc. »

» C'étoit devant eux qu'on faisoit comparoître les amans disgraciés des dames pour les avoir trompées, « *soit par infi-* » *délité, soit en se faisant frotter les yeux d'eau de soucie,*

Digitized by Google

» *et le visage de cumin afin de paroître piteux, et de les » attendrir par ce moyen perfide.* »

» Les amans étoient tenus d'observer religieusement alors une foule de lois secrètes, dont la violation encouroit d'ordinaire la justice des cours d'amours. Ils s'obligeoient par exemple, à attacher leur couvre-chef par de forts nœuds, et à dire chaque soir en les dénouant : « *Dieu donne bonne nuit à ma dame.* » De son côté, la dame devoit également dire le matin en s'habillant : « *Dieu doint très-bon jour à mon très-doulx amy.* » Les amans devoient passer au moins une fois ou deux toutes les semaines et sur le tard devant l'huys (la porte) de leur dame, et là quelque temps qu'il fît, quelque danger qui les menaçât, il leur falloit attendre qu'on leur jetât un bouquet, une violette, ou qu'on leur eût dit : « *Adieu!..... Dieu vous donne bonne nuit.* »

» Quelquefois, le froid les surprenoit tellement en cette attente : « qu'ils avouoient qu'on eût pu les ouyr cliqueter les dents l'une contre l'autre comme cignoignes.........» Mais ils devoient braver ce supplice, dont une simple fleur, une douce parole savoient si bien les dédommager. »

» Souvent même ce malheureux amant transi, revenoit, « n'ayant pu baiser que la cliquette de l'huys de sa mie; » mais il lui étoit interdit d'en témoigner le moindre dépit, et de se fâcher des plaisanteries qu'il essuyoit à ce sujet, car les malins disoient alors de ceux qui s'étoient ainsi morfondus : « *qu'ils faisoient le pied de grue, qu'ils écoutoient lever les avoines*, etc.

» Afin que ces entrevues nocturnes ne donnassent cependant pas trop de prise à la médisance, les dames mettoient ordinairement sur leurs fenêtres des pots de marjolaine et de violettes. Ainsi, lorsque ces amans venoient dans la rue, elles prenoient le prétexte d'arroser ces fleurs pour ouvrir leurs croisées, ce qui dans le langage mystérieux consacré

Digitized by Google

dans ces liens amoureux, s'appeloit *réveiller les marjolaines.* Les chevaliers de leur côté ne manquoient guères au printemps, de planter un mai devant la porte de leur dame, et le visitoient fréquemment comme on peut penser. »

» Par une suite de ces conventions réciproques, un amant ne devoit jamais s'agenouiller dans une église, au côté opposé à celui où se plaçoit sa dame durant la messe. « Il » ne devoit point faire claquer son patin, ni redresser le » poil de son chapeau, ni lire les écritaux, et oraisons des » tombes auprès de sa dicte dame. Si par hasard un chien » venoit alors à aboyer derrière elle, ou si un coffre crioit, » l'amant ne devoit point se retourner, ni regarder sa dame. » Il lui étoit également défendu d'allumer la torche devant » elle au lève-Dieu, ni frapper du patin, ni laisser cheoir » le couvercle du banc, ni baiser la paix après elle, etc.»

» On lui permettoit néanmoins de lui offrir différens joyaux, et même des robes. Il regardoit comme une haute faveur qu'on daignât les accepter. Mais à la moindre faute, les chevaliers encouroient de nouveau la disgrâce de leurs bien-aimées. Elles n'avoient nul besoin de s'expliquer hautement. Le pain mis à l'envers, ou dessus dessous, devant l'amant, lui faisoit entendre qu'il étoit accusé de perfidie ou de parjure. C'étoit toujours un signe d'inimitié. Si la chose étoit poussée plus loin et que l'amant fût déclaré coupable, on le condamnoit quelquefois à aller faire un voyage pieds nus à monseigneur Valentin. »

» Ces lois tacites que l'on n'osoit enfreindre, devoient naturellement jeter une feinte mystérieuse dans les nombreuses réunions où les chevaliers et les dames jouoient ou dansoient ensemble. Elles y ajoutoient sans doute un piquant intérêt; car s'il en coûtoit autant de subir le moindre refroidissement, on conçoit combien la faveur la plus légère devenoit précieuse. Ainsi, l'on assure que pour un seul, « *Dieu*

Digitized by Google

» *vous gard* !...... dit la nuit par la fenêtre, un amant » faisoit un somme doré, baisoit son oreiller de bon- » heur, et rioit aux anges à part soi. »

». Il paroît qu'aux repas de noces et après le bal souvent masqué qui les suivoit, les ménestriers faisoient la quête pour monseigneur St. Julien....... Le soir venu on jouoit à divers jeux, tels que le Séron, la Clignettte, Queuleuleu, et aux propos interrompus. On jouoit également beaucoup aux cartes. »

» Pendant les amusemens auxquels se livroit la jeunesse, dit Martial d'Auvergne, « les douairières délaissées, devisoient » entr'elles de vieux propos, comme de parler de pâtenostres, » de la bataille de Montlhéry, et de la mort du Connestable. »

ÉDUCATION.

Progrès de l'enseignement mutuel en Danemarck, par Mr. d'Abrahamson. Deux broch. in-4.° Copenhague, 1824 et 1825.

Ces deux opuscules sont riches en faits intéressans sur les progrès de l'enseignement mutuel en Danemarck. Ils sont extraits de deux rapports présentés au Roi, à une année d'intervalle, par Mr. d'Abrahamson, un des hommes dont le zèle actif et bienfaisant a puissamment contribué à la propagation de la nouvelle méthode. Les amis de l'instruction élémentaire du peuple, ceux qui croient que le développement de la raison par des idées justes et saines est toujours favorable à la morale ainsi qu'à l'esprit religieux,

Digitized by Google

ne verront pas sans satisfaction un monarque éclairé, donner des encouragemens efficaces à l'éducation des basses classes dans toute l'étendue de ses états. Sans doute la méthode d'enseignement mutuel ne peut recevoir son application que dans une sphère d'instruction assez limitée; sans doute elle ne sauroit embrasser à la fois l'éducation morale et intellectuelle de l'individu ; son utilité propre est de fournir promptement et avec facilité, les élémens, et en quelque sorte les moyens mécaniques de l'instruction. Il faut donc la considérer, non pas comme le dernier but à atteindre pour l'education populaire, mais comme une préparation à un système plus étendu et plus perfectionné.

Il est à regretter que les deux rapports que nous avons sous les yeux, et qui sont rédigés en français, soient écrits de manière à ne pouvoir être lus qu'en Danemarck. Nous nous contenterons d'en prendre la substance, en faisant abstraction de la forme.

Ce fut en février 1819, que Mr. d'Abrahamson, d'après les ordres du Roi, fit les premiers essais de la nouvelle méthode dans l'école primaire, devenue par la suite l'école normale de Danemarck. Ces essais réussirent fort bien, et le Roi fit nommer un comité pour examiner à fond le système d'enseignement mutuel, et donner un préavis sur la convenance de l'appliquer d'une manière plus générale. Le comité, composé de plusieurs ecclésiastiques respectables et de personnes attachées à l'instruction, s'occupa de sa tâche avec le plus grand zèle. Cependant, en Danemarck comme partout ailleurs, il se forma un parti d'opposition à la nouvelle méthode. Les préjugés, les intérêts menacés, la prudence trop craintive de quelques-uns, les petites jalousies de plusieurs autres, s'élevèrent à la fois contre le nouveau projet. On décria un système que l'on ne connoissoit point encore; on écrivit même avec animosité contre la méthode,

Digitized by Google

en l'accusant d'avoir une tendance pernicieuse et surtout d'être contraire à l'enseignement de la religion. Enfin on répéta l'objection banale « que les citoyens d'un Etat pouvoient être des hommes utiles et moraux, sans savoir lire, » écrire et chiffrer. »

Le comité n'en jugea pas de même, car, après un examen approfondi et de grands travaux préparatoires, il présenta au Roi un projet pour l'introduction de l'enseignement mutuel dans toutes les écoles du royaume. Ce projet fut approuvé, et toutes les mesures furent prises pour en assurer l'exécution. Une avance de fonds fut consacrée à la composition des tableaux nécessaires pour la lecture, l'écriture, l'arithmétique et la géographie. La lithographie royale fut chargée de la confection d'une partie de ces tableaux ; les autres qui devoient être imprimés, le furent bientôt, grâces aux soins de MM. Munster et d'Abrahamson, qui y consacrèrent généreusement cinq mille écus, produit d'un ouvrage sur l'enseignement mutuel.

Tous ces préparatifs furent terminés vers le milieu de 1822. A cette époque trente-cinq écoles avoient adopté la nouvelle méthode, et vingt-cinq autres avoient témoigné le désir d'en faire l'application. Cependant plusieurs ecclésiastiques, qui s'étoient déclarés pour l'enseignement mutuel, trouvoient encore de grands obstacles dans la mauvaise volonté de leurs supérieurs, dont quelques-uns allèrent jusqu'à défendre par des circulaires l'adoption du nouveau systême. Le Roi ordonna alors qu'il en fût référé au Conseil d'Etat, et le 21 août 1822, il fut arrêté par Sa Majesté :

« Qu'il seroit permis aux écoles primaires, dans les villes » et dans les villages, de suivre la méthode d'enseignement » mutuel dans les classes inférieures, et que les comités » des écoles devroient s'adresser pour cela à la chancellerie » royale. »

Digitized by Google

» Que les règlemens pour l'enseignement mutuel, ainsi » que les tableaux rédigés par le comité, seroient adoptés » dans ces ecoles. »

» Que chaque cure seroit tenue de se procurer sans délai » un exemplaire du reglement et des tableaux. »

» Qu'il seroit fondé à Copenhague une école normale d'enseignement mutuel. »

» Que les enfans pourroient entrer dans les écoles pen- » dant toute l'année, sans être astreints à une époque » fixe, etc. etc. »

C'est à dater de cette ordonnance que l'on peut considérer l'enseignement mutuel comme établi en Danemarck. On doit applaudir à la sagesse du Roi, qui, dans cet arrêté, *permet*, mais n'*ordonne* pas l'adoption de la nouvelle méthode; car le bien qui se développe spontanément et par la force même des choses, est beaucoup mieux assuré que celui qui se fait par le secours des ordonnances.

Pendant l'année 1823, l'enseignement mutuel a fait des progrès rapides, et les succès ont surpassé toute attente. Nous avons dit que vers la fin de 1822, il avoit été introduit dans trente-cinq écoles, et que vingt-cinq autres étoient sur le point de l'adopter. On voit, par l'extrait d'un rapport présenté au Roi le 3 fevrier 1824, qu'à cette époque l'enseignement mutuel étoit organisé dans deux cent quarante-quatre écoles, et que deux cent vingt-huit autres avoient manifesté le désir de l'introduire. Les progrès n'ont pas été moindres pendant l'année 1824, et on peut dire que dans aucun autre pays ils n'ont été aussi satisfaisans. Le rapport fait en mars 1825, nous apprend qu'à la fin de 1824, six cents cinq écoles suivoient la nouvelle méthode, et que quatre cent douze écoles s'occupoient à l'organiser. De sorte que l'on peut compter maintenant en Danemarck

Digitized by Google

mille dix-sept écoles, où l'enseignement mutuel est en pleine activité.

Des résultats aussi beaux et aussi surprenans, doivent être attribués surtout à l'intérêt vif et soutenu que le Roi a témoigné pour la nouvelle méthode, aux encouragemens qu'il y a donnés, et aux sages mesures qui ont été prises pour sa propagation. S. A. le prince Christian Fréderic de Danemarck, s'est aussi prononcé en sa faveur, et l'a favorisée avec beaucoup de zèle. C'est même ce prince qui, le premier, a eu l'idée d'en faire l'essai pour les élémens du dessin, tentative qui a été suivie du plus heureux succès. Plusieurs personnages influens, soit par leur rang, soit par leur fortune, ont contribué aux progrès de l'enseignement mutuel. Sur les mille prêtres en fonction dans les quarante-deux prévôtés, cinq cent cinquante se sont déclarés pour la méthode, et en assurent le succès par leur surveillance active et par leurs sages conseils. Les évêques des diocèses de Vibourg et d'Aalbourg, MM. Block et Jansen, l'ont également appuyée de leur sanction.

L'école normale de Copenhague, pendant l'année 1824, a été visitée par deux cent cinquante-six personnes, dans le but spécial d'en étudier l'organisation. Parmi ces personnes on a remarqué avec plaisir des prêtres et des maîtres d'école de la Norvège, de la Suède et de la Russie.

La nouvelle méthode n'a été appliquée en général que pour l'enseignement de la lecture, de l'écriture, du calcul et de la géographie élémentaire. On voit cependant, par le rapport de Mr, d'Abrahamson, que dans plusieurs écoles, on a tenté avec succès de l'employer pour les élémens du dessin, la gymnastique, le chant, l'enseignement du français, de l'allemand et du danois. On a aussi fondé quelques écoles particulières pour faire travailler les jeunes filles à des ouvrages de main.

Digitized by Google

Mr. d'Abrahamson termine son rapport en récapitulant les avantages de l'enseignement mutuel, avantages que l'expérience confirme chaque jour. Il les énumere dans l'ordre suivant.

1. *Diminution du nombre des maîtres.* Un seul maître peut diriger une école trois ou quatre fois plus nombreuse qu'avec l'ancienne méthode.

2. *Economie dans le matériel.*

3. *Rapidité des progrès.* Cet avantage est généralement reconnu.

4. *Contentement des élèves.* Les enfans montrent en général un grand désir de fréquenter les écoles, et l'emulation constante qui anime également les maîtres et les écoliers, donne à ces derniers un goût très-vif pour l'étude.

5. *Progrès de la moralité.* L'ordre, l'application, l'attention, l'obeissance sont developpés sans cesse par la méthode; il en résulte une amélioration sensible dans la conduite et les mœurs.

Nous terminons ici notre extrait, en exprimant le désir que Mr. d'Abrahamson, continue à publier chaque année les heureux résultats dûs, en grande partie, à son zele actif et éclairé.

Digitized by Google

VOYAGES.

TRAVELS IN THE TIMANNEE, etc. Voyage dans l'Afrique occidentale, au travers des pays de Timanni, de Kouranko et de Soulima, par le Major Alexandre GORDON LAING. *Londres*; chez John Murray, Albermale-Street. 1825. 1. vol. in-8.°

(*Second extrait*).

LA longueur du pays de Timanni, de l'est à l'ouest, est à-peu-près de quatre-vingt dix milles ; sa largeur du nord au sud, est de cinquante-cinq milles. Il est borné à l'orient par le Kouranko, à l'occident par la colonie de Sierra-Leone, une partie du pays de Bullom, et l'océan, au nord par le pays de Limba et celui des Mandingos, et au midi par les pays de Kouranko et de Bullom. Le Timanni peut être considéré comme divisé en quatre districts gouvernés par des chefs qui prennent également le titre de rois. Le plus considérable de ces districts est celui que gouverne Ba Simera ; il l'emporte de beaucoup sur les autres par sa population, par ses productions naturelles, et par l'industrie de ses habitans. »

» Les Timannis ne paroissent pas avoir de costume particulier ; chacun s'habille comme il lui plaît, et adopte, suivant ses moyens, le costume de quelque nation voisine. La plupart des chefs portoient, comme les mandingues,

Digitized by Google

une chemise, des pantalons et un bonnet de drap bleu ou rouge. Mais ces vètemens sont regardés comme un grand luxe, et les gens du peuple se contentent de s'entourer le milieu du corps d'une pièce de drap grossier, ou d'une ceinture d'écorce. Les hommes aiment beaucoup à se parer la tête, les bras, le cou et la ceinture, de grains de verre et de corail.

Lorsqu'un homme veut se marier, il ne perd point son temps à faire la cour à sa future, ou à s'assurer de son consentement; il va droit aux parens avec une offrande de vin de palmier ou de rhum, et les informe de son intention. Si les parens trouvent le parti bon, ils l'engagent à revenir, et alors la négociation se termine par un nouveau présent de vin de palmier, de grains de verre et de quelques pièces de drap. On fixe le jour du mariage, et on informe la future du choix qui a été fait pour elle. Si les parens objectent au prétendant qu'il n'est pas assez riche, celui-ci se met ordinairement à travailler pour acquérir de quoi satisfaire à leurs demandes. Mais, si dans l'intervalle, il se présente quelque nouveau compétiteur, les parens ne se croient point liés envers le premier, dont l'espoir déçu n'est cependant presque jamais accompagné de chagrin. Les cérémonies de la noce n'ont rien de bien remarquable. On commence à danser à l'approche du soir, une décharge de mousqueterie annonce le moment où les époux se retirent, après quoi on se met à manger et à boire, au milieu des éclats d'une joie bruyante. Lorsque les nouveaux mariés sont riches, les réjouissances durent quelquefois plusieurs jours.

Les enterremens sont accompagnés de quelques cérémonies superstitieuses, par lesquelles on cherche à appaiser la colère des mauvais esprits. Pendant que j'étois à Ma Boung, une jeune fille mourut assez subitement. A l'instant de sa mort, une centaine de personnes qui s'étoient rassemblées,

Digitized by Google

se mirent à pousser des cris, et une troupe de femmes, dont quelques-unes battoient d'une sorte de petits tambours, se mirent à courir dans la ville, en s'emparant de tous les objets mobiles qui se trouvoient en dehors des maisons. J'ignore quelle est l'origine de ce privilège. Quelques heures après la mort de la jeune fille, les anciens et les grigris de l'endroit se réunirent dans la salle des *palavers*, et eurent une longue consultation sur les causes probables de cette mort. On chercha à savoir si personne n'avoit menacé la défunte pendant sa vie, et on émit le soupçon qu'elle avoit été tuée par sorcellerie. Si le commerce des esclaves n'avoit pas été supprimé dans le Timanni, à cause de la proximité de Sierra-Leone, il est probable que quelque malheureux auroit été vendu à cette occasion. Enfin, après trois jours de délibération, l'assemblée décida unanimément que la mort avoit été causée par le diable. Pendant les deux premières nuits, des troupes nombreuses parcoururent la ville en poussant des cris et en battant des mains, pour éloigner la colère des mauvais esprits. A la troisième nuit, qui fut celle de l'enterrement, on apporta dans les maisons des grigris, des présens considérables en drap, en riz, en cassade, et en vin de palmier, pour appaiser les esprits et obtenir d'eux qu'ils ne fissent plus périr personne. A minuit, cinq ou six personnages costumés d'une manière bizarre, vinrent enlever les présens, et annoncèrent que les esprits étoient satisfaits, et qu'aucun des habitans de la ville ne mourroit de long-temps. Alors on se mit à danser et à se réjouir jusqu'au jour.

On trouve dans les villes du Timanni, des maisons particulières destinées à la sépulture des rois ou chefs. Jamais on ne les ouvre, mais on laisse dans les murailles de petites fenêtres, par lesquelles on y introduit des mets préparés et du vin de palmier. Les Timannis sont persuadés

Digitized by Google

que les morts ont besoin de nourriture, quoiqu'ils n'aient plus rien de matériel. Ils pensent que les ames deviennent de bons ou de mauvais esprits, suivant la conduite qu'elles ont tenue pendant la vie.

Avant chaque repas les Timannis jettent à terre une petite portion de leurs alimens, comme une offrande aux morts. Cette coutume semble être commune à tous les peuples payens de cette partie de l'Afrique; on la retrouve chez les Fantis, les Achantis et d'autres nations de la Côte d'Or. A l'entrée de chaque ville, on voit toujours une petite maison remplie de coquillages, d'ossemens, de petites figures, et, qui est consacrée aux esprits. J'ai remarqué cet usage chez tous les peuples *Kafirs* (infidèles) que j'ai visités le long de la Côte d'Or et de la Côte des Dents, mais nulle part il n'est aussi répandu que chez les Timannis, où chaque maison a son esprit tutélaire.

Un des hommes de ma suite fut accusé par un Timanni d'avoir insulté au tombeau de son père. Il se défendit en protestant que rien n'avoit pu lui faire connoître qu'il se trouvoit près d'un tombeau, mais le Timanni insista pour obtenir une réparation, suivant la coutume du pays. Il demanda du rhum, et une pièce de drap, que je lui fis remettre sur-le-champ, pour éviter toute dispute. Le Timanni, voyant ma facilité à payer, exigea aussitôt que l'amende fût doublée, alléguant que le serviteur d'un homme blanc aussi riche pouvoit bien payer deux fois autant qu'un autre. Non-seulement je n'obtempérai point à sa demande, mais je repris sur-le-champ ce que j'avois donné, en observant que j'étois disposé à me conformer aux usages du pays, mais que je ne souffrirois aucune espèce d'exaction. Les chefs qui étoient juges de notre palaver se prononcèrent contre leur compatriote. Celui-ci se retira alors, s'en alla sacrifier à son esprit tutélaire, et le pria de tuer l'homme

Digitized by Google

qui avoit insulté à la sépulture de son père. Il prononça ensuite la formule suivante de malédiction, contre le prétendu coupable : « S'il mange, que ses alimens l'étouffent; s'il » marche, que les ronces le déchirent; s'il se baigne, que » les alligators le dévorent; s'il entre dans un canot, que » le fleuve l'engloutisse; et que jamais, jamais il ne revoie » Sierra-Leone. » Cette imprécation fut chantée sur un air très-pathétique, et accompagnée de gestes propres à exciter la pitié. L'impression que les chefs en reçurent les auroit probablement retournés contre moi, si un grigri ne s'étoit avancé pour déclarer que toute cette affaire avoit été inventée pour m'extorquer de l'argent, et qu'il savoit fort bien que jamais l'accusé ne s'étoit approché du tombeau qu'on le disoit avoir insulté..

Une singulière association, qui répand la terreur dans tout le pays, est celle des *Pourrah*, espèce de brigands dont le pouvoir surpasse celui même des chefs de district, et qui forment une espèce de tribunal secret, dont l'origine est maintenant inconnue. Il est probable que, dans le temps où le commercè des esclaves se faisoit avec une grande activité, et où les chefs cherchoient, par tous les moyens possibles, à s'emparer de leurs propres sujets pour les vendre, un certain nombre de ceux-ci se réfugièrent dans les bois, et finirent par y former une sorte de confédération indépendante. Quoiqu'il en soit, les Pourrah habitent dans des enceintes au milieu des bois. Si quelqu'un, qui n'est pas des leurs, s'en approche, il est aussitôt saisi, et disparoît pour toujours. Le petit nombre de ceux qui, pris par les Pourrah, ont été revus au bout de quelques années, étoient devenus eux-mêmes des Pourrah. On suppose que les autres sont emmenés dans de lointains pays et vendus comme esclaves. Les Pourrah ne se bornent pas à prendre ceux qui pénètrent dans leurs repaires, ils enlèvent souvent des voya-

Digitized by Google

geurs isolés, et quelquefois des caravanes entières, lorsqu'elles ne se sont pas mises sous leur protection. Un seul Pourrah suffit comme escorte; il se fait entendre de ses associés au moyen d'un petit sifflet suspendu à son cou. D'après le conseil de Bá Kouro, j'avois pris un Pourrah comme guide de Ma Boung à Ma Yasou; pendant la route nous entendimes dans les bois et assez près de nous, les cris des Pourrah, mais nous n'en aperçûmes aucun. Ils font souvent des irruptions dans les villes, au milieu de la nuit, et enlèvent tout ce qui leur tombe sous la main, les provisions, les habits, le bétail, les hommes, les femmes et les enfans. Dans ces occasions, les habitans s'enferment dans leurs maisons, jusqu'à ce que les pillards se soient éloignés. Pendant mon voyage, j'avois soin toutes les nuits de placer une sentinelle pour veiller sur nos bagages. Il arriva une fois que la ville où nous nous trouvions, fut envahie par les Pourrah, qui vinrent attaquer ma sentinelle. Celle-ci demeura ferme à son poste, et les tint à distance avec la bayonnette, après avoir donné l'alarme. J'accourus aussitôt, et les Pourrah, craignant d'attaquer un homme blanc, se retirèrent précipitamment. Ils étoient presque tous nus et sans armes; quelques-uns seulement avoient des couteaux.

La marque distinctive d'un Pourrah, consiste en deux lignes parallèles tatouées autour de la ceinture, et qui viennent, en se relevant vers la poitrine, se joindre au creux de l'estomac. Il y a parmi eux diverses gradations de rang, mais je n'ai pu obtenir aucun renseignement précis à ce sujet, parce que les Timannis ont une grande répugnance à en parler. Aucun chef n'ose tenir un palaver contre un Pourrah, de crainte de s'exposer au ressentiment de toute la communauté. De temps à autre ils ont de grandes assemblées, et tout le pays est alors dans un état de trouble et d'alarme. Ces assemblées ne sont point convoquées par des proclamations

proclamations publiques, mais par des signes figurés, dont les Pourrahs connoissent la signification, que l'on expose en divers endroits, et qui indiquent le lieu et le moment du rendez-vous général. Les palavers d'une grande importance, où il s'agit de disputes entre des villes rivales, ou de délits qui entraînent la peine de mort, sont toujours jugés par les Pourrahs, car les chefs des villes n'ont aucun pouvoir sur la vie de leurs sujets. Les Pourrahs sont donc réellement en possession de l'autorité souveraine dans le pays, et la nature, ainsi que le but de leur association, apporteront probablement de grands obstacles aux progrès de ce peuple vers la civilisation.» . . . .
. . . .

Le major Laing quitte Ma Boum, non sans mainte tracasserie de la part des chefs. Comme cette ville est en partie habitée par des Mandingues, notre voyageur en prend occasion de faire quelques remarques sur ce peuple.

« Les Mandingues sont un peuple adroit, rusé, et très-supérieur par l'intelligence à toutes les nations qui habitent l'Afrique occidentale depuis les frontières de Maroc jusqu'à l'extrémité méridionale. Il n'y a pas plus d'un siècle qu'ils ont émigré de Manding, pays situé près de Sego, à environ sept cents milles à l'est des côtes qu'ils occupent maintenant. Les premiers arrivans s'établirent dans le pays qui avoisine la Gambie, et plus tard des troupes détachées se portèrent de là au nord et au sud. Ils sont grands voyageurs, et maintenant on les trouve parcourant toute la partie de l'Afrique comprise entre Tanger et l'établissement américain du cap Mesurada. Le costume des Mandingues est simple, décent, et en général assez soigné. Il se compose d'un bonnet, d'une tunique, d'une paire de pantalons et de sandales. Le bonnet est de drap bleu ou rouge, de forme conique, et orné de broderies de diverses couleurs. La

Digitized by Google

tunique consiste simplement en une pièce d'étoffe bleue ou blanche, pliée en deux, avec une ouverture pour y passer la tête. Les côtés de cette espèce de manteau sont cousus ensemble jusqu'à la moitié de leur longueur, et de manière à laisser les bras parfaitement libres. Les pantalons sont attachés au moyen d'une ceinture. L'ampleur de cette partie du costume est une marque de distinction parmi les Mandingues, et l'expression de *kourté abusnati*, *larges pantalons*, est équivalente à celle d'*homme de haut rang*. J'ai vu un chef qui, d'une pièce d'étoffe de vingt aunes, s'étoit fait une seule paire de pantalons. Les femmes portent une sorte de tunique qui descend de la ceinture jusqu'au milieu de la jambe; elles se couvrent la tête, le cou et les épaules d'une espèce de schall qu'elles arrangent à leur fantaisie. Elles s'en servent aussi pour se cacher le visage lorsqu'elles boivent ou mangent en présence d'un homme.»

»Un Mandingue sort rarement de chez lui sans être armé de son fusil; il porte toujours un coutelas pendu à la cuisse droite, et qui lui sert à divers usages, comme de se frayer un chemin au travers des broussailles, de couper sa cassade, d'aider à dépécer un bœuf dans un repas de fête. Il y a quatre professions ou métiers chez les Mandingues, qu'on désigne par le nom commun de *nyimahalah*, et auxquels s'attache plus ou moins de considération. Sous ce dernier rapport ils se classent dans l'ordre suivant. Le *fino* ou orateur, le *djellé* ou ménestrel, le *guarange* ou cordonnier, et le *noomo* ou forgeron. Ceux qui exercent ces professions sont considérés comme étant d'un rang élevé, et ils jouissent de grands privilèges. Ils peuvent voyager dans tout le pays, même en temps de guerre, sans craindre d'être attaqués, et les étrangers de couleur noire sont toujours en sûreté sous leur protection. Les *djellé* célèbrent les hauts faits et les qualités des hommes puissans, et ils sont tou-

Digitized by Google

jours prêts à chanter hyperboliquement les louanges d'un chef ou d'un homme riche, qui donne quelque fête.»

»Il y a peu de distinctions de rang chez les Mandingues. Après le Roi, les prêtres et les interprêtes du Coran tiennent la première place. Viennent ensuite les chefs inférieurs, et les nyimahalahs, puis les hommes libres, et enfin les esclaves, qui sont divisés en deux classes. La première contient ceux qui sont nés dans le pays et qui ne peuvent pas être vendus sans leur consentement; la seconde se compose des prisonniers de guerre: ce sujet a été traité à fond par Mungo-Park.»

»Jamais on ne voit chez les Mandingues de vieillards dans le besoin. Un fils regarde comme son premier devoir d'assurer l'existence de son père, et, s'il a eu le malheur de le perdre, il cherche ordinairement quelque vieillard sans enfant pour lui offrir des secours. Je ne connois aucun peuple chez lequel la vieillesse soit aussi respectée. L'extérieur des Mandingues a quelque chose d'agréable; leurs traits sont réguliers, leur physionomie est ouverte; ils sont bien proportionnés et en général d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Leur éducation consiste à apprendre à lire et à écrire quelques passages du Coran, et à réciter quelques prières. Les enfans reçoivent ordinairement leur instruction dans les heures de la soirée après le coucher du soleil. Assis autour du feu ils répètent leurs leçons à haute voix, et écrivent avec un roseau sur une table blanche. Chaque écolier lit aussi vîte qu'il le peut, sans s'inquiéter de ses camarades, et le maître a l'oreille si exercée qu'il ne laisse passer aucune faute au milieu de cette confusion de voix.

Les Mandingues suivent la religion de Mahomet, mais sans s'astreindre rigoureusement à ses pratiques. Ils prient quatre fois par jour, et observent le jeune du Ramadan

Digitized by Google

tant que le soleil est au-dessus de l'horizon. Quand ils voient la nouvelle lune, ils prononcent une courte prière, en faisant du doigt un mouvement rotatoire. Ils tirent toute sorte de présages des phases de cet astre, et croient à l'efficacité des amulettes. Tous leurs palavers commencent et se terminent par une prière, et à la fin de chaque sentence, toute l'assemblée répète avec beaucoup d'onction *amena*, ou amen. »

Notre voyageur traverse successivement les villes de Kouloufa, de Simera, de Boundayia, de Kaniakouta, de Saducko, etc. etc., et arrive enfin à Kamato sur la frontière du pays des Soulimas. Cette partie du voyage n'offre rien d'assez intéressant pour nous y arrêter. En arrivant à Kamato le major Laing trouve tous les habitans poussant des cris et des gémissemens à cause de la mort d'un de leurs chefs qui venoit d'être tué à la guerre. Une attaque de fièvre le retient dans cette ville pendant cinq jours.

« Le 4 juin, comme je me disposois à me remettre en route, je vis arriver une troupe envoyée à ma rencontre par le Roi des Soulimas, qui avoit été instruit de mon approche. Cette députation me remit deux chevaux de la part du Roi. Un des hommes qui en faisoient partie m'avoit déjà vu au camp de Yarradi dans le pays des Mandingues; en me reconnoissant, il se mit à faire des sauts de joie et s'écria: « C'est vrai, c'est vrai; c'est l'homme blanc » du côté de l'eau; c'est l'homme blanc qui a promis à » Yarradi de venir dans le pays des Soulimas, et qui a » tenu parole. » Tous m'engagèrent à partir le lendemain, ce que je fis après en avoir obtenu la permission du chef. »

» Le pays de Kouranko, que je n'avois fait que longer, et que j'allois quitter pour quelque temps, est fort étendu, mais peu puissant, parce qu'il se divise en une foule de petits Etats séparés. Il est borné à l'ouest par les pays de

Digitized by Google

Boullom, de Limba et de Timanni, au nord par ceux de Limba, de Tamisso et de Soulima, à l'est par le Kissi, le fleuve Niger et des contrées encore inconnues; enfin, au midi par les pays qui touchent à la mer. La capitale de la partie sud-ouest du Kouranko est Simera, celle du nord-ouest est Kolakonka, où réside le Roi actuel Ballansama, le chef le plus puissant des pays intermédiaires entre le Kouranko et Sierra-Leone, car son pouvoir s'étend jusqu'aux rives du Niger. Les limites du royaume de Kouranko du côté de l'est, sont probablement très-éloignées; les habitans de la partie que je traversai affirmoient qu'on ne pouvoit les atteindre que dans trente jours de marche. Cette assertion est cependant dépourvue de toute espèce de preuves, car je ne trouvai pas un seul homme qui eût voyagé chez ses compatriotes de l'est. Ceux-ci paroissent inspirer une grande terreur, on les dépeint comme des sauvages qui ne portent point de vêtemens, et qui se distinguent par leur férocité. »

»Les Kourankos se rapprochent beaucoup des Mandingues par leur langage et leur costume, mais ils ne sont ni d'une aussi belle race, ni aussi intelligens; ils ne suivent pas non plus la religion du prophête et leurs croyances ressemblent à celles des Timannis. Ils ont une confiance illimitée en leurs Grigris, et ils leur consacrent aussi des maisons particulières à l'entrée des villes. A l'exception d'un petit nombre de termes corrompus, leur langue est la même que celle des Mandingues, et les habitans des deux pays s'entendent facilement. Leur costume est aussi à-peu-près le même; ils y employent une étoffe de coton qui se fabrique dans le pays, et qui se teint au moyen de l'indigo ou de l'écorce de l'arbre *neta*, qui fournit une couleur jaune. Le costume des femmes se rapproche davantage de celui des Timannis. Elles arrangent leurs cheveux avec beaucoup de

soin, et les ornent de grains de corail et de grelots. Les Kourankos liment leurs dents de manière à les rendre pointues, et ils se tatouent le dos et la poitrine de figures très-variées. Les femmes filent le coton au moyen d'une quenouille et d'un fuseau, et les hommes savent le tisser. L'étoffe qu'ils fabriquent n'a pas plus de neuf pouces de largeur, et ils peuvent en faire jusqu'à cinq aunes dans un seul jour. »

» On vit à très-bon marché dans le Kouranko. Un voyageur qui a des grains de verre pour la valeur de cinq schellings, peut se procurer en échange du riz pour un mois. Quoique, au dire des habitans, je vécusse comme un prince, toute ma dépense ne se montoit qu'à quatre pences par jour, ou dix schellings par mois. Les principales productions végétales du pays sont le ris, le plantin, le yam, la cassade, etc. On met beaucoup de soins à la culture de cette dernière racine. Les Kourankos cultivent beaucoup plus de terrain que les Timannis, et sont, sous tous les rapports, plus intelligens et plus industrieux. Chaque maison a un petit jardin bien enclos, dans lequel on fait croître des légumes, de petits oignons et une sorte d'herbe appelée *tankara*, qui séchée et pilée, remplace le tabac. Les Kourankos sont grands fumeurs; ils font usage de pipes longues de cinq pieds, dont les têtes, faites en terre brûlée, ont trois pouces de longueur sur un de largeur. »

» Tous les Africains parlent avec une grande facilité, mais les *Fihos*, ou orateurs, qu'on trouve également chez les Mandingues, les Foules, et les Kourankos, sont particulièrement renommés pour leur éloquence. Ils peuvent parler pendant des heures entières, en sachant captiver l'attention de leurs auditeurs sans les fatiguer. Leur éloquence ne consiste pas en phrases élégantes et bien tournées, elle se compose d'expressions familières, de comparaisons frappantes,

Digitized by Google

de saillies d'esprit, toujours accompagnées de gestes animés et quelquefois véhémens.»

»Les Kourankos ensevelissent les morts un jour après leur décès, et passent la nuit des funérailles à danser, en brandissant dans les deux mains des lances ou de petites haches. Si le mort est une personne de haut rang, on loue des musiciens et des pleureurs, on tue des bœufs et des moutons, et les solennités bruyantes durent pendant plusieurs jours. Ils n'ont point de culte extérieur, mais ils croyent à l'existence de la Divinité. Leurs lois sont simples et en petit nombre. Le meurtre est le seul crime qui soit puni de mort, et le coupable peut même échapper à cette peine, s'il a assez de fortune pour satisfaire aux demandes des parens du mort. Ils regardent ces derniers comme les seuls intéressés dans la chose, et n'ont aucune idée d'une faute commise envers la société toute entière. Si quelqu'un tue un esclave, le propriétaire ne peut en réclamer que la valeur, et si le coupable est hors d'état de s'acquitter, il est vendu lui-même comme esclave.»

»La danse est un des amusemens favoris des Kourankos, mais les danseurs de profession brillent plus par l'agilité que par la grâce. Dans les grandes fêtes, on commence à danser après le coucher du soleil. Les musiciens se placent au centre de la troupe, qui tourne en dansant autour d'eux, et sans interruption. J'ai vu une de ces danses durer ainsi pendant deux jours et trois nuits, ceux qui quittoient étant toujours et sur le champ remplacés par de nouveaux arrivans.»

»Ces observations que j'ai faites moi-même, sont tout ce que je puis dire sur le pays de Kouranko. L'ignorance des habitans en ce qui concerne leur histoire, m'empêcha de rien apprendre sur ce sujet.»

Digitized by Google

Dans un troisième et dernier extrait, nous suivrons notre voyageur jusqu'à Falaba, où sa narration devient de plus en plus intéressante.

(La suite à un prochain Cahier.)

VOYAGES DANS LES DÉPARTEMENS FORMÉS DE L'ANCIENNE PROVINCE DE LANGUEDOC, par RENAUD DE VILBACK, Chevalier de St. Louis, Officier de la Legion d'Honneur. Avec six planches géographiques et vingt dessins lithographiés. 1. vol. in-8.° de 517 pag. *Paris* 1825, chez Delaunay, Libraire.

CET ouvrage est un de ceux que l'on doit désirer voir se multiplier en France. Une grande partie de ce beau pays est encore très-mal connue sous les rapports de la statistique, des mœurs populaires, des langues, et même de la géographie et de l'histoire. Il ne faut pas s'en étonner: nous avons une disposition naturelle à nous intéresser vivement à tout ce qui est loin de nous, et à négliger ce qui nous touche de plus près. On voit souvent, ainsi que l'observe Mr. de Vilback, des hommes qui savent à fond l'histoire de la Grèce et de Rome, et qui ignorent celle de leur pays. «Tel connoît, dit-il,» les mœurs des Spartiates ou des premiers Romains, le nom et la position de toutes les bourgades de l'Attique ou du Samnium, qui n'a aucune idée des usages de son voisin, aucune con-

Digitized by Google

noissance des villes de sa province. Quelques auteurs ont cherché à remplir cette lacune pour la France, mais leurs travaux ont été partiels ; ils ont manqué, les uns de concision ou d'étendue, les autres de notions exactes, et malgré quelques ouvrages estimables, c'est encore presque exclusivement dans une foule de prolixes historiens, de voyageurs mal instruits, de lourdes statistiques, qu'il faut démêler l'histoire et la géographie de la France. »

L'auteur a écrit son livre en homme d'esprit ; tout en faisant un ouvrage utile, il a su éviter la sécheresse d'une statistique. Il a compris que la science géographique n'est pas une simple nomenclature des lieux, mais qu'il faut y rattacher les mœurs, les usages, la physionomie des peuples qui les habitent. Si nous avions un reproche à lui faire, ce seroit de n'avoir pas mis assez d'unité dans son travail. Il a cru devoir séparer l'histoire du Languedoc de la description du pays, et il en a donné une esquisse qui occupe la première moitié du volume. Cependant il revient fréquemment dans la seconde partie, à l'histoire des lieux qu'il décrit, et la narration du voyage est souvent interrompue par des épisodes qui auroient été mieux placés dans la première section. Il en résulte parfois un peu de confusion, que l'auteur auroit peut-être évitée en amalgamant ses divers matériaux d'une manière plus intime, ou en les séparant tout-à-fait.

Quelques citations donneront une idée de l'ouvrage et de la manière de l'auteur. Nous commencerons par la description de Montpellier.

« Montpellier est bâti sur une mine de mercure vierge. On le trouve renfermé dans une couche d'argile, et d'une terre grise qui blanchit en se desséchant ; il y paroît sous la forme de veines cylindriques très-fines, dont les ramifications s'étendent en différens sens ; il est contenu dans ces

Digitized by Google

veines comme dans des tuyaux d'une matière grisâtre; cette croûte de mercure a même assez de consistance pour qu'on puisse en détacher des rameaux entiers, sans que le mercure s'échappe. Cette mine a été reconnue en plusieurs endroits et à différentes profondeurs. Telle est du moins l'opinion de Sauvages, de Gensanne, d'Amoreux, de Gouan, de Poitevin et de plusieurs autres savans. La chose vaudroit la peine d'être sérieusement examinée. »

»Les carrières contenant des coquillages et débris d'animaux marins, sont trop abondantes aux environs de Montpellier, pour qu'on puisse douter que la mer en ait couvert le territoire; mais les attérissemens formés par le Rhône sont-ils bien la seule cause du retrait de la mer? A quelle prodigieuse antiquité remonteroit la formation de ce terrain, puisque ces attérissemens n'ont, depuis deux mille ans, apporté que des changemens presque inappréciables sur nos côtes. On doit remarquer que les sables et les graviers du Rhône sont tous portés à l'ouest de son embouchure, et tandis que le port de Marseille est le même que du temps des Phocéens, tous les ports, depuis le Rhône jusques et compris Barcelone, sont sujets à être ensablés. Cette différence est produite, dit-on, par le courant qui pénètre par le détroit de Gibraltar, va de l'ouest à l'est sur les côtes d'Afrique, reçoit de nouvelles forces du courant des Dardanelles, et fait le tour de la Méditerranée en allant de l'est à l'ouest sur les côtes d'Europe. L'existence de cette dernière partie du courant, est mise hors de doute par de nombreuses observations faites aux îles Ioniennes, dans l'Adriatique, dans le golfe de Gênes, et par les attérissemens du Rhône. »

»Le célèbre agronome anglais, Arthur Young, s'exprime ainsi dans son voyage en France: « J'approche de Montpellier; les environs, pendant plus d'une lieue, sont délicieux

Digitized by Google

et mieux ornés que ce que j'ai vu jusqu'ici en France; des maisons de plaisance bien bâties, propres et agréables, avec toute l'apparence d'appartenir à de riches propriétaires, couvrent la campagne; ce sont en général de jolis bâtimens carrés, dont quelques-uns sont grands. »

« Montpellier, qui a plutôt l'air d'une grande capitale que d'une ville de province, couvre une colline qui s'enfle considérablement à la vue; mais en entrant dans la ville, on se trouve furieusement trompé: on y trouve des rues étroites, tortueuses, des maisons mal bâties, mais remplies de monde et vivantes......... Le grand objet à voir pour un étranger est la promenade ou place, car elle partage de l'une et de l'autre, appelée le Peyrou. Il y a un aqueduc magnifique sur deux arches pour conduire l'eau à la ville, d'une colline à une distance considérable; ouvrage fort noble; un château d'eau la reçoit dans un bassin circulaire, d'où elle tombe dans un réservoir extérieur. Le tout est un beau carré considérablement plus élevé que tous les environs, entouré d'une balustrade et d'autres décorations murales. Il y a un air de grandeur et de véritable magnificence dans cet ouvrage utile, qui m'a plus frappé que tout ce que j'ai vu à Versailles. La perspective est aussi singulièrement belle. Au midi, l'œil s'égare avec délices sur une riche vallée parsemée de maisons de campagne, et terminée par la mer; au nord, c'est une suite de collines cultivées. D'un côté, la vaste chaîne des Pyrénées s'étend jusqu'à ce qu'elle se perde dans le lointain; de l'autre, les neiges éternelles des Alpes percent les nuages. Le tout forme la perspective la plus sublime que l'on puisse imaginer, quand un ciel bien clair rapproche tous ces objets. »

» Malgré les froids et les chaleurs extraordinaires éprouvés à Montpellier à de longs intervalles, son climat est peut-être le plus beau de France: l'air y est plus pur, les

Digitized by Google

chaleurs moins étouffantes qu'à Marseille ; la bise ou tramontana est bien moins terrible que le mistral de Provence et le cers de Narbonne ; enfin le fléau des cousins qui infestent les côtes de la Méditerranée, y est moins sensible que partout ailleurs. Le nord-ouest, qui porte le nom de magistral, est frais, agréable ; c'est le véritable zéphir de Montpellier : les vents marins, au contraire, ont, comme dans tout le midi, quelque analogie avec le sirocco de Naples ; ils jettent dans la langueur et dans l'abattement. Il faut en excepter le garbin ou paresseux, brise de mer périodique, qui se lève ordinairement pendant l'été sur les dix heures du matin, est dans sa plus grande force à deux heures après-midi, et cesse vers les cinq heures du soir. Cette brise tempère beaucoup la chaleur. Une série de trente-deux années d'observations donne soixante et seize centimètres pour quantité moyenne de pluie annuelle. Ce terme moyen est de cinquante-trois centimètres à Paris, et cependant le nombre des jours pluvieux ne s'élève pas à plus de quarante à Montpellier, si l'on ne veut mettre à ce rang les jours à-peu-près aussi nombreux, dans lesquels il tombe une légère bruine, quelques gouttes d'eau, mais qui restent sereins pendant la presque totalité des vingt-quatre heures. On sent que les orages doivent être d'une force extrême. Les mêmes observations porteroient à croire que la quantité d'eau de pluie diminue ; ce changement est attribué aux défrichemens, à la destruction des bois.»

La description de la grotte des fées, *Baouma de las Doumaïselas*, aussi appelée *grotte de Ganges*, que l'auteur a extraite de Marsollier, est si intéressante, qu'on nous saura gré de la placer ici.

«On a beaucoup cité ces antres souterrains connus sous le nom de grottes ou baumes ; on a même pénétré dans

Digitized by Google

le sein de plusieurs ; mais souvent les difficultés qui accompagnent ces voyages, ont refroidi la curiosité des observateurs instruits, et l'on s'est contenté de voir celles dont l'accès étoit le plus facile. Cependant on a remarqué que les plus belles étoient précisément celles où l'on arrivoit avec le plus de peine, où l'on descendoit avec le plus de dangers. »

» Nous nous mimes en marche le mercredi 7 juin 1780, pour cette expédition souterraine. Nous n'eumes d'abord que de la fatigue ; il faut gravir, car on ne peut pas dire monter, pendant près de trois quarts d'heure. Le soleil, la reverbération des roches, les sentiers tracés seulement par les pieds des chèvres, les cailloux qui roulent, les flambeaux, les cordes, les provisions (chacun en porte sa part), tout cela ajoute encore à la difficulté de la marche. »

» Au milieu de la montagne, on s'arrête au mas de la Coste.... Sur le haut du roc s'élève un petit bois de chêne vert, qui offre un ombrage agréable, et protège de son ombre mystérieuse l'ouverture de la caverne. »

» Elle présente la figure d'un entonnoir ; le haut peut avoir vingt pieds de diamètre, et sa profondeur peut être de trente pieds. Cette ouverture est tapissée délicieusement par des arbres, des plantes, des vignes sauvages avec leurs raisins, et semble vouloir faire regretter l'aspect de la nature qu'on va quitter pour s'enfoncer dans de sombres abîmes. »

» Une corde tendue et accrochée à un rocher, nous permit de descendre en nous y tenant fortement, jusqu'à l'endroit où l'on fit tomber une échelle de corde qui se trouva assez solidement établie. Cette difficulté vaincue, nous nous sommes trouvés à l'entrée de la première salle ; cette entrée

Digitized by Google

va en descendant ; elle est couverte de capillaires. A droite est une espèce d'antre qui ne mène pas loin. »

»En face se voient de magnifiques piliers, ayant la forme de palmiers alignés, et formant galeries ; ces piliers peuvent avoir trente pieds de haut...... »

» C'est dans cette première salle, séparée en deux par ces piliers, que l'on allume des feux, que l'on déjeûne, et que l'on renonce pour long-temps à la clarté du jour.»

» On entre dans la seconde salle par un passage fort étroit, où le corps ne peut passer que de côté....»

» Cette seconde salle est immense : vous voyez surtout, à gauche en montant, un rideau d'une hauteur qu'on ne peut mesurer, parsemé de brillans, plissé avec grâce, et touchant la terre de sa pointe, comme s'il avoit été drapé par le plus habile artiste ;... des cascades pétrifiées, blanches comme l'émail, d'autres jaunâtres, qui semblent tomber sur vous en vagues amoncelées ; plusieurs colonnes, les unes tronquées, d'autres en obélisques ; la voûte chargée de festons et de lances ; les unes transparentes comme du verre, les autres blanches comme de l'albâtre ; des cristaux, des diamans, de la porcelaine, assemblage riche et bizarre, qui contribue à retracer ces fictions, amusemens de notre enfance. »

»En continuant sur la gauche, on passe dans une troisième salle assez large, et surtout fort longue ; sa forme est celle d'une galerie tournante ; on y marche assez long-temps ; on s'arrête pour entrer sous une petite voûte très-écrasée, où l'on ne peut marcher que courbé ; on appelle cela le four, à cause de sa forme ronde et basse ; ce four a deux issues. Les congélations y sont blanches, grainues, et ressemblent, à s'y méprendre, à des dragées de toutes sortes de formes..... »

Digitized by Google

»On laisse sur la droite un second four moins curieux, et on entre dans une salle assez grande, où l'on ne voit que des rochers renversés, brisés, roulés, suspendus, qui annoncent des convulsions violentes dans le sein de la terre. Tout est triste et lugubre. Nous arrivames enfin à l'endroit où Mr. Lonjon avoit fait jouer la mine. »

»Le passage est étroit; l'on ne peut y entrer qu'en rampant. Ce trou conduit à une petite pièce où peuvent se réunir une douzaine de personnes. »

» Derrière trois piliers se trouve un réservoir dont l'eau étoit sale et bourbeuse; une quantité prodigieuse de chauves-souris habitoit avec nous ce petit espace. Contre les rochers nous observames plusieurs cristallisations sous la forme de plantes; elles étoient blanches, brillantes, et contrastoient merveilleusement avec le fond noir sur lequel elles étoient appliquées. Cette salle étoit ouverte par le côté opposé à celui où nous étions entrés. L'on n'apercevoit devant soi qu'un espace dont l'œil ne pouvoit mesurer les dimensions, et, pour y parvenir, aucune espèce de route qu'un rocher à pic de cinquante pieds; c'étoit là le premier escalier par où il falloit descendre. L'échelle de cordes est déployée, accrochée à une stalactite; on s'encourage, on regarde, on recule; un précipice terrible s'offroit de tous côtés. Une pierre jetée mettoit un temps considérable à descendre; on l'entendoit ensuite sauter et rouler de rochers en rochers; puis on ne l'entendoit plus. Une seule distraction, un étourdissement, pouvoit décider de la vie de l'observateur.... »

» Un paysan de Ganges, aussi adroit que courageux, est le premier qui se hasarde. Mr. Brunet le suit. On n'apercevoit plus, au bout de trois toises, celui qui descendoit; le temps qu'il y mettoit paroissoit énorme. Le rocher cessoit tout-à-coup à vingt pieds, et l'échelle, sans sou-

Digitized by Google

tien, vacilloit et tournoit sur elle-même. Le silence profond, la foible lueur qui diminuoit l'obscurité sans la dissiper, l'effroi que cause cette solitude profonde, le bruit inquiétant de quelques stalactites brisées qui tomboient de la voûte et rouloient de rochers en rochers; tout contribuoit à donner à notre voyage un air imposant, qui tenoit de l'aventure. Il est possible que l'âme s'exagère ses propres sensations, mais je rends celles que nous éprouvions alors, et nous nous le sommes avoués plusieurs fois depuis. »

Marsollier peint ici la cruelle situation où le plaça l'espèce d'évanouissement qui le prit à moitié de l'échelle.

« Nous promenames nos regards sur un espace immense, enrichi, couvert de stalactites et de stalagmites de toutes les formes, d'une blancheur éblouissante; mais il y avoit encore plus de cinquante pieds jusqu'en bas. Des rochers escarpés, unis, où le pied ne pouvoit se soutenir, où la main ne pouvoit s'accrocher, ne laissoient entrevoir qu'une mort certaine au téméraire qui voudroit se hasarder à descendre.... Enfin, nous nous décidames, quoiqu'à regret, à remonter cette fatale échelle. »

Marsollier décrit une autre petite grotte sur le chemin de St. Bausile à Ganges, puis les préparatifs d'une nouvelle expédition.

» Le Pas-du-Diable se présenta; c'étoit l'endroit où nous avions été arrêtés, et que nous avions ainsi nommé, à cause du danger qu'il offre; en effet, malgré tout le travail qu'on y avoit pu faire, ce passage n'avoit que la place du pied. Un rocher qui avance gêne les genoux pour enjamber; un précipice est derrière; il faut marcher de côté sur ce plan incliné, les pieds tout-à-fait en dehors. Nous n'y avons jamais vu passer les autres sans effroi. »

» Cette difficulté surmontée, on admiroit un pilier transparent

Digitized by Google

parent de vingt-cinq pieds de haut, blanc comme l'albâtre, tout formé de choux-fleurs, posés les uns sur les autres, en diminuant toujours et formant pyramide; là un nouvel obstacle nous attendoit, il falloit descendre; le plan étoit incliné, l'échelle ne pouvoit servir; un précipice etoit en bas, le terrain étoit glissant; il s'agissoit de tomber très-droit, sans cela on risquoit de se perdre dans un trou profond, ou de se briser contre des rochers........ On fit couler en bas une pièce de bois pour alonger le terrain, et c'étoit sur ce seul appui qu'il falloit se laisser glisser directement, en se tenant par la main gauche à une corde à laquelle on s'accrochoit de son mieux........ Arrivé sur cette pièce de bois, une stalactite brisée, d'un pied de diamètre, est l'endroit sur lequel on peut commencer à se croire en sûreté......... »

» De ce pilier on descend enfin sur une place solide où l'on peut marcher, sinon avec aisance, du moins avec sûreté; chaque pas attiroit un nouvel éloge. »

» Un autel, blanc comme la plus belle porcelaine, haut de trois pieds, d'un ovale parfait, avec des marches régulières, fut le premier objet qui nous frappa. La table de cet autel est d'un émail éblouissant, en feuilles posées les unes sur les autres comme des feuilles d'artichaut. »

» Plus loin sont quatre colonnes torses, jaunâtres, mais transparentes en plusieurs endroits, malgré leur grosseur; quatre hommes ne peuvent les embrasser. Leur hauteur ne peut s'apprécier; nous avons supposé qu'elles touchoient la voûte; cependant nous n'avons pu nous en assurer. »

» La salle est grande comme la moitié de Ganges. Nos yeux ne pouvoient en mesurer l'élévation ni la profondeur, nous apercevions des cavités où l'industrie humaine ne pouvoit nous faire pénétrer. Assis sur cet autel, nous étions entourés

d'une quantité si prodigieuse d'objets, qu'elle nous plongeoit dans une admiration muette et stupide; entr'autres, un obélisque aussi haut qu'un clocher, terminé en aiguille, parfaitement rond, de couleur roussâtre, ciselé dans toute son élévation et dans les proportions les plus exactes; des masses aussi grosses que des églises, tantôt en forme de cascades, tantôt imitant des nuages; des piliers brisés en toutes directions et couverts d'un émail en ramifications; des choux-fleur, des dragées, tout ce que le hasard peut offrir de combinaisons bizarres et variées....... »

» Une des merveilles de cette grotte est une statue colossale posée sur un pied d'estal, représentant une femme qui tient deux enfans. Ce morceau seroit digne du plus grand souverain de l'Europe, si, hors de la place où il est, il conservoit la forme que nous lui avons trouvée très-distinctement et sans nous faire la moindre illusion. »

» Partout des franges, des rideaux, des enduits d'émail et de cristal, des dentelles, des rubans si délicatement travaillés, qu'il faut savoir que jamais l'homme n'a pénétré dans ces régions, pour croire que ce n'est pas un ouvrage de l'artiste le plus habile. »

» Cette salle est ronde; on pourroit la comparer à une basilique entourée de chapelles plus ou moins élevées. Le milieu est un dôme dont on ne peut déterminer l'élévation, et nous avons évalué, par ce que nous avions descendu, qu'elle étoit d'environ cinquante toises........ »

» De toutes parts nous apercevions l'échelle de corde; et descendus au plus bas, ce qui ne se fit encore qu'avec des cordes passées sous les bras et beaucoup de peine, nous n'osions regarder l'endroit par où il falloit remonter, tant la distance nous paroissoit énorme et la hauteur effrayante....»

» Les flambeaux qui finissoient nous avertirent de partir;

ce fut à regret. Qu'on ne croie pas ceci le langage de l'enthousiasme, nous osons l'assurer : on peut y passer un jour entier sans avoir le temps de tout voir. La description de la grotte d'Antiparos, qu'on a crue fabuleuse dans Mr. de Tournefort, et qui n'est qu'exagérée d'après les voyages intéressans de Mr. le comte de Gouffier, est une foible image de la grotte de Ganges........ ».

» Le chemin pour remonter est beaucoup facile ; d'ailleurs, à présent, les fiches de fer sont posées. Avec une échelle de cordes bien faite, d'autres cordes encore pour les endroits difficiles, on peut sans crainte pénétrer partout. Je crois bien qu'on peut trouver dans le sein de la terre une grotte aussi belle ; mais je suis persuadé qu'il est impossible d'en trouver une qui la surpasse. C'est le seul motif qui m'a engagé à publier cette description, dont je garantis l'exactitude et l'authenticité. »

Un des morceaux les plus piquans de l'ouvrage est celui qui traite des mœurs et du caractère des habitans de St. George. Ce morceau terminera notre extrait.

« L'humeur braconnière est l'un des traits caractéristiques des habitans du Languedoc, et particulièrement de l'Hérault. Les enfans même font la guerre aux petits oiseaux et n'épargnent pas les hirondelles. Il résulte de cette fureur générale de chasse une diminution sensible de gibier, l'accroissement du nombre des cousins et des autres insectes, et des querelles, des animosités fâcheuses, causées par les dévastations des chasseurs ou par la mort de leurs chiens, le propriétaire des vignes étant obligé, pour les défendre, d'y répandre du poison. Si vous voulez connoître les chasseurs les plus adroits, comme les plus intrépides du département, suivez-nous dans notre excursion à St. George, qui n'est éloigné que de quatre mille cinq cents toises. Je saisirai l'occasion de faire connoître une maison, un village et quel-

Digitized by Google

ques-uns des traits qui distinguent les habitans des environs de Montpellier. Nous sortons par le faubourg de St. Guillien. La route monte parallèlement à l'aqueduc du Peyrou, sur la hauteur du réservoir. Elle est bordée de maisons de campagne; celle de la Piscine, à gauche, est la seule remarquable. L'habitation est élégante, les arbres sont beaux, mais l'eau manque dans cette propriété malgré son nom. »

» A douze ou quinze cents toises de Montpellier est le village de Celleneuve (*Célanova*), regardé comme un faubourg de Montpellier. On lisoit autrefois sur une pierre du cœur de l'église de Ste. Croix une inscription latine, dont voici la traduction :

« Le très-glorieux seigneur empereur Charles, pour consacrer le souvenir de la victoire qu'il a remportée sur les
» Sarrasins le jour de l'exaltation de la Ste. Croix, dans
» ce lieu et dans le territoire de Juviniac, fit construire
» cette église que son fils Louis, par les ordres de la divine Providence, empereur auguste, a donnée près de
» la fontaine d'Agricola, aux moines du monastère d'Aniane,
» également élevé par les soins de son auguste père, pour
» qu'ils puissent, dans cette Cella, vivre sans trouble et
» se consacrer librement à Dieu et à leur règle. »

» On longe à gauche un jardin bien ombragé; la route descend à la Mosson (*la Mouissou*). Sur les bords de la rivière sont les débris d'un château d'une grande magnificence. L'avenue du pont est tournante et resserrée par les bâtimens et par un moulin. Le pont, quoique élargi il y a vingt ans, est encore étroit et peu agréable. Sur l'autre rive sont deux maisons modernes, au haut d'une petite montée bien roide, une église ruinée, voilà Juviniac. En 610, le duc Bulgaran, gouverneur de Septimanie, enleva le château de Jubiniacum, que Récarède avoit cédé à Brunehaut. Les

Digitized by Google

uns y voient Juviniac ; les autres Gignac ; et je crois que cela vous importe peu. »

» Nous quittons la route de Lodève, et nous traversons, au bout d'un quart de lieue, le ruisseau, presque toujours à sec, qui sépare les territoires de Celleneuve et de St. George d'Orques (*s'en Chordi*). Le *ch* languedocien est le médium du *ch* et du *j* français. C'est le *c* ita en

» On ne parle ni d'un petit fait d'armes des guerres de religion, ni des poésies médiocres d'un sieur de Griffy, seigneur de St. George ; c'est à ses vins rouges que ce village doit sa célébrité ; il en auroit bien davantage, si l'on ne vendoit, sous ce nom, trois ou quatre cent mille hectolitres de vin, au lieu de quatre-vingt mille qu'il en recueille. Les collines qui l'environnent sont couvertes de vignes et d'oliviers, à-peu-près les seules productions du pays. Les champs nourriroient à peine la sixième partie des habitans. Une couche épaisse de débris calcaires et de cailloux roulés, dérobe presque partout à la vue la terre végétale. Quelques châtaigniers, quelques figuiers dans les vignes, quelques chênes verts sur les bords des chemins, se mêlent à peine au vert grisâtre des oliviers. Le blé, les figues, les châtaignes, l'huile et surtout le vin de St. George, sont éminemment supérieurs à ceux des communes voisines ; mais, par une sorte de compensation, toutes ces productions y sont moins abondantes, et St. George manque d'eau. Un seul puits en fournit à ses habitans ; encore tarit-il dans les sécheresses, si fréquentes dans le pays. Il faut alors avoir recours à une fontaine située à plus d'une demi-lieue, et hors de la commune. »

» Une rue étroite et horriblement pavée conduit en circulant au pied de la place publique, ombragée de quelques acacias. Sur l'un des côtés de la place est le château, dont le nom seul indique l'origine ; dix maisons du village sont préférables. »

Digitized by Google

» La place du château sert de salle de danse le jour de la fête locale et dans les circonstances extraordinaires. L'aigre haut-bois et le bruyant tambourin composent l'orchestre. La gaîté la plus vive présidoit autrefois à la fête, et l'on ne voyoit pas sans intérêt l'élégant de la ville danser avec la paysanne réjouie, la délicate demoiselle avec le vigoureux habitant des champs; mais le luxe a pénétré partout. Le paysan, devenu riche, a voulu sauter au son du violon. Il a laissé le haut-bois à la foule, et malgré les sages remontrances des vieillards, St. George a vu se former une aristocratie de danse. Le plaisir est plébéien, les prétentions le tuent; tel s'amusoit sur la place, qui s'ennuie dans le rustique salon. L'habitant de la ville étoit à la campagne, il se croit au cabaret. »

» Une autre place est devant l'église; elle se nomme le Jeu-de-Ballon. L'ormeau de Sully s'y voit encore. Ce n'est plus sous son feuillage, mais près de son tronc décharné que se réunissent les vieillards. Il est encore témoin des danses du dimanche qui se font au bruit du tambour. Les habitans de St. George sont adroits aux jeu de la peaume, du ballon et du mail. Les deux premiers ont lieu sur la place de l'église, le mail dans les chemins. Les parties sont quelquefois très-chères, surtout quand elles sont le résultat de défis avec les villages voisins; les vaincus sont de plus assez souvent chansonnés. »

» Chaque famille a son banc dans l'église, et l'ordre dans lequel ils sont placés ne seroit pas interverti sans danger. Une des plus grandes contradictions de l'esprit humain, et certes elles sont nombreuses, est cette vanité, cet orgueil qui poursuit les chrétiens jusque dans les temples de l'Homme Dieu. »

» Les habitans de St. George ne sont pas superstitieux. Leur caractère indépendant les rend difficiles à gouverner;

Digitized by Google

peu d'ecclésiastiques se plaisent dans cette cure. Elle es souvent vacante ; mais les offices ne se célèbrent pas avec moins de régularité : les mêmes heures voient toujours les habitans réunis dans l'église ; les chants y sont les mêmes ; le prêtre seul manque à la cérémonie. La maison dans laquelle nous étions invités, a une porte cochère à l'extrémité d'un passage étroit où ne pourroit arriver la plus petite carriole. Sur le derrière, et donnant dans les champs, est une autre porte pour faire entrer les charettes. La cour est petite ; elle contient un hangard, une citerne, un creux à fumier. Deux marches de deux pieds de haut chacune, au-dessus desquelles est une fenêtre en demi-cercle, indiquent la cuve en pierre où fermente le vin. Elle fait partie de la cave, et communique à l'écurie, habitée par les deux mules de la charette, et par le cheval, qui tantôt les aide et tantôt porte son maître à la ville. L'escalier, comme dans presque toutes les maisons du village, est en dehors et conduit à une petite terrasse, espèce d'antichambre découverte. La porte d'entrée est basse ; au-dessus est l'ouverture du grenier à foin. »

» La première pièce est la cuisine, salon de compagnie ordinaire. Des peaux de lièvres et de lapins accrochées à la porte, un superbe chien de chasse assis au coin de la cheminée, la gibecière tachée de sang, annoncent, dès l'entrée, le goût favori du maître de la maison. La cheminée est assez vaste pour recevoir cinq ou six chaises sous son manteau ; elle est ornée de gros chenets de fer, et surmontée à son extrémité d'un lourd et bruyant tournebroche. Dans un coin est l'évier bordé de quatre jolies cruches de grès vernies, contenant la précieuse provision d'eau ; au-dessus, deux rangs de planches portent la vaisselle de faïence et de terre de pipe. Dans un autre coin se trouvent le mai à pétrir et le sac de farine en consommation ; près

de la cheminée le petit fourneau surmonté de quatre casseroles de cuivre. Une petite table de cuisine, quelques chaises complètent l'ameublement de cette piece importante. »

» La chambre a coucher est presque entièrement remplie par un vaste lit à ciel et à rideaux de serge verte, une commode de bois de noyer, une table et quelques chaises. Près du lit repose le fusil du maître; sa gourde et sa poire à poudre sont accrochées à côté d'un petit bénitier de faïence surmonté d'un Christ en bois noir. Au-dessus de la commode est une petite glace noyée dans une énorme bordure à ornemens gothiques. »

» Une autre porte conduit de la cuisine au salon à manger. Ce mot seul indique la maison d'un homme riche, car la cuisine sert ordinairement de salle à manger comme de salon de compagnie. Deux grandes armoires de noyer contenant le linge de la maison couvrent un des murs du salon. Quelques mauvaises gravures dans des cadres noirs, et une glace soigneusement recouverte d'une gaze épaisse, ornent les autres côtés. »

» La table est mise avec propreté; l'argenterie à divers chiffres ou armoiries effacés montre qu'elle fut achetée pièce à pièce. On apporte la soupe, nous sommes à table., des ragoûts excellens paroissent à la file et restent à mesure sur la table, qui se trouve bientôt couverte. Tout est préparé par la maîtresse de la maison, aidée de quelques-unes de ses amies. Elles servent les convives avec le plus vif empressement, et nulle instance ne viendroit à bout de leur faire prendre place à table. Malheur à l'étranger qui se livre à son appétit en se fiant aux excuses multipliées du patron sur le peu de valeur de son dîné, sur la difficulté de se procurer de bonnes choses! il n'en sera pas quitte à moins d'une indigestion bien conditionnée. A St. George, le dîné ne commence, à proprement parler, qu'au second service. Après le coup du milieu, tous les plats abandonnés sont remplacés par les

légumes, et par un rôti composé d'un énorme lièvre entouré de perdraux, de tourdres, de bécasses; ce plat est le produit de l'adresse du maître de la maison, qui regarderoit presque comme une injure qu'il restât la plus petite pièce de gibier. C'est alors qu'il renouvelle ses excuses, et dit : Voilà tout le dîné. »

» Il en reste pourtant encore une partie importante, le dessert : les fruits frais et secs, les confitures au mout de raisin entourent le quartier de fromage de Roquefort; les vins de réserve sont apportés; et la conversation, qui n'avoit jusque-là roulé que sur le dîné lui-même, change alors de sujet. Rien n'est plus aisé que de la faire tomber sur la chasse avec les habitans de St. George; ils en parlent avec autant de plaisir qu'un marin de ses voyages, un vieux juge de procès, un soldat de ses campagnes, une vieille coquette de ses adorateurs. »

» L'humeur guerroyante des habitans de St. Georges trouva de l'occupation dans les premiers temps de la révolution; mais aussitôt que l'ordre fut un peu rétabli, la chasse reprit pour eux tout son attrait, et les gendarmes éprouvèrent souvent leur audace. Le braconnier de St. George ne se dérange pas d'une ligne de sa route, s'il aperçoit un ou deux gendarmes; il enfonce son chapeau, prend une feuille à la bouche pour cacher ses traits, et les attend. S'il est menacé, il couche en joue. Peu de gendarmes oseroient aller plus loin; des exemples sinistres les effrayent. Ils sont d'une indulgence extrême, et les choses en sont venues au point que les braconniers de St. George se plaignent vivement que la chasse ne soit pas mieux défendue, parce que d'autres suivent leur exemple et diminuent d'autant la quantité de gibier, qu'ils sont accoutumés à regarder comme leur patrimoine. »

Digitized by Google

CONTE.

Le physionomiste ou les six sens. Londres 1824. Conte. Par l'auteur de *Rothelan*.

Je suis né dans le district d'Oliastro en Sardaigne, le pays du monde le plus pittoresque et le plus remarquable par sa beauté. Je me suis toujours imaginé, je ne sais pourquoi (car aucune autorité historique ne vient à l'appui de cette fantaisie), que l'antique château de Lomzei avoit été le berceau de mes pères. Ce qui me fait croire à la noblesse de mon origine, c'est que mes ancêtres, fort considérés dans le pays, se seroient regardés comme déshonorés s'ils avoient appris un métier, quel qu'il fût, et que toutes les femmes de ma famille ont fait de bons mariages sous le rapport du nom

J'ai peu choses à dire de mon père. Il mourut jeune, et j'ai à peine conservé le souvenir de ses traits. Il avoit la réputation d'être un homme excellent, du caractère le plus doux et le plus facile. Ma mère, dont l'éducation avoit été plus soignée que ne l'étoit celle de la plupart des femmes de son temps, étoit douée d'une âme forte et élevée. Je suis convaincu que, si elle eût été placée de manière à développer ces qualités, elle auroit joué dans le monde un rôle brillant.

Elle s'occupa beaucoup de mon éducation, et s'attacha principalement à former mon caractère. Elle comprit que mon extrême sensibilité, si elle ne la réprimoit, nuiroit à

Digitized by Google

mon bonheur, que je me laisserois facilement entraîner dans les pièges qu'on tendroit à ma crédulité, et qu'enfin je manquerois de cette persévérance, de cette force de volonté qui font qu'on réussit. Elle s'appliqua donc à retremper mon âme, à lui donner plus d'énergie, et à éteindre mon imagination.

Ma mère vivoit avec ma grand'mère, et une sœur nommée Elisabeth. Les ouvrages à l'aiguille fournissoient à leur subsistance. Malgré leur pauvreté, elles étoient heureuses; elles possédoient la paix du cœur, et la sérénité dont jouissent ceux qui se confient en la Providence et font ce qui est bien. Je n'ai jamais envié les privilèges que donnent la richesse et une haute naissance, car ma propre expérience m'a appris qu'il y a plus de véritable bonheur dans une vie simple et modeste, qu'au milieu de toutes les recherches du luxe.

J'avois à peine quatre ans lorsque ma grand'mère me mena un jour de fête voir l'église du monastère illuminée pour cette occasion. Je fus extrêmement frappé de ce spectacle si nouveau pour moi, et ma jeune imagination se créa une foule d'idées poétiques toutes plus ravissantes les unes que les autres. Ce qui me fit surtout une impression très-vive, ce furent les voix des enfans de chœur, et le son des orgues. Je date de ce jour la naissance de mes sentimens religieux. Pour la première fois, ma bonne grand'mère me parla de la Divinité; en me montrant le ciel, elle me dit: « C'est là que demeurent les enfans sages et obéissans. Ils marchent sur les nuages et portent des palmes dans leurs mains. » Comme j'enviois le sort de ces êtres favorisés! Combien j'aurois voulu partager leurs belles destinées!..... Je ne puis me rappeler cette soirée sans attendrissement.

Lorsque j'eus atteint l'âge de treize ans, ma mère consulta l'abbé Augustino, le maître d'école du village, sur la convenance de m'envoyer à l'Académie de Cagliari. Ce res-

Digitized by Google

pectable ecclésiastique qui avoit une fort petite idée de mes talens, parce que je faisois mes tâches avec négligence, et qu'il m'arrivoit souvent de ne pas savoir mon catéchisme, fit ce qu'il put pour décourager ma mère de suivre à ce projet. Il lui dit que j'étois trop paresseux et trop timide pour faire aucun progrès dans les études. Il ajouta que j'avois une manie qui me seroit fort nuisible dans le monde, c'étoit celle de faire de continuelles questions sur les choses que je ne comprenois pas. Enfin il lui représenta que je n'étois pas en état d'être livré à moi-même. Quel que fût le respect de ma mère pour l'autorité de Mr. l'abbé, elle n'en persista pas moins à suivre à ce plan, qui étoit d'ailleurs approuvé par ma grand'mère et par ma tante Elisabeth. L'abbé, qui, bien qu'il manquât d'étendue dans les idées, étoit un excellent homme, voyant que ses argumens n'avoient point de prise sur ma mère, se résigna. Il fit plus, il me donna de l'argent pour m'aider à faire le voyage, et des lettres de recommandation pour les moines d'un couvent voisin de Cagliari, et pour un de ses parens, notaire distingué dans son état, qui pouvoit me faire faire des connoissances très-utiles à mon avancement dans le monde.

Une fois qu'il fut décidé que je devois m'éloigner de la maison paternelle, j'attendis le moment du départ avec impatience, car j'étois dans l'âge où l'on se réjouit de toute espèce de changement. Les jours qui précédèrent ce grand évènement, furent employés à écouter les conseils de ma bonne grand'mère, et les détails anticipés de ma tante Élisabeth sur les grandes aventures qui m'attendoient, et dans lesquelles je devois toujours jouer le rôle le plus brillant. Pour ma mère, avec sa sagesse accoutumée, elle évitoit tout ce qui pouvoit exciter trop fortement mon imagination. Elle me parloit peu de mon changement de situation; elle tâchoit de montrer un visage serein, mais son

Digitized by Google

regard inquiet attaché sur moi lorsqu'elle ne croyoit pas être observée, et les larmes qu'elle essuyoit furtivement, en disoient bien plus que toutes les paroles. Ce n'est qu'avec une profonde émotion que je me rappelle cette sollicitude maternelle dont elle m'a toujours donné de si touchantes preuves.

Je devois me joindre à une troupe de voyageurs qui venoit de Sassari. Il me fut impossible de fermer l'œil pendant la nuit qui précéda mon départ, et avant le point du jour, toute la maison étoit sur pied. La matinée entière se passa à recevoir les caresses de mes bonnes parentes. O jour heureux! dernier jour d'un bonheur sans nuage! La nature me sembloit si belle, le ciel étoit si pur!.., Alors mon cœur étoit tranquille, tout me sourioit, et l'avenir m'apparoissoit à travers le prisme flatteur de l'espérance....

Ce ne fut pas sans beaucoup de larmes que nous nous séparames. Je vois encore ma bonne grand'mère se jetant à genoux pour me donner sa bénédiction. J'entends encore la prière fervente qu'elle adressa au ciel en faveur de son enfant chéri, et les paroles de ma tante Elisabeth, et les sanglots de ma mère qui me serroit dans ses bras.

Dans la première jeunesse les impressions douloureuses s'effacent aisément. Aussi je ne tardai pas à me distraire par la nouveauté des objets, et par la perspective qui s'ouvroit devant moi. A la fin du second jour, nous atteignimes notre destination, et un des voyageurs qui avoit bien voulu se charger de moi, me conduisit chez le seigneur Alvaro, cousin de l'abbé Augustino.

Je présentai ma lettre; Alvaro la parcourut rapidement. Pendant ce temps j'examinai avec attention sa physionomie qui me parut de mauvais augure. C'étoit un grand homme pâle et sec, dont les yeux d'une petitesse extraordinaire,

Digitized by Google

manquoient absolument d'expression. Son nez étoit singulièrement saillant, et sa lèvre de dessous très-proéminente. Assurément il n'étoit pas beau, mais la nature qui établit partout des compensations, lui avoit donné un son de voix flûté et insinuant qui alloit au cœur. Il étoit presqu'impossible de douter qu'avec une pareille voix on n'eût une âme sensible.

« Je vous prendrai à mon service mon ami; » me dit-il. « Mon domestique m'a quitté hier, et vous le remplacerez. Mais il est temps de dîner. Venez, je vous présenterai à Madeleine ma gouvernante; elle sera charmée de faire connoissance avec vous. »

Madeleine étoit une grosse fille d'une cinquantaine d'années, dont la figure joviale promettoit une humeur facile, et un bon caractère. Le seigneur Alvaro sortit immédiatement après le dîner, et revint au bout de quelques heures avec la nouvelle qu'il avoit tout arrangé pour me faire jouir des privilèges de l'Académie, et que le lendemain, un jeune étudiant qui logeoit chez un apothicaire du voisinage, viendroit me chercher pour me présenter aux Professeurs du collége.

Après le souper, comme nous étions assis, Madeleine et moi, auprès du feu de la cuisine, elle se mit à me conter plusieurs traits qui me donnèrent l'idée la plus avantageuse de la bonté et des talens de son maître. « Malheureusement, » me dit-elle, « il manquoit d'application et de persévérance dans sa première jeunesse. Sans cela il seroit devenu un des hommes les plus distingués de son pays. C'est grand dommage qu'il n'ait pas plus de cliens; mais dans ce siècle corrompu les gens probes ont peu de chance de parvenir, tandis que ceux qui manquent de délicatesse sont presque sûrs de faire leur chemin. »

Mon admission à l'Académie m'ouvrit une nouvelle exis-

Digitized by Google

tence ; mais je dois l'avouer, elle ne me plaisoit guères. Les tâches qu'on me donnoit me paroissoient fort difficiles, et j'avois peu de momens à moi, car mes heures de récréation étoient employées au service de mon maître. Je faisois si peu de progrès, qu'au bout de quelques mois, le seigneur Alvaro me déclara que ce seroit peine perdue que de continuer mes études. Madeleine fut bien étonnée qu'un jeune homme qu'elle protégeoit, qui rioit de ses saillies, et écoutoit patiemment ses longues histoires, fût mauvais écolier. Elle plaida vainement ma cause avec toute l'éloquence que donne l'amitié, le notaire n'en persista pas moins dans son opinion.

Lorsque mon année de service fut révolue, mon maître me dit : « Vous commencez à comprendre, mon pauvre Carlos, que le ciel ne vous a pas destiné à devenir un savant ; mais comme vous avez un bon cœur, un caractère franc, de l'esprit naturel, et un extérieur agréable, vous ne manquerez pas de réussir dans le monde. »

Quelque temps avant cet entretien, une ambition louable avoit commencé à se développer chez moi. Je me donnois plus de peine pour contenter les professeurs ; et il me sembloit que je pourrois parvenir aussi bien qu'un autre. Qu'on juge donc ce que j'éprouvai en écoutant ses paroles. L'étonnement me rendit muet. J'éprouvois une confusion d'idées inexprimable. J'étois partagé entre la surprise, la colère et la fierté ! Mon sang se porta violemment à la tête, et avant qu'Alvaro eût eu le temps de prévenir ma chûte, je tombai sans connoissance à ses pieds.

Les soins empressés de Madeleine me rendirent bientôt à la vie. Mes premières paroles furent pour déclarer mon intention positive de ne jamais remettre les pieds au collége. Pendant ce temps, mon digne patron, assis dans son fauteuil me regardoit sans mot dire, et Madeleine derrière

Digitized by Google

son maître, qui ne pouvoit la voir, m'encourageoit par des signes expressifs dans cette héroïque résolution. Au bout de quelques instans d'un silence complet, Alvaro se levant, me laissa seul avec la gouvernante. A peine eut-il fermé la porte, que Madeleine s'approchant de moi sur la pointe du pied, me dit à demi-voix :

« Je sais le métier qu'il vous faut, entrez au service; vous êtes fait pour devenir un général d'armée. »

« Non Madeleine, » lui dis-je, « je ne serai jamais soldat. » J'avois pris un extrême dégout pour le métier des armes. En effet, les troupes alors en garnison à Cagliari n'étoient pas propres à développer en moi des dispositions belliqueuses, car les noms de bataille et de victoire étoient rayés de leur vocabulaire.

Au bout d'une heure, Alvaro rentra avec une physionomie plus animée que de coutume.

« J'ai de bonnes nouvelles à vous donner, Carlos; » me dit-il d'un air joyeux. « Je viens de parler à un négociant de Sassari, qui cherche pour commis, un jeune homme dont l'éducation aît été soignée. Vous avez toutes les qualités nécessaires pour bien remplir cette place, et vous ne manquerez pas de mériter par votre conduite la confiance de votre maître. »

Je n'avois rien de mieux à faire que d'accepter cette proposition; j'acceptai donc, et dès le lendemain je fus présenté à Don Lopez. J'allai chez lui à l'heure de son déjeuner, et à en juger par la variété de mêts qui couvroient sa table, il me parût aimer la bonne chère. Sa physionomie ouverte me prévint d'abord en sa faveur, mais je ne tardai pas à remarquer dans sa manière, une certaine recherche fastueuse qui me déplut. C'étoit de l'orgueil déguisé sous l'apparence de la bonhomie. Je découvris encore qu'il étoit un parfait égoïste, mais comme il possédoit au plus haut degré

Digitized by Google

dégré, l'art de se montrer sous son beau côté, qu'il avoit une table recherchée, et une maison bien montee, il ne manquoit pas de partisans, et même d'amis zelés.

Lorsque mon nouveau maître eut termine les affaires qui l'avoient amené à Cagliari, nous partimes pour Sassari. Je m'étois engagé pour cinq ans, et j'étois résolu à tenir avec fidélité mes engagemens. Les devoirs de ma place ne m'occupoient pas assez pour m'empêcher de suivre mes études. Je consacrois tous mes momens de loisir à mon instruction. L'objet de mes études changeoit avec les differens ouvrages que je pouvois me procurer. Je n'avois aucun plan fixe, je me laissois guider par la fantaisie du moment. L'etude des langues avoit cependant pour moi un attrait particulier; mais comme je ne perfectionnois rien, je n'en ai jamais appris aucune complètement.

Il y avoit trois ans que j'habitois Sassari, lorsque Vincellos, le jeune apothicaire qui m'avoit présenté a l'Académie, vint s'établir dans cette ville. Nous renouvelames connoissance, et je vis chez lui le célèbre professeur Gabellini de Padoue. Quoiqu'il fût encore très-jeune, il avoit déjà beaucoup d'instruction, mais de la roideur, de la pédanterie, et avec un fond de modestie et de douceur, il ne plaisoit à personne.

Nous nous rassemblions chaque soir chez Vincellos. La conversation y étoit toujours intéressante et instructive. Mon esprit y gagnoit; j'apprenois à penser, et à exprimer mes idées.

Peu de temps après que mon engagement avec don Lopez fut terminé, le Comte de Waltzerstein, un grand seigneur allemand, vint à Sassari. Don Lopez étoit son banquier, et je le vis souvent. Je formai le projet de m'attacher à lui, et je m'efforçai de gagner sa bienveillance. Cela n'étoit pas aisé, car le Comte ne s'attachoit pas facilement. Il montroit

un caractère soupçonneux et irritable, disposition qu'il devoit peut-être à sa mauvaise santé. Une autre cause qui le rendoit difficile, c'étoit une extrême délicatesse de goût. Il n'avoit pas plus de trente ans; mais à le voir on lui en auroit donné quarante. Sa stature étoit moyenne, et sa physionomie remarquable, mais ses traits manquoient d'ensemble, et l'expression en étoit douteuse.

J'ai rarement rencontré d'homme plus instruit; mais il manquoit d'originalité. Quoiqu'il fût incapable de rien créer, sa mémoire inépuisable lui fournissoit de quoi traiter tous les sujets. Il charmoit ses auditeurs par son étonnante érudition. Il lisoit et parloit toutes les langues avec une égale facilité, jouoit remarquablement bien de plusieurs instrumens quoiqu'il ne pût inventer une seule phrase musicale. Il étoit passionné de la littérature et connoisseur en tableaux. Il peignoit lui-même dans une rare perfection. Il joignoit à ces divers talens beaucoup d'usage du monde. Néanmoins, avec tous ces moyens de plaire, le Comte de Waltzerstein n'étoit point aimé. On lui reprochoit des manières hautaines et théâtrales, on le trouvoit méthodique jusqu'au ridicule, et on l'accusoit, non sans raison, de passer ses matinées à préparer les phrases brillantes qu'il jetoit le soir dans la conversation, pour éblouir et faire effet.

Il est probable que mes efforts pour plaire au Comte auroient été infructueux sans une de ces légères circonstances dont l'enchaînement décide quelquefois de notre sort. Avec toute son instruction, cet homme bizarre étoit incapable de régler ses affaires d'argent. Dans ses transactions avec don Lopez, il se montra si ignorant sur ce point, qu'il en éprouva une sorte de honte. Il avoit remarqué la confiance que mon maître me témoignoit, et m'avoit souvent entendu exprimer le désir de voyager; il me proposa de l'accompagner pour prendre soin de sa fortune.

Digitized by Google

Nous quittames Sassari le jour de la St. Nicolas, et nous nous embarquames sur un vaisseau marchand qui mettoit à la voile pour Livourne. Lorsque nous fumes en vue des côtes de la Madeleine, le Comte m'annonça son intention de visiter cette île qu'il ne connoissoit pas, avant d'aller en Corse.

En conséquence nous primes terre. L'île de Madeleine est sauvage, couverte de rochers, et présente l'aspect le plus triste. Nous arrivames dans un petit village; le soleil étoit déjà couché; le Comte paroissoit fatigué et de mauvaise humeur. Je lui proposai de se reposer dans une cabane de pêcheur, en attendant que nous eussions le temps de nous procurer un logement à la ville voisine. Il y consentit, et se retira pour dormir. J'éprouvois un mal-aise inexplicable, j'étois saisi d'une sorte de crainte superstitieuse, dont je ne pouvois me rendre compte que par la tristesse des lieux dont j'étois entouré. Je me rappelai que cette île étoit principalement habitée par des exilés corses, qui avoient trouvé un asyle dans ces retraites inaccessibles, où ils vivoient de rapines, et où plusieurs d'entr'eux périssoient de faim et de misère. Cette pensée me serra le cœur. Je sortis dans l'espérance que l'air du soir et la vue d'un ciel étoilé, me feroient quelque bien, et je m'assis en face de la cabane.

Il régnoit autour de moi un calme parfait. Bientôt, les sons d'une flûte se firent entendre dans l'éloignement. C'étoit une mélodie dont la douceur avoit quelque chose de céleste. J'écoutai attentivement de quel côté venoit cette délicieuse musique; je m'avançai pour mieux entendre, et je me trouvai bientôt au milieu des rochers. Je m'assis sur une pierre couverte de mousse, et je prêtai l'oreille de nouveau. L'idée que ce musicien étoit sans doute un de ces pauvres exilés qui cherchoit à se rappeler les jours de son bonheur, redoubla mon émotion; des larmes mouil-

Digitized by Google

lèrent ma paupière. Cependant la musique s'arrêta tout-à-coup, et peu d'instans après, j'entendis une voix forte prononcer un nom que je supposai devoir être celui du musicien. On y répondit, et presque au même instant, je vis l'ombre d'une personne qui passoit rapidement auprès de moi. En regardant attentivement, je distinguai une figure de femme. Elle s'arrêta à peu de distance, et se cacha derrière un arbre.

J'entendis alors une vive altercation entre les deux hommes. Je n'étois pas assez près pour en comprendre le sujet, mais je remarquai que l'une des voix étoit menaçante, tandis que l'autre sembloit implorer la pitié. L'entretien dura quelques minutes, puis le nom d'Agathe fut répété par les échos.... La jeune femme cachée près de moi répondit à ce nom, et s'avança du côté de la voix menaçante. Au même instant un cri perçant se fit entendre, puis un profond silence auquel succéda le bruit d'un pesant fardeau jeté dans les flots. Je frémis d'horreur, j'écoutai encore......... je ne distinguai plus rien que le gémissement des vagues.........

Après avoir attendu encore dans une agitation impossible à décrire, je repris le chemin de la chaumière. Le Comte m'attendoit pour souper. Il remarqua ma pâleur, mon abattement, et me demanda si j'étois malade. J'attribuai tout à la fatigue. Tandis que nous étions à table, il entra un homme dont la figure avoit quelque chose de frappant. Je le reconnus sur le champ au son de voix pour le même qui avoit appelé Agathe. Je le considérai attentivement. C'étoit un homme d'environ soixante ans, d'une stature élevée et imposante. La lumière de la lampe qui l'éclairoit en plein, me montra une physionomie sombre, sauvage, un teint basané, un regard perçant. Sa tête étoit couverte d'un bonnet rouge, et les larges plis de son manteau étoient drapés à l'antique.

Digitized by Google

Le Comte le regardoit avec un étonnement mêlé d'admiration et de crainte. Cependant l'étranger ne resta pas longtemps; dès qu'il eut terminé l'affaire qui l'avoit amené chez le pècheur, il se retira. Le Comte me dit alors que ce singulier personnage lui avoit donné l'idée de Thor, le Dieu vengeur des Scandinaves. Il commença à ce sujet une dissertation qu'en tout autre moment j'aurois pu trouver intéressante, mais à laquelle je ne prêtai alors qu'une attention partagée.

« Cet étranger est Corse de naissance; » dit le pêcheur. « Il sort d'un sang illustre; il se nomme Altabor, et portoit autrefois le titre de Baron; mais ainsi que plusieurs autres braves de sa nation, il est condamné à finir ses jours misérablement dans une terre étrangère. »

« A-t-il une famille? » lui dis-je. « Il a un fils et une fille; » me répondit-il; « mais c'est le plus infortuné des pères. »

« C'est en effet un grand malheur pour un homme de son rang, de voir ses enfans privés de leur héritage, et des droits de leur naissance; » dit le Comte.

« Malheureusement, » répondit le pêcheur, « il en est beaucoup d'autres qui ont le même sort. »

En cet instant le souvenir de ce qui venoit de se passer, se présenta à moi avec tant de force, que je me sentis pâlir et je fus prêt à me trouver mal. Le pêcheur s'empressa de me donner du secours, et le Comte me fit boire quelques gouttes d'une liqueur spiritueuse. Je me couchai, mais il me fut impossible de fermer l'œil. Il me sembloit toujours entendre ce cri terrible qui m'avoit causé tant d'effroi. Je me levai dès que le jour parut, et une sorte d'attrait inexplicable, me ramena à la même place que la veille; mais quel fut mon saisissement en voyant sur le rocher l'instrument mélodieux qui m'avoit charmé, couvert de sang et de poussière!..............................

Digitized by Google

Je retournai immédiatement sur mes pas, et en arrivant à la cabane, je trouvai le Comte debout. Il m'attendoit avec impatience, sa nuit avoit été mauvaise, et il étoit pressé de partir.

Je questionnai de nouveau le pêcheur sur le Baron Altabor. Il me dit qu'il avoit quitté l'île le matin même pour se fixer ailleurs. Le Comte ne me donna pas le temps de prolonger mes questions ; il me poussa dans le bateau, et nous partîmes.

« Quel horrible coupe-gorge ! » me dit-il à demi-voix. « Je vous avoue que je suis bien aise de le quitter le plus tôt possible. »

« Qu'est-ce qui vous a donné une semblable impression ? » lui dis-je.

« Je l'ignore moi-même, mais je me sens si abattu, si triste, si découragé, que je commence à croire qu'il y a dans l'air qu'on respire ici quelque maligne influence. J'ai été toute la nuit tourmenté des songes les plus sinistres. »

« Les songes ne sont-ils point dus à l'état de l'atmosphère ? » lui dis-je machinalement.

Les yeux du Comte s'animèrent. Il me fit à ce sujet plusieurs histoires fort singulières ; entr'autres celle d'une famille de voyageurs, qui, passant la nuit dans une mauvaise auberge du Tyrol, fut tourmentée d'un rêve affreux. Tous les individus de cette famille, songèrent qu'ils étoient enfermés ensemble dans un noir sépulcre. Le lendemain, on apprit que l'aubergiste étant mort la veille, on avoit déposé son corps dans l'appartement voisin. « C'est, » ajouta le Comte, « une preuve entre mille, que l'atmosphère imprégnée de particules cadavéreuses, a l'influence la plus sinistre sur nos songes. »

« Pensez-vous, » lui dis-je, « que l'abattement que vous avez éprouvé dans l'île de la Madeleine, puisse être attribué

Digitized by Google

à quelque cause analogue à celle dont vous venez de faire mention ? »

« C'est sans doute quelque cause semblable ; » me répondit-il avec beaucoup de sérieux. « Je ne serois point éloigné de croire qu'un crime a été commis cette nuit même près de la cabane où nous étions. »

Au milieu de cet entretien, nous atteignîmes Porto-Vecchio en Corse. La nouveauté des objets, dissipa bientôt notre mélancolie. Le Comte qui avoit plusieurs relations dans cette ville, fut invité à passer quelques jours chez le Consul d'Espagne. Il accepta, mais le matin suivant, un Capitaine commandant une frégate anglaise qui devoit mettre à la voile dans la nuit même, vint par hasard chez le Consul, et offrit au Comte une place sur son bâtiment qui alloit à Naples. Le Comte trouva l'occasion bonne ; nous partîmes par le plus beau temps du monde.

Comme j'étois assis sur le tillac avec le capitaine qui me parloit de l'Angleterre, un matelot passa tout près de moi, et à l'instant comme par une influence magnétique, j'éprouvai un frisson accompagné d'un mal-aise indéfinissable, et la scène de l'île se représenta fortement à mon souvenir. Le capitaine, comme s'il eût deviné ma pensée, me dit : « Ne trouvez-vous pas que la Madeleine est un horrible endroit ? » Il ajouta qu'un bateau arrivé la veille lui avoit amené ce jeune homme qui avoit habité long-temps cette île.

Nous descendîmes dans la cabine, mais le mouvement du bâtiment étoit si violent que je fus obligé de sortir de table. Le bruit des vagues, les sifflemens du vent, les craquemens du vaisseau me causèrent une impression d'effroi que je n'avois jamais éprouvée.

Nous entrâmes dans le port de Naples. Les premiers jours de notre arrivée se passèrent en visites et en fêtes. Le

Digitized by Google

Comte me menoit partout avec lui. Nous fûmes invités par l'ambassadeur allemand à aller dans sa loge à l'opéra Buffa, le plus parfait de tous les théâtres d'Italie. Nous y trouvâmes un jeune anglais qui demanda à être présenté au Comte; on jouoit un opéra nouveau dont la musique étoit divine. J'étois transporté; je ne savois comment exprimer mon admiration. Par hasard je me retournai vers le jeune anglais. Sa physionomie calme et froide, présentoit la plus parfaite immobilité. Il ne sembloit ni voir ni entendre. Le phénomene me parut si singulier, que je m'attachai à découvrir la cause de cette étonnante apathie. Je ne le perdis pas de vue un seul instant. Tout-à-coup je vis son regard s'animer; un étranger venoit d'entrer dans une loge voisine: mais bientôt sa physionomie prit l'expression d'une profonde mélancolie mêlée de crainte et d'agitation. Peu de minutes après, il se leva et sortit de la loge. Je le découvris bientôt au parterre. Je le vis s'avancer le plus près possible de la loge en question; puis il quitta le théâtre, et une demi-heure après, on vint annoncer à l'ambassadeur que ce malheureux jeune homme s'étoit tué d'un coup de pistolet.

Cet évènement excita la plus grande consternation. Je résolus de faire quelques recherches sur cet acte de désespoir. Après plusieurs semaines d'informations inutiles, je rencontrai un matin une bande de criminels condamnés aux travaux forcés. La physionomie de l'un d'entr'eux me frappa beaucoup par sa ressemblance avec le malheureux Anglais. Je le regardai attentivement, et je retrouvai les mêmes traits et la même expression. J'ai eu souvent dans le cours de ma vie, l'occasion d'observer que, lorsqu'il existe entre deux personnes une ressemblance très-marquée, il est rare qu'il n'y ait pas aussi quelque rapport entre leurs caractères. Le hasard fit que l'étranger dont la vue avoit produit au théâtre une impression si forte sur le jeune Anglais, vint à passer au même instant. Il tressaillit en jetant les

Digitized by Google

yeux sur le criminel, et il me dit que cette physionomie lui rappeloit fortement celle d'un jeune homme qui l'avoit volé à Paris dans une maison de jeu. Je fus convaincu que le jeune Anglais étoit le coupable.

Le Comte, après avoir séjourné à Naples pendant un an, reçut des lettres qui le rappeloient en Allemagne. Nous partimes. Je donnai peu d'attention à ce qui se passa pendant les premiers jours de notre voyage. Le quatrième jour, nous arrivames à Rome. La chaleur étoit excessive; j'en étois si accablé que je n'éprouvai que peu d'intérêt pour ce qui m'auroit charmé dans tout autre temps. Le Comte se retira dans sa chambre, je restai dans une pièce voisine, et je m'endormis sur un sopha.

Je songeois que je voyois le Comte s'avancer vers moi. Il étoit transformé en cadavre. Il tenoit un verre rempli d'une liqueur rouge. Il fit un mouvement pour le porter à ses lèvres, mais il chancela, et la liqueur se renversa sur le parquet. Je voulus le secourir, mais une puissance mystérieuse me tenoit enchaîné à ma place. Au même instant, j'entendis un gémissement sourd qui me réveilla en sursaut. Il fut suivi d'une certaine rumeur dans la maison. J'ouvris la porte pour savoir ce qui se passoit, et je vis un des domestiques du Comte, pâle et tremblant. « Mon maître est mort; » me dit-il d'une voix qu'on entendoit à peine....

Les soins que je pris de préparer les funérailles du Comte, m'absorboient tellement, que je ne songeai point à la situation dépendante dans laquelle je me trouvois. J'étois étranger à Rome, et tout l'argent que je possédois ne pouvoit me faire vivre plus d'une semaine. Dans la nuit qui suivit cet évènement, j'eus le loisir de refléchir, et je commençai à prendre une inquiétude sérieuse. Le temps étoit extraordinairement lourd, et la chaleur suffocante. Comme

Digitized by Google

il m'étoit impossible de fermer l'œil, je me levai, et je me mis a me promener dans ma chambre.

Les domestiques qui veilloient le corps de leur maître entendirent du bruit dans mon appartement, et se mirent en tête que c'étoit le remords qui me tenoit éveillé, et que j'avois empoisonné le Comte. Dès que cette horrible idée se fut emparée de leur esprit, ils se hâtèrent de réveiller toute la maison, et envoyèrent chercher un chirurgien. Le bruit de ce meurtre se répandit, la confusion s'accrut, et la foule pénétra jusques dans les appartemens.

Dans le sentiment de mon innocence, je conservai un calme parfait. Le chirurgien arriva, et procéda à l'ouverture du cadavre. Il découvrit en effet une grande quantité de poison dans l'estomac.

Je fus à l'instant conduit en prison, mais je n'éprouvois ni crainte, ni honte, ni découragement. J'étois soutenu par un sentiment d'enthousiasme qui m'élevoit au-dessus de moi-même. Ma première idée fut que le Comte avoit lui-même mis fin à son existence, mais un moment de réflexion me montra le peu de probabilité d'une semblable supposition.

J'appris par un de mes gardes, que je devois être interrogé le jour même. « L'affaire sera bientôt éclaircie, » ajouta-t-il; « car on vient de découvrir dans une de vos malles un paquet contenant la même espèce de poison qui a fait périr votre maître. »

Je restai pétrifié, et mon interlocuteur qui vit mon effroi, en conclut que j'étois le coupable. Je me souvins alors que j'avois gardé pendant quelque temps une préparation d'antimoine qui devoit me servir à faire une expérience de chimie. Je me souvins encore que la veille de notre départ pour Naples, cette phiole étoit sur la table de mon cabinet de toilette. Depuis ce moment-là, ma malle n'avoit pas été ouverte.

Digitized by Google

J'eus l'idée qu'Antonio, le valet-de-chambre du Comte, étoit l'assassin. Cependant, je n'avois pas contre lui de présomptions bien fortes. Au contraire, j'avois toujours connu Antonio pour un jeune homme d'un caractère doux, serviable, et fort honnête. Il avoit une de ces figures heureuses qui éloignent le soupçon. Néanmoins cette idée se fixa si bien dans mon esprit, qu'il me fut impossible de la chasser. Je me rappelai que, bien que sa physionomie fût douce et ouverte, il étoit d'une disposition taciturne et insociable. Je me souvins que son regard avoit quelque chose de furtif et d'embarrassé. Cela m'avoit frappé à la première vue, mais en vivant avec lui, cette impression s'étoit effacée.

Je passai la nuit entière à méditer sur ce sujet, et je me confirmai de plus en plus dans l'idée qu'Antonio étoit le meurtrier. Quelques heures après, Antonio lui-même et un autre domestique du Comte, furent introduits dans ma prison. J'eprouvai en le voyant un sentiment de rage. Je me levai brusquement, et je le saisis à la gorge, en m'écriant; « Misérable! qu'as-tu fait? » Il resta comme frappé de la foudre; son teint naturellement pâle devint livide; il s'évanouit. Au bout de quelques minutes il reprit ses sens, et à l'inexprimable étonnement des assistans, il avoua son crime.

Mes idées étoient si confuses, que je ne puis dire ce qui se passa en moi, mais je me souviens que j'embrassai Antonio avec un sentiment qui ressembloit à la reconnoissance, car son aveu m'arrachoit à une mort ignominieuse.

Cependant le bruit de cette scène amena le géolier, et les gardes. La vue seule de l'assassin eût suffi pour le faire reconnoître. Il étoit assis à terre, appuyé contre le mur de la prison; sa tête retomboit sur sa poitrine, et ses bras étoient étendus sans mouvement.

Lorsqu'Antonio eut répété son aveu, on me remit en

Digitized by Google

liberté, et je regagnai l'hôtel. Je me sentois si foible, si fatigué de corps et d'esprit, que je me mis au lit en arrivant, et je dormis douze heures.

Antonio fut interrogé devant le tribunal criminel. Il persista dans ses aveux, et fut condamné à être exécuté le jour suivant. Cette information, que je reçus à mon réveil, me décida à aller le voir dans sa prison. Comme j'y arrivai je rencontrai un prêtre qui en sortoit. A la lueur de la lampe qu'il tenoit à la main, je vis qu'il étoit profondément affecté. Je le saluai en passant, et le géolier me dit à demi-voix: « Il est à croire que le bon père a entendu quelqu'horrible confession, car je ne lui ai jamais vu l'air aussi bouleversé. »

En entrant dans le cachot, je fus surpris de trouver au criminel son expression habituelle de calme. Il soupoit tranquillement. Je m'assis vis-à-vis de lui. Une étroite ouverture dans la muraille laissoit percer un peu de jour, et un rayon du soleil couchant vint éclairer la physionomie d'Antonio, et donner à ses cheveux blonds une couleur de feu dont l'éclat faisoit un contraste étrange avec sa pâleur, et son regard fixe et glacé.

« Au nom du ciel! » lui dis-je, « qu'est-ce qui peut vous avoir porté à ce crime atroce? »

Il posa sur la table le morceau de pain qu'il tenoit, mit ses mains sur ses genoux, et me regarda fixement avec une indifférence affectée. Puis il me dit :

« Ne vous êtes-vous jamais laissé entraîner à faire des choses mauvaises par instinct, et sans bien savoir pourquoi? ......Si vous n'avez pas éprouvé ce sentiment, vous ne pouvez pas me comprendre. Je n'ai aucun regret de ce que j'ai fait. »

« Est-ce là votre premier crime, Antonio? » lui dis-je.

« C'est le seul meurtre que j'aie jamais commis. Il y a long-temps que je le projetois; » me répondit-il avec un sourire diabolique.

Il y avoit dans ses paroles, et dans l'expression de son regard quelque chose d'infernal. Je reculai d'horreur, et je sortis à l'instant. Il m'auroit été impossible de supporter plus long-temps la vue d'un être si détestable. Il fut exécuté le lendemain.

Peu de jours après, je quittai Rome avec un anglais nommé Milfort. Il m'invita à l'accompagner à Vienne, et

Digitized by Google

me présenta au père du Comte Waltzerstein, qui me traita avec bonté, et me recommanda au premier ministre de l'Empereur. Son Excellence me reçut fort bien, et me donna des lettres pour l'ambassadeur de Sicile à Vienne. Je ne perdis pas de temps, et je les portai moi-même.

L'ambassadeur après avoir lû la missive que je lui présentois, me considéra avec attention, comme pour s'assurer que j'étois bien l'homme qu'on lui dépeignoit. Il me remit ensuite trois lettres adressées au Ministre, et il me dit qu'elles avoient rapport à une mission secrète dont il vouloit me charger pour l'Italie.

En arrivant à l'hôtel du Ministre, j'appris par un de ses gens que Son Excellence étoit au théâtre, mais qu'elle avoit prévu que je viendrois en son absence, et donné l'ordre à son valet-de-chambre de recevoir mes dépêches, et de m'engager à aller le joindre au théâtre. Cet homme me dit cela d'un air si naturel, que j'étois tout disposé à lui confier mon paquet. Je tirois déjà mon porte-feuille, lorsque je vis briller son regard, d'une expression d'avidité et de malice qui me donna du soupçon. Après avoir hésité un instant je finis par lui confier mes dépêches; mais c'étoit dans le but de le confondre.

Lorsque j'eus déposé mes lettres entre ses mains, je sortis de la maison comme pour aller au théâtre; mais à peine eus-je fait quelques pas dans la rue, que je retournai à l'hôtel du Ministre. Je fus admis, et sans perdre de temps, sans donner aucune explication au portier, je montai l'escalier, et me dirigeai vers le cabinet du Comte que j'ouvris brusquement. Comme je l'avois prévu, mon espion avoit ouvert mes lettres. Il étoit occupé à les déchiffrer. En me voyant il pâlit et s'esquiva aussitôt sans dire un seul mot.

Dans le doute où j'étois, si cet homme n'agissoit point d'après les ordres de son maître, j'hésitai un moment sur le parti à prendre. Pendant cette indécision, mes régards tombèrent sur une impression de pâte encore molle; c'étoit celle du cachet de l'Ambassadeur. La lettre ouverte étoit tombée sur le parquet. Je la relevai, et après avoir réfléchi encore quelques instans sur le parti à prendre, je me décidai à donner connoissance au Ministre de ce qui venoit de se passer.

J'allai donc au théâtre; Son Excellence me fit signe de me placer derrière elle. Je lui dis tout bas que j'avois fait sa commission, mais que j'étois tourmenté du désir de lui

Digitized by Google

parler d'une découverte que je venois de faire, et que je le priois de retourner chez lui immédiatement.

« Impossible ! » me dit-il. « L'Empereur est ici, et si je quittois ma loge au milieu du spectacle, avec un étranger, un homme absolument inconnu, cela seroit remarqué. Dites-moi votre affaire en peu de mots. »

Je lui contai l'incident dont j'avois été témoin, et lui montrai l'impression de pâte dont je m'étois emparé. Il parut pensif, et me demanda à voir la lettre. Je la lui présentai ouverte, telle que je l'avois trouvee. Sa physionomie devint sombre et agitée.

« Il n'y a rien à faire pour le moment, » reprit-il; « mais ceci doit changer nos déterminations. Au lieu d'aller à Turin, vous irez à Paris auprès du ministre d'Autriche. Il vous donnera quelqu'emploi convenable. »

Arrivé à Paris, je fus bien reçu du Ministre; il me parla d'une mission secrète dont il vouloit me charger. Le lendemain, j'y retournai; ce n'étoit plus le même homme; il y avoit de l'embarras et une sorte d'hésitation dans sa manière. Il finit par me dire que l'affaire dans laquelle il comptoit m'employer, étoit ajournée. — Quelque temps après, j'appris que la France alloit déclarer la guerre à l'Autriche. Cette nouvelle fut bientôt confirmée par le départ de l'Ambassadeur pour Vienne.

Pendant les premiers mois que je passai à Paris, j'éprouvai une impression d'isolement extrêmement pénible. Je sentois avec une sorte d'effroi que dans cette immense capitale, il n'y avoit pas un seul être qui s'intéressât à moi; mais j'étois jeune, et des plaisirs nouveaux ne tardèrent pas à me distraire. Je fréquentois les théâtres et tous les lieux où je pouvois trouver de l'amusement. Mon premier motif étoit la curiosité, et mon second, l'espérance de rencontrer quelque visage connu. Paris étoit alors le rendez-vous de tous les étrangers de distinction. Bientôt je me sentis fatigué de ce mouvement, et de ces vaines recherches, et je finis par passer toutes mes soirées dans un café du second ordre, où se réunissoient quelques officiers italiens au service de France.

Un soir que j'étois seul, et occupé à lire les papiers, un officier en uniforme sarde se présenta. Sa figure avoit une noblesse et une dignité très-remarquables. Je le considérai avec admiration; mais au bout de quelques minutes,

Digitized by Google

je me sentis affecté d'un souvenir que j'aurois voulu écarter à tout prix. L'etranger chantoit à demi-voix le même air que la flute jouoit dans l'île de la Madeleine. Il s'arrêta soudain, il frissonna comme frappé d'une pensée terrible. Je m'approchai alors, et sachant à peine ce que je disois, je lui fis d'une voix tremblante cette question :

« N'avez-vous jamais habité l'île de la Madeleine ? »

Il parut troublé, mais faisant un effort pour se remettre, il me répondit :

« Non, Monsieur, je suis né en Corse. Mais à quoi bon cette question ? »

Je lui contai alors ce qui m'étoit arrivé dans l'île de la Madeleine, et j'observai attentivement l'effet de mon récit; il paroissoit vivement ému et changeoit de couleur à chaque instant. Il ne répondit pas un seul mot et me quitta brusquement. Je ne mis pas en doute que cet étranger ne fût le fils du malheureux Altabor.

Peu après cette rencontre, je me décidai à aller chercher en Italie un moyen de subsistance. J'avois encore quelque argent, mais il ne pouvoit me mener bien bien. Je fis route à travers la Savoie, et je me joignis à deux moines Franciscains qui alloient en Piémont. L'un d'eux, déjà fort âgé, devoit remplir la place de supérieur d'un couvent voisin de Turin. Pressé par ce respectable ecclésiastique, et plus encore par l'idée du dénûment dont j'étois menacé, je pris l'habit de novice avec l'intention de me faire moine. J'étois au couvent depuis quelques semaines, lorsque la nouvelle que Bonaparte alloit détruire tous les monastères, arriva jusqu'à nous; je continuai néanmoins à porter l'habit de novice.

Un soir que je revenois de Turin, je rencontrai une troupe de soldats blessés dans une bataille récente. Cet évènement joint à quelques nouvelles que je rapportois de la ville, fournit matière à la conversation pour le réfectoire. Immédiatement après le souper un messager arriva. Il venoit prier le supérieur de se rendre en toute hâte auprès d'un officier dangereusement blessé. Le supérieur me permit de l'accompagner. Nous arrivâmes à la maison du malade; un grand nombre de lumières brûloient dans tous les appartemens. Nous montâmes doucement l'escalier; j'éprouvois une forte émotion. A la porte de la chambre du mourant étoit une grande femme vêtue de blanc dont l'apparence avoit quelque chose de solennel et de mystérieux.

Digitized by Google

Elle nous fit signe d'entrer. Le malade respiroit avec peine. Un domestique qui étoit assis au chevet du lit, se leva pour donner sa place au supérieur. Quant à moi, je restai à une certaine distance en face du malade ; mon capuchon me cachoit entièrement le visage.

Le bon moine commença à adresser au patient des paroles pleines d'onction et de piété ; il l'engagea à faire une confession générale et entière de ses fautes et à en demander le pardon.

« Le ciel connoît déjà mes péchés, » répondit le mourant ; « et quant à vous, je suis décidé à ne pas satisfaire votre curiosité. »

« Permettez-moi du moins de prier pour votre repos ; » répondit le supérieur avec une douceur ineffable.

« Comme vous voudrez, » répondit le malade ; « mais à quoi bon ! »

Le digne ecclésiastique commença alors à réciter l'office des morts. Le moribond se souleva avec effort, et je m'avançai pour le soutenir. Ce mouvement fit tomber mon capuchon ; le malade me regarda, et je reconnus en lui le fils du Baron Altabor, l'homme mystérieux de la Madeleine. Il éleva les mains vers le ciel, et serra convulsivement le bras du supérieur en s'écriant d'une voix sourde : « Sauvez-moi ! sauvez-moi ! » A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il expira.

Peu de temps après cet évènement, le couvent fut détruit, et j'allai à Rome où je passai quelques semaines, puis je partis pour Livourne dans l'intention de me rendre en Corse avant d'aller à Naples ; mais le vaisseau qui me portoit, fut pris par les Anglais et conduit à Malte. J'obtins ma liberté comme Sarde. Depuis ce moment-là, il ne m'est arrivé aucun évènement marquant, mais je crois en avoir dit assez pour faire comprendre que l'âme possède d'autres facultés que celles qu'on lui reconnoît vulgairement. N'existeroit-il point un sixième sens qui ne demande qu'à être cultivé pour se développer en entier ? Que ceux qui doutent encore, me donnent la clef de plusieurs des mystères contenus dans cette histoire.

Digitized by Google

MYTHOLOGIE.

Religions de l'antiquité, considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques; ouvrage traduit de l'allemand du Dr. Fréd. Creuzer, refondu en partie, complété et développé par J. D. Guigniaut. Tome I.er en deux parties, avec un recueil de planches. Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, rue de Bourbon N.° 17. 1825.

De toutes les acquisitions dont la France s'est enrichie par suite de l'étude des littératures étrangères, cet ouvrage est, sans contredit, l'une des plus importantes. Malgré la diversité d'opinions qui règne en Allemagne sur les doctrines fondamentales de la *symbolique* de Creuzer, les suffrages des savans se sont réunis pour lui assigner la première place parmi tous les ouvrages qui traitent des religions anciennes (1). Aucun écrivain avant Creuzer, n'avoit considéré d'aussi haut les grandes questions qui se lient à l'histoire des mythologies; aucun n'avoit appliqué, comme lui, les forces réunies de l'esprit philosophique et d'une vaste érudition, à la solution du problême le plus énigmatique, mais le plus intéressant peut-être, que nous aient légué les temps anciens.

(1) Il faut en excepter le célèbre Voss qui, dans son *Antisymbolique*, a attaqué Creuzer avec une virulence peu philosophique. (R)

Digitized by Google

Cependant, malgré son mérite incontestable, le bel ouvrage de Creuzer avoit aussi quelques défauts saillans. La masse de faits et de détails que l'érudition de l'auteur lui fournissoit avec profusion, embarrasse sans cesse la marche de l'écrivain; il en résulte de fréquentes répétitions, de l'obscurité, et un désordre extrêmement fatigant pour le lecteur. Une traduction trop fidèle n'eût pas été lue en France, où la patience du public ne veut point être mise à l'épreuve, Mr. Guigniaut l'a bien compris; aussi le livre de l'auteur allemand est-il devenu entre ses mains un ouvrage nouveau, et nous devons le dire, supérieur en tout à l'original. Le texte, revêtu de formes plus élégantes, plus généralement accessibles, a été mieux séparé des notes explicatives et purement scientifiques. Celles-ci ont été rejetées dans un appendice au premier volume où elles forment autant de dissertations intéressantes, sur des questions érudites de philologie ou d'histoire. Toutes les découvertes récentes, toutes les lumières nouvelles dont Creuzer n'avoit pas pu profiter, ont été mises à contribution; de sorte que l'ouvrage dans son ensemble sera comme un répertoire à-peu-près complet de tout ce qui appartient à la science des mythologies anciennes dans son développement actuel. Ce qui donne enfin encore plus de valeur à ce beau travail, c'est qu'il a reçu l'approbation la plus flatteuse de Mr. Creuzer lui-même, qui a libéralement communiqué à son spirituel interprête des documens nouveaux sur les religions de l'Asie mineure, de la Grèce et du Nord.

Nous chercherons, par quelques extraits, à donner une idée de l'ensemble de cette vaste et noble composition. Une introduction très-remarquable renferme des idées neuves et profondes sur la mythologie et les formes religieuses en général. On trouvera piquant de rapprocher la théorie de notre auteur, de celle que Mr. B. Constant vient d'exposer

Digitized by Google

avec tant de talent (1). Mr. Guigniaut, dans l'avertissement pour la première livraison, nous promet un discours où il se propose de traiter ces questions générales, et de compléter les idées que Creuzer n'a souvent fait qu'indiquer dans son introduction.

L'auteur s'occupe d'abord des influences qui ont présidé à l'instruction religieuse de la plupart des peuples.

«Une haute antiquité,» dit-il,« s'offre à quiconque entreprend de rechercher à travers les siècles, l'origine et le caractère des croyances et des formes religieuses. Est-il vrai que les premiers peuples de l'ancien monde, éclairés tout d'un coup des plus vives lumières de l'intelligence, non-seulement se soient élevés comme d'eux-mêmes aux notions les plus abstraites, mais n'aient connu d'autre moyen d'exprimer ou de communiquer leurs idées qu'un langage simple et nu, dépouillé de figures et d'images, si bien que l'expression la plus directe étoit toujours la mieux assortie à la clarté lumineuse de leur entendement? Est-il vrai que, dans la suite, l'homme soit déchu de cet état supérieur, que les notions si pures de son intelligence, les formes si précises de ses pensées se soient insensiblement obscurcies et altérées, et que cet obscurcissement et ces altérations successives renferment le secret de tous les systêmes religieux qui ont long-temps prévalu dans le monde? Ou bien, l'esprit humain, constamment fidèle aux lois que nous le voyons suivre aujourd'hui, ne s'est-il que peu-à-peu dé-

(1) Le second volume de l'ouvrage de *la Religion*, de Mr. B. Constant, vient de paroître. Nous attendrons la publication du troisième volume pour rendre un compte général de la partie historique de cet ouvrage, dont nous avons déjà examiné la partie philosophique. (Voy. nos N.os de Mai et de Juin). (R)

Digitized by Google

gagé de ses langes et des entraves qui retenoient ou protégeoient son enfance ? Long-temps comme enchaîné dans le cercle des objets physiques, s'est-il élevé par degrés dans une sphère plus haute, a-t-il insensiblement developpé et épuré ses idées, en parcourant les formes nécessaires que lui-même leur avoit successivement imposées, en perfectionnant sans fin et sans repos et ses pensées et les signes destinés à représenter et à exprimer ses pensées ? Nous n'atteindrons pas cette grande et épineuse discussion ; notre tâche sera plus facile : renfermés dans l'histoire, nous interrogerons soigneusement les faits et nous essayerons d'en tirer les inductions les plus naturelles et les plus vraisemblables. »

»Voici dans quels termes le père de l'histoire nous raconte les foibles et grossiers commencemens de la religion, chez les Grecs : si nous possédions un document, ou d'une époque plus reculée, ou d'un peuple plus ancien, nous en ferions usage ; il n'en est pas, à coup sûr, de plus intéressant, ni de plus authentique, et peu importe au fond à quel peuple nous demandions des lumières, pourvu qu'il nous apparoisse dans cet état d'enfance et de simplicité primitive où se trouvoient les Pélasges, tels que nous les dépeint Hérodote, plus de seize siècles avant notre ère.»

»Les Pélasges, au commencement, dans leurs sacrifices, » se contentoient d'invoquer les dieux.... Ils ne donnoient » à aucun d'eux ni surnom, ni nom quelconque, car ils » n'en connoissoient point encore.... Dans la suite, un » long intervalle de temps s'étant écoulé, ils apprirent les » noms des dieux... Bientôt ils allèrent consulter sur ces » noms l'oracle de Dodone. Cet oracle est regardé comme » le plus ancien entre ceux de la Grèce, et, dans ce » temps-là, il étoit le seul. Les Pélasges donc, ayant » consulté à Dodone pour savoir s'ils recevroient ces noms

Digitized by Google

» qui venoient des Barbares, l'oracle leur répondit qu'ils » pouvoient les adopter. Depuis ce moment, dans leurs » sacrifices, ils employèrent les noms des dieux que les » Hellènes reçurent par la suite des Pélasges (1).

»Quelle différence entre ce culte si simple et si grossier, entre cette adoration presque muette d'un peuple encore enfant, et ces légendes développées, ces fables religieuses si brillantes, dans lesquelles, si nous en croyons le même historien, Hésiode et Homère, les premiers, donnèrent à chaque divinité sa généalogie, ses titres et ses honneurs, ses attributs et sa figure visible! Il y a là nécessairement un état moyen qui a dû frayer le passage entre ces deux époques dont les caractères sont si opposés.»

»Or, cette période intermédiaire est celle qu'on pourroit spécialement appeler la période du sacerdoce. Qu'on se représente les prêtres face à face avec un peuple dont la langue est si pauvre, dont les idées sont si bornées: par quel moyen se mettront-ils en communication avec lui? Ici le raisonnement ne sauroit être à sa place; la démonstration logique manqueroit son effet. La pure lumière des notions intellectuelles doit avant tout se réfléchir dans les objets physiques, et, en quelque sorte, revêtir un corps, pour ne pas éblouir de son trop vif éclat les foibles yeux de ces hommes grossiers.»

»L'imposant seul peut les émouvoir et les tirer de cette stupide léthargie où leur esprit sommeille encore. Mais quoi de plus imposant que l'image? L'image, en saisissant fortement les sens, parviendra bien plus sûrement jusqu'à l'âme, et y fera pénétrer tout d'un coup la vérité d'une salutaire leçon, qui, confiée à la voie moins prompte, quoique plus

---

(1) Herodot. II, 52, Schweighœuser.

Digitized by Google

directe en apparence, de l'instruction raisonnée, n'atteindroit point au but et se dissiperoit sans fruit. »

»Ils le savoient, ces premiers instituteurs du peuple grec; ils connoissoient ces lois fondamentales de l'esprit humain, et comprenoient la nature de leur mission, nous n'en pouvons douter. Des témoignages positifs en font foi; « Les » sages de la Grèce, dans les temps anciens, envelop» poient leurs pensées sous des formes énigmatiques et ne » les énonçoient point ouvertement. » Ce sont les paroles d'un écrivain qui observa jadis avec une attention digne d'éloges, les institutions religieuses de la Grèce antique (1). D'autres viennent en foule appuyer son assertion, et nous attestant tout ensemble et la haute antiquité et la généralité de cette manière d'instruire, ils la reconnoissent comme fondée sur la nécessité et sur la nature même des choses. »

»Un second passage de Pausanias prouve que le caractère distinctif de l'enseignement religieux, dans la haute antiquité, étoit une concision imposante. Le savant grec juge en connoisseur et en homme de goût les plus anciennes poésies didactiques de sa nation : elles se distinguent, selon lui, par leur extrême briéveté bien plus que par l'art ou la beauté des vers; mais elles n'en sont que plus fortement empreintes d'un esprit tout divin (2). Ce n'étoit point encore cette poésie pleine d'artifice, où la sagesse nous ravit par de magiques fictions, comme parle Pindare; c'étoient les rudes accens d'un chantre sacré, qui, dans une image transparente, dépose une parole profonde, qui commande à la mémoire comme à la volonté, et dédaigne toutes ces vaines séductions par lesquelles un poète épris du beau, captive l'imagination des peuples. »

---

(1) Pausan. VIII, arcad. 8.

(2). *Id.* IX. Beot. 30.

Digitized by Google

»C'étoit donc une sorte de *révélation*, et nullement une exposition développée, que cette antique méthode. Expliquons notre idée et le sens que nous attachons ici au mot de révélation; et, d'abord, reprenons les choses de plus haut.»

»Pour les peuples qui rendent un culte aux élémens, les phénomènes naturels sont comme autant de signes, au moyen desquels la nature elle-même parle à tous les hommes indistinctement, un langage que les seuls habiles peuvent comprendre. Ce n'est point encore là sans doute le dogme philosophique qui fait de l'univers un grand animal, encore moins la doctrine sublime de l'âme du monde; mais peut-être en est-ce le germe déposé au fond du cœur de l'homme, et qui ne peut manquer de s'y développer. De là ces opinions populaires, que tout a vie dans le monde matériel, que tous les corps sont animés, que la pierre elle-même n'est point morte, et vit à sa manière. Bientôt l'imagination s'empare de ce panthéisme grossier, or elle le démêle, le détermine et va peuplant l'univers de ses dieux, ou plutôt chaque corps, chaque phénomène, chaque agent, dans le monde physique, devient lui-même un dieu. Ainsi la doctrine philosophique du panthéisme qui, d'abstraction en abstraction, arriva, chez les Grecs, jusqu'à cet axiôme: *tout est l'image de la divinité*, se résout en principe dans leur plus ancienne croyance, dont le polythéisme fut la première expression. Et quand la spéculation métaphysique, parvenue, vers la fin de l'antiquité, à son plus haut résultat, posa cet autre axiôme: « la nature, par la voie des symboles, produit sous des formes visibles ses invisibles conceptions, et la divinité se plaît à manifester par des images sensibles la vérité des idées: « bien des siècles auparavant, le germe de cette grande pensée fermentoit dans

Digitized by Google

l'imagination, à la fois enfantine et créatrice, des hommes du vieux monde. »

» Voilà comment, sous le double empire de la crainte qui abaisse l'homme et du sentiment intérieur qui le relève à ses propres yeux, se forma l'antique croyance, selon laquelle seul, entre tous les êtres vivans, l'homme jouit du privilège d'être en commerce avec les dieux. La nuit, dans des songes, le jour, par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, par les exhalaisons souterraines, enfin par mille présages divers et soudains, les dieux parlent à ses sens pour manifester à son intelligence, soit le présent, soit l'avenir. »

» Telles sont les croyances primitives qui servirent de base à l'enseignement des premiers prêtres de la nation grecque, et c'est dans cet esprit que furent données leurs instructions. De quoi s'agissoit-il en effet? d'imposer des noms à ces puissances suprêmes qui jusques-là n'en avoient pas; de les invoquer pour le peuple dans de courtes et concises formules. Un prêtre, saisi d'enthousiasme, et lui-même, il n'en faut pas douter, convaincu de la présence divine, s'exprimoit avec cette conviction : ses paroles brèves, mais profondes, avoient tout le caractère et toute l'autorité d'un oracle; souvent elles n'étoient pas moins énigmatiques. Aussi, comme la prière fut la principale source de l'instruction religieuse des anciens âges, l'interprétation et la révélation en furent les formes originelles. Le prêtre enseignoit, quand il déposoit un présage dans une sentence mystérieuse; il enseignoit lorsque, dans les forces de la nature, il révéloit des dieux puissans, lorsqu'il montroit les signes célestes et les figures des étoiles, lorsqu'il découvroit un arrêt divin dans les entrailles d'une victime, qu'enfin il décéloit un rapport quelconque entre une apparence visible et son invisible objet. Voilà les premières leçons que les sages de

Digitized by Google

ces âges reculés donnoient à la multitude, bien grossière encore, mais pourtant avide d'apprendre; ces leçons étoient toutes sensibles, et par cela même mieux appropriées à ses besoins: elles s'adressoient principalement aux yeux, la plus simple et la plus courte de toutes les voies d'instruction. Il n'y avoit donc là ni raisonnement, ni démonstrations théologiques; c'étoit, dans le sens le plus littéral du mot, des révélations, des manifestations surnaturelles. » . . . .

»Ce n'est pas tout: nous voyons chez les vieux Pélasges, le sentiment religieux s'attacher d'abord à des noms, et leurs idées sur la divinité se développer et s'ordonner, à mesure que les noms se multiplient dans les invocations qu'ils lui adressent. Mais il est un autre besoin de la nature humaine qu'il falloit songer à satisfaire. L'homme veut des signes extérieurs, des images, des figures visibles qui répondent à ses sentimens intérieurs, qui représentent et qui manifestent aux yeux ce qu'il y a de plus obscur et de plus mystérieux dans ces sentimens. Les peuples même de l'antiquité qui rendoient un culte aux astres, furent conduits de bonne heure à l'idolâtrie: que devoit-ce donc être chez ceux dont toute la religion consista d'abord dans un panthéisme sensible et matériel. Le mouvement général de la nature physique et la force cachée qui le produit, saisirent vivement la jeune et vigoureuse imagination de ces hommes primitifs; ils y reconnurent la puissance secrète d'une divinité. Dès-lors il fallut bien que l'image et le pouvoir de cette divinité éclatassent aux regards. Il fallut que le prêtre, pour justifier sa mission divine, devînt en quelque sorte créateur. Et maintenant que, par le travail et par l'art, il a produit aux yeux l'être invisible, maintenant qu'il a mis au jour la divinité, il a manifesté tout ensemble et le pouvoir de son dieu et la vérité de son propre culte. Déjà, chez les Pélasges, un prêtre, sans doute, avoit, par son

Digitized by Google

art créateur, personnifié sous la figure d'un Hermès, cette force vivante de la nature dont ces peuples sentoient la secrète puissance (1). »

»Expliquer les symboles et créer des figures symboliques, sont deux fonctions constamment réunies dans cette vieille école des religions primitives. Bien plus, les dieux eux-mêmes ont formé de leurs mains puissantes les premières images proposées à l'adoration des hommes; eux-mêmes ils ont été les premiers instituteurs de leur culte; ils sont descendus sur la terre pour instruire les mortels. Dans presque tous les temples les plus révérés, on conservoit une idole de bois ou de pierre, dont le travail grossier attestoit la haute antiquité, et qu'on croyoit envoyée du haut des cieux par Jupiter; aussi faisoit-on dépendre de sa possession la fortune même de l'état. D'un autre côté, l'on voit Apollon introduisant son propre culte à Delphes, Cérès (Demeter) instruisant à Eleusis les rois de l'Attique dans la doctrine secrète du sien, et durant ses courses inquiètes à la recherche de sa fille, inventant le précieux usage des signes sacrés, c'est-à-dire, des symboles.»

» Ainsi se manifeste, à l'origine des institutions religieuses, une miraculeuse alliance de l'homme avec la Divinité. Non-seulement chez les Grecs, mais chez la plupart des peuples de la haute antiquité, le grand Etre lui-même auquel doivent s'adresser les prières, apparoît comme le premier instituteur de ces prières, et donne l'exemple de l'adoration. Que dis-je? il n'est pas rare que, dans la tradition sacrée, la leçon se trouve confondue avec le maître, l'ouvrage, en quelque sorte, identifié avec l'auteur. Hermès, la source révérée de toute sagesse, étoit, aux yeux

(1) Herodot. II. 51.

Digitized by Google

des Egyptiens, l'instituteur de la religion, le fondateur des rites sacrés et le livre des livres. Le Hom des Perses est présenté, dans le Zendavesta, tout à la fois comme le maître de la parole de vie et comme son écho sur la terre, comme l'annonciateur et en même temps comme le breuvage du salut, comme l'arbre de vie lui-même. Cette remarquable association d'idées se retrouve dans les récits fabuleux des Grecs, soit sur les chênes prophétiques de Dodone, soit sur la naissance divine et le caractère surnaturel de leur Orphée, de leur Mélampe et de beaucoup d'autres anciens prophètes. »

» En effet, ce maître de la parole divine est né du sang des dieux ; qu'il présente et révèle au peuple l'idole sacrée d'en haut, ou qu'il soit le créateur et l'ouvrier d'un dieu visible, sa mission reste la même ; il donne au sentiment religieux des formes extérieures. Toute instruction se réduit encore à des figures sensibles, à des images : n'importe que ces images s'adressent à l'oreille ou aux yeux, car la distinction seroit superflue, dans cet état vraiment primitif de l'esprit humain. »

»Les premiers fondateurs des religions consignoient leurs dogmes dans des représentations figurées : l'antiquité toute entière nous l'atteste. Zoroastre habitoit une montagne sur les confins de la Perse, et, dans une espèce de grotte cosmique qu'il y avoit pratiquée, on voyoit les zônes terrestres et les élémens figurés par des symboles. Chez les Indiens, la grotte des Brachmanes, où l'on alloit adorer les images des dieux, n'avoit pas sans doute un autre objet, et l'on sait que les monumens égyptiens abondent en représentations du même genre, destinées jadis à l'instruction des peuples. Tout porte donc à croire que, dans cette antiquité reculée, l'image sortie des mains du prêtre, et celle qui partoit de sa bouche, avoient un principe et un

Digitized by Google

but unique, d'aller à l'esprit par les sens et surtout de parler aux yeux. En effet, qu'on examine les apologues d'un Vichnou-Sarma ou d'un Pilpai, les sentences des prophètes hébreux, les oracles des Grecs, les symboles de Pythagore, ces ouvrages sont-ils autre chose qu'une suite de figures expressives et d'images remplies de sens? Leur propre et commun caractère n'est-il pas de puiser dans le domaine des objets sensibles, des traits qui servent en quelque sorte, à peindre les leçons de la sagesse? Aussi, la sphère de ces leçons, c'est la nature entière avec son ordre immuable et ses phénomènes visibles; c'est la constante harmonie des corps célestes, ce sont les plantes, et les fleurs, leurs couleurs parlantes et leurs formes variées, les animaux et leurs habitudes distinctives. C'est par les lois du monde matériel, que nous apprenons à connoître les lois secrètes de notre nature; l'univers devient comme un miroir magique, où viennent se réfléchir, pour notre usage, les vérités abstraites de la morale. Voilà pourquoi il est si facile de transformer en figures réelles et sensibles à l'œil, ces sentences et ces maximes antiques, sans en altérer le sens. C'est que, dans cet âge de l'esprit humain, la peinture et le discours ne sont point encore distingués l'un de l'autre; tout au contraire, ils se soutiennent et se pénètrent d'une mutuelle lumière. Presque toutes les langues, surtout les plus anciennes, ont conservé des traces de cette confusion, ou, si l'on veut, de cette simplicité originelle. Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que la sagesse de ces temps-là dominoit et façonnoit à la fois les esprits grossiers de la multitude par l'autorité de paroles et d'images également sensibles, auxquelles les Grecs appliquèrent indifféremment, dans la suite, le nom si riche et si divers de *symbole*.»

»Ainsi, dans la haute antiquité, toute religion, tout culte,

Digitized by Google

toute instruction morale ou philosophique se produisoit sous la forme de symbole et d'emblême. Mais, si nous voulons une théorie de cette forme si ancienne et si générale, ce n'est pas à ces âges reculés qu'il faut la demander. Tout y est l'ouvrage de la nature et du besoin, tout y est spontané, nécessaire, et la réflexion n'y sauroit trouver place. L'esprit humain n'avoit point encore un libre essor. Déjà pourtant le symbole s'étoit affranchi des liens de son enfance, en Egypte et dans l'antique Orient! quant aux Grecs, ils s'en emparèrent pour le polir, et lui donnèrent le beau comme objet principal. Elèves des Egyptiens, ils suivirent d'abord l'exemple de leurs maîtres, adressant leurs leçons bien plus aux sens qu'à l'intelligence, et demandant aux premiers l'évidence que refusoit celle-ci. Mais bientôt, guidés par ce génie heureux qui étoit leur partage, ils imaginèrent d'unir avec le beau l'expression figurée des idées, alliance immortelle, art vraiment divin dont ils ont été et sont encore les inimitables modèles.»

Après avoir ainsi posé les bases de cette belle théorie, l'auteur, poursuivant ses recherches, trouve deux grandes formes de la doctrine religieuse chez les anciens, les *symboles* et les *mythes*, division qui repose sur le génie même de l'antiquité. Pour arriver à définir d'une manière précise ces expressions, dont le sens est si vague dans nos langues modernes, il faut avoir recours soit à l'étymologie, soit à l'histoire même de ces deux formes. Laissant de côté la partie étymologique, que Mr. Guigniaut a rejetée tout entière dans une note, nous allons suivre brièvement l'histoire du symbole et du mythe (1).

---

(1) Nous ne donnons pas l'extrait qui suit comme une cita-

Digitized by Google

Plusieurs écrivains modernes ont cru trouver la source du symbole dans ces peintures historiques qu'on rencontre chez plusieurs peuples, et qui sont les premières ébauches de l'écriture *kyriologique*, c'est-à-dire, dont les signes figurent les objets eux-mêmes. Ils font ensuite dériver de celle-ci toute la science des hiéroglyphes. Il est possible qu'on puisse expliquer ainsi la découverte de l'écriture alphabétique, mais on ne parviendra jamais, par cette voie, à l'essence du symbole. En effet, toutes les images se divisent en deux ordres distincts, les images kyriologiques ou propres, et les images symboliques. On peut trouver certains rapports entre ces deux ordres, mais on ne peut les faire rentrer l'un dans l'autre, et encore moins les expliquer l'un par l'autre. C'est dans le champ même du symbole qu'il faut fouiller, pour trouver les profondes racines de toute représentation figurée.

Il y a dans l'homme des premiers âges, une disposition naturelle qui le porte comme nécessairement à se réfléchir, en quelque sorte, dans tous les objets de la nature, à ne voir partout que sa propre image, à se considérer comme le centre de la création. De là cette croyance universelle chez les anciens peuples, que toute chose dans la nature est douée de vie et de sentiment; de là cette tendance générale à personnifier les forces du monde matériel et à transporter dans le jeu des élémens physiques, les idées d'amour et de haine, de vie et de mort, de génération et d'enfantement. Les théogonies et les cosmogonies des religions anciennes, sont les monumens les plus remarquables de ce génie tout poétique, car leur essence réside dans la personnification des forces productrices de la nature.

---

tion, parce que nous avons beaucoup resserré le texte original, tout en conservant, autant que possible, les expressions mêmes du traducteur. Les passages saillans ont été guillemetés. (R)

Digitized by Google

L'image et la métaphore, telles que les caractérise Aristote (1), nous donnent les premiers élémens de tout langage symbolique. Leur caractère propre est de rassembler sous un seul point de vue plusieurs qualités d'un même objet, de telle sorte, que l'âme les saisisse comme par une intuition soudaine, et comme d'un coup-d'œil. Dans le domaine du fini, cette espèce de transmutation s'accomplit toujours avec facilité. Mais lorsque l'âme prend un essor vers le monde des idées, qu'elle conçoit l'infini et veut l'exprimer en images, alors se révèle tout-à-coup une grande et frappante opposition. Comment renfermer dans les bornes du fini, ce qui de sa nature, repousse toute limite? Comment rendre visible ce que la pure intelligence peut seule concevoir? L'âme, dans cette position, sent à-la-fois son impuissance et le désir de briser ses chaînes; elle flotte entre le monde idéal et le monde sensible, et se consume en efforts pour atteindre l'un par l'autre. L'expression symbolique qui résulte de cette double tendance, en porte aussi le caractère, et trahit dans son essence une double nature.

En effet, le trait distinctif du symbole, est une sorte de vague, d'indécision entre la forme et l'idée qu'elle doit exprimer. « Le rayon divin en se réfléchissant dans le symbole, « n'y luit plus à nos yeux que d'une lumière douteuse, comme « l'arc-en-ciel au sein de la nue où le soleil vient briser ses « feux. » De là ce sens profond, qui excite si vivement notre âme, et qui résulte de l'opposition même et de l'immense disproportion de l'idée et de la forme; de là aussi la concision rapide du symbole; « c'est comme un éclair, qui tout-à-coup « brille dans une nuit profonde, et laisse entrevoir à nos yeux un horizon sans bornes. »

(1) Aristot. Rhethor. III, 4.

Digitized by Google

C'est dans l'expression des croyances religieuses, lorsqu'elles demandent à l'art de leur prêter des formes visibles, que le symbole reçoit sa plus haute application. Il faut bien alors qu'il atteigne à l'infini, à ces grandes et sublimes idées qu'il doit revêtir d'un corps pour les rendre sensibles. Il y parvient par deux voies différentes, qui donnent naissance à deux genres de symboles.

Ou le symbole, fidèle à son penchant naturel, s'efforce d'exprimer tout entier le grand sens qu'il a en vue; il ne lui suffit pas de dire beaucoup, il veut tout dire; et alors, se confiant dans lui-même, il compte pour rien les lois de la nature, il franchit toutes limites, il s'expose à devenir vague, obscur, énigmatique. On peut le désigner alors par l'épithète de *mystique* (1).

Ou bien le symbole s'impose à lui-même des limites, et il s'arrête à cette ligne délicate qui sépare la nature d'avec le pur esprit. Ainsi modifié, il accomplit son œuvre la plus haute et la plus difficile; et, par l'alliance de la beauté des formes avec la profondeur du sens et de l'idée, il parvient, en quelque sorte, à rendre visible la Divinité même. Comme la sculpture des Grecs a donné à ce genre de symboles son dernier degré de perfection, nous pouvons les désigner par le nom de symboles *plastiques*.

Des idées pures revêtues de formes corporelles, tels sont proprement les symboles. Cette définition comprend également les deux genres que nous venons de caractériser.

Passant sous silence les rapprochemens que fait notre

---

(1) De ce genre de symboles sont les figures *panthées*, que nous retrouvons surtout chez les peuples de l'Orient, et qui réunissoient dans une seule forme monstrueuse les attributs les plus divers. (R)

auteur


Digitized by Google

auteur entre le symbole et d'autres modes d'expression, tels que l'allégorie, l'énigme ou *griphe*, l'apologue, la parabole, l'exemple, etc., nous en venons à la seconde grande forme des doctrines religieuses de l'antiquité, savoir le *mythe*.

Les causes qui donnent naissance au mythe sont extrêmement variées. Les antiques traditions de l'histoire, les hauts faits des héros, les phénomènes et les accidens de la nature physique, et les symboles mystérieux et inexpliqués transmis par d'anciens peuples, sont autant de sources fécondes en mythes de toute espèce. On peut diviser ceux-ci en deux branches principales, selon qu'ils se composent de traditions historiques, ou d'antiques croyances, de dogmes religieux, de leçons et de préceptes. Chacune de ces branches se subdivise encore en plusieurs rameaux. Chez les Grecs, par exemple, la branche historique comprend des traditions étrangères, des faits de l'histoire primitive de l'Asie, des merveilles de contrées lointaines, des récits de navigateurs, de voyageurs, etc. Elle raconte les évènemens nationaux, les migrations d'une tribu, la fondation d'une ville, les exploits d'un chef de peuplade. De même la seconde branche renferme des mythes de nature très-diverse, et qu'on peut classer, suivant leur objet, en mythes théologiques, ou moraux, ou physiques, ou astronomiques, etc. Mais il est bien rare que, dans la réalité, les mythes se présentent ainsi purs et distincts; au contraire, ils se pénètrent les uns les autres et se confondent souvent entr'eux. « La mythologie « est comme un grand arbre dont la souche est unique, mais « dont les branches et les rameaux sans nombre croissent et « s'entrelacent en tout sens, étendant de toute part, avec leur feuil- « lage épais, le luxe un peu sauvage des fleurs et des fruits « les plus multipliés. »

Le mythe, dans sa forme la plus antique, tendoit à se rapprocher du symbole; quelquefois même il en dérivoit, et

Digitized by Google

il offroit alors quelques-unes de ses qualités, la profondeur, la sublimité du sens, d'où parfois la bizarrerie et l'obscurité de l'expression. Mais peu à peu le mythe se dégage de ces formes roides et sévères; son alliance avec le chant et la poésie l'étend et le développe; il en vient enfin à regarder le beau comme un but unique, et à recouvrer un sens religieux et profond qui lui donnoit un caractère mystique. Ce sont là les deux points extrêmes du développement de la mythologie, principalement chez les Grecs.

Les poëmes d'Homère nous offrent plusieurs exemples de cette transition du symbole au mythe, qui montrent comment ce dernier prend peu à peu son cours, et se déploie en récit. Nous ne citerons que celui de la fameuse chaîne d'or de Jupiter.

Sans nous arrêter aux différentes explications que les anciens ont laissées de ce mythe, nous rappellerons seulement cette grande idée de l'ame du monde qui pénètre et unit toutes choses, si importante dans le systême des philosophes de l'Ionie. Il est probable que, dans l'antique Orient, le génie du symbole avoit cherché à la représenter sous un emblême matériel, et nous la trouvons rendue en vers, dans le passage suivant d'un poëme hindou, le Bhagavat gîta. C'est le dieu Crichna qui, sous le nom de Bhagavan, console un héros du nom d'Arjouna, en lui révélant la doctrine de l'unité éternelle et immuable. Il lui parle en ces termes :

« Mais connois en moi une seconde nature, une nature
» excellente et supérieure, dont la vie est l'essence et qui
» soutient cet univers. Voilà le double foyer de toutes les
» existences ; apprends cette grande vérité. Je suis la créa-
» tion et la destruction de toutes choses créées ; il n'est
» rien de plus grand que moi, ô Arjouna ! Ce monde vi-

Digitized by Google

» sible est suspendu à moi, comme les perles d'un collier » au fil qui les retient. » (1)

» Personne ne méconnoîtra l'identité de ce dogme sublime avec le fond du passage d'Homère. Tout ici se trouve dans un parfait accord, idée, symbole et mots. Peut-être la chaîne d'or de Jupiter étoit-elle ainsi présentée dans le vers aussi simple qu'expressif de quelque ancien chantre sacré. Un autre poëte aura transformé la pensée en action, et delà un mythe, encore très-précis et d'un sens facile à saisir : « Jupiter fixe à l'Olympe, par le moyen d'une » chaîne d'or, toutes les puissances et tous les corps de » l'univers. » Mais voici que le chantre de l'Iliade s'empare de ce mythe; il l'implique dans un des nombreux incidens de son poëme, et, sans songer à sa signification primitive, lui donne une forme toute nouvelle; c'est Jupiter qui, s'adressant aux autres dieux, leur dit du ton de la menace » :

« Oui, dieux, connoissez ma puissance; essayez de sus» pendre au haut des cieux une chaîne d'or, attachez-vous » tous à cette chaîne, et vous et les déesses; jamais vous » ne parviendrez à entraîner sur la terre le maître et l'ar» bitre du monde; tous vos efforts y échoueroient. Moi, » s'il me plaisoit d'y porter la main, soudain j'entraînerois » avec vous et la terre et la mer, puis je fixerois la chaîne » au sommet de l'Olympe, et l'univers entier seroit sus» pendu dans les airs. Tant ma force est au-dessus et de » celle des dieux et de celle des hommes. » (1)

On le voit, même dans cette singulière métamorphose, le

---

(1) *Bhagavat gîta.* ed. de A. W. Schlegel. *Lect. VII Slok.* 5—8.

(1) Iliad. VIII. 18 sqq.

Digitized by Google

symbole n'a pas perdu tout son grand sens; l'idée perce encore à travers l'écorce de cette bizarre fiction......»

» Mais d'ordinaire le mythe épique n'enferme point de si sublimes mystères : et lors même qu'un sens profond y est caché, une forme plus douce, plus pure, plus humaine s'allie mieux avec la poésie. On peut citer comme exemple de cette heureuse combinaison d'un sens mystique avec le style de l'épopée, l'hymne homérique à Cérès, auquel il est difficile de refuser ce double caractère. »

» Il est donc vrai que le symbole et le mythe sont très-différens l'un de l'autre; mais il est vrai aussi qu'ils ont l'un avec l'autre, de nombreux rapports et même certains points de contact. Tantôt plus fixe et plus significatif, tantôt plus mobile et dépourvu de sens, celui-ci flotte au gré de la parole, tandis que le symbole, toujours immobile, se complait dans un silence imposant. On pourroit comparer le mythe, dans son plus libre essor, au brillant papillon, qui, se jouant aux rayons du soleil, déploie les riches couleurs de ses ailes légères; le symbole à la chrysalide, qui tantôt retenoit caché, sous sa dure enveloppe, ce frivole amant des fleurs, dont les ailes n'étoient point encore développées. »

Les bornes de cet extrait nous obligent à nous contenter d'une simple énumération des questions importantes que traitent les trois derniers chapitres de l'Introduction. La classification générale des symboles et des allégories amène de nouveaux développemens sur le sujet dont nous nous sommes occupés. Un coup-d'œil rapide jeté sur les diverses formes de croyance et les parties essentielles du culte, principalement dans le polythéisme, présente une foule d'aperçus ingénieux qui pourroient fournir la matière d'un ouvrage spécial. Enfin un court résumé de l'histoire de la mythologie

Digitized by Google

chez les anciens et chez les modernes, fait connoître les systêmes divers qui ont été successivement appliqués à la solution du grand problême de l'antiquité religieuse.

Dans un des prochains numéros, nous nous proposons de rendre compte de l'ouvrage même, en faisant ressortir tout ce qu'il doit, dans sa forme actuelle, aux connoissances, au zèle et au talent de Mr. Guignault.

(La suite à un prochain Cahier.)

HISTOIRE.

HISTORISCH-PHILOSOPHISCHE DARSTELLUNG ALLER VERÆNDERUNGEN DER NEGERSCLAVENHANDELS, etc. Tableau historique et philosophique des changemens qu'a subis la traite des nègres depuis son origine jusqu'à son abolition. Par Albert HÜNE, Dr. Phil. 2 vol. in-8.° *Gættingen* 1820.

(Troisième et dernier extrait).

LA victoire remportée par les antagonistes de la traite des nègres, dans la session du parlement de 1788, fut peu importante sans doute, puisqu'elle se borna à un règlement destiné à améliorer le sort des nègres pendant leur transport de l'Afrique dans les colonies. C'étoit pourtant un pas de fait et un encouragement pour l'avenir ; aussi, redoublèrent-ils de zèle et d'activité pour préparer les moyens qui pouvoient conduire à des succès plus décisifs. Mr. Clarkson alla visiter les ports de mer du midi de l'Angleterre, afin d'y chercher

des témoins dont les dépositions pussent servir à réfuter celles qui avoient été produites par les marchands négriers de Liverpool. Mais il s'aperçut bientôt que ses adversaires n'étoient pas non plus restés oisifs. Il recueillit, à la vérité, dans ses conversations particulières, une foule de nouveaux faits à l'appui de ce qui avoit été dit dans le Parlement, sur les atrocités auxquelles la traite donnoit lieu, et les inconvéniens qu'elle avoit pour la marine anglaise; mais quand il vouloit rédiger par écrit ces faits, et quand il demandoit à ceux qui les lui avoient communiqués, de les attester par leur signature, et de s'engager à les répéter soit devant les tribunaux, soit à la barre de la Chambre des Communes, presque tous s'y refusoient. Les uns craignoient de se faire de puissans ennemis parmi les propriétaires de plantations, ou parmi les marchands négriers; d'autres, qui attendoient quelque faveur du Gouvernement, ou qui avoient besoin de sa protection, trouvoient plus sûr et plus prudent de ne point prendre parti dans une question sur laquelle ils voyoient le ministère divisé. Enfin, sur quarante-sept personnes dont le témoignage auroit pu servir efficacement la cause des nègres, Mr. Clarkson n'en trouva que neuf qui consentirent à déposer devant les tribunaux. Cependant, le Comité avoit aussi trouvé quelques témoins; il avoit reçu de plus le journal d'un jeune chirurgien, nommé Arnold, qui revenoit d'un voyage en Afrique, pendant lequel il avoit recueilli soigneusement tout ce qui avoit rapport à la traite; pièce d'autant plus importante que le rédacteur en avoit attesté par serment l'exactitude.

Fort de ces divers documens, Mr. Wilberforce demanda à la Chambre des Communes, au mois de mars 1789, d'ordonner la lecture de la résolution adoptée dans la session précédente, par laquelle la Chambre s'étoit engagée à prendre en considération l'affaire de la traite. En conséquence de sa

Digitized by Google

proposition, la Chambre fixa le 23 avril pour se former, à cet effet, en Comité général. Une vive agitation se manifesta aussitôt parmi les propriétaires de plantations, les marchands négriers et toutes les personnes intéressées d'une manière quelconque à la traite. Dans leurs réunions, les propositions les plus violentes furent énoncées et accueillies favorablement; pour intimider le ministère, on alla même jusqu'à dire que, si le Gouvernement ne protégeoit pas les intérêts des colonies, elles pourroient fort bien lui prouver qu'elles étoient en état de se passer de la mère-patrie. Tous les papiers publics étoient remplis de diatribes virulentes contre les antagonistes de la traite. On répétoit pour la centième fois, que le sort des nègres étoit bien plus doux dans les colonies que dans leur patrie même; que l'abolition de la traite mettroit les colonies à feu et à sang, occasionneroit un déficit considérable dans les revenus de l'état, diminueroit le commerce et la marine britanniques; on ajoutoit encore que si le Gouvernement interdisoit la traite, il ne pourroit se dispenser de dédommager les négocians et les capitalistes qui souffriroient par les effets de cette mesure, et que les dédommagemens, d'après une juste évaluation, s'élèveroient au moins à la somme de quatre-vingt à cent millions. Quelque peu fondée que fût cette prétention, elle ne laissa pas de produire un grand effet sur les membres du Parlement. Plusieurs d'entr'eux abandonnèrent entièrement Mr. Wilberforce; d'autres résolurent de prendre un parti mitoyen et de ne voter que pour des mesures qui eussent pour but de soumettre la traite à quelques restrictions.

Sur ces entrefaites, l'enquête entreprise par la Commission du Conseil privé se trouva achevée; Mr. Pitt en mit le rapport sous les yeux de la Chambre, et pour donner aux députés le temps de l'examiner, il proposa d'ajourner au 12 mai la discussion sur la traite. Ce délai donna aux deux par-

Digitized by Google

tis le loisir nécessaire pour se préparer à la grande lutte qui alloit avoir lieu. Le jour désigné étant enfin arrivé, Mr. Wilberforce ouvrit la discussion par un discours plein d'éloquence, qui dura trois heures et demie. Dans un langage aussi modéré qu'énergique, il dévoila l'horreur et la turpitude du commerce des esclaves, ainsi que ses funestes conséquences; il répondit victorieusement à toutes les objections présentées contre l'abolition de la traite, et déclara, que pour sa part, il n'auroit de repos que lorsqu'il auroit obtenu la cessation de ce trafic. Il déposa ensuite sur le bureau douze articles qu'il avoit tirés du rapport du Conseil privé, et qu'il désiroit soumettre à la discussion de la Chambre : en voici la substance.

I. Le nombre des esclaves enlevés annuellement de la côte d'Afrique par des navires anglais, s'élève à environ 38000 individus.

II. La majeure partie des nègres enlevés par les bâtimens européens viennent de l'intérieur de l'Afrique. Suivant les rapports les plus authentiques, on peut les ranger sous quatre classes; 1.° les prisonniers de guerre; 2.° des personnes nées libres, qui ont été condamnées à être vendues comme esclaves, soit pour dettes, soit pour des crimes réels ou supposés, peine dans laquelle ordinairement tous les membres de la famille du coupable sont enveloppés; 3.° des esclaves domestiques que leurs maîtres vendent aux Européens, parce qu'ils y trouvent leur profit, ou pour les punir de quelque délit; 4.° des personnes nées libres que leurs propres compatriotes ou des Européens ont réduites en esclavage, par violence ou par ruse.

III. Le commerce que les Européens font sur les côtes de l'Afrique pour se procurer des esclaves, multiplie les guerres entre les indigènes, excite les chefs à des actes de violence,

Digitized by Google

provoque des condamnations injustes, et empêche que la civilisation ne s'introduise dans ces pays.

IV. L'Afrique, dans son état actuel, fournit plusieurs articles importans pour les manufactures anglaises, et qui lui appartiennent exclusivement; son climat et son sol sont propres à la culture d'autres productions encore, qui pourroient devenir l'objet d'un commerce, tout aussi lucratif que la traite, et qui, en même temps, auroit l'avantage de favoriser les progrès de la civilisation dans cette partie du monde.

V. L'expérience prouve que la mortalité est beaucoup plus grande parmi les marins employés à la traite des nègres, que parmi ceux qui servent sur d'autres bâtimens marchands ou sur les vaisseaux de haut bord, ensorte qu'on peut la considérer comme préjudiciable à la marine anglaise.

VI. La manière dont se fait le transport des esclaves les expose aussi à des souffrances qui en font périr un grand nombre pendant la traversée, inconvénient auquel aucune disposition ne sauroit remédier suffisamment.

VII. Un grand nombre d'esclaves périssent dans les ports des îles, avant qu'on ait eu le temps de les vendre, par suite des maladies contractées pendant la traversée.

VIII. Sur le nombre des nègres importés annuellement, il en meurt un grand nombre pendant les trois premières années de leur séjour dans les colonies.

IX. Les principales causes qui empêchent les nègres de se multiplier dans les colonies, sont : 1.° la disproportion entre le nombre des hommes et celui des femmes; 2.° l'immoralité des esclaves et le manque de soin pour encourager parmi eux les mariages; 3.° les maladies particulières aux nègres, provenant de travaux trop pénibles et de mauvais traitemens, ou d'une nourriture insuffisante et de mauvaise qualité.

Digitized by Google

Les partisans de la traite profitèrent de ce délai pour rassembler de toute part des témoins favorables à leur cause. Leurs adversaires firent aussi de nouveaux efforts. Sentant l'utilité qu'ils retireroient de la coopération de la France, ils envoyèrent Mr. Clarkson à Paris, afin de se mettre en rapport avec les membres de l'Assemblée Constituante que l'on savoit disposés en faveur des nègres, et pour engager cette Assemblée à comprendre l'abolition de la traite dans les nombreuses réformes dont elle étoit occupée. On auroit enlevé ainsi aux défenseurs de la traite un de leurs argumens les plus puissans, qui consistoit à dire, que l'Angleterre, en abolissant la traite des nègres, n'obtiendroit d'autre résultat que de faire passer cette branche lucrative de commerce toute entière entre les mains des Français. Les intrigues des négriers français et des capitalistes intéressés à leurs entreprises, firent échouer cette tentative. Les menaces, les promesses, les moyens de corruption, tout fut mis en usage pour paralyser la bonne volonté de quelques députés, et même pour rendre leurs intentions suspectes.

Mr. Clarkson, voyant que son séjour à Paris ne pouvoit être d'aucune utilité, retourna en Angleterre où il fut assez heureux pour découvrir quelques nouveaux témoins, capables de donner des renseignemens très-importans, surtout sur la manière dont les marchands africains se procuroient les esclaves qu'ils vendoient aux Européens. Cependant l'enquête ordonnée par la Chambre fut traînée en longueur à tel point que l'année 1790 se passa sans que le Parlement eût pu s'en occuper; elle ne fut terminée qu'au mois d'avril 1791. Peu de jours après, Mr. Wilberforce renouvela sa motion relative à l'abolition de la traite, et l'appuya par un discours très-éloquent. Il cita de nouveaux exemples d'atrocités commises par les négriers; il fit connoître les manœuvres astucieuses employées par eux pour

Digitized by Google

exciter les tribus indigènes à s'entre-combattre, afin de fournir aux marchés d'esclaves des prisonniers de guerre; il peignit, avec les couleurs les plus fortes, les maux que l'on faisoit souffrir aux nègres pendant la traversée; il montra jusqu'à l'évidence que la prospérité des colonies, du commerce et de la marine britannique ne tenoit nullement à la continuation de la traite, et termina son discours en adressant à ses amis, la péroraison suivante. « Quelle que soit la résolution de la Chambre, ne désespérons pas. Notre cause est une cause sainte, elle finira par triompher, et le succès couronnera un jour nos efforts. Nous avons au moins obtenu déjà que les malheureux nègres fussent reconnus comme appartenant à l'espèce humaine, ce qu'on leur avoit long-temps contesté: voilà le premier fruit de nos travaux. En persévérant, nous réussirons enfin; travaillons donc sans relâche jusqu'à ce que nous ayons lavé le nom chrétien de cette tache, jusqu'à ce que nous ayons effacé les dernières traces de ce trafic que la postérité nous reprochera d'avoir trop long-temps toléré.» En réponse au discours de Mr. Wilberforce, ses antagonistes soutinrent que le commerce des esclaves ne sauroit être considéré comme illicite en principe, puisque d'abord tout homme avoit le droit de disposer de sa liberté, et qu'ensuite des prisonniers de guerre et des criminels condamnés à l'esclavage d'après les lois de leur pays, pouvoient de même être vendus légitimement par ceux au pouvoir desquels ils se trouvoient. Relativement à la moralité de la traite, ils répétèrent qu'au lieu de faire verser du sang, elle l'épargnoit plutôt, puisqu'elle sauvoit au moins la vie à des prisonniers de guerre et à des criminels qui auroient impitoyablement été mis à mort. De part et d'autre la question fut débattue avec chaleur et même avec véhémence; les orateurs les plus distingués de la Chambre, MM. Pitt, Fox, Burke, Shéridan, Grey,

Digitized by Google

etc. votèrent en faveur de la motion de Mr. Wilberforce; mais elle n'en fut pas moins rejetée à une majorité de soixante et quinze voix. Ce résultat inattendu tenoit principalement aux circonstances du moment. Les évènemens politiques survenus en France, dont les suites menaçoient de ruine un des plus anciens trônes de l'Europe, avoient frappé de terreur un grand nombre des membres du Parlement et en avoient fait des ennemis décidés de toute innovation. Les insurrections qui venoient d'éclater à St. Domingue, à la Martinique, et même dans des colonies anglaises, sembloient ne justifier que trop les sinistres prédictions des négriers et de leurs amis; ceux-ci en prenoient occasion de traiter de jacobins les partisans de l'abolition de la traite, et de les accuser de tous les malheurs qui déjà étoient arrivés dans les îles et qui ne manqueroient pas d'y arriver encore. Leurs déclamations produisirent sur la Chambre plus d'effet que les pétitions présentées contre la traite, quoique celles-ci fussent au nombre de cinq cent dix-neuf, tandis que cinq seulement furent présentées en sa faveur. Au reste, l'issue des débats parlementaires ne changea nullement les dispositions du public: partout il se forma de nouvelles réunions dans lesquelles on s'occupoit des moyens de faire réussir le projet de l'abolition de la traite.

Fidèle à son système de persévérance, Mr. Wilberforce renouvela sa motion dans la session de 1792; aux argumens qu'il avoit employés dans ses précédens discours il ajouta l'exemple du Danemarck, dont le Souverain venoit de publier une ordonnance qui fixoit l'année 1803 pour le terme auquel toute importation d'esclaves dans les colonies danoises devoit être complètement interdite, et qui, pendant l'intervalle de 1792 à 1803, soumettoit la traite à de certaines restrictions: il exprima ses regrets de ce que l'Angleterre se fût laissé enlever l'honneur d'avoir cédé la

Digitized by Google

première à la voix de l'humanité. Les deux partis combattirent à-peu-près à forces égales; enfin Mr. Dundas, pour les rapprocher, proposa l'abolition graduelle de la traite avec les dispositions suivantes. 1.° A dater du 1.er mai 1792 il ne sera plus permis d'équiper de nouveaux bâtimens négriers dans les ports anglais, à l'exception de ceux pour lesquels les contrats auroient été passés antérieurement; la même défense aura lieu pour les ports des Indes occidentales, à dater du 10 octobre 1792. 2.° Depuis le 1.er mai 1793, il ne sera plus permis aux Anglais d'exporter des nègres pour les colonies étrangères. 3.° A dater de la même époque, il sera interdit d'importer dans les colonies anglaises, des nègres au-dessus de vingt ans et des négresses au-dessus de seize ans. 4.° A dater du 10 octobre 1797, chaque nègre importé dans les colonies anglaises sera soumis à un droit de cinq à quinze livres sterling, suivant son âge: à dater de la même époque, on ne pourra plus importer de nègres venant des colonies étrangères, et après le 1.er janvier 1800 toute importation de nègres sera complètement prohibée. Ce projet ne satisfit nullement les antagonistes de la traite; ils s'élevèrent surtout contre la longueur du délai proposé, et cherchèrent à prouver que les îles étoient suffisamment pourvues d'esclaves, et pouvoient se passer dès à présent de nouvelles importations. Quant aux privilèges accordés précédemment aux marchands négriers, privilèges auxquels Mr. Dundas croyoit devoir quelques égards, ils soutinrent que cet obstacle devoit être considéré comme nul, vû que les actes des Parlemens précédens ne lioient pas le Parlement actuel à tel point qu'il ne pût y apporter quelques modifications. On se disputa de part et d'autre le terrain pied à pied; enfin le 1.er janvier 1796 fut fixé pour le terme où devoit cesser la traite, à une majorité de dix-neuf voix. Ainsi limité, le projet du bill de Mr. Dundas fut envoyé à la

Digitized by Google

Chambre des Pairs. A l'ouverture de la discussion, lord Stormont proposa d'entendre encore une fois les objections des colons ainsi que leurs témoins, et de faire faire une nouvelle enquête sur l'état actuel des Antilles, avant de prendre une résolution définitive. Sa motion, combattue par lord Grenville, fut soutenue par le Duc de Clarence, qui se prononça avec beaucoup de force contre l'abolition de la traite, et déclara ce trafic indispensable à la prospérité des colonies. La motion de lord Stormont passa à une assez forte majorité; en conséquence, l'audition de nouveaux témoins fut ordonnée; elle traîna tellement en longueur, que la session se termina avant que l'on pût en venir à une conclusion.

Malgré ces échecs répétés, Mr. Wilberforce ne se lassa point de revenir à la charge. Depuis 1793 jusqu'en 1799, il renouvela sa motion dans chaque parlement. Voyant que l'abolition immédiate de la traite rencontroit trop d'obstacles, il essaya de proposer une abolition graduelle ou partielle, afin de délivrer de ce fléau, au moins une partie des côtes de l'Afrique; mais tous ses efforts échouèrent successivement. Nul doute que l'intérêt personnel ne fût le principal motif de la résistance qu'il rencontroit; cependant, il faut l'attribuer en partie aux inquiétudes qu'avoient fait naître les événemens de la révolution française. Les excès qui l'accompagnèrent et la suivirent, les bouleversemens qu'elle opéra dans le monde politique, la ruine d'une foule de fortunes particulières qu'elle entraîna après elle, avoient inspiré à beaucoup de gens la haine de tout changement dans les institutions existantes. Quand même, observoit-on, la traite des nègres seroit aussi contraire aux lois de l'humanité et aux préceptes du christianisme, que le disent ses antagonistes, quand même il seroit prouvé qu'elle entraîne nécessairement après elle une foule d'actions barbares et atroces, étoit-il prudent d'agiter

Digitized by Google

d'agiter cette question dans un moment où le monde entier étoit, pour ainsi dire, en combustion? Pouvoit-on, en bonne conscience, songer à prendre des mesures qui changeroient totalement l'état des colonies, dans un moment où l'exemple effrayant de St.-Domingue montroit le danger qu'il y avoit, à présenter des idées d'affranchissement et de liberté à des hommes incapables de les comprendre dans leur sens véritable? Ces raisonnemens et d'autres du même genre, avoient enlevé à la cause des nègres beaucoup de partisans, et ralenti le zèle d'un plus grand nombre encore. D'ailleurs, la guerre que l'Angleterre avoit alors à soutenir, occupoit les esprits presque exclusivement; aussi, les antagonistes de a traite jugèrent-ils convenable de suspendre, pendant quatre années, toute démarche auprès du Parlement; mais Mr. Wilberforce eut soin d'informer de temps en temps la Chambre que, s'il ne renouveloit pas sa motion annuelle, son silence ne tenoit point au refroidissement de son zèle pour la cause de l'humanité, mais à des motifs d'une toute autre nature.

Enfin, en 1804, le Comité pour l'abolition de la traite crut devoir recommencer ses tentatives; le moment paroissoit d'autant plus favorable, que les députés irlandais, admis cette année pour la première fois, à siéger dans la Chambre des Communes, en vertu de la réunion du Parlement irlandais à celui de la Grande-Bretagne, étoient, pour la plupart, ennemis de la traite et disposés à concourir à son abolition. Mr. Wilberforce renouvela donc sa motion; elle eut cette fois un plein succès; il obtint la permission de présenter un bill portant abolition de la traite, et ce bill passa à la troisième lecture, à une assez forte majorité. Mais la Chambre des pairs n'avoit pas encore changé de système. Le duc de Clarence, surtout, soutint de nouveau que l'esclavage des nègres étoit loin d'être aussi oppressif que le prétendoient ses adversaires, et que son abolition causeroit les plus

grands malheurs; le bill de Mr. Wilberforce, foiblement appuyé, fut écarté par la proposition d'en renvoyer l'examen à la session prochaine. L'année suivante, Mr. Wilberforce échoua même dans la Chambre des Communes: son bill fut rejeté à la seconde lecture, à une majorité de sept voix. Cet échec, cependant, tenoit moins à un changement dans la manière de voir de la Chambre, qu'à la négligence de quelques députés favorables à l'abolition, qui ne s'étoient pas rendus à leur poste : les amis des nègres n'en furent donc point découragés, et se préparèrent à recommencer la lutte en 1806. Un évènement imprévu, la mort de Mr. Pitt, qui eut lieu le 23 janvier 1806, les aida puissamment. Cet illustre homme d'état avoit, à la vérité, voté constamment pour l'abolition de la traite, et s'il faut en croire Mr. Clarkson, qui avoit eu avec lui de fréquentes entrevues, et qui devoit bien connoître ses véritables intentions, Mr. Pitt étoit de bonne foi dans sa conduite parlementaire, relativement à cette question; mais l'opposition opiniâtre de trois membres influens du cabinet, du chancelier Lord Thurlow et des Lords Liverpool et Melville, l'empêchoient d'agir comme il l'auroit voulu.

Le ministère qui lui succéda, au contraire, étoit unanime pour l'abolition. Bientôt l'avocat-général de la Couronne, Sir A. Pigott, proposa aux Chambres un bill portant défense d'introduire des esclaves dans les colonies étrangères conquises par l'Angleterre, défense d'exporter des esclaves des colonies britanniques, passé le 1er janvier 1807, et défense pour tous les sujets britanniques, quelques pays qu'ils habitassent, d'importer des noirs dans les colonies des puissances étrangères, soit ennemies, soit neutres. Ce bill, qui avoit pour but d'empêcher les sujets britanniques d'employer leurs capitaux et leurs bâtimens à faire la traite pour les puissances étrangères, et de restreindre ainsi ce commerce, fut soutenu dans la Chambre des Communes par Mr. Fox

Digitized by Google

et ses amis, dans celle des pairs, par le duc de Gloucester, les évêques de Londres et de St.-Asaph, les Lords Grenville, Holland, Lauderdale, Awkland, etc. Il passa dans l'une et l'autre à une forte majorité. Pour en assurer l'execution, tout navire britannique employé illégalement à la traite, fut déclaré soumis à la confiscation, et le propriétaire condamné à une amende de cinquante livres sterling pour chaque esclave de sa cargaison. Tout navire anglais employé à transporter des nègres de la côte d'Afrique à bord de bâtimens étrangers, devoit de même être confisqué.

Ce bill restreignoit déjà considérablement le commerce des esclaves; mais le ministère étoit décidé à ne pas s'arrêter à moitié chemin, et dans le cours de la discussion, Lord Grenville et Mr. Fox déclarèrent qu'ils croiroient illustrer à jamais leur ministère et travailler à la gloire de la Grande-Bretagne, s'ils réussissoient à faire abolir complétement un commerce aussi barbare et aussi injuste que l'étoit la traite. Un second bill, présenté immédiatement après et adopté à l'unanimité, défendit d'employer dorénavant à la traite d'autres bâtimens que ceux qui y avoient été employés avant le 1er août 1806. Enfin, le 10 juin de la même année (1806), Mr. Fox présenta le bill relatif à l'abolition définitive de la traite, qu'il avoit annoncé plusieurs jours auparavant. En commençant son discours, il assura qu'il étoit tellement pénétré de la gravité et de l'urgence de la mesure proposée, que si, dans les quarante ans pendant lesquels il avoit siégé au Parlement, il n'avoit fait autre chose que d'en obtenir l'adoption, il auroit rendu à sa patrie un assez grand service pour se retirer de la vie publique, avec le doux sentiment d'avoir rempli ses devoirs de citoyen. Il analysa ensuite les opinions émises par différens orateurs de la Chambre, et fit voir, que malgré leur dissentiment sous d'autres rapports, tous, à l'exception de quelques députés de Liverpool, étoient convenus de l'immo-

Digitized by Google

ralité et de l'injustice de la traite. Après avoir envisagé le sujet sous toutes ses faces, il termina en proposant la résolution suivante : La Chambre, considérant que la traite des nègres est également contraire aux principes de la justice et de l'humanité et à ceux de la saine politique, prendra des mesures pour la faire cesser de la manière qu'elle croira la plus convenable, et dans le temps qu'elle jugera le plus opportun. Dans le débat qui suivit, Lord Castlereagh manifesta le désir de voir cesser la traite, mais il en proposa l'abolition graduelle par le moyen de taxes considérables mises sur le trafic des esclaves, et par des mesures prises, d'accord avec les colons. Le général Gascoyne, au contraire, combattit la motion avec les argumens ordinaires, et alla jusqu'à essayer de justifier la traite, en citant l'Ecriture-Sainte. Mr. Wilberforce, en lui répondant, releva l'inconvenance de pareilles citations dans un débat parlementaire, et fit sentir la foiblesse des raisonnemens du préopinant. Relativement à la proposition de Lord Castlereagh, il soutint que des taxes sur le commerce des nègres, ne serviroient qu'à élever le prix des esclaves et à perpétuer la traite. Il assura qu'on ne pouvoit rien attendre des colons pour abolir la traite, puisque les autorités législatives des colonies, consultées par le ministère sur les moyens les plus convenables pour la faire cesser, avoient répondu qu'elles tâcheroient d'améliorer l'état des esclaves, mais sans avoir égard à une future abolition de la traite, branche de commerce dont le Gouvernement n'avoit pas le droit de les priver. Après plusieurs autres discours prononcés pour et contre, par Sir S. Romilly, Sir W. Young, Lord Henry Petty, Mr. Rose, Mr. Canning, etc., la Chambre alla aux voix : 114 membres votèrent pour la motion de Mr. Fox, et 15 seulement contre. Immédiatement après, Mr. Wilberforce fit adopter une adresse au roi, de la teneur suivante : « La Chambre prie S. M. d'employer les moyens que dans sa sagesse elle ju-

Digitized by Google

gera les plus convenables pour amener les puissances étrangères à une conformité générale d'opinions et de mesures, relativement à l'abolition de la traite des nègres, et elle assure S. M. que, convaincue que la justice et la gloire nationale sont également intéressées dans cette affaire, elle sera prête à seconder efficacement les démarches que S. M. daignera faire à cet égard.

Lorsque la résolution proposée par Mr. Fox fut discutée par la Chambre des pairs, le comte de Westmoreland demanda d'abord, que par egardpour les pétitions adressées à la Chambre, on procédât, avant tout, à une nouvelle enquête; Lord Grenville s'y opposa. Il fit observer que la résolution soumise à la Chambre des pairs, étoit le résultat de vingt années de travaux et d'enquête, que tout avoit été dit pour et contre, et qu'il ne restoit plus qu'à l'approuver où à la rejeter. Il fut secondé par Lord Hawkesbury, l'évêque de Londres et le nouveau chancelier Lord Erskine. Ce dernier déclara qu'ayant été témoin oculaire de la manière dont se faisoit la traite sur la côte d'Afrique, ainsi que des traitemens qu'éprouvoient les malheureux nègres pendant la traversée, il pouvoit affirmer que rien n'étoit plus barbare ni plus révoltant. Il ajouta, que ces désordres ayant été portés à la connoissance de la Chambre, c'étoit un devoir pour elle d'y mettre fin, et qu'il ne doutoit pas que les colons ne secondassent volontiers le Parlement par rapport à cette mesure. Les débats suivirent une autre marche que dans les années précédentes. Le nombre des partisans de la traite avoit fort diminué, ou du moins, prévoyant l'inutilité de leurs efforts, ils s'abstinrent de prendre la parole, et la résolution de la Chambre des Communes fut adoptée à une majorité de 21 voix. Une adresse, ayant pour objet de prier le Roi de s'entendre avec les puissances étrangères pour arriver à une abolition générale de la traite, passa à l'unanimité.

Digitized by Google

La session étant trop avancée pour qu'il fût possible de préparer et de présenter le bill définitif, il devenoit urgent de prendre quelques mesures pour empêcher les marchands négriers de redoubler d'activité pendant le délai qui leur restoit encore, et de multiplier, dans cet intervalle, le nombre de leurs victimes; un bill fut donc adopté, peu de jours avant la prorogation du Parlement, pour défendre de construire de nouveaux bâtimens négriers.

Tout se trouvoit ainsi préparé pour le dernier pas qui restoit à faire, c'est-à-dire, la présentation du bill qui abolit définitivement la traite, et l'on pouvoit prévoir que dans la session suivante, ce bill ne rencontreroit que peu d'obstacles; mais Mr. Fox, qui n'avoit jamais cessé d'agir en partisan zélé de cette mesure, n'eut pas la satisfaction d'en voir l'accomplissement; il mourut au mois d'octobre 1806. Peu de temps avant sa fin il dit à ses amis, que ce qu'il désiroit le plus vivement de voir avant de terminer sa carrière, c'étoit le rétablissement de la paix en Europe et l'abolition de la traite. De ces deux choses, ajouta-t-il, celle que je désire avec le plus d'ardeur, c'est la dernière; car je sais que nous avons plus de moyens pour résister à nos ennemis que n'en ont les pauvres nègres pour se soustraire à la cruauté de leurs oppresseurs. La mort de Mr. Fox ne changea rien dans les dispositions du ministère. Le 2 janvier 1807 lord Grenville présenta à la Chambre des Pairs le bill qui abolissoit complètement la traite. Malgré les objections que firent les avocats des marchands de Liverpool, et des colons de la Jamaïque et de la Trinité, admis à la barre de la Chambre, et malgré les discours véhémens de quelques Pairs, le bill de lord Grenville passa à la majorité de cent voix contre trente-six, et le 1.er janvier 1808 fut fixé comme le terme où devoit cesser la traite. Envoyé à la Chambre des Communes il donna lieu de

Digitized by Google

nouveau à des débats très-vifs, mais en dernier résultat, 283 membres votèrent son adoption, et 16 seulement son rejet. Une dernière tentative de la part des partisans de la traite, de retarder au moins jusqu'à l'année 1812 la mise en exécution de la nouvelle loi, n'eut point de succès, et le bill, approuvé par les deux Chambres, fut signé par le Roi le 25 mars 1807.

Ainsi la question importante qui pendant vingt ans avoit divisé le Parlement anglais, fut décidée d'une manière favorable à l'humanité. Les plus célèbres orateurs de la Grande-Bretagne avoient employé tous leurs moyens et toute leur influence à amener ce résultat. Deux des plus grands hommes d'Etat de ce siècle, Mr. Pitt et Mr. Fox, antagonistes déclarés sous tous les autres rapports, s'étoient accordés sur ce point: mais ni l'un ni l'autre ne vit l'issue de cette longue lutte; le bonheur de la terminer fut réservé à lord Grenville.

Encouragés par les succès obtenus, lord Percy proposa l'émancipation des nègres dans les colonies; Mr. Wilberforce prit aussitôt la parole pour le combattre, et déclara que lui et ses amis avoient constamment distingué l'abolition de la traite, de l'émancipation des nègres, et que dans toutes leurs démarches auprès du Parlement ils n'avoient eu en vue que la première. Nous désirons sans doute, ajouta-t-il, qu'on puisse un jour rendre la liberté aux nègres, mais leur accorder ce bienfait d'une manière brusque et sans les y avoir préparés, ce seroit causer des malheurs incalculables, et se rendre coupable d'une véritable injustice envers les colons. Foiblement soutenue par un petit nombre de députés, la motion de lord Percy échoua: les débats qui eurent lieu à cette occasion, firent voir clairement que les antagonistes de la traite n'étoient pas entraînés par un enthousiasme aveugle et irréfléchi, et que

Digitized by Google

s'ils prenoient vivement à cœur les intérêts de l'humanité, ils savoient aussi avoir égard à ceux de leurs compatriotes.

Le simple exposé des discussions parlementaires relativement à la traite semble réfuter suffisamment l'opinion que l'Angleterre, en abolissant ce trafic n'avoit eu en vue que ses avantages commerciaux et la ruine des colonies étrangères. Dès l'origine de ces débats on ne voit dans les rangs des antagonistes de la traite que des hommes recommandables par leurs vertus, et mûs par des sentimens d'humanité, de justice et de bienveillance; tandis que leurs adversaires étoient pour la plupart des colons, des marchands négriers, des rentiers qui avoient placé leurs capitaux dans le commerce des esclaves, par conséquent des personnes guidées par des vues intéressées. La longue durée même de la lutte entre les deux partis indique assez que l'abolition de la traite peut être attribuée à la persévérance des nobles amis de l'humanité, bien plus qu'aux calculs d'une politique astucieuse.

Avoir obtenu le bill qui interdisoit la traite à tous les sujets britanniques, c'étoit un grand triomphe sans doute, mais ce n'étoit pas encore assez. Tant que les autres puissances continuoient à permettre et même à favoriser ce trafic, on pouvoit aisément prévoir que la cupidité des négriers anglais trouveroit moyen d'éluder la loi; et en effet, on sut bientôt qu'un grand nombre de capitaux anglais étoient employés à la traite faite par les sujets des autres puissances; que malgré les dispositions pénales du bill d'abolition, des bâtimens négriers avoient été équipés dans les ports de Londres et de Liverpool, pour transporter des nègres de la côte d'Afrique dans les établissemens espagnols et portugais, et que des cargaisons d'esclaves avoient été introduites en contrebande dans les colonies anglaises même. Le ministère fut donc vivement sollicité d'entamer des

Digitized by Google

négociations avec les autres puissances, pour prendre de concert des mesures capables de faire cesser la traite; mais, soit qu'il ne crût pas le moment favorable, soit qu'il n'y mît qu'un médiocre intérêt, aucune transaction n'eut lieu à cet égard. Dans le traité d'alliance conclu en 1810 entre la Grande-Bretagne et le Prince-Régent de Portugal, résidant alors à Rio-Janeiro, il fut fait mention de la traite; mais l'Angleterre se contenta d'une simple promesse, de la part du Prince-Régent, de s'occuper de cet objet, promesse qui n'eut aucune suite. Lors des négociations du traité de Paris en 1814, les deux Chambres du Parlement représentèrent au Prince-Régent d'Angleterre l'importance d'une mesure générale relativement à la traite, attendu que la paix donneroit nécessairement une nouvelle activité à ce commerce, si toutes les puissances ne s'accordoient entr'elles pour le détruire. Les plénipotentiaires britanniques reçurent en conséquence l'ordre d'appuyer ce projet; mais, après de longs pourparlers, ils ne purent obtenir de la France, puissance la plus intéressée à cette question, que l'engagement d'abolir la traite au bout de cinq ans et de défendre pendant ce délai, aux marchands négriers français, d'introduire des esclaves ailleurs que dans les colonies de leur nation. Les Gouvernemens d'Espagne et de Portugal se montrèrent encore moins disposés à accéder aux demandes de l'Angleterre; tout ce que le Roi d'Espagne consentit à faire, fut de défendre à ses sujets de transporter des esclaves dans les colonies des autres puissances.

Au congrès de Vienne en 1815, lord Castlereagh revint à la charge, et détermina les plénipotentiaires des huit puissances signataires du traité de Paris à se réunir pour délibérer sur l'abolition de la traite. Son projet fut assez bien accueilli par la plupart des ambassadeurs, mais l'Espagne et le Portugal s'opposèrent opiniâtrement à toute mesure générale, sous

Digitized by Google

prétexte que leurs colonies n'étoient pas encore suffisamment pourvues d'esclaves pour pouvoir se passer de nouvelles importations, et qu'il n'appartenoit qu'à leurs Gouvernemens respectifs de juger à quelle époque ils pourroient, sans inconvénient, suivre l'exemple de l'Angleterre. Le seul résultat que l'on put obtenir fut une déclaration solennelle, datée du 8 février 1815, et signée par les plénipotentiaires de la Grande-Bretagne, de la Russie, de la Suède, de la France, de l'Espagne, du Portugal, de la Prusse et de l'Autriche, portant en substance: « Que le commerce connu sous le nom de traite des nègres, étant considéré par les hommes justes et éclairés de tous les temps comme contraire aux principes de l'humanité et de la morale, et son abolition étant demandée par l'opinion publique de tous les pays civilisés, les plénipotentiaires assemblés au congrès de Vienne ne pouvoient mieux honorer leur mission et mettre au grand jour les principes qui dirigeoient leurs Souverains respectifs, qu'en proclamant en leur nom le désir de voir cesser bientôt ce fléau, qui pendant si long-temps avoit dévasté l'Afrique, déshonoré l'Europe et affligé l'humanité; qu'en conséquence ils déclaroient qu'ils considéroient l'abolition de la traite comme une mesure conforme à l'esprit du siècle et aux principes de leurs Souverains, qu'ils y concourroient de tous leurs moyens, et agiroient dans ce sens avec tout le zèle et toute la persévérance que méritoit une si belle cause. »

La France, ainsi que nous l'avons dit plus haut, s'étoit engagée à faire cesser la traite au bout de cinq ans; un évènement imprévu abrégea ce terme. Napoléon Bonaparte revenant de l'île d'Elbe, s'empressa d'interdire la traite à tous ses sujets. Lorsqu'il eut été forcé de céder une seconde fois le trône de France à Louis XVIII, lord Castlereagh, dans les conférences qui eurent lieu à Paris, fit remettre

Digitized by Google

au Prince de Talleyrand une note par laquelle il lui représentoit que, puisque la traite venoit d'être abolie par une loi, il conviendroit de profiter de cette circonstance et de ne pas la rétablir. Le Prince de Talleyrand répondit à cette note, que tout acte émané de l'usurpateur devoit être considéré comme nul et non avenu, et ne pouvoit mettre un poids dans la balance, mais que le roi, de son propre mouvement, et convaincu que l'abolition immédiate de la traite ne compromettroit nullement la prospérité des colonies françaises, avoit déjà ordonné que tout commerce d'esclaves de la part de la France cesseroit dès-à-présent et pour toujours.

Le roi des Pays-Bas avoit publié dès l'année 1814, un décret qui défendoit d'équiper des bâtimens négriers dans les ports de ses états ou de les y admettre, et qui interdisoit à ses sujets toute participation à ce trafic; mais l'Espagne se refusa long-temps à tout engagement de cette nature. Enfin en 1817, elle consentit, moyennant la somme de quatre cent mille livres sterling payée par l'Angleterre comme dédommagement pour les bâtimens négriers pris par les anglais, à renoncer immédiatement à faire la traite au nord de l'équateur, et à l'interdire dans toutes ses possessions à dater du 30 mai 1820. Il fut stipulé de plus, que les deux puissances contractantes s'autorisoient réciproquement à faire visiter par leurs vaisseaux de guerre munis d'instructions particulières à cet effet, les navires marchands soupçonnés de faire la traite illégalement, et de les traduire devant les tribunaux, s'ils les trouvoient en contravention.

A la suite de ces traités, plusieurs puissances publièrent des règlemens qui soumettoient à des peines sévères les contrevenans; mais, soit tiédeur de la part des autorités chargées de surveiller leur exécution, soit manque de moyens pour le faire d'une manière efficace, ces règlemens

Digitized by Google

ne produisirent que peu d'effet. Le Comité de la Société africaine à Londres, qui s'occupoit de cet objet avec beaucoup de suite, acquit la certitude que, malgré toutes les promesses et toutes les défenses des Gouvernemens, la traite avoit repris une nouvelle activité depuis la paix générale. Elle se faisoit principalement sous pavillons espagnol et portugais; beaucoup de bâtimens français y étoient employés aussi, et au Sénégal elle avoit lieu si publiquement, que dans les tarifs de marchandises on voyoit figurer les prix des nègres à côté de celui des plumes d'autruches, des dents d'éléphant, etc. Sollicité par la Société africaine de faire cesser ces désordres, lord Castlereagh proposa à toutes les puissances maritimes de s'accorder réciproquement le droit de faire visiter par leurs vaisseaux de guerre tous les bâtimens marchands qu'on rencontreroit sous de certaines latitudes, et de saisir ceux qui auroient des esclaves à bord, seul moyen de mettre un terme aux infractions continuelles des règlemens sur la traite. Cette proposition n'eut point de succès. Les puissances maritimes, tout en offrant leurs bons offices pour hâter l'abolition réelle et totale de la traite, rejetèrent unanimement l'idée du droit de visite réciproque comme pouvant entraîner de trop grands inconvéniens pour leur commerce. Une seconde tentative de même nature, faite au Congrès d'Aix-la-Chapelle, échoua pareillement. Le cabinet russe mit en avant un autre projet par lequel il se flattoit d'obtenir le résultat désiré; c'étoit l'établissement d'une colonie sur la côte occidentale de l'Afrique, à laquelle devoient concourir toutes les puissances chrétiennes. Declarée neutre à perpétuité, et dégagée de tout intérêt politique, elle devoit avoir pour but de faire exécuter les lois établies par toutes les puissances relativement à la traite. Pour cet effet, elle devoit avoir un certain nombre de vaisseaux de guerre, une cour de justice chargée

Digitized by Google

de juger les délits concernant ce trafic, et un conseil suprême qui feroit exécuter les décisions de la cour de justice, et rendroit compte de son administration à un congrès composé des ambassadeurs de toutes les puissances européennes. Ce projet parut inexécutable à lord Castlereagh; aussi on ne lui donna point de suite, et il fallut renoncer à toute mesure générale qui eût pu rendre efficaces les mesures partielles prises par les différentes puissances maritimes.

Si les propositions de lord Castlereagh, relativement à cet objet, eurent si peu de succès à Aix-la-Chapelle, il faut en chercher peut-être la cause dans la méfiance que les puissances maritimes nourrissoient contre le cabinet britannique. Comme on savoit que c'étoit principalement par le moyen de capitaux anglais que se faisoit la traite sous pavillon espagnol et portugais, beaucoup de personnes étoient disposées à croire que le zèle avec lequel le ministère anglais poursuivoit l'abolition totale de la traite, cachoit des vues intéressées; que son but étoit ou de s'approprier exclusivement ce commerce, ou bien, en le détruisant tout-à-fait de ruiner les colonies des autres puissances, et qu'il n'insistoit sur le droit de visite que pour gêner par ce moyen le commerce des autres peuples et établir de plus en plus sa suprématie mercantile. Quoiqu'il en soit de ces différentes hypothèses, dont quelques-unes du moins paroissent suffisamment réfutées par tout ce qui s'est passé en Angleterre relativement à cette question, toujours est-il probable qu'elles ont influé sur la conduite des autres puissances, et retardé le moment où l'abolition de la traite existera de fait comme elle existe de droit.

Quatre années se sont écoulées depuis la publication de l'ouvrage dont nous venons de donner l'extrait, et les vœux formés par l'auteur n'ont pas encore été accomplis: des faits

Digitized by Google

malheureusement trop bien constatés prouvent que la traite est loin d'avoir cessé. On auroit tort cependant de croire que les efforts de Mr. Wilberforce et de ses amis soient restés sans résultat : réduit à se faire clandestinement, le commerce des esclaves a moins d'extension que lorsque tous les Gouvernemens le protégeoient, et un grand changement s'est opéré dans la manière de l'envisager. L'affranchissement de l'Amérique méridionale et la reconnoissance de St. Domingue sont deux évènemens qui ne peuvent manquer d'exercer une puissante influence snr cette question, et tout fait concevoir l'espérance que l'ouvrage commencé ne tardera pas à s'accomplir.

ÉLOQUENCE.

ELOGES FUNÈBRES DES ATHÉNIENS MORTS POUR LA PATRIE; par PÉRICLÈS, PLATON ET LYSIAS; traduction nouvelle, précédée d'un Essai sur le Discours funèbre, par F. ROGET. *Genève*, chez J. J. Paschoud, Imprimeur-Libraire. *Paris*, rue de Seine, n.° 48. 1825. in-8.° de 175 pages.

CET opuscule offrira plus d'un genre d'intérêt aux amis des Grecs et de leur littérature. L'auteur a eu l'heureuse idee de réunir dans une même publication, les seuls monumens de l'éloquence funèbre que nous ait légués l'antiquité grecque. Les trois discours qui composent ce recueil avoient été déjà traduits à plusieurs reprises; mais, parmi

Digitized by Google

les versions existantes, les unes ont le mérite de l'élégance sans celui de l'exactitude, les autres sont fidèles seulement, et d'autres encore n'ont aucune de ces qualités. Mr. Roget a cherché à faire mieux que ses devanciers, et il nous semble qu'il a fort bien réussi. Ceux qui ne connoissent pas les discours originaux pourront en acquérir une juste idée par la lecture de cette traduction. Ceux à qui la littérature grecque est familière trouveront encore de l'intérêt dans le rapprochement de ces trois compositions dont le caractère est si différent; il leur paroîtra piquant de passer de l'éloquence concise et forte de Périclès, à l'enthousiasme élevé de Platon et au style un peu recherché du rhéteur Lysias.

Un essai sur le Discours funèbre en général sert d'introduction, et renferme des idées remarquables sur les causes qui font naître et qui développent ce genre d'éloquence. Il contient aussi l'histoire comparée des premiers essais de l'éloge funèbre chez les peuples les plus divers.

On voit que ce petit ouvrage a par lui-même assez d'intérêt; mais l'intention dans laquelle il a été publié lui en donne plus encore: il se vend au profit des Grecs.

« *N'entendez-vous point les Grecs qui vous appellent?* s'écrie le Camoens dans le 7.me chant de sa Lusiade. « Cette noble invitation d'un grand poète » ajoute Mr. Roget, « d'un homme qui connut profondément le malheur, semble être enfin entendue, après plus de deux siècles; et si des considérations puissantes tiennent la force politique encore enchaînée, il n'en est pas de même de la sympathie chrétienne; elle n'est point neutre, et ne peut l'être, dans une telle querelle. De tous côtés, des marques de l'intérêt le moins équivoque viennent soutenir les Grecs dans leur sanglante lutte. Je serois trop heureux pour ma part, si ce foible es-

Digitized by Google

sai, en rappelant leurs glorieux ancêtres, pouvoit devenir l'occasion de quelques nouveaux secours donnés à une si belle cause.»

Nous pensons que le vœu de l'auteur sera rempli, et nous désirons vivement que cette annonce y contribue pour quelque chose. Nous allons donner un extrait de l'essai préliminaire; nos lecteurs auront à la fois le plaisir et le mérite de se procurer l'ouvrage même pour juger de la nouvelle traduction.

« Il est peu de choses qui parlent plus au cœur de l'homme, que les monumens et les souvenirs des morts; depuis le tertre de gazon où la Floridienne vient déposer l'offrande de ses cheveux, jusqu'aux mausolées où se pressent les ossemens des rois; depuis le cri plaintif qui sort de la chaumière du pauvre, jusqu'aux accens de l'éloquence sublime qui déplore la mort des grands hommes; et la vivacité de ce sentiment est, sans contredit, un des témoignages les plus frappans de la dignité de notre nature, et de sa supériorité sur tout le reste de la création.»

« La brute meurt, et incontinent sa trace est effacée; ses compagnons l'ont vue tomber, et ne le remarquent point. Le dominateur de la brute meurt aussi; mais ce n'est qu'à la longue que sa trace s'efface, des regards l'accompagnent, des regrets le rappellent; des signes, des monumens le rendent en quelque sorte présent, et consacrent sa mémoire. Partout l'homme, poussé par un instinct sublime, se débat contre la mort: il ne peut consentir à sa victoire, il lui dispute ses victimes; et c'est à cette sorte de protestation, à cette lutte du sentiment de l'existence contre la destruction, que sont dues, dans l'origine, la plupart des pratiques et des cérémonies funèbres.»

« Il seroit intéressant de parcourir dans l'histoire de l'humanité tout ce que cet instinct a produit; de le montrer tantôt allié

Digitized by Google

allié avec les passions les plus violentes, tantôt avec des superstitions odieuses ou puériles; ici avec les arts et le génie, là avec la flatterie et la plus basse corruption. Ce seroit un tableau infiniment varié : on y retrouveroit tout entière notre changeante nature, tour-a-tour sublime ou abjecte. Mais nous devons nous borner à une des expressions par lesquelles cet instinct se produit au-dehors, celle qui a résulté de son alliance avec la parole, sous la forme de chant ou d'éloge funèbre. »

« Lorsqu'on a voulu peindre les premiers hommes, en présence de la première mort dont ils étoient témoins, on les a représentés saisis d'abord de stupeur, et long-temps étonnés avant d'être troublés; puis, cédant tout-à-coup à une sourde épouvante qui s'accroît de moment en moment, ils fuient loin de cet objet d'horreur. »

« Ce tableau est dans la nature : c'est bien l'effet que doit produire tout phénomène destructeur dont on ignore la cause et auquel on n'est pas accoutumé. »

« Mais la mort ne tarde pas à prendre rang parmi les phénomènes habituels. Dès-lors ce n'est plus comme un accident qu'elle apparoît, c'est comme un ennemi terrible et sans pitié; on la hait, on l'abhorre, et c'est bien moins de l'épouvante qu'elle inspire, qu'une sorte de rage et de fureur. »

« Rien n'est plus violent que le désespoir de l'impuissance dans les âmes fortes et indomptées. On a vu des sauvages se porter aux derniers excès dans les funérailles de leurs proches. On diroit qu'ils veulent se venger de la mort, ils cherchent contre elle toute sorte de représailles; la nature n'est plus entendue; ils se plaisent à fouler aux pieds ses plus saintes lois; elle leur paroît complice du mal qu'ils souffrent, son impassibilité les offense; ils veulent que la tourmente de leur âme s'étende à tout ce qui les environne. Les insulaires

Digitized by Google

des îles Mariannes arrrachent les arbres, brûlent leurs maisons, et mettent leurs canots en pièces (1). D'autres peuples vont encore plus loin; il leur faut du sang et des victimes. Ces excès se conservent long-temps, même après que l'état de mœurs qui les a fait naître n'existe plus. La superstition s'en empare et les perpétue. Il est vrai qu'alors ils n'ont plus guère lieu que dans les funérailles des rois et des chefs de tribus; mais pour être plus rares, il n'en deviennent que plus cruels (2). »

« Tant que dure une telle barbarie de mœurs, il ne faut pas s'attendre à rien trouver qui ressemble à un éloge funèbre. Des cérémonies superstitieuses et cruelles, des gémissemens horribles, une multitude qui s'enivre d'émotions grossières et sauvages, voilà tout ce qui compose les funérailles à ces tristes époques. Cependant, dès que les mœurs ont reçu quelque adoucissement, on ne tarde pas à découvrir le genre d'une douleur plus calme, qui se soulage par le discours et par des récits à la louange de l'objet perdu. »

« Homère racontant le désespoir d'Achille après la mort de Patrocle, nous a laissé une peinture admirable et fidèle de la douleur du barbare dont la société a commencé à amollir le cœur et à perfectionner les sentimens. »

« Le triste récit d'Antiloque est à peine achevé, une douleur sombre enveloppe le vaillant fils de Pélée; il se roule dans la poussière, il en souille son noble front, il y demeure étendu morne, et, n'exprimant sa peine que par des convulsions farouches; on retient ses mains pour l'empêcher de se percer le cœur. Il se relève bientôt, mais c'est pour la vengeance; il ne parle que pour la promettre aux mânes de son

(1) Le père Le Gobien. Histoire des îles Mariannes.

(2) Nouvelles annales des voyages, Tome XXIV, p. 136.

Digitized by Google

ami; des pensées funestes s'agitent dans son esprit; il veut être barbare comme la mort, et le sang ruissellera sur le bûcher du fils de Menœtius. »

»Cependant, comme une fièvre ardente, cette douleur a bientôt des intervalles; elle se relâche de son amère énergie, elle cherche une expression plus douce et appelle la sympathie d'autrui. C'est alors que le héros se rassasie de gémissemens et de pleurs avec ses fidèles compagnons, suivant l'expression d'Homère (1). Lorsqu'enfin il va quitter son ami pour le venger, à ce moment solennel où il prend son armure et où tout s'ébranle dans le camp pour la bataille, on ne diroit plus du même homme, tant il semble différent. Il persiste toujours à refuser toute nourriture, mais dans ses refus il est plein de douceur; il s'adresse encore à son ami; mais c'est avec les accens de la plus tendre douleur. La perte d'un ami si cher et si dévoué, le souvenir du jeune Néoptolème qu'il a laissé à Scyros, et auquel Patrocle devoit servir un jour de protecteur et de guide; la pensée de son père accablé d'ans; celle de son propre destin et de sa mort prématurée : toutes ces images se pressent dans son cœur, et ses larmes coulent abondamment. Les principaux chefs de l'armée qui l'entourent pleurent aussi, chacun se ressouvenant de ce qu'il a laissé dans ces demeures chéries et si éloignées, qu'il ne reverra peut-être jamais. »

»Il y a là une nouvelle modification du cœur humain qui

---

(1) Iliade, XXIII, 10, et passim. Conf. Arist. Rhetor. Lib. I, c. 11.

Est quædam flere voluptas,
Expletur lacrymis egeriturque dolor.

Ovid. Trist. IV.

se fait jour à travers des mœurs encore toutes barbares : ce sont des hommes qui commencent à sentir le charme de la douleur quand elle est partagée. Lorsque ce besoin de la sympathie dans l'affliction a été senti, et qu'on en a goûté le charme, les funérailles changent de caractère : les transports violens, les pratiques cruelles disparoissent ; on ne songe plus à se venger de la mort ou à l'appaiser ; on pleure ensemble, on gémit, on prononce des paroles lugubres que tous les assistans répètent. »

»L'histoire des Hébreux fournit quelques exemples de ces obsèques aussi simples que touchantes. Telles sont celles de ce prophète qui fut dévoré par un lion sur la route de Béthel. « On mit le corps de l'homme de Dieu dans un sépulcre, et ils pleurèrent sur lui en disant : Hélas mon frère (1)! » Une autre trace de cet usage se trouve dans la menace que Jérémie adresse à Jehojakim, fils de Josias roi de Juda : « On ne le pleurera pas en disant : Hélas mon frère ! hélas ma sœur ! On ne le pleurera pas en criant : Hélas Seigneur ! hélas, où est sa gloire (2) ! »

»Cette dernière allocution étoit sans doute d'usage quand il s'agissoit d'un prince ou d'un grand ; et l'on n'a pas de peine à concevoir que souvent on dut aller plus loin, lorsqu'on pleuroit quelque prince, objet de vifs regrets. De là l'usage de plaintes moins bornées. Les gémissemens s'appaisoient pour laisser parler les parens ou les amis du mort ; et les assistans émus et captivés par ces tristes accens, écoutoient en silence, jusqu'au moment où voyant expirer la voix dans la bouche de celui qui parloit, ils redoubloient leurs lamentations et leurs pleurs. »

---

(1) I Reg. XIII, 30.
(2) Jerem. XXII, 18.

Digitized by Google

»C'est le spectacle que présentent les Troyens aux funérailles d'Hector, et quand Homère ne nous fourniroit pas d'autres témoignages de leur supériorité sociale sur les Grecs, ce seul récit l'attesteroit suffisamment. Ici, point de sacrifices sanglans : des gémissemens et des larmes, voilà tout le tribut que le héros emporte chez les morts. »

»Priam est de retour de la tente d'Achille ; il est rentré dans son palais, apportant avec lui les restes inanimés de son fils, du magnanime Hector. On a placé le cadavre sur un lit de parade : aussitôt le deuil commence et des lamentations redoublées se font entendre ; elles suivent une sorte de mode régulier auquel président *les chefs des pleurs*. Bientôt s'avancent Andromaque, Hécube et Hélène, qui chacune à leur tour déplorent la mort du héros. Il est à remarquer que ce sont des femmes qu'on a chargées de ce devoir, et que ni Priam ni aucun de ses fils ne parlent dans cette occasion. Sans doute que la voix des hommes, accoutumée aux rudes accens de la guerre, paroissoit moins propre à remuer les âmes. »

» Rien de plus touchant et de plus simple que ces trois discours ; ils sont si loin de notre faste de paroles, de nos figures entassées, qu'il faut un peu de temps et presque de l'effort pour retrouver en soi le goût d'une simplicité si peu ornée. C'est la nature dans son plus grand charme, dégagée de sa grossièreté première, et non encore atteinte de ces raffinemens malheureux qui l'altèrent, en voulant l'embellir. »

»Cependant, quelle que soit la perfection de ces discours, on ne peut leur appliquer la notion de l'éloge funèbre dans toute son étendue ; car le dessein de louer ne s'y trouve pas. La douleur y est tout ; elle seule parle, et le peu de louange qu'on y aperçoit se confond avec le regret. Si Andromaque rappelle la valeur de son époux, c'est en représentant le déplorable sort qui l'attend elle et son Astyanax ;

Digitized by Google

si Hécube rappelle la piété de son fils et la constante bienveillance des Dieux pour lui, c'est que sa tendresse maternelle se complait dans l'unique consolation qui lui reste, de voir son fils aimé des dieux jusques dans le sein de la mort; si Helène, à son tour, loue l'inaltérable bonté du frère de Pâris, c'est qu'elle sent qu'elle a perdu en lui le plus généreux protecteur, et qu'elle sera désormais à la merci d'un ressentiment trop mérité.»

»Tel est le discours funèbre dans sa forme la plus simple: on n'y trouve qu'un seul de ses élémens, la douleur; celui de l'admiration n'y est pas encore. Cette forme ne peut exister que chez un peuple encore peu civilisé et sans liberté: l'admiration ne peut y être excitée que par les hauts faits: mais là où il n'y a aucun esprit de liberté, l'admiration est stérile, et ne fait point naître les arts nécessaires pour la peindre.»

»Tel paroît avoir été l'état du peuple troyen: soumis à une sorte de régime à la fois patriarchal et despotique, l'esprit de tribu l'identifioit avec ses chefs; leur famille étoit la sienne; mais d'un autre côté, ce même peuple étoit trop assujetti pour que son admiration eût un prix, et on ne songeoit pas plus à la demander qu'il n'auroit été en état de l'exprimer. On l'admettoit à partager le deuil de la famille, et il pleuroit avec elle: c'étoit là tout son office.»

»Mais dans des sociétés plus avancées où les hommes ont pris une existence à part, soit par le fait de la liberté, soit par tout autre, et où les arts ont pénétré, l'admiration du peuple devient nécessaire aux chefs, et leur ambition y attache un grand prix. Dès-lors le discours funèbre n'est plus une chose aussi simple; comme toutes les cérémonies publiques, il prend un but, une tendance qui est en dehors de son objet particulier: ce n'est plus seulement l'épanchement public de la douleur des parens, c'est un discours

Digitized by Google

qui a des conséquences, et où viennent se réfléchir une foule de sentimens distincts de l'affliction. Dès ce moment il entre dans le domaine de l'art; le talent n'y est plus indifférent; ce ne sont plus les proches qui en sont chargés, ce sont des poètes, des orateurs.»

»Dans cette nouvelle carrière, le discours funèbre acquiert un haut degré d'intérêt, car il entre dans une liaison étroite avec les arts, les mœurs, la religion et les Gouvernemens. Il participe à toutes leurs vicissitudes. Tantôt purement poétique, il n'exprime que des sentimens; chez d'autres peuples, c'est une véritable institution politique: ici, il se rend l'organe des plus nobles pensées; là, vendu aux grands et à leur vanité, il supplée au vide des actions par l'étalage des titres et par la pompe de paroles sans vérité; ailleurs, s'alliant avec de hautes idées morales, il a servi de frein aux Rois; enfin, sous la loi de l'Evangile, on l'a vu, éclairant l'obscurité du tombeau, des lumières d'une religion sublime, faire entrer l'éternité dans la vie qui passe, et, dans la destinée d'un seul homme, montrer toutes les destinées humaines.»

»En parcourant ces phases diverses du discours funèbre, on peut remarquer que plus sa tendance a été déterminée et spéciale, moins il a eu de caractère et de vraie beauté, partageant ainsi le sort de tous les genres de littérature qui touchent à une prompte décadence, dès que c'est l'esprit qui les applique.»

»Ce sera donc suivre la marche même du genre, et en même temps celle de la civilisation, que de commencer par les époques où le but du discours funèbre a été tout poétique, pour passer ensuite à celles où la politique et l'utilité en sont devenues les motifs principaux.»

»Il n'y a que deux manières de gouverner les hommes: par des considérations tirées de la raison et de l'utilité, ou

Digitized by Google

en se rendant maîtres de leur imagination et de leurs sentimens. Le premier de ces caracteres est celui de nos Gouvernemens modernes; le second appartient à tous les Gouvernemens qui ont présidé à l'enfance des sociétés, et qui l'ont formée. Dans ces Gouvernemens, la terreur, la tristesse, la joie, la pitié, l'espérance, l'amour, l'admiration sont autant de ressorts essentiels par lesquels on ébranloit les âmes, et on y imprimoit les sentimens et les croyances que réclamoit l'esprit des institutions.»

»C'est dans ces sortes d'états que la poésie a eu les plus hautes destinées; nulle part elle n'a opéré d'aussi grandes choses, et nulle part en même temps elle n'a été plus nationale. C'étoit dans des cantiques qu'on déposoit les souvenirs de l'histoire, qu'on célébroit les dieux et les héros.»

»Ce rôle de la poésie et ses grands effets ont leur source dans l'essence même du gouvernement de ces peuples.»

»Ce sont en effet des peuples à tribus où la hiérarchie du pouvoir existe, sans produire cette sorte de prééminence que nous appelons noblesse. Ils ont des chefs, mais tous restent égaux sous le rapport de l'origine. Un tel ordre de choses ne sauroit subsister sans une circonstance toute particulière: il est dû à l'existence et à l'intervention continue d'une classe distincte qui a le privilége de la science et des arts, et à qui, en même temps, tout accès au pouvoir est fermé. Maîtresse de l'imagination de tous, elle domine les puissans comme les foibles, la multitude et les chefs; les autres classes ne pouvant s'attribuer cette supériorité morale dont elle seule est nantie, elle garantit par-là même leur indépendance, qui est son premier intérêt, empêchant également la domination exclusive des uns et des autres. D'un autre côté, elle ne sauroit, à son tour, devenir tyrannique, tout exercice du pouvoir lui étant interdit.

« Tels furent, par exemple, dans l'origine, les Scaldes et les Bardes chez les nations germaines et celtiques, et, sous certains rapports, les prophètes chez les Hébreux. »

« En qualité d'organes habituels et reconnus des sentimens de tous, l'oraison funèbre entroit naturellement dans leur domaine. Entre leurs mains, elle revêtit les caractères généraux de leur poésie; elle fut poétique et libre : poétique, c'étoit leur langage naturel et nécessaire; libre, leur existence même étoit attachée à leur indépendance. »

« Bossuet a eu peut-être raison d'affirmer que de tous les peuples du monde, celui où les chants nationaux ont été le plus en usage, a été le peuple de Dieu. Moïse en marque un grand nombre, qu'il désigne par les premiers vers, parce que le peuple savoit le reste; et les Israélites en avoient contracté une telle habitude de revêtir leurs sentimens d'une forme rhythmique, qu'ils l'employoient souvent, hors des fêtes et des solennités, et dans des événemens soudains (1). »

« Chez un tel peuple, les sentimens qu'inspire la mort ne pouvoient manquer d'interprètes; mais chacun étoit l'organe de sa propre douleur, et il ne paroît pas que les prophètes aient composé des chants funèbres, même pour les plus grands personnages, avant le temps de David. On conçoit facilement que la mort d'un homme étoit un événement de peu d'importance, à côté de ces grands événemens que la poésie hébraïque avoit consacrés : d'ailleurs, dans un pays où tout est rapporté à Dieu, les hommes disparoissent; et il est probable que ce ne fut que lorsque la poésie eut déjà un peu dégénéré de ses hautes fonctions, qu'on l'appliqua à célébrer des événemens particuliers. Quoiqu'il en soit, le premier chant funèbre dont la Bible fasse mention, est celui que Da-

(1) 1 Sam. XVIII.

Digitized by Google

vid composa sur la mort de Saül et de Jonathas (1). Jérémie avoit fait des lamentations funèbres sur la mort du roi Josias, qui eurent la plus grande célébrité. « Tous les chanteurs, toutes les chanteuses, dit l'auteur du livre des Chroniques, chantent encore ces complaintes sur la mort de Josias, et en ont établi l'usage dans le pays d'Israël (2). » Dans ce temps, il falloit que la notion du chant funèbre fût devenue bien familière, puisque les prophètes, et en particulier Jérémie et Ezéchiel, revêtent souvent de cette forme leurs prédictions et leurs menaces. Déplorant par avance les événemens que recèle encore l'avenir, on diroit qu'ils assistent aux funérailles des villes dont ils annoncent la ruine. Ils appellent les pleureuses, ils poussent avec elles des cris lamentables, ils redisent les prospérités et les grandeurs, puis la colère de Dieu et ses suites fatales (3). »

« Le livre qui renfermoit le chant funèbre du roi Josias a été perdu, ensorte que le cantique de David sur Saül et Jonathas est le seul monument de ce genre qui soit parvenu jusqu'à nous. C'est un admirable chef-d'œuvre. D'autres en ont développé les beautés (4); je me contenterai de le transcrire, en faisant remarquer que ce qui fait le charme de ce morceau, c'est l'heureux mélange des deux élémens que nous avons remarqués, la douleur et l'admiration, qui s'y trouvent également répandues. L'admiration, sans la douleur, est trop voisine du froid et du tendu, elle ne touche point : la douleur séparée de l'admiration oppresse, elle n'élève point; on sent le besoin de s'y soustraire. »

(1) 2 Sam. I, 17.

(2) Liv. II, ch. XXXV, 25.

(3) Jerem. IX, 17. Ezech. XXVII.

(4) Voy Lowth, *De poësi sacrâ Hebræorum*.

Digitized by Google

« L'élite de tes guerriers a donc péri sur tes collines, ô « Israël ! comment sont-ils tombés les hommes vaillans ?

« Ne l'allez pas dire dans Gath, ne le publiez pas dans « les places d'Ascalon. Les filles du Philistin s'en réjouiroient, « les filles de l'incirconcis en tressailleroient de joie.

« Montagnes de Guilboah, que ni la rosée ni la pluie ne « tombent plus sur vous, que la moisson ne couvre plus vos co-« teaux.

« Là, on a foulé aux pieds le bouclier des hommes « vaillans, même le bouclier de Saül, et l'huile sacrée ne l'a pas « garanti.

« La mort attachoit ses ailes à la flèche de Jonathas (1), « et l'épée de Saül ne revint jamais sans victoire.

« Couple illustre, un même amour et une même gloire « vous unissoient dans la vie; vous n'avez point été séparés dans « la mort.

« Les aigles étoient moins rapides et les lions moins vail-« lans.

« Filles d'Israël, pleurez sur Saül ; il vous rapportoit de « riches dépouilles ; la pourpre et l'or éclatoient dans nos fêtes, « sur vos vêtemens.

« Comment sont-ils tombés dans la bataille, les hommes « vaillans ? Comment Jonathas a-t-il été percé sur les col-« lines ?

« Jonathas, ô mon frère ! je suis dans l'amertume pour « l'amour de toi; ton affection faisoit ma gloire, elle faisoit « ma joie; je t'aimois plus qu'on n'aime la femme la plus « chérie.

« Comment sont-ils tombés les hommes vaillans ? Comment « s'est-elle évanouie la force des armes ?

---

(1) Lefranc de Pompignan.

Digitized by Google

« Si j'ai réuni dans un même article les prophètes Hébreux et les Bardes, ce n'est pas qu'il ne soit tout-à-fait loin de ma pensée de les mettre sur le même rang. La seule circonstance d'avoir une loi immuable, accessible à tous, connue de tous, établit une différence essentielle entre le gouvernement des Hébreux et tous ceux qui semblent avoir avec lui quelque rapport. Aussi, les prophètes n'ont jamais fait caste; ils ne formoient point une classe dans l'état : bornés à une influence individuelle, sans existence continue, ils paroissent et disparoissent, suivant la volonté du Dieu dont ils sont les instrumens. Les Bardes, au contraire, formoient un corps qui se recrutoit toujours; on suit leur histoire depuis ses commencemens jusqu'à sa fin. Sortis du tronc sacerdotal des Druides, on les voit devenir les organes de l'enthousiasme religieux et guerrier de leur nation, puis dégénérer, perdre enfin leur indépendance, et tomber dans le mépris. Les deux peuples ne se ressemblent pas davantage. L'un est en possession du plus riche trésor d'idées morales et politiques; il forme une nation nombreuse et unie : l'autre est partagé en mille tribus qui se haïssent et se combattent, borné dans ses idées, farouche dans sa valeur, qui est presque sa seule vertu, et ne possédant d'autre religion que l'apothéose des braves. »

« Parmi ces peuplades qui ont existé en si grand nombre dans tous les pays, et qui avoient une sorte de gouvernement théocratique, les peuplades celtiques et scandinaves sont les plus connues, surtout sous le rapport de leur poésie, dont plusieurs monumens ont été conservés. »

«Thomas a fort bien caractérisé leurs chants funèbres. « Les Bardes, dit-il, étoient les chantres et les panégyristes des héros. On les plaçoit au centre des armées : Viens nous voir combattre et mourir, et tu nous chanteras; et le guerrier qui tomboit percé de coups, tournoit ses regards mourans vers le poète qui étoit chargé de l'immortaliser.... Ces chants se con-

Digitized by Google

servoient par la mémoire, et passoient d'âge en âge; on les répétoit dans les familles, on les chantoit dans les fêtes; la veille des batailles, ils servoient de prélude aux combats, ils animoient le guerrier et servoient de consolation aux vieillards (1). »

« De tels chants, ainsi appris et conservés, ne pouvoient être que l'expression de sentimens vrais et partagés par toute la tribu. Les peuples simples et incultes ne goûtent que la poésie de l'enthousiasme, et il n'y en a point sans vérité. L'histoire est d'accord avec ces inductions. Jamais les Bardes, dans le temps de leur gloire, n'encoururent le reproche d'adulation; ils ne louoient que sur des exploits bien reconnus. D'ailleurs, l'héroïsme de ces temps ne se seroit point accommodé de louanges suspectes; et les guerriers, loin d'aller au-devant de la flatterie, prenoient des précautions contre les exagérations de la renommée. L'histoire parle d'un roi de Norwège qui, dans un jour de bataille, disoit aux Bardes qui l'entouroient : Vous ne raconterez point ce qu'on vous aura raconté, mais ce que vous aurez vu (2). »

« On sait que nul peuple n'a porté aussi loin que les nations dont nous parlons, l'enthousiasme guerrier et le mépris de la mort. On connoît leur mythologie, et en particulier, la manière dont ils concevoient le bonheur d'une autre vie. Les mêmes motifs qui faisoient briller de joie le front du guerrier frappé du coup mortel, empêchoient qu'on songeât à déplorer son sort; on l'envioit bien plutôt, on le suivoit par la pensée dans le palais d'Odin; on mettoit sa gloire à le rejoindre un jour pour être assis à ses côtés dans le banquet des

---

(1) Essai sur les éloges.

(2) Mallet, Introduction à l'histoire de Danemarck, ch. XIII.

Digitized by Google

héros (1). On comprend de là que le principal caractère de leurs chants funèbres a dû être l'admiration et le sublime. Ce sublime est rude et sauvage dans les chants des Scandinaves; il est tempéré de sentimens plus doux dans les chants celtiques ou gaëliques; on y reconnoît un peuple plus cultivé, et dont le charme de la poésie, et un climat mélancolique ont amolli l'humeur farouche et guerrière. Les poésies gaëliques sont fort connues. On peut se faire une idée des chants funèbres des Scandinaves, d'après le chant du roi Regner Lodbrög (2) dont Thomas a cité un fragment, et par l'éloge de Haquin, prince de Norwège. Je rapporterai ce dernier morceau, où règne une forme dramatique pleine d'originalité et de mouvement (3). »

« Les déesses de la bataille sont parties; Odin les envoie: « elles vont choisir parmi les princes de l'illustre famille d'Yngue, celui qui doit périr et aller habiter la demeure des « Dieux. »

« Gondula, l'une d'elles, appuyée sur sa lance, parle ainsi « à ses compagnes : L'assemblée des Dieux va s'accroître; Haquin vient de recevoir un appel de ses ennemis; ils l'in-

---

(1) Certè populi quos despicit Arctos
Felices errore suo, quos ille timorum
Maximus haud urget lethi metus; indè ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis; et ignavum est rediture parcere vitæ.
Lucan. Lib. I.

(2) Blair en a donné la traduction latine, d'Olaus Vormius, accompagnée d'une imitation, dans sa dissertation sur les poèmes d'Ossian.

(3) Mallet, Tome II, page 305. Catteau Calleville, Histoire de Norvège, Tome I, page 117. Ce chant fut composé par le scalde Eyvind, qui avoit assisté au combat.

Digitized by Google

« vitent avec sa nombreuse armée à faire son entrée dans le pa-
« lais d'Odin, »

« Ainsi parloient ensemble ces belles fées; elles etoient à
« cheval, couvertes de leurs casques et de leurs boucliers; une
« grande pensée sembloit les occuper. »

« Haquin entendit leur discours. Pourquoi, dit-il à l'une
« d'elles, pourquoi as-tu ainsi réglé le sort du combat? N'é-
« tions-nous pas dignes d'obtenir des Dieux la victoire? —
« Nous te l'avons donnée, c'est nous qui avons fait fuir tes en-
« nemis. »

« Allons, poursuivit-elle, poussons nos chevaux au tra-
« vers de ces mondes verdoyans qui sont la demeure des Dieux.
« Allons annoncer à Odin qu'un roi va venir le visiter dans son
« palais. »

« Odin apprend cette nouvelle et dit : Hermode et Brage,
« allez au-devant du roi. Un prince estimé le plus vaillant de
« tous les hommes arrive aujourd'hui dans ce palais. »

« Enfin le roi s'approche, encore tout dégouttant de sang,
« au sortir du combat, et apercevant Odin : Ah! s'écrie-t-il,
« que ce Dieu me paroît sévère et terrible! »

« Le Dieu Brage lui répond : Venez, vous qui fûtes l'effroi
« des plus illustres guerriers, venez vous réunir à vos huit frères;
« les héros qui demeurent ici vivront en paix avec vous; venez
« boire de la bière dans la compagnie des Dieux. »

« Mais ce brave roi s'écria : Je veux garder mon armure; un
« héros ne doit jamais poser la cuirasse ni le casque, et il seroit
« imprudent d'abandonner un instant sa lance. »

« Alors, on connut combien ce roi avoit religieusement
« sacrifié aux Dieux, car l'assemblée divine, et jusqu'aux
« moindres d'entre les Dieux, le reçurent en le saluant. »

« Il est né sous d'heureux auspices, le roi qui sait ainsi
« mériter la faveur des Dieux! L'âge où il a vécu reste à jamais
« dans le bon souvenir des hommes. »

Digitized by Google

« Le loup Fenric (1) brisera ses liens pour répandre le ra-« vage, avant qu'un aussi bon roi reparaisse sur la terre, réduite « maintenant à un triste veuvage. »

« Les troupeaux expirent, les enfans sont orphelins, les pa-« rens meurent, beaucoup d'hommes sont réduits à l'esclavage, « les peuples gémissent, depuis que le roi Haquin est allé de-« meurer avec les Dieux. »

« Il seroit facile de grossir la liste des nations chez qui de tels éloges ont été en usage. Tous les peuples ont eu une enfance à-la-fois religieuse et guerrière; tous ont célébré la valeur, tous ont eu leurs prêtres et leurs bardes. Le nouveau monde en fournit la preuve aussi bien que l'ancien. On a trouvé chez les plus sauvages insulaires, des chants en l'honneur de la mort des braves, comme on en trouvoit chez les premiers Romains, d'après le témoignage de Caton (2). »

« C'est peut-être sous cette forme poétique et libre, que le discours funèbre présente le plus d'intérêt. Il représente un état de société dont les sentimens communs sont tout le lien, et où ils se produisent avec une pleine franchise, sans artifice et sans calcul. Dans un état plus avancé, les sentimens communs n'ont plus la même importance; ils ne sont plus l'unique

---

(1) Le génie du mal qui devoit amener la fin du monde.

(2) Cicero, De Clar. Orat. 75. Tuscul. Quæst. lib. IV. Les nations germaines étoient fort riches en poëmes de ce genre; ils n'étoient pas encore oubliés au huitième siècle, puisqu'au rapport d'Eginhart, Charlemagne fit mettre par écrit, et « apprit même, dit cet historien, les cantiques barbares et très-anciens où l'on célébroit les actions et les guerres des anciens rois. » Mallet, Histoire du Danemarck, Tome I. Ce recueil s'est perdu, et il n'est pas étonnant, comme l'observe Wieland, que les conquêtes de Charlemagne aient fait oublier les exploits de ces anciens guerriers. Les moines, d'ailleurs, y employèrent tous leurs efforts.

pivot

Digitized by Google

pivot de la société; on n'a plus la même sévérité sur leur expression, et l'on peut jouer la douleur et l'admiration, sans crainte d'être honnis et démasqués. »

« Il semble que ce ne soit que dans le commencement des sociétés que la parole soit libre et pure. Le pouvoir qui s'élève, à la suite des vertus ou des conquêtes, ne tarde pas à la corrompre; il comprend quel utile auxiliaire il trouvera en elle; il se l'attache et l'asservit. C'est ce qui arrive chez les nations celtiques. Ces Bardes si fiers, si justes, n'ont pas plutôt perdu leur indépendance, par l'élévation de chefs puissans, qu'on les voit flatteurs, prodiguant et les éloges et la satire, sans égard à la justice, et dans l'unique but de plaire et d'être récompensés (1). »

« Dès-lors, c'en est bientôt fait de la poésie; elle perd toute autorité, et ses organes ne sont plus regardés que comme des hommes à fictions. L'histoire de l'éloquence est absolument la même. Les orateurs relèvent le sceptre tombé de la main des poëtes, et ne tardent pas à s'en montrer également peu dignes, après une courte époque de courage et de gloire. »

(1) Pelloutier, Histoire des Celtes, liv. II, ch. 10.

Digitized by Google

VOYAGES.

Travels in the Timannee, etc. Voyage dans l'Afrique occidentale, au travers des pays de Timanni, de Kouranko et de Soulima; par le Major Alexandre Gordon Laing. *Londres*, chez John Murray, Albemarle-Street. 1825. 1. vol. in-8.°

(Troisième et dernier extrait).

(Nous avons laissé notre voyageur dans la ville de Kamato, sur la frontière du pays des Soulima. Le 5 juin, il quitte cet endroit, et traversant successivement les villes de Komia, de Semba et de Konkodougore, il approche enfin de Falaba, capitale du royaume. Un des fils du roi vient à sa rencontre jusqu'à Konkodougore, et ils se mettent en marche vers Falaba. Nous reprendrons ici le fil de la narration.)

J'envoyai le bagage en avant sous la conduite de deux de mes gens; et je distribuai aux autres de la poudre pour saluer le roi militairement quand nous arriverions en sa présence. Je tenois d'autant plus à lui rendre cet honneur que mon costume étoit en fort mauvais état, et pouvoit donner à sa majesté une mince opinion de moi. En quittant Sierra Leone, j'avois fait trop peu d'attention à cet article, et je me trouvois maintenant avec une veste et des pantalons de camelot, déjà très-usés, et un chapeau de paille. Si l'on ajoute à cela ma longue barbe, que j'avois laissé croître de-

Digitized by Google

puis mon départ, on pourra se figurer que mon extérieur n'étoit pas attrayant. Musah, lui-même, avec sa tunique mahométane, et ses pistolets bien arrangés dans une ceinture de cuir coloré, étoit presque honteux d'avoir un maître aussi mal mis. Il s'approcha de moi pour me demander de porter une belle épée dont je voulois faire cadeau au roi, et il me fit entendre qu'il avoit à mon service une robe de mandingue toute neuve. Il fut très-chagrin lorsqu'il vit que je refusois son offre.....

Vers les dix heures du matin nous arrivâmes en vue de Falaba, qui étoit le principal but de notre voyage. Cette ville occupe un espace considérable dans le fond d'une belle vallée. Nous y entrâmes par la porte du nord, et, après avoir traversé une rue d'un demi-mille de longueur, nous nous trouvâmes dans une place spacieuse, occupée en partie par plus de deux mille hommes armés de mousquets, d'arcs et de lances. A notre arrivée, nous fûmes salués par une décharge irrégulière d'armes à feu, à laquelle mes gens répondirent par trois salves générales. Ayant ensuite mis pied à terre, je m'avançai vers le roi qui m'offrit deux anneaux d'or massif et me fit signe de m'asseoir à côté de lui. C'est un homme d'environ soixante ans, d'une physionomie douce et agréable; il est plus grand que la plupart des Sousous, car sa taille est de cinq pieds onze pouces (anglais). Son vêtement d'étoffe noire du pays, lui alloit très-bien. J'étois à peine assis que je vis paroître mon ancien ami Yarradi, dans son plus bel équipement, et monté sur un cheval fougueux. Il traversa la place au galop, suivi de trente cavaliers et de deux mille fantassins, qui couroient çà et là en tirant des coups de fusil. Au bout de quelques instans les cavaliers revinrent et exécutèrent diverses évolutions qui amusèrent et surprirent beaucoup les gens de ma suite. Plusieurs de

Digitized by Google

ces derniers avoient été à Bondou avec le major Gray, et déclarèrent qu'il n'avoient rien vu d'aussi remarquable.

Après cela Yarradi descendit de cheval, et saisissant son arc, il le tendit de toute sa force et fit semblant de décocher une flèche sur un objet lointain. Il parut suivre des yeux le trait lancé, jusqu'à ce qu'il eût atteint le but; alors il sauta de joie, et un sourire de satisfaction anima sa physionomie. Frappant ensuite sa poitrine de la main droite, et donnant à ses traits, naturellement laids, une expression hideuse et féroce, il fit signe à ses guerriers de le suivre. Ceux-ci s'avancèrent en poussant des grands cris, et, au signal de leur chef, ils firent aussi semblant de tirer leurs flèches sur l'ennemi, et de les suivre des yeux, chacun donnant des marques de satisfaction ou de mécontentement, selon qu'il supposoit avoir atteint ou manqué son but. On fit ensuite une décharge générale de mousqueterie; puis les lances et les coutelas furent mis en réquisition pour achever la défaite de l'ennemi.

Pendant ces évolutions guerrières, une centaine de musiciens armés de tambours, de flûtes, de harpes, de ballafous, et d'une foule d'autres instrumens, faisoient un vacarme tel que je fus obligé de me mettre du coton dans les oreilles. Deux timbaliers entr'autres frappoient de toutes leurs forces, avec des bâtons recourbés, sur d'énormes tambours, et ne paroissoient avoir en vue que de faire du bruit, car plus ils se démenoient, plus ils étoient applaudis. Un mouvement de tête du roi fit cesser enfin cet effroyable tintamarre, et je me flattois de l'espoir de pouvoir me retirer dans le logement qui me seroit assigné, lorsque le roi m'annonça un nouveau divertissement.

Un *Djellé* ou ménestrel, revêtu du costume mandingue, la ceinture et les bras ornés de clochettes, s'avança un ballafou à la main. Il jouoit de cet instrument avec beaucoup d'art et même de goût. Après une sorte de prélude, il com-

mença un dialogue chanté auquel des femmes répondoient en chœur, de la manière suivante.

Le Djellé — « Voici un homme blanc qui est venu de loin; « il est venu de l'eau salée que jamais aucun Soulima n'a vue. « Recevons-le avec honneur, car il vient pour secouer la main « du grand Assana Yira, le puissant à la guerre. Rendons « honneur aussi à Assana Yira, pour montrer à l'homme blanc « qu'il a un grand pouvoir, et que son peuple l'aime parce « qu'il est bon. Où sont mes femmes? qu'elles viennent joindre « leurs voix à la mienne! »

Chœur des femmes (qui ne se montrent point encore). — « Nous voici, mais nous craignons la couleur de l'homme « blanc; nous craignons que ses grigris ne nous fassent mou- « rir si nous levons les yeux sur lui. Les hommes seuls peu- « vent le regarder; les femmes tremblent en sa présence. »

Le Djellé. — « Venez, mes femmes, venez voir l'homme « blanc, venez et rendez-lui honneur. Ses grisgris sont puis- « sans, il est vrai, mais lui est bon; il est venu dans ce pays « pour nous faire du bien. »

Chœur des femmes se montrant. — « Nous nous approchons « donc, mais en fermant les yeux, car jamais nous n'avons « vu un homme avec une peau blanche. Nous venons lui « rendre honneur, et lui chanter les louanges du grand « Assana Yira, puissant à la guerre, et de son vaillant frère « Yarradi. »

Les femmes vinrent alors se joindre au *Djellé*. Leur costume étoit brillant et fantastique; des bracelets de diverses couleurs entouroient leurs bras, et leurs cheveux étoient ornés de coquillages. Le Djellé entonna un chant de louanges en l'honneur de Yarradi, et toutes les femmes l'accompagnèrent en chœur; mais elles crioient tellement que j'éprouvois du mal-aise à les voir et à les entendre. Jamais je n'aurois

Digitized by Google

cru que des voix de femmes pussent produire un pareil effet. Lorsque les notes étoient prolongées, et que les chanteuses s'efforçoient de soutenir les sons avec la même intensité sans retirer leur souffle, les veines de leur cou enfloient tellement que je m'attendois à chaque instant à la rupture de quelque vaisseau. Voici les paroles de ce chant de louange, que l'on m'apprit avoir été composé à l'occasion d'une victoire de Yarradi sur les Foulahs, lorsque ceux-ci, au nombre de 10000, étoient venus assiéger Falaba.

« Sors de ton apathie, brave Yarradi (1), lion de guerre; « ceins ton épée et sois enfin toi-même! »

« Ne vois-tu pas l'armée des Foulahs? Regarde ces in-« nombrables mousquets, et ces lances qui brillent aux feux « du soleil couchant! Ils sont forts et puissans, ils sont des « hommes, et ils ont juré sur l'Alcoran de détruire la capi-« tale des Soulima. »

« Sors de ton apathie, etc. »

« Le vaillant Tahabaïre, ton père, avoit les Foulahs en « mépris; la crainte étoit étrangère à son cœur. Il porta « le feu dans Timbo, ce nid d'Islamites, et bien que vaincu « à Herico, il dédaigna la fuite et tomba, comme un héros, « en chérissant ses guerriers. Si donc tu es digne d'être le « fils Tahabaïre, »

« Sors de ton apathie, etc. »

« Le brave Yarradi se leva; il secoua ses armes, comme « l'aigle secoue ses plumes pour prendre son essor. Dix fois « il invoqua ses grigris, et leur jura de revenir au son du tam-

(1) Yarradi se fait remarquer par une grande insouciance et beaucoup de paresse naturelle.

Digitized by Google

« bour de guerre (1) ou du chant de mort des *Djellé* (2).
« Et ses guerriers poussèrent des cris de joie ! »

« Voyez ! il sort de son apathie, le lion de guerre ; il ceint
« son épée, il est enfin lui-même ! »

« Suivez-moi au combat, s'écria l'héroïque Yarradi ;
« n'ayez aucune crainte. Que vos fers soient tranchans, que
« vos balles soient rapides ! Ayez confiance en vos grigris ;
« ils vous préserveront du péril ! Suivez-moi au combat ;
« car je me suis levé ! »

» Je suis sorti de mon apathie. Je suis le brave Yarradi,
« le lion de guerre ; j'ai ceint mon épée, et je suis enfin
« moi-même. »

« Le tambour de guerre retentit ; les sons du balla exci-
« tent les guerriers aux exploits. Le vaillant Yarradi monte
« à cheval, suivi des chefs. Les portes de Falaba s'ouvrent,
« et les héros s'élancent au dehors avec la rapidité du léopard.
« Yarradi est à lui seul une armée. Voyez comme il balance
« son glaive. Les ennemis chancellent, ils tombent devant
« lui ou fuyent. Foulahs ! vous vous souviendrez long-temps
« de ce jour ; car »

« Yarradi est sorti de son apathie, lui le lion de guerre ;
« il a ceint son épée, il est enfin lui-même (3). »

Pendant que le *Djellé* et ses femmes chantoient ainsi la

---

(1) C'est-à-dire, en triomphe.

(2) Les *Djellé* chantent toujours la mort des chefs.

(3) Nos lecteurs seront sans doute surpris, ainsi que nous l'avons été, de trouver autant de poésie dans cette ballade guerrière des Djellé du Soulima. Notre voyageur ne l'a-t-il point embellie en la paraphrasant ? — Dans tous les cas, il est à regretter qu'il ne nous ait pas fait connoître l'original sous sa forme native. (R)

Digitized by Google

gloire de Yarradi, celui-ci exécuta une sorte de pantomime qui figuroit les divers incidens racontés dans la ballade; quand le chant eut cessé, il poussa un grand cri, et se précipitant en avant suivi de tous ses guerriers, il donna une représentation de la bataille qu'il avoit gagnée sur les Foulahs. Après cela, il s'avança seul l'épée à la main, contre douze hommes armés de fusils qui essayèrent en vain de tirer sur lui; les coups ne partoient point, quoique la poudre s'enflammât fort bien dans le bassinet. Pendant ce temps-là Yarradi rioit d'un air de contentement, et secouoit ses grigris comme pour défier ses adversaires. Enfin, s'élançant sur eux, il les contraignit tous à s'agenouiller devant lui; il leur ordonna alors de tirer leurs fusils en l'air, et, à ma grande surprise, pas un seul coup ne manqua. Je compris bien qu'ils avoient quelque moyen de boucher et de déboucher la lumière de leur arme; mais, quoique ce tour de force fût répété plusieurs fois en ma présence, je ne pus jamais découvrir comment ils s'y prenoient.

Cette dernière scène termina les divertissemens de la matinée, et les chefs qui accompagnoient Yarradi, vinrent saluer le roi; ce qu'ils firent en s'inclinant en avant, et en touchant la terre successivement avec les deux extrémités de l'arme qu'ils portoient à la main. Yarradi se présenta le dernier devant son royal frère; mais auparavant il étoit venu à moi et m'avoit secoué la main avec une cordialité que mon état de foiblesse me fit trouver trop fortement exprimée. S'adressant ensuite à l'assemblée, il dit qu'il étoit fier d'avoir été cause de la venue du premier homme blanc dans le pays de Soulima, et que le roi, ainsi que toute la nation lui devoient beaucoup de reconnoissance. Les chefs vinrent tour-à-tour me présenter leurs complimens, après quoi je demandai au roi la permission de me retirer, parce que j'éprouvois les symptômes, avant-coureurs d'une attaque de fièvre.

Pour arriver jusqu'au logement qui m'étoit assigné, je fus

Digitized by Google

obligé de me faire jour au travers de la foule de femmes et d'enfans qui se pressoient sur mes pas, avec tous les signes de l'étonnement et de la curiosité. De toutes parts on m'adressoit le salut usité de : *Kondja mamma!* et lorsque je répondois d'après la même formule, *Alla baraka*, tous s'écrioient avec l'accent de la surprise : « Il parle ! l'homme blanc parle ! » (*Kumulô*, *Fourôto Kumulô !*) Tout cela me fatigua tellement qu'en arrivant dans mon logement, je me jetai tout épuisé sur une natte, et au même instant je fus saisi par le frisson de la fièvre....

Vers le soir je me trouvai assez bien remis pour aller m'asseoir sous une sorte de hangard placé devant mon habitation. Presque aussitôt je fus entouré d'une foule de chanteurs, de danseurs et de musiciens, et, à mon grand déplaisir, je vis reparoître le chœur des femmes dont les voix de stentor m'avoient causé une sensation si désagréable. Je fus obligé, non-seulement de me résigner à entendre de nouveau le chant de Yarradi, mais encore à payer les chanteuses pour leur peine. Après cela elles entonnèrent plusieurs ballades sur les guerres des Soulimas contres les Foulahs. En voici un fragment qui me fut traduit par mon interprête.

« Les hommes du peuple foulah sont braves. Nul autre » qu'un Foulah ne sauroit tenir contre un Soulima. Les » Foulahs vinrent à Falaba avec trente mille guerriers ; » ils descendirent des collines comme les flots d'un grand » fleuve ; ils dirent : « Hommes de Falaba, payez un tribut, » ou nous brûlerons votre ville. » Le vaillant Yarradi déco- » cha une flèche rapide contre les Foulahs et s'écria : « Vous » me tuerez plutôt. » — La bataille commença ; le soleil cacha » sa face pour ne pas voir le nombre des morts. Les nua- » ges qui voiloient le ciel étoient sombres comme les sour- » cils froncés du Kelle Mansa (1). Les Foulahs combattirent

(1) *Kelle Mansa* est le titre du général en chef, et signifie *maître de la guerre*.

Digitized by Google

» en hommes, et le fossé de Falaba fut comblé de leurs » cadavres.—Que pouvoient-ils contre le lion Soulima?— » Ils s'enfuirent, pour ne revenir jamais, et Falaba est en » repos. »

Dès que ces amazones eurent cessé leurs chants, un homme d'une figure grotesque commença un air, en s'accompagnant d'une espèce de guitarre, faite avec une calebasse. Il se vantoit de pouvoir guérir les maladies, apprivoiser les bêtes féroces et faire danser les serpens, par le seul charme de sa musique, ajoutant que si l'homme blanc ne vouloit pas le croire, il alloit lui donner un échantillon de son art. Il joua alors un air plus animé, et aussitôt je vis un grand serpent sortir de dessous une des poutres du hangard et s'avancer rapidement vers le jongleur. Celui-ci ralentit le mouvement de sa musique, et dit en chantant: « Serpent; arrête-toi; tu vas trop vîte; arrête, je te l'or» donne; rends hommage à l'homme blanc. » Le serpent obéit, et le jongleur continua à chanter: « Serpent; il faut » danser maintenant, car un homme blanc est venu à Fa» laba; danse, serpent, car ceci est un heureux jour. » Le serpent commença à se plier en tous sens, à élever sa tête, à se rouler en anneaux, à sauter et faire des tours de force dont je n'aurois pas cru qu'un reptile fût capable. A la fin le jongleur s'éloigna, suivi de son serpent, et laissa les spectateurs enchantés qu'un homme noir fût parvenu à exciter la surprise d'un homme blanc......................

Le 14 juin, le fils du Roi vint m'annoncer de bonne heure que c'étoit jour de fête à Falaba. Les habitans de cette ville sont tenus, d'après les anciens usages du pays, de donner au Roi trois journées de travail par année, une pour semer son riz, une autre pour le sarcler, et une troisième pour en faire la récolte. En ce jour, les terres du Roi devoient être labourées et ensemencées. Déjà l'on

Digitized by Google

entendoit, dans différens quartiers de la ville, les tambours des chefs qui appeloient leurs subordonnés au travail. Curieux d'assister à cette cérémonie, je suivis le prince Soulimana, à la demeure du Roi, où je trouvai les chefs assemblés pour me recevoir. Le Roi étoit habillé très-simplement, et tenoit à la main un arc et deux flèches empoisonnées. Lorsqu'il m'aperçut il mit sa main sur sa bouche (geste qui indique la surprise chez les Mandingues), puis il se mit à rire de tout son cœur, et me félicita de ma guérison. Il ajouta que si je voulois conserver ses bonnes grâces, il ne falloit plus être malade. Enfin, me montrant un cheval fort bien équipé à la moresque, il prit les chefs à témoin qu'il m'en faisoit cadeau. Aussitôt les Djellé s'écrièrent : «*kaase*, *kaase !* c'est vrai ! c'est vrai !» et entonnèrent un chant pour célébrer la libéralité du Roi. Ils le vantèrent comme le plus puissant monarque du monde, à l'exception du Roi des hommes blancs, qui, disoient-ils, avoit plus d'argent, mais pas autant de chevaux, ni un aussi beau pays. Le Roi ne s'arrêta point à écouter ces louanges exagérées, et après m'avoir engagé à monter le cheval qu'il venoit de me donner, il sortit de la cour suivi de tous les chefs. Le cortège, après avoir traversé la ville, s'arrêta dans une grande plaine au pied d'une montagne, à environ un mille de Falaba. Les buissons et les herbes qui s'y trouvoient avoient été brûlés, et les cendres en étoient répandues çà et là sur tout l'espace de terrain à ensemencer. Plusieurs troupes de travailleurs, au nombre d'environ 3000, étoient rangées en parade. Les sons confus des tambours, des ballas, des flûtes, des guitarres, et des cors faits avec les défenses de l'éléphant, retentissoient dans toute la plaine, pendant que des troupes de danseurs, allant d'une musique à l'autre selon le caprice du moment, offroient à l'œil une de ces scènes de confusion et d'extravagance qui font les délices des Africains.

Digitized by Google

L'arrivée du Roi fut annoncée par des décharges de mousqueterie, des cris de joie et le roulement des tambours. Des troupes de cavaliers se mirent à galoper en tout sens, en faisant des tours de force très-surprenans. A un signal donné par le Roi, l'ordre et le silence se rétablirent. Alors le *fims* ou orateur de la cour, s'avança et harangua longuement la multitude. Il exhorta tout le monde à bien travailler pour un aussi bon Roi, et après avoir rappelé ses mérites, il termina son discours en montrant plusieurs bœufs gras attachés à un cotonnier, et en disant : «Voilà » le régal que le Roi destine à son peuple ; que tous ceux » donc qui veulent manger du bœuf se mettent à l'ouvrage » avec zèle. »

A la fin de cette harangue, tous les travailleurs se rangèrent avec beaucoup d'ordre sur deux lignes. La première, composée d'environ cinq cents hommes, devoit répandre la graine ; la seconde, qui comprenoit plus de deux mille hommes, devoit l'enterrer avec la bèche. De cette manière, le travail avança avec une merveilleuse rapidité, au son de la musique des Djellé, qui est l'accompagnement nécessaire de tous les travaux, de même que des combats et des fêtes. Pendant ce temps le Roi, assis sous un arbre et entouré de ses chefs, voyoit avec satisfaction l'intérêt que je prenois à ce spectacle. De temps à autre ses courtisans le complimentoient sur la grandeur de son nom, qui avoit engagé un homme blanc à venir du bord de la mer pour le voir. Alors le Roi sourioit d'un air de contentement. Un Djellé, observant la disposition du Roi, commença un chant pour célébrer la puissance du peuple Soulima, et de son grand chef Assana Yira. « Aujourd'hui, » dit-il, « les Sou- » limas travaillent pour leur prince, mais ils aimeroient » mieux combattre pour lui. Pourquoi ne les mène-t-il » pas à la guerre ? Ils sont des hommes comme leurs an-

Digitized by Google

» cêtres. » — Le Roi parut mécontent de ces insinuations, et dit, en fronçant le sourcil: « *Allo, allo!* finissez, finissez! » Vous voulez me rendre aussi turbulent que Yatradi. Vous » lui avez tourné la tête avec votre musique, et vous lui » faites faire des folies. » Le Djellé, voyant que le Roi étoit en colère, s'esquiva aussitôt.

(Mr. Laing, après avoir rempli sa mission auprès du Roi, avec tout le succès désirable, tombe dangereusement malade et passe trois jours dans le délire. Il est guéri par les soins d'un médecin du pays, qui lui applique des ventouses fort à propos. Le 13 juillet, se sentant bien rétabli, il fait le projet de pénétrer plus avant à l'est pour visiter les sources du Niger, mais le Roi s'y oppose sous divers prétextes. En traversant le Kouranko, Mr. Laing avoit appris de deux naturels de Sangara, que la source du Niger n'étoit qu'à trois petites journées de Falaba; à Semba on lui avoit dit six journées, et maintenant on l'assuroit, à Falaba, qu'on ne pouvoit y arriver qu'en douze jours de marche, et par une route très-difficile. Notre voyageur désiroit vivement pouvoir partir tout de suite, de crainte que la prétendue distance n'allât toujours en augmentant. Il espéroit, en mesurant la hauteur de la source du Niger au-dessus du niveau de la mer, parvenir à jeter quelque jour sur le cours énigmatique de ce grand fleuve. Deux fois il obtient la permission de se mettre en route, et deux fois il se voit retenu par des difficultés suscitées au moment du départ. Enfin, forcé de renoncer à ce projet, il va visiter la source de la Rokelle, où son guide lui montre, du haut d'une colline et dans le lointain, l'endroit où commence le cours du Niger. Par un calcul approximatif, il conjecture que la source de ce fleuve est elevée de 1600 pieds au-dessus de l'Atlantique. Le Niger coule d'abord dans la direction du nord, en suivant une chaîne de collines qui

Digitized by Google

coupe à angle droit celle qui se prolonge à l'est de Sierra-Leone, et jusqu'à Kang-kang, il conserve cette direction, ainsi que le nom de *Tembie*. Ce mot signifie *eau* en langue kissi. Le fleuve se dirige ensuite plus à l'est, et prend le nom de *Bu Ba*, et de *Djoliba*, (grande rivière) qu'il garde jusqu'à Timbouctou. Plus loin il est désigné par une foule de dénominations, dont la plupart ne sont que conjecturales. Nous ne suivrons pas Mr. Laing dans cette excursion, non plus que dans son retour à Sierra-Leone; et nous consacrerons le reste de cet extrait à quelques détails sur les mœurs des Soulimas).

Les Soulimas sont naturellement belliqueux, et endurcis aux fatigues. Leur taille moyenne est de cinq pieds sept pouces, et ils sont fortement constitués. Dans les combats, ils se servent de la lance, du mousquet, de la fronde et de l'arc; ils sont sur-tout très-adroits dans le maniement de ces deux dernières armes. Ils n'ont aucun système régulier de tactique militaire, et ils font plus de cas du courage d'un chef que de son habileté. Lorsqu'ils ne sont pas entraînés par l'ardeur du pillage, leur caractère est doux et inoffensif; ils exercent religieusement les devoirs de l'hospitalité envers les étrangers qui viennent faire le commerce dans leur pays.

Le Roi s'attribue le monopole exclusif de toute espèce de commerce; aucun échange ne se fait sans sa participation. Les marchands qui arrivent déposent tout ce qu'ils ont à vendre dans le magasin du roi. Celui-ci fait annoncer publiquement quelles sont les marchandises déposées; les acheteurs font leur marché avec les vendeurs, et sont responsables du paiement envers le Roi. Lorsqu'un marchand étranger veut repartir, le Roi lui fait son compte et le paie, après avoir prélevé la taxe accoutumée. Les Soulimas font le commerce, d'un côté avec les Mandingues, et de l'autre avec les

Digitized by Google

Sangaras. Les premiers apportent du drap, de la poudre, des pierres à feu, des grains de verre, etc., qu'ils échangent principalement contre des esclaves pris à la guerre. Une partie de ces objets passe chez les Sangaras, qui fournissent en retour des chevaux et de l'or.

Il y a des analogies curieuses entre certains usages des Soulimas et les coutumes des anciens Romains. Voici quelques exemples de cette ressemblance, sans doute purement accidentelle.

Les vieillards sont toujours consultés par le Roi dans les affaires importantes, et quand il leur parle, il les appelle *pères* (*patres*).

Les délibérations ou *palavers*, se tiennent en plein air, comme les assemblées du Forum, et chacun a le droit d'y assister.

Lorsqu'un *kelle mansa* ou général (littéralement *maître de la guerre*) revient d'une expédition à la tête de l'armée, il ne peut pas rentrer dans la ville avant d'en avoir demandé et obtenu la permission. Dès l'instant qu'il a dépassé les portes, il perd le titre de *kelle mansa*, et reprend son nom accoutumé.

Dans les palavers, un orateur Soulima a le droit de haranguer l'assemblée depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, sans qu'aucun de ceux qui diffèrent d'opinion, puisse l'interrompre. Le jour suivant, l'antagoniste répond, de mémoire, à toutes les parties du discours prononcé, et il le fait ordinairement avec autant d'exactitude que s'il avoit pris des notes détaillées. Pendant que les orateurs parlent, l'assemblée exprime son approbation ou son blâme, en s'écriant: « C'est vrai! bien! il dit la vérité! » ou « *fane! fane!* un mensonge! un mensonge! » Si l'orateur fait des digressions inutiles, ou sort de la question, le Roi interpose son autorité en lui criant: « *atto! atto!* finissez! finissez! »

Les orateurs Soulimas ont des formules d'exordes et de péroraisons dont ils se servent habituellement.

Chez les Foulahs, il est dressé un procès-verbal de chaque palaver; chez les Soulimas, les Djellés mettent les palavers en chansons, et les confient à leur mémoire.

Les Soulimas prennent souvent des surnoms, à l'occasion de quelque événement particulier.

Un homme peut être esclave par naissance, ou le devenir par droit de guerre, par vente, ou par forme de châtiment.

Les fils doivent fournir à l'entretien de leurs pères.

Un débiteur insolvable devient l'esclave de son créancier.

Un Soulima ne peut épouser une esclave sans le consentement du Roi. S'il l'obtient, l'esclave est libre dès le jour de son mariage.

L'endroit où est enterré un mort devient *grigri* ou sacré.

Le meurtre est le seul crime qui soit puni de mort chez les Soulimas. Leur manière de conduire une procédure criminelle se rapproche beaucoup de l'institution du jury. J'assistai un jour au jugement d'un homme accusé d'avoir tué sa femme. Les anciens, qui faisoient office de jurés, examinèrent avec le plus grand soin, et une complète impartialité, toutes les circonstances de l'affaire. Après une longue investigation, par laquelle il fut prouvé que le meurtre avoit été commis, quoique sans intention positive, les anciens le déclarèrent coupable, et le Roi le condamna à être étranglé avec une corde d'arc. Le lendemain, les juges se rendirent auprès du Roi, et le prièrent à genoux de faire grâce au coupable, vu les circonstances atténuantes que son cas présentoit. Le roi

Roi se montra d'abord inexorable, mais il finit par accorder la grâce du criminel......... ....

Je m'efforçois souvent, dans mes conversations avec le Roi, de lui faire comprendre qu'il seroit de son intérêt de renoncer à la guerre contre les peuples voisins pour établir avec eux des relations de commerce. Quelquefois mes argumens paroissoient le convaincre, mais le souvenir de ses ancêtres et son attachement aux anciennes coutumes venoient bientôt effacer cette impression. Cependant un jour, comme j'entrois dans la cour des palavers, il m'apostropha devant l'assemblée des anciens et du peuple, en s'écriant: « Ah ! homme blanc ! j'ai pensé à vous toute la nuit. Vous » avez parfaitement raison ; quand je fais la guerre, je » dépense de la poudre et des hommes, et cela souvent » pour rien ; si j'en retire quelque avantage, c'est en fai» sant du mal aux autres, ce qui n'est pas bien. Si je fais » le commerce, au contraire, je travaille pour mon pro» fit comme pour celui des autres, et il n'en résulte de » mal pour personne. J'essayerai de suivre vos conseils pen» dant une année, et si cela me rapporte de l'argent, je » ne ferai plus la guerre pour avoir des esclaves. »

Ayant appris un jour que le Roi avoit le projet d'aller attaquer le pays de Limba, je lui fis des représentations à ce sujet, et je lui demandai en quoi les habitans de Limba avoient mérité qu'il ravageât leur pays. Assana garda le silence pendant quelques momens; puis il répondit d'un air embarrassé : « Ils ne m'ont » fait aucun mal, cela est vrai, et je n'ai point le droit » de les attaquer; mais des raisons importantes me pous» sent à la guerre. Voilà un grand nombre de mes sujets » qui n'ont rien à faire, et si je ne leur trouve pas quel» que occupation avant le temps de la récolte, ils s'en » iront, ou bien ils me tourmenteront avec leurs palavers. » Je lui indiquai divers moyens d'occuper utilement ses sujets,

Digitized by Google

mais il m'interrompit en disant : « D'ailleurs, il y a ici des » hommes de l'ouest, qui m'ont apporté de l'argent pour » avoir des esclaves ; je ne puis point leur en donner à » moins de faire la guerre au pays de Limba. Quand une » fois je me serai débarrassé de ces hommes, je chercherai » quelque autre travail pour mes sujets. »

Dans une autre occasion, je lui fis une description détaillée des horreurs de la traite, et du sort affreux réservé aux infortunés que lui et d'autres chefs africains vendoient aux Européens ; il en fut tellement touché que les larmes lui vinrent aux yeux et qu'il promit de ne plus faire la guerre pour se procurer des esclaves. » Ah ! » s'écria-t-il, « vous » autres Anglais vous êtes un bon peuple, vous ne voulez » pas que les hommes noirs souffrent, vous faites de longs » voyages pour venir à leur secours. Vous avez des vais» seaux pour enlever les esclaves aux méchans hommes » blancs, et au lieu de les revendre, vous les établissez » à Sierra-Leone, en leur donnant bien à manger, bien » à boire, et du drap pour se vêtir. Outre cela vous leur » apprenez à connoître Dieu. Le gouverneur M'Carthy doit » être un excellent homme ; il faut que nous soyons » amis. » Cependant il observoit fréquemment, que tant qu'il se trouveroit des hommes blancs pour acheter les esclaves, la tentation seroit trop forte, parce que c'étoit là le moyen le plus facile et le plus expéditif pour se procurer de l'argent.

Le bon sens et les excellentes qualités d'Assana peuvent faire concevoir les plus belles espérances pour l'avancement de la civilisation dans le pays des Soulimas, ainsi que pour l'établissement de relations commerciales permanentes avec la colonie de Sierra-Leone : avec du zèle et de la prudence, on pourroit obtenir en peu de temps de bien beaux résultats pour la prospérité de cette partie de l'Afrique. C'est surtout sous

Digitized by Google

ce rapport qu'on doit déplorer la perte de Sir Charles M'Carthy, qui, par sa réputation personnelle de bonté et de sagesse chez les nègres de l'Afrique occidentale, étoit mieux placé que personne pour accomplir cette grande et difficile tâche.

TRAVELS, etc. VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD, pendant les années 1819, 20 et 21, contenant une exposition de l'état actuel du Brésil, de Buenos-Ayres et du Chili, par ALEXANDRE CALDCLEUGH. 2 vol. in-8.°. *Londres*, chez John Murray, Albemarle Street. 1825.

(*Premier extrait.*)

LE vaste drame dont l'Amérique vient de nous offrir le spectacle, semble toucher à son dénouement. La formation simultanée de sept grands états indépendans qui comprennent dans leur étendue presque toute une partie du monde, le champ immense ouvert tout-à-coup aux spéculations du commerce, aux recherches des savans, aux méditations des hommes d'état et des historiens, la masse d'intérêts de tout genre qui ont été mis en mouvement par cette grande révolution, tout a contribué à rendre l'Europe avide de renseignemens sur ces pays et ces peuples encore si peu connus. Les publications de voyages en Amérique se succèdent sans interruption, et cependant la curiosité publique est loin d'être satisfaite. Nous avons cherché, dans les extraits tirés de quelques-uns de ces voyages, à faire parcou-

Digitized by Google

rir à nos lecteurs les diverses contrées qui ont été le théâtre de ces évènemens. Schmidtmeyer pour le Chili, Mollien pour la Colombie, Bullock pour le Mexique, Hall pour tous ces différens pays et le Pérou, nous ont fourni de précieux documens; mais aucun de ces voyageurs n'avoit parlé de l'état de Buenos-Ayres. Mr. Caldcleugh vient de remplir cette lacune, et nous nous empressons d'extraire de son ouvrage ce qui a rapport à cette république. Les différends qui viennent de s'élever entre Buenos-Ayres et le Brésil, et qui menacent déjà de troubler la paix du Nouveau-Monde, donneront encore plus d'intérêt aux renseignemens de notre voyageur.

Le premier volume commence par une description du Brésil qui ne renferme rien de bien nouveau. Comme nous nous proposons de rendre bientôt un compte détaillé du magnifique ouvrage de MM. Martius et Spix sur ce pays remarquable, nous passerons sous silence les quatre premiers chapitres de notre auteur.

Mr. Caldcleugh s'embarque à Rio Janeiro pour Buenos-Ayres le 18 janvier 1821, et le premier février, il arrive à Monte-Video, dont il fait la description.

» La ville est assez mal bâtie et située sur un terrain en pente du côté de la rivière (le Rio de la Plata). Les maisons sont construites en pierres et en briques; les toits sont plats et toutes les fenêtres qui donnent sur la rue sont garnies de forts barreaux. Les rues venoient d'être pavées, aux frais des habitans, par les troupes portugaises qui occupoient la ville. Le peu d'activité qu'on y remarquoit ne s'accordoit guères avec la réputation de prospérité de Monte-Video. La cathédrale n'a rien d'imposant, mais elle est bien bâtie, lorsque j'y entrai, je la trouvai pleine de dames habillées en noir, qui faisoient leurs exercices de dévotion. Je fus extrêmement frappé de leur mise élégante

Digitized by Google

et de la beauté de leurs traits. Elles se mettent à genoux sur des tapis, qu'elles font apporter par leurs suivantes.

J'allai le soir au théâtre, où je fus présenté aux principales élégantes de la ville; elles me reçurent très-poliment et m'offrirent une profusion de sucreries de toute espèce. La salle de spectacle est petite et mal décorée. Une des pièces que l'on jouoit, *El Inglez con splin* donna aux Dames l'occasion d'exercer leur esprit aux dépens de notre caractère national.

Le climat de Monte-Video est froid pendant les mois d'hiver de juin, juillet et août. Le pays environnant est fertile; il produit surtout du très-beau froment, et quelques-uns des fruits de l'Europe. Les vastes plaines de pâturage sont couvertes de bétail et nourrissent un grand nombre de chevaux.

Les principaux objets d'exportation sont les suifs et les cuirs pour l'Angleterre, et le bœuf salé pour le Brésil. Les articles d'importation consistent en marchandises anglaises, en café, en sucre et en autres productions des contrées plus chaudes. L'aspect du pays diffère entièrement de celui qu'offre la nature des tropiques, et les botanistes retrouvent ici la végétation européenne.

La population de Monte-Video a été estimée à 15 000 ames, mais depuis quelques années elle a diminué à cause des troubles qui ont agité le pays. On n'y compte guères maintenant que 10 000 habitans, parmi lesquels il n'y a qu'un petit nombre de noirs.

Il est étonnant que les Espagnols aient songé si tard à prendre possession de l'endroit qu'occupe la ville, et à le fortifier; car c'est là que se trouve le seul port sûr et un peu spacieux dans le golfe formé par le Rio de la Plata. Ce ne fut que cinquante ans après que les Portugais eurent occupé Colonia, que San Félippe de Monte-Video fut bâti et fortifié.

Digitized by Google

Les seules mines qui se trouvent dans le voisinage sont des mines de plomb, situées à quinze milles de distance, et qui paroissent n'avoir jamais été bien riches : elles ne sont point exploitées depuis quelque temps.

L'immense rivière de la Plata, formée de la réunion des fleuves du Parana, de l'Uruguay, du Pilcomayo et du Paraguay, apporte à la mer toutes les eaux du bassin central de cette partie de l'Amérique méridionale. Les versans de la pente orientale des Andes, ceux des montagnes à l'ouest du Brésil, et des chaînes intermédiaires de Cordoba et de Tucuman, n'ont d'autre écoulement que le Rio de la Plata. Ces divers fleuves sont peu rapides à cause de la longueur de leurs cours. Ils offrent de grandes facilités pour le commerce, et au moyen de quelques canaux, ils pourroient servir au transport des marchandises et des produits de tous les pays à l'est des Andes.

De tout temps les Portugais avoient convoité la possession de la rive droite du Rio de la Plata; les guerres, les traités, les échanges qui furent la suite de l'occupation de Colonia del Sacramento, vis-à-vis de Buénos-Ayres, le démontrent suffisamment. Lorsque les provinces espagnoles se révoltèrent, la Cour de Rio-Joneiro prétexta les déprédations d'Artigas et de quelques autres chefs, ainsi que leurs incursions dans la province de Rio-Grande, pour envoyer des troupes à Monte-Video, s'emparer de la forteresse, et occuper toute la rive droite du Rio de la Plata, et la *Banda Oriental*, ou rive droite de l'Uruguay.

Cette occupation étoit sous tous les rapports de la plus haute importance pour le Brésil, qui obtenoit ainsi une excellente frontière, un terroir fertile, et la clef de tout le cours du Rio de la Plata; aussi les états républicains, et en particulier Buenos-Ayres, firent-ils d'énergiques protestations contre cet acte d'hostilité. Ce dernier état surtout ne pouvoit

Digitized by Google

pas voir tranquillement un voisin puissant s'emparer de l'embouchure de la rivière et en même temps de la navigation de tous les fleuves du bassin.

En juillet 1821, lorsque le calme fut rétabli dans les provinces de la Plata, les Portugais craignant quelque tentative des états républicains pour reprendre Monte-Video, cherchèrent à s'assurer la possession définitive de cette forteresse. Il fut donc résolu, pour faire cesser les plaintes de Buenos-Ayres, de reconnoître l'independance de cet état, et en même temps de faire voter les habitans de Monte-Video pour savoir s'ils vouloient appartenir au Brésil ou former une république séparée. Si l'on considère les moyens que l'on avoit d'influencer les votes, et les avantages réels que Monte-Video avoit obtenus par le fait même de l'occupation, on ne s'étonnera pas que les habitans aient exprimé le desir de rester unis au Brésil, et la province Cisplatine fut considérée dès-lors comme liée fédérativement à l'empire.

Toute cette affaire ne fit qu'augmenter le mécontentement de Buénos-Ayres, qui ne considéra la reconnoissance de son indépendance de la part du Brésil que comme une ruse politique pour retenir la Banda Oriental. Il est très-probable que dès que les provinces de la Plata auront acquis quelque consistance, elles se réuniront pour chasser les Brésiliens de Monte-Video, mais comme elles n'ont point de marine, il est douteux que cette entreprise réussisse (1).....

La province du Paraguay qui fournit à toute une partie de l'Amérique du sud cette espèce de thé, appelée *Yerba*, est actuellement très-peu connue, à cause des entraves mises aux communications de tout genre avec ce pays. Séparé de-

(1) L'événement a justifié la prédiction de Mr. Caldcleugh, et la guerre vient d'éclater entre les états rivaux. (R)

Digitized by Google

puis assez long-temps de l'Espagne, il fut régi d'abord par Velasco, l'ancien gouverneur royal, conjointement avec le chef revolutionnaire Francia, natif du Paraguay; et qui, ayant pris ses degrés à l'université de Cordova, étoit connu sous le titre de Docteur Francia. Cet état de choses ne dura pas long-temps; Francia parvint à se débarrasser de son collègue, et se fit proclamer dictateur du Paraguay.

En 1810, une expédition commandée par Belgrano, quitta Buenos-Ayres pour aller attaquer Francia. Ayant marché pendant plusieurs jours au travers des forêts épaisses du Paraguay sans rencontrer d'obstacles, Belgrano se flattoit déjà d'arriver ainsi jusqu'à l'Assomption et de s'en emparer. Mais une des nuits suivantes, au moment où sa troupe venoit de camper, il vit subitement briller autour de lui une multitude de feux. Bientôt arriva un message de la part de Francia, par lequel celui-ci annonçoit qu'il n'avoit aucun desir de verser du sang inutilement, et qu'il laisseroit les Espagnols opérer tranquillement leur retraite; mais que s'ils s'obstinoient à avancer, ils seroient bientôt punis de leur témérité. Belgrano, après quelques instans d'hésitation, se voyant coupé de ses communications, et cerné de toutes parts par un ennemi dont il ne connoissoit point la force, prit le parti de la retraite. Tant qu'il fut sur le territoire de Francia, il se vit chaque nuit entouré de feux et, pour ainsi dire, gardé à vue de la même manière.

Depuis 1810, époque où Valesco fut déposé, jusqu'en 1816, l'exportation du thé *yerba*, continua à être très-considérable. En 1814, il en arriva à Buenos-Ayres jusqu'à vingt mille balles; mais depuis 1816, le dictateur Francia en a prohibé la sortie. Dans deux ou trois occasions seulement il en a échangé contre de la poudre, des armes à feu et des instrumens de physique. Suivant Mr. Bonpland ce thé provient d'une nouvelle espèce d'ilex. La supériorité de la *yerba* du

Digitized by Google

Paraguay sur celle qu'on exporte du Brésil, tient sans doute au mode de préparation, car cette espèce d'ilex, qui ne vient que dans les climats chauds, doit réussir mieux au Brésil qu'au Paraguay. Depuis la prohibition du docteur Francia, le commerce du thé est devenu une source considérable de revenu pour les Brésiliens; ils en fournissent aux provinces de Buenos-Ayres et au Chili, et n'en consomment eux-mêmes que très-peu. Le prix en est fort élevé, car il coûte maintenant douze réaux, ou six schellings et demi la livre; mais il est si recherché qu'on s'en procure à tout prix.

Il est bien difficile de découvrir quelles sont en tout ceci les vues politiques du dictateur. Il met le plus grand soin à ne point se mêler des affaires des pays voisins, et observe strictement une neutralité armée. Le gouverneur de Cordova me disoit en parlant de lui: « Ce Francia, dont nous ne « savons rien...... » Quelques-uns soutiennent que c'est un ancien jésuite, d'autres qu'il garde le Paraguay pour le rendre à la courone d'Espagne; mais tous disent du mal de lui parce qu'il empêche l'exportation de la *yerba*. Veut-il prévenir pour quelques-uns de ses sujets, les maladies auxquelles ils s'exposeroient en faisant la récolte du thé dans les marais? craint-il que le commerce n'introduise dans le pays des etrangers et des idées nouvelles? c'est ce qu'on ne sauroit dire, mais il semble vouloir persister dans le même plan.

On prétend que les habitans du Paraguay se trouvent fort bien de cet ordre de choses, et que la population s'accroît rapidement. On y compte environ 200 000 blancs, et le nombre des Indiens n'est pas connu d'une manière exacte. Le dictateur jouit d'un pouvoir illimité; il a aboli la peine de mort; le plus grand châtiment au Paraguay est la prison perpétuelle.

Il y a quelques années que le dictateur se servit d'un singulier moyen pour étouffer les germes d'indépendance qui se

Digitized by Google

développoient dans le pays. Il annonça qu'il alloit donner la constitution la plus populaire, et convoquer sur-le-champ mille députés, élus par toutes les classes de la nation, pour délibérer sur la nouvelle forme de Gouvernement à adopter. En conséquence, les députés furent nommes, et se réunirent en congrès général à l'Assomption, pour commencer leur travail législatif. Au bout de trois jours, ne voyant arriver aucune espèce d'émolumens, ils réfléchirent que leur absence prolongée feroit le plus grand tort à la culture de leurs terres, et causeroit la ruine de leurs familles; si bien que, se rendant en corps auprès du dictateur, ils remirent le pouvoir absolu entre ses mains, déclarèrent qu'ils étoient très-contens de son administration, et demandèrent à s'en retourner chez eux. Francia, dissimulant le plaisir que lui causoit cette résolution, répondit aux députés, qu'il se réserveroit le droit de les convoquer de nouveau, et que s'il entendoit encore des plaintes ou des murmures, il useroit de son pouvoir pour les appeler à une session qui dureroit au moins six mois.

Au moyen de ses instrumens de physique, le Dr. Francia a su prendre beaucoup d'ascendant sur le peuple. Tous les soirs il sort de son palais, accompagné d'une foule nombreuse, pour aller faire des observations astronomiques; puis, il se retire, au milieu des marques d'admiration et d'étonnement de la multitude.

Mr. Bonpland, le compagnon de voyage de Mr. de Humboldt, et célèbre comme botaniste, s'étoit établi à Buenos-Ayres. En 1820, il reçut de la part de Francia, l'invitation de faire des recherches botaniques dans le Paraguay. Séduit par une offre qui lui donnoit l'occasion d'explorer un pays si imparfaitement connu sous ce rapport, Mr. Bonpland se décida à l'accepter, malgré l'avis contraire de ses amis. On lui représenta en vain que plusieurs Européens, entr'autres deux Anglais, le Dr. Powlet, et un marin maître charpen-

Digitized by Google

tier, s'étoient rendus à l'Assomption, et qu'on ne leur avoit jamais permis de revenir.

Malgré ces antécédens de mauvais augure, Bonpland quitta Buenos-Ayres, et se rendit d'abord dans la province d'Entre-Rios, entre le Parana et l'Uruguay. On dit que là il reçut du dictateur l'ordre de rebrousser chemin, sous prétexte qu'il s'étoit mêlé des affaires politiques de Buenos-Ayres. Il se dirigea alors vers le pays des Missions, à l'ouest de Corrientes, où il fit de grandes collections pour toutes les branches de l'histoire naturelle. Il revint ensuite à Entre-Rios, et ayant trouvé dans cette province l'arbre à thé, il s'associa avec un Ecossais pour établir une manufacture de cet article de commerce, et entra ainsi en concurrence avec Francia. Celui-ci envoya bientôt une troupe pour détruire l'établissement naissant, et en saisir les propriétaires. L'Ecossais eut le bonheur d'échapper, mais le malheureux Bonpland fut pris et emmené dans le Paraguay. On sait maintenant qu'il y est toujours prisonnier, mais qu'il a la liberté de parcourir le pays et de faire des recherches d'histoire naturelle. Il est peu probable qu'il parvienne jamais à en sortir.....

De Monte-Vidéo, on se rend ordinairement par mer à Buenos-Ayres. La route de terre est longue et difficile, à cause des nombreuses rivières qui se jettent dans le Rio-de-la-Plata, et qu'il faut traverser. On est d'ailleurs toujours obligé de passer ce dernier fleuve dans un chétif bateau, et à un endroit où sa largeur est de vingt milles.

Le 8 février, je quittai Monte-Vidéo, et le jour suivant, notre bâtiment jeta l'ancre en vue de Buenos-Ayres. Les vaisseaux ne peuvent point s'approcher du rivage, à cause du peu de profondeur de la rivière; ils déchargent leurs cargaisons au moyen de bateaux plats. De petits chars attelés d'un seul cheval, vont et viennent constamment le long de la baie, pour transporter les passagers au travers de la vase.

Digitized by Google

L'aspect de Buenos-Ayres, du côté du fleuve, ne répond point à l'idée que l'on pourroit s'en faire d'après la position de cette ville. Elle est bâtie sur un banc assez élevé au-dessus du niveau de la rivière, et occupe un grand espace de terrain. Comme toutes les villes espagnoles, elle est construite d'après un plan très-régulier, et les nombreux clochers de ses églises et de ses couvens, en rendent le coup-d'œil pittoresque. Le fort commande d'un côté le lieu de débarquement, et de l'autre la grande place; il n'a que peu d'importance, et il est mal defendu par des bouches à feu de tout calibre. Les autres édifices publics sont en petit nombre et méritent à peine d'être mentionnés.

Les maisons sont presque toutes couvertes d'un toit plat, qui porte le nom d'*azotea*, et n'ont qu'un seul etage; elles sont construites en briques. Au centre de chaque maison se trouve ordinairement une cour avec un grand réservoir d'eau, dont la ville est d'ailleurs mal pourvue. L'eau de la rivière est regardée comme insalubre, et l'épaisseur de la couche d'argile sur laquelle repose Buenos-Ayres, a empêché d'y creuser des puits en nombre suffisant. Les rues sont larges, assez propres, et pourvues de trottoirs pavés.

La province de Buenos-Ayres est bornée à l'est par la Rio de la Plata, au midi et à l'ouest par le Salado, qui se jette dans la baie de Somborombon; la petite rivière Arroyo de en Medio, la sépare, au nord, de la province de Santa-Fé. Son territoire, dans ses limites actuelles comprend environ 1500 lieues carrées d'un pays de plaines riche en excellens pâturages. Cette contrée jouit d'un beau climat; la hauteur moyenne du thermomètre, pendant l'été, est de 75° à 84° F., et pendant l'hiver, de 55° à 60°. La température y est cependant sujette à de brusques changemens, causés par les vents qui viennent des Cordillères. On y voit rarement de la neige, et toujours en petite quantité.

Digitized by Google

Les grandes pluies tombent dans les mois d'hiver, de juillet, août et septembre, mais il est rare qu'elles durent plus de vingt-quatre heures de suite. Les Espagnols ont, de tout temps, considéré ce pays comme extrêmement salubre, et les exemples de longévité remarquable y sont fréquens. Le nombre des maladies y est très-restreint, surtout chez les *Gauchos*, qui habitent les plaines. Les ravages causés autrefois par la petite-vérole, ont été presque entièrement arrêtés par la vaccine, dont on doit l'introduction au Dr. Segurola. D. Bernadino Rivadavia, actuellement secrétaire d'Etat, a fondé depuis peu un établissement public de vaccine.

La couche supérieure du sol des environs de Buenós-Ayres, consiste en une terre légère, qui a de l'analogie avec le marne; elle repose sur un lit d'une argile compacte appelée *tosca* par les habitans du pays.

Le vaste golfe du Rio de la Plata, et le cours du Parana, offrent au commerce de grands avantages; cependant les gros navires ne peuvent pas remonter le fleuve au-delà de Buenos-Ayres, à cause des bas-fonds qui l'obstruent. Les petits bâtimens peuvent aller en quinze jours jusqu'à l'Assomption, où la rivière a encore un mille et demi de large; ils mettent presque le même temps à redescendre, à cause du peu de pente de la rivière, et de la lenteur de son cours. Les nombreuses cataractes d'Uruguay en rendent la navigation difficile et dangereuse, mais on peut remonter le Rio Negro, un de ses embranchemens, jusqu'à quarante milles du lieu de sa jonction.

Le Rio Tercero, qui se jette dans le Parana sous le nom de Carcaranal, pourroit être rendu navigable à peu de frais. Il prend sa source dans les montagnes à l'ouest de Cordova, et se dirige ensuite vers l'est. Il fourniroit

Digitized by Google

un excellent débouché pour les productions de Cordova, de St. Jago, ainsi que des provinces de Mendoza et de San Juan.

Les grandes plaines au sud de Buenos-Ayres, connues sous le nom de *pampas*, sont couvertes, en beaucoup d'endroits, de sel en efflorescence, qui, purifié, pourroit devenir une source considérable de revenus, soit comme article de consommation pour le bétail, soit à cause de l'immense quantité de viandes salées qui s'exportent au Brésil. Les Indiens font un petit commerce de sel, mais comme celui qu'ils vendent est cristallisé en cubes réguliers, on peut conjecturer qu'ils le recueillent dans des lacs salés connus aux Européens.

Le principal désavantage de cette province est le manque presque complet de bois, qu'il faut attribuer à la violence des vents. La végétation indigène ne se compose que d'un petit nombre d'arbres, de plusieurs espèces de cactus, de chardons à fleurs bleues, et de quelques autres plantes. De tous les arbres introduits par les Espagnols, le pêcher et l'olivier seuls ont bien réussi. Le cerisier est assez commun, mais il ne porte jamais de fruits, parce que les vents le dépouillent toujours de toutes ses fleurs. Depuis quelque temps l'attention du Gouvernement s'est dirigée vers cette branche importante d'agriculture; plusieurs pépinières considérables ont été établies, pour fournir, à un prix modéré, de jeunes plants aux cultivateurs.

Le pays est plus riche en oiseaux qu'en quadrupèdes. Le cygne du Rio de la Plata se distingue par l'élégance de ses formes. La tête, et une partie du cou de cet oiseau sont noirs, et le reste de son plumage est parfaitement blanc. Sa peau et son duvet forment une petite branche de commerce. On prend cet oiseau au moyen d'un *lazo*, muni de trois boules de bois, que le chasseur lance avec

Digitized by Google

beaucoup d'adresse, de manière à envelopper le cou du cygne. Les boules qui surnagent, l'empêchent de s'échapper en plongeant.

L'autruche de l'Amérique du sud, est très-commune dans les pampas. Elle est beaucoup plus petite que l'espèce d'Afrique, et ses plumes ne sont presque d'aucun usage. On prétend que plusieurs femelles pondent leurs œufs dans un même nid, et que c'est le mâle qui les couve. Leur course est extrêmement rapide; les Gauchos les prenoient avec le *lazo*, de la même manière que les cygnes.

On a découvert à plusieurs reprises, dans le voisinage de Buenos-Ayres, des ossemens de megatherium. En 1789, le marquis de Loretto, alors Vice-roi, envoya en Espagne le premier, et peut-être le plus bel échantillon de cet animal gigantesque; il se voit maintenant dans le Musée de Madrid. On le découvrit en faisant quelques excavations au bord de la rivière Luzan, à quinze lieues de Buenos-Ayres. Il y a peu d'années, qu'un soldat trouva une dent de megatherium, près d'Areco, à seize lieues dans la même direction. D'après ce qu'on peut conjecturer des habitudes de cet animal, il semble qu'il a dû habiter les pampas de préférence à tout autre lieu.

Le nombre de bêtes à cornes que l'on élève dans la province de Buenos-Ayres fait l'étonnement de tous les étrangers; aussi la viande est-elle à un si bas prix, qu'il seroit difficile de dire ce qu'en vaut la livre. Un bœuf tout entier ne coûte que cinq ou six dollars; dans ce prix, la peau seule entre déjà pour trois dollars et demi, le suif et les cornes comprennent à-peu-près le reste. Cependant la quantité de bétail a beaucoup diminué depuis le commencement de la révolution.

Le commerce de Buenos-Ayres avec l'Angleterre prend chaque jour plus d'extension. En 1817, les importations

Digitized by Google

anglaises se montoient à la somme de 388 487 liv. st, tandis qu'en 1823 elles furent évaluées à 1 164 745 liv. st. En 1822, cent soixante-sept vaisseaux anglais firent voile de différens ports pour Buenos-Ayres, avec toutes sortes de marchandises. Les principales exportations de la province sont les cuirs, les suifs, les laines, les cornes, le bœuf salé, etc En 1822, il fut expédié pour l'Angleterre seulement, 956 600 peaux de bœufs et de chevaux; si l'on ajoute à cela toutes celles qui ont été exportées à Anvers, et dans d'autres ports du continent européen, on pourra se faire une idée de l'immense quantité de cuirs fournie par cette portion de l'Amérique. Le commerce des autres nations avec Buenos-Ayres, est peu de chose comparativement à celui de l'Angleterre.

Les diverses provinces du Rio de la Plata offrent une si grande variété de climats et de productions, que le trafic intérieur aura toujours nécessairement beaucoup d'activité. Les Etats du nord produisent du tabac et du coton, articles qui sont fort en demande à Buenos-Ayres. Si la paix se rétablit, les provinces supérieures du Pérou, ainsi que celle de Tucuman, y enverront leurs métaux précieux. Les contrées qui avoisinent les Andes sont singulièrement favorables à la culture de la vigne, et, déjà maintenant, douze mille barils de vins et d'eaux-de-vie de Mendoza et de San Juan, descendent le Rio de la Plata, pour être échangés contre les marchandises anglaises. Tout fait donc espérer que le commerce prendra, dans ces beaux pays, des développemens rapides et auxquels il seroit bien difficile d'assigner des bornes.

(*La suite au prochain Cahier.*)

Digitized by Google

ROMANS.

The Foresters, etc. Histoire de la famille Forester, par l'auteur de *Ligths and shadows of scottish life*, *the trials of Margaret Lindsay*, etc.; Blackwood, Edimbourg T. Cadell, Strand, London 1825. 1 vol. in-8°.

(*Premier extrait.*)

Parmi les nombreuses chaumières dispersées entre Rosslin et Lasswade, il n'en est aucune qui présente un aspect plus romantique que celle de Dovenest, bâtie sur une petite éminence, entourée de la plus belle verdure, et ombragée d'arbres antiques. A peu de distance, et à travers la forêt, s'élève, comme une ruine des anciens temps, un rocher sauvage, dont l'aridité contraste avec les champs bien cultivés et les jolies habitations qui embellissent la vallée. Plus loin, on découvre les vieilles tourelles du château de Rosslin, et, dans les jours de fête, on entend la cloche du village qui appelle les fidèles à la prière.

Le petit domaine de Dovenest, habité par un jardinier nommé Adam Forester, était admirablement situé pour produire en tous temps des fleurs et des fruits en abondance. Un coteau couronné de bois, le préservoit des vents du nord, et l'ordre, le goût, la régularité qui y régnoient, le faisoient distinguer d'une manière avantageuse, de tous les jardins environnans.

Digitized by Google

Dans cet asile de la paix et de l'innocence, Adam n'avoit pas échappé au malheur; il avoit perdu cinq enfans et une femme adorée. Chaque jour il demandoit au Ciel de le réunir à ces êtres chéris, dont le souvenir lui étoit toujours présent. Deux fils lui restoient. L'ainé, nommé Michel, de dix ans plus âgé que son frère, avoit été élevé pour être ministre du St-Evangile; mais à la mort de sa mère, il avoit renoncé à cette carrière honorable, pour se consacrer à son vieux père, et partager ses travaux. Michel possédoit une âme grande et forte, une piété éclairée, et un caractère excellent; aussi étoit-il considéré et respecté par ses voisins, à l'égal du pasteur de la paroisse. Adam étoit orgueilleux d'un tel fils; mais ce sentiment avoit fortifié dans son cœur celui de la piété et de la reconnoissance envers l'Auteur de tous biens.

Quoique le cadet de ses fils fût inférieur à Michel, il n'en étoit pas moins aimé par son père. L'affection paternelle ne se mesure point au degré de mérite, et l'on voit souvent les fautes des enfans rebelles, loin de l'affoiblir, l'augmenter encore. D'ailleurs, Abel étoit l'image vivante de sa mère; il avoit les mêmes traits, le même regard, le même son de voix: comment Adam auroit-il pu y rester insensible? Il y avoit aussi quelque chose d'aimable, de touchant, dans la manière dont Abel reconnoissoit ses torts; et, lorsqu'il venoit se présenter avec sa physionomie douce et gracieuse, son père lui avoit déjà pardonné avant qu'il se fût avoué coupable. Néanmoins, c'étoit en vain qu'Adam fermoit les yeux pour ne pas voir ce qui l'auroit affligé; il en savoit assez pour concevoir de vives inquiétudes sur la destinée de ce fils adoré. Chaque jour, sur le tombeau de son épouse, il alloit implorer la grâce divine pour changer le cœur d'Abel, et pour le ramener à des pensées plus sérieuses. Cependant, Abel se montroit touché, et promettoit une réforme; mais, semblable à l'enfant léger, dont les impressions s'effacent à mesure

Digitized by Google

qu'elles naissent, il essuyoit bientôt ses larmes, et la gaîté venoit de nouveau chasser les nuages répandus momentanément sur sa physionomie.

Adam, assis un jour devant la chaumière de Dovenest, près de son fils aîné, lui parloit d'Abel avec une tendre sollicitude. « Mon enfant, » lui disoit-il, « lorsque je ne serai plus, promets-moi que tu auras soin de ton pauvre frère, et que tu feras tes efforts pour le guider dans la bonne route... »

Michel, vivement ému, et pénétré de respect pour le vœu de son père, se jeta à genoux, et jura solennellement de ne jamais abandonner son frère. Au même instant, un léger bruit se fit entendre dans le bosquet, et Abel parut à peu de distance. Il y avoit dans son regard quelque chose d'inquiet et d'égaré; ses joues étoient enflammées, et sa démarche chancelante. Lorsqu'il fut près de son père, il baissa la tête et versa des larmes en abondance. Il dit enfin, d'une voix altérée : « Mon père, je vais quitter Dovenest peut-être pour long-temps; demain je pars pour l'Angleterre avec William Mansel.....Ne me faites pas de question, je ne pourrois y répondre; mais je n'ai pu m'éloigner de vous sans avoir obtenu votre pardon et votre bénédiction.....»

« Mon pauvre enfant, » dit le vieillard en le pressant dans ses bras, « je t'accorde l'un et l'autre...... Que le Ciel veille sur toi!....»

Pendant ce temps-là, Michel s'étoit éloigné; lorsqu'il revint, Abel avoit disparu. « O mon cher fils! » lui dit Adam, « souviens-toi de tes promesses; aie pitié de cet infortuné, ne l'abandonne jamais.....»

« Jamais! » répéta Michel. « Tant que ce bras pourra fournir à notre subsistance, Abel ne manquera de rien. »

Dans le nombre des amis qu'Adam Forester avoit perdus, se trouvoit un marchand dont la demeure étoit voisine de Dovenest. Il avoit, en mourant, laissé une femme et un enfant

Digitized by Google

de sept ans. Son épouse ne lui survécut que de peu de mois, et sa fille, confiée aux soins d'une tante, étoit élevée par elle avec une tendresse toute maternelle. Agnès Hay entroit alors dans sa seizième année. Les chagrins qu'elle avoit éprouvés pendant son enfance, avoient donné à son caractère une tournure sérieuse et réfléchie. On remarquoit dans son regard quelque chose de pensif, et sa physionomie exprimoit une sensibilité touchante.

Michel aimoit Agnès sans s'en douter; jamais il n'avoit raisonné la nature du sentiment qui l'attachoit à elle. De son côté, Agnès entendoit sans cesse faire l'éloge de Michel, et sa tante Isabelle répétoit souvent que la femme qui l'épouseroit seroit bien heureuse. Agnès auroit voulu être sa parente, sa sœur; néanmoins, son cœur étoit tranquille; elle ne formoit aucun projet pour l'avenir, mais elle pensoit souvent à lui.

Un dimanche soir, Michel rencontra Agnès sur le chemin qui conduisoit à Rosslin. Ils parurent tous deux bien aises de se voir. Agnès prit le bras de Michel, et se mit à faire la conversation avec une parfaite liberté d'esprit. C'étoit au commencement du printemps; le rossignol chantoit doucement dans les bosquets qu'ils parcouroient, et tout ce qui les environnoit étoit d'accord avec leurs sentimens. Jamais Agnès n'avoit paru si heureuse et si belle. Ils arrivèrent sur le sommet d'une colline élevée, et Dovenest, avec sa belle verdure et ses jardins embaumés, se déploya à leurs regards dans toute sa fraîcheur.

« Voulez-vous venir voir mon jardin, ma chère Agnès? » lui dit Michel; « il y a bientôt un mois que vous n'êtes venue à Dovenest. »

Agnès consentit à le suivre, et Michel en la conduisant à la demeure de son père, éprouvoit un sentiment de bonheur dont il n'avoit jamais joui au même degré. Il ne prononçoit que peu de mots, mais ses regards parloient pour lui. Il lui

Digitized by Google

dit enfin, d'une voix qu'il s'efforçoit en vain de raffermir : « Agnès, vous souvenez-vous du temps où vous veniez chaque jour à Dovenest?.....Maintenant vous laissez écouler les mois sans y songer; et bientôt, peut-être, les années passeront sans que rien le rappelle à votre souvenir.....Après tout, c'est peut-être un bonheur pour moi, car je dois me préparer à ce que vous deveniez bientôt la femme d'un autre.....Je serai alors bien malheureux; mais cela ne m'empêchera pas de prier Dieu chaque jour de vous bénir......Il faut que vous le sachiez, Agnès, je vous aime; mais je sais bien que vous ne pouvez pas m'aimer; c'est impossible!...»

L'émotion lui coupa la parole. Agnès étoit tremblante; elle hésitoit à répondre; les derniers mots de Michel résonnoient encore dans son cœur. Elle lui dit enfin, d'une voix altérée :

« Vous croyez, Michel, qu'il est impossible de vous aimer? Ah! ne le pensez pas!....Je vous ai toujours aimé depuis mon enfance, et je sens que cette affection durera autant que ma vie....»

Ce peu de mot, et l'expression qui les accompagnoit, suffirent à Michel; ils s'étoient compris mutuellement, et ce fut avec des larmes de joie qu'il la pressa contre son cœur. Ils entrèrent dans la maison. La Bible de la famille étoit ouverte sur la table du salon. Michel posant sa main sur le livre sacré, jura qu'il seroit fidèle jusqu'à la mort. Agnès fit le même serment en versant quelques larmes que Michel essuya par un baiser. Bientôt ils entendirent des voix; c'étoient celles de la tante Isabelle et d'Adam Forester. Le cœur d'Agnès battit violemment, et elle ne put s'empêcher de rougir. Cependant quelques mots de Michel suffirent pour expliquer l'embarras d'Agnès, ainsi que la trace de ces larmes; et Isabelle, en pressant sa nièce dans ses bras, adressa au ciel une fervente prière. Que de joie n'éprouvoit-elle pas à l'idée qu'en mourant, elle laisseroit à Agnès un protecteur!

Digitized by Google

Adam aussi étoit bienheureux, car depuis long-temps il desiroit en secret que son fils s'attachât à Agnès.

Le jour qui unit les amans fut un jour de fête pour les habitans de Lasswade et de ses environs; tous s'intéressoient vivement à leur bonheur. Les époux s'établirent à Dovenest avec leur bon père et Isabelle la mère adoptive d'Agnès.....

....

Les fêtes de Noël venoient de finir, lorsqu'un étranger d'une figure respectable se présenta à Dovenest. Il eut avec Michel une longue conférence ; et lorsque celui-ci accompagna l'étranger, Agnès remarqua sur la physionomie de son époux, l'impression d'un chagrin profond. Elle pensa à Abel, et suivit Michel dans sa chambre. Elle n'osoit le questionner, mais elle attendoit avec anxiété les premières paroles qui sortiroient de sa bouche. Son mari la considérant avec des yeux remplis de larmes, la serra dans ses bras en disant d'une voix entrecoupée ; « Abel a commis un crime, il s'est rendu coupable de vol,.... il sera condamné à subir la peine de mort;.... » puis il ajouta avec effort ; « et il fera descendre dans la tombe notre malheureux père.................
Lui qui l'aimoit si tendrement!.... Pauvre Abel ! Puisses-tu échapper à la rigueur des lois!....... Et nous, Agnès, nous sommes réduits à la mendicité. »

« O Michel » répondit Agnès en jetant ses bras autour de son cou ; « qu'est-ce que nous fait la pauvreté?..... Ne sommes-nous pas riches de notre affection mutuelle? Ah, si nous pouvions sauver Abel, que nous manqueroit-il encore?.... Prends courage, mon ami ; Dieu aura pitié de nous, de notre pauvre frère ; nous retrouverons le bonheur.

Michel en considérant la belle figure d'Agnès, et son regard serein que l'aspect de la pauvreté ne pouvoit obscurcir, se sentit soulagé. Il entrevit un avenir moins sombre. Isabelle

Digitized by Google

courut à la porte, et resta immobile en voyant le chagrin des deux époux. Michel lui fit alors, en peu de mots, l'histoire du malheureux Abel en ajoutant qu'il avoit pris la fuite. Isabelle soupira profondément, et leva les yeux au ciel.

« Que ferons-nous ? » dit Michel ; « il ne faut pas que notre pauvre père sache la vérité, il ne faut pas qu'il soit instruit du crime d'Abel...... Je le connois, il en mourroit. J'ai dit à Maxwel que je me chargeois de payer régulièrement les intérêts de la somme due par Abel. Tant que mon père vivra, nous continuerons à habiter Dovenest, et si le ciel nous enlève cet excellent père, nous vendrons Dovenest pour payer le capital. »

La voix d'Adam se fit alors entendre, et le sourire vint remplacer sur toutes les physionomies l'expression de la douleur...

....

On étoit au milieu de janvier; la neige encombroit les chemins. La famille Forester étoit assise auprès du feu. Adam parloit de son fils Abel, dont il se plaignoit de n'avoir aucune nouvelle.

« Le pauvre enfant, où est-il dans cet instant? » disoit-il. « Peut-être souffre-t-il du froid et de la faim ! Ah! pourquoi a-t-il quitté la maison paternelle ? »

Quelques momens après, le vieux Adam s'endormit dans son fauteuil; Michel prit un livre; Agnès continua son ouvrage sans mot dire, et la tante Isabelle se mit à faire sans bruit, les apprêts du souper.

On frappa violemment à la porte, et un homme en habit rouge, avec une physionomie dure, se présenta. Il jeta dans l'appartement des regards empressés, et dit avec un sourire diabolique:

« Mr. Abel est sans doute ici quoique je ne le voye pas; mais une fois que l'oiseau sera déniché, nous ne le laisse-

Digitized by Google

rons pas échapper, il faudra bien qu'il nous suive. Je dois faire mon devoir, vous sentez bien ! »

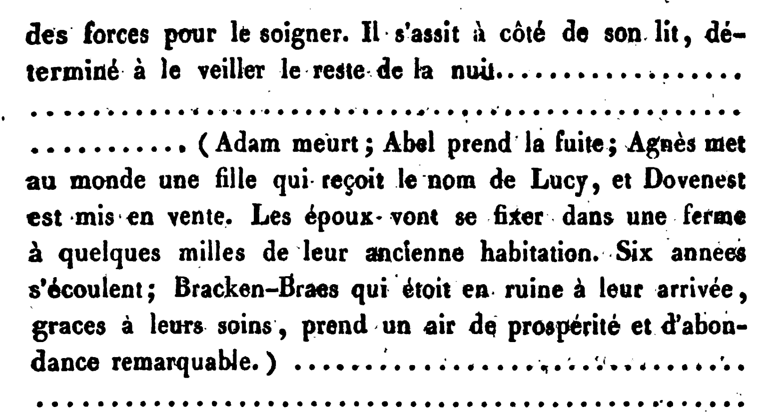
Adam réveillé en sursaut regardoit fixement l'étranger sans bien comprendre le sens de ses paroles. Celui-ci ajouta : » Bonhomme, vous savez sans doute que Mansel a commis un crime, et que votre fils Abel est impliqué dans cette affaire. Nous avons acquis des preuves irrécusables, et les coupables seront pendus, rien moins que cela. »

Le pauvre Adam n'en entendit pas davantage, il tomba sans connoissance, et tandis qu'Agnès et Isabelle lui prodiguoient leurs soins, Michel faisoit à l'officier de nouvelles questions sur le crime dont on accusoit son malheureux frère.

Au bout d'un moment, Adam ouvrit les yeux, et dit d'une voix foible : « Abel a commis bien des fautes, mais il n'est pas coupable d'un crime si honteux....... » Puis il retomba dans son évanouissement. Michel le prit dans ses bras, et le porta sur son lit, tandis que l'officier faisoit des recherches exactes dans toute la maison. Cependant, c'étoit en vain que l'on prodiguoit à Adam les secours et les consolations ; il restoit insensible, et paroissoit ne rien entendre. Au bout de quelques heures, il fut en état d'écouter un chapitre de la Bible qu'Agnès lut à haute voix à la famille rassemblée.

Au milieu de cette sainte lecture, on entendit un léger bruit à la fenêtre, et l'on distingua la voix d'Abel qui prononçoit le nom de son frère. Adam tressaillit et se leva vivement. Il ouvrit la porte à son malheureux fils. « Embrasse-moi, mon pauvre enfant, » lui dit-il; « car je sens que je n'ai pas long-temps à vivre. « Abel se jeta à genoux avec un profond sentiment de remords : épuisé par ses émotions, il tomba sans connoissance aux pieds d'Adam qui retrouva

Digitized by Google



des forces pour le soigner. Il s'assit à côté de son lit, déterminé à le veiller le reste de la nuit.................

....

...........(Adam meurt; Abel prend la fuite; Agnès met au monde une fille qui reçoit le nom de Lucy, et Dovenest est mis en vente. Les époux vont se fixer dans une ferme à quelques milles de leur ancienne habitation. Six années s'écoulent; Bracken-Braes qui étoit en ruine à leur arrivée, graces à leurs soins, prend un air de prospérité et d'abondance remarquable.) ....

....

La petite Lucy, élevée sous les yeux de sa mère, devint une charmante enfant. Ses parens n'auroient pû lui desirer un caractère plus aimable, plus de gaîté, et une disposition plus heureuse. Elle croissoit en grâce et en beauté; un seul de ses sourires suffisoit pour faire naître la joie et l'espérance dans le cœur de ses parens. On l'envoyoit souvent seule faire des messages dans les environs de Bracken-Braes; elle s'en acquittoit bien, et jamais sa mère n'avoit éprouvé un sentiment de crainte à son occasion lors même que son absence duroit plusieurs heures.

Lucy fut un jour invitée par une de ses petites amies à passer la journée chez elle, à deux milles de Braken Braes. Elle fit gaîment ses préparatifs, mit ses habits de fête, et s'enveloppant dans son plaid, elle dit adieu à ses parens qui la suivirent des yeux jusqu'à ce que les sinuosités de la colline la dérobassent à leurs regards. Agnès trouva la journée longue sans sa petite Lucy; cependant la nuit s'approchoit, l'enfant n'étoit pas de retour, et sa mère commença à s'étonner de ne pas la voir revenir. Elle proposa à son mari et à Isabelle d'aller chercher Lucy à Ladyside; mais quelle fut leur consternation, lorsqu'ils apprirent que l'enfant n'avoit point paru chez la famille Mayne!

Digitized by Google

Agnès se sentit défaillir, et s'assit avec un violent battement de cœur. Michel la soutint dans ses bras et dit à Jacob Mayne: «Lucy a quitté la maison à six heures du matin pour venir ici.»

«Dieu est bon!» s'écria Jacob: «espérons qu'il vous aura conservé votre enfant..... Mais il n'y a pas de temps à perdre, il faut le chercher.»

Michel n'avoit point de voix pour lui répondre, il trembloit de la tête aux pieds, il étoit pâle, et levoit les yeux au ciel comme pour y chercher un secours contre le désespoir. . . . .

«Isaac! mon fils!» s'écria Jacob: «Courez à Baeshaw, racontez partout ce qui est arrive, qu'on fasse des perquisitions exactes...... Vous verrez Mr. Forester, que nous retrouverons votre chère Lucy..................»

«Courage, mon fils!» dit Isabelle, d'une voix qu'on entendoit à peine; «Dieu aura veillé sur les jours de cette innocente créature; ne nous laissons pas abattre.»

Pendant toute la nuit, un grand nombre de personnes parcoururent la montagne en tous sens. On visita chaque rocher, chaque bosquet, chaque crevasse, chaque buisson, mais ce fut en vain, on ne découvrit pas la moindre trace de l'enfant. Agnès, qui sembloit avoir acquis des forces surnaturelles avoit voulu se joindre à la troupe. Au point du jour, elle se sentit défaillir, et se laissant tomber sur le gazon, elle dit d'une voix éteinte: «Je le sens,» ma pauvre Lucy n'existe plus.»

Au même instant elle vit un jeune homme qui revenoit précipitamment. Il portoit dans ses mains le chapeau et le plaid de la petite Lucy.

«Elle a été assassinée;» s'écria-t-on de toutes parts. Agnès ne les entendit pas, elle avoit succombé à la violence de ses émotions, elle étoit évanouie.

Digitized by Google

Isabelle prit en tremblant les habits de la petite fille, et après les avoir soigneusement examinés, elle déclara qu'elle n'y voyoit aucune marque de violence. « Y auroit-il sur la terre une âme assez noire pour commettre un tel crime ; » s'écria-t-elle. « Non, c'est impossible !....... Avant que le soleil se couche, nous la retrouverons ; quelque chose me le dit. »

Agnès ouvrit les yeux, et en voyant auprès d'elle le chapeau et le plaid de son enfant, elle se leva précipitamment, et dit : « Où est-elle ?...... Qu'en avez-vous fait ?...... Me sera-t-elle rendue ?..... Ah ! j'ai cru la voir pendant mon sommeil ; la Providence m'avoit conservé mon enfant chéri..... Est-ce donc un rêve ?................ »

Au bout d'un moment, la foule silencieuse se disperse pour recommencer ses recherches, et Michel ramène sa femme à la maison. Elle s'assit à côté du petit lit de Lucy, et fixa ses regards sur une Bible reliée en maroquin rouge, dans laquelle l'enfant lisoit chaque matin quelques lignes.

« O mon ami ; » s'écria-t-elle : « je te remercie de ce que tu ne m'as pas quittée un seul instant depuis hier.... Si tu t'étois éloigné, je sens que je n'aurois pu supporter la vie..... et cependant je suis résignée à la volonté du Seigneur. » Michel posa sa main sur le cœur d'Agnès ; il battoit avec une force effrayante et ses larmes couloient en abondance.

Les heures se passèrent ainsi dans une attente douloureuse. Agnès plongée dans une sorte de stupeur, ne détournoit pas ses regards du lit de sa fille. Tout-à-coup des pas se firent entendre au dehors, et Jacob Mayne ouvrit la porte. Sa physionomie sérieuse sembloit loin d'apporter la consolation et l'espérance.

« O parlez !....... parlez, je vous en conjure ! » s'écria Agnès en joignant les mains ; « ma Lucy est-elle déjà dans le ciel ? »

Digitized by Google

« Une femme portant dans ses bras une petite fille qui ressembloit à la vôtre a été vue hier au soir à nuit tombante, près de Clavenford ; » répondit Jacob, avec beaucoup de sang-froid.

« L'entends-tu, ma bien aimée ? » s'écria Isabelle, « ton enfant est retrouvé,........ Ah ! Mr. Mayne, » ajouta-t-elle, « auriez-vous quelque chose de plus à nous dire ?... Je crois voir sur votre physionomie un rayon de joie. »

« Eh bien, » répondit Jacob en souriant ; « je ne doute pas que cette enfant ne soit la vôtre ; elle a été reconnue de tous ceux qui l'ont rencontrée. Notre voisin Watty Oliva l'a vue, et jure que c'est Lucy Forester..... Maintenant, » ajouta-t-il en s'asseyant auprès de la tremblante Agnès, « dois-je vous dire la vérité ? pourrez-vous supporter l'excès de votre bonheur ?......... Votre enfant est là tout près d'ici. C'est moi qui l'ai retrouvée, et c'est moi qui ai voulu vous la rendre.................. »

Agnès qui s'étoit levée au moment où Jacob étoit entré, se laissa retomber sans mouvement. Michel pâle et tremblant s'appuyoit contre la muraille pour se soutenir, et Jacob pleuroit sans pouvoir s'en empêcher.

Plusieurs voix se firent entendre ; tous les yeux se fixèrent sur la porte qui s'ouvrit brusquement, et Lucy se précipita dans les bras de ses parens avec des larmes et des cris de joie.

(*La suite à un prochain Cahier.*)

Digitized by Google

ANNONCE.

Précis de Géographie moderne, adopté par l'Académie de Genève pour l'usage du Collége de cette Ville, par J. M. Willemin, Régent de la troisième Classe. Genève, chez l'auteur, rue Verdaine n.° 285, et chez les principaux Libraires. 1825. 1 vol. in-8.° 282 pages.

Cet ouvrage spécialement destiné à l'enseignement élémentaire de la géographie dans le collége de Genève, se recommande par sa clarté, sa simplicité et son exactitude. L'auteur a su se mettre partout à la portée de ses jeunes lecteurs; il a tenu un juste milieu entre une concision trop sèche et une abondance de détails qui auroit inutilement surchargé la mémoire des élèves. Un chapitre unique, sous forme d'introduction, renferme le très-petit nombre de notions astronomiques qui ont paru indispensables pour l'intelligence des cartes et des globes. Quant à l'histoire, l'auteur s'est borné à retracer en peu de mots les évènemens dont le souvenir est, pour ainsi dire, inhérent aux lieux qu'il nomme. Il a cru devoir également rappeler, à l'occasion des divisions géographiques les plus récentes, celles qui les ont immédiatement précédées. C'est ainsi qu'il indique la division de la France en provinces, celle de la Suisse en 13 Cantons, etc., etc. La politique a été sévèrement exclue de cet ouvrage; l'auteur ne s'est permis qu'une exception à cet égard pour la Suisse, dont il fait connoître

Digitized by Google

en peu de lignes la constitution fédérale. Les principaux développemens auxquels il s'est livré, sont empruntés principalement à la géographie physique, à la statistique, à l'histoire naturelle, mais toujours dans des limites proportionnées à la capacité des élèves. La forme par demandes et par réponses a été adoptée comme plus favorable à la méthode d'enseignement mutuel suivie dans quelques classes du collége.

Mr. Willemin en publiant ce précis, a comblé une lacune importante, et nous ne doutons pas que son ouvrage ne soit recherché par les instituteurs et adopté dans plus d'une école.

Digitized by Google

MYTHOLOGIE.

RELIGIONS DE L'ANTIQUITÉ, considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques ; ouvrage traduit de l'allemand du Dr. Fréd. CREUZER, refondu en partie, complété et développé par J. D. GUIGNIAUT. Tome I.er, en deux parties, avec un recueil de planches. Paris, chez *Treuttel* et *Würtz*, rue de Bourbon N.o 17. 1825.

(*Second extrait*).

DANS notre premier extrait nous avons rendu compte avec quelque détail de l'Introduction de cet ouvrage remarquable, parce qu'elle renferme les idées principales qui ont servi de base à l'ensemble des recherches de Creuzer. Nous passons maintenant à l'ouvrage même, dont l'ordonnance générale a subi quelques modifications dans le travail de Mr. Guigniaut. Creuzer avoit placé en tête la religion de l'Egypte, et l'avoit fait suivre par celles de l'Inde et de la Perse ; son savant interprête a cru devoir mettre au premier rang la religion de l'Inde, et ce changement nous paroît fort heureux. Notre opinion n'est point, cependant, que l'on puisse considérer aucune de ces religions comme étant la source de toutes les autres. On est aussi peu fondé, ce nous semble, à chercher dans l'Inde l'origine de la religion des Egyptiens, qu'à faire dériver le cophte du sanscrit. Nous pensons, en général, que dans cette grande question de la généalogie des croyances religieuses, on n'a point eu assez égard à la parenté des races et des idio-

Digitized by Google

mes, seul critère qui puisse nous servir de guide au milieu des ténèbres des temps anti-historiques. C'est ainsi que les analogies observées entre les religions de l'Inde, de la Perse, de la Grèce, et des peuples du nord de l'Europe, sont appuyées sur la base solide d'une connexion évidente des langues de ces diverses contrées, tandis qu'il faudroit des preuves directes, et tirées de l'histoire, pour donner le même degré de certitude à des rapprochemens entre les religions de ces mêmes peuples et celles des nations de rare sémitique.

Le véritable avantage que nous trouvons à l'ordre adopté par Mr. Guigniaut, c'est que les documens que nous possédons déjà sur la religion de l'Inde, documens dont le nombre s'accroît chaque jour, nous permettent de l'étudier à-la-fois dans son ensemble et dans ses moindres détails. Cette religion est encore là accompagnée de ses innombrables monumens, ainsi que d'une littérature immensément riche et qui remonte jusqu'aux temps les plus anciens; tandis que la religion de l'Egypte, éteinte depuis des siècles, ne nous est connue que par les notions, souvent erronées, que nous ont transmises les auteurs grecs et romains, ainsi que par des monumens dont la signification est encore enveloppée de vague et d'obscurité. On conçoit aisément que l'étude approfondie d'une religion primitive, dont on peut suivre tous les développemens, doit jeter beaucoup de jour sur les doctrines mythologiques dont nous ne possédons que des fragmens, lors même qu'il n'y auroit point communauté d'origine. C'est pour cela que la religion de l'Inde nous semble éminemment propre à servir de base à l'histoire des mythologies anciennes.

Cette partie de l'ouvrage est celle qui a le plus gagné par les soins de Mr. Guigniaut. Il a su mettre à contribution tous les documens nouveaux que le zèle des orien-

Digitized by Google

talistes nous a fournis, depuis quelques années, sur l'Inde ancienne, et il a substitué ainsi à l'esquisse incomplète de Creuzer un travail très-développé sur la religion des Hindous. Nous commencerons l'extrait de cette partie par la brillante description de la nature dans l'Inde, et le coup-d'œil rapide jeté sur l'histoire des doctrines religieuses de ce pays remarquable.

« S'il est une contrée sur la terre qui puisse réclamer à juste titre l'honneur d'avoir été le berceau de l'espèce humaine, ou au moins le théâtre d'une civilisation primitive, dont les développemens successifs auroient porté dans tout l'ancien monde, et peut-être au-delà, le bienfait des lumières, cette seconde vie de l'humanité; s'il est une religion qui s'explique comme d'elle-même par les impressions puissantes de la nature et par les libres inspirations de l'esprit, et dont les formes naïves et sublimes, les conceptions simples et profondes en même temps, le système vaste et hardi, expliquent à leur tour avec quelque succès, les dogmes et les symboles religieux de la plupart des autres peuples : cette contrée assurément, c'est l'Inde; cette religion, celle qui nous apparoît vivante encore sur les bords du Gange, avec ses prêtres, ses temples, ses autels, ses livres sacrés et ses poésies, ses pratiques et ses doctrines. Toujours ancienne et toujours nouvelle, l'Inde est debout sur ses propres ruines, comme un foyer éternellement lumineux, où viennent se concentrer les rayons épars qui ont long-temps éclairé ou fasciné le monde (1) ».

(1) Mr. Guigniaut observe ici, dans une note, qu'il ne donne cette hypothèse que pour ce qu'elle est, et qu'on trouvera dans son discours préliminaire, qui n'a pas encore paru, les faits principaux sur lesquels elle se fonde. (R.)

Digitized by Google

»La religion des Hindous, autant et peut-être plus qu'aucune autre, porte l'empreinte du sol qui l'a vue naître et se développer: il est donc nécessaire de jeter d'abord un coup-d'œil sur ce merveilleux pays, pour y reconnoître les élémens de cette grande création. Prise dans toute son étendue, l'Inde, à elle seule, est plus vaste que notre Europe, depuis ses limites septentrionales aux confins de la Bucharie actuelle, jusqu'au promontoire qui la termine vers le sud, et à l'île de Ceylan. Une ceinture de monts, peut-être les plus élevés de la terre, et couronnés de forêts magnifiques, au-dessous des collines et des vallons fleuris où les doux zéphyrs, en se jouant harmonieusement dans les bocages, semblent, par les suaves odeurs dont ils flattent les sens, non moins que par les concerts magiques dont ils abusent l'imagination, éveiller l'homme à la poésie, et préluder à ses accens; plus bas, des plaines immenses qu'un soleil ardent brûleroit de ses feux, si les eaux qui descendent abondamment des montagnes ne le forçoient, en quelque sorte, à enfanter des miracles dans le déploiement de la plus magnifique végétation: tels sont les traits généraux qui distinguent la partie supérieure du pays, proprement appelée l'Hindoustan. Mais c'est surtout la région du nord-ouest qui doit fixer notre attention: là se trouve cette délicieuse vallée de Kachemire, la Thessalie de l'Inde, formée par la chaîne de l'Himâlaya, qui, partant de ce point pour s'étendre à l'est et à l'ouest, reçut des anciens les noms de Paropamisus et d'Imaüs. C'est là, c'est à l'origine même de cette chaîne, c'est aux lieux où commencent à courir ses deux branches, qu'il faut chercher le berceau des peuples de l'Inde: c'est de là que sont venus et les dieux et les génies et les hommes, et toute la mythologie primitive. De ce point partent aussi quatre grands fleuves qui vont au loin répandre sur leurs

Digitized by Google

rives, dans les directions les plus opposées, la fraîcheur et la vie. Là s'élève encore la fameuse montagne appelée Merou, où gît la puissance cachée d'un Dieu, où ce Dieu lui-même est enseveli. Sur cette montagne habitent quatre forts animaux, comme les quatre grands fleuves : c'est enfin dans ces lieux que des savans modernes ont voulu retrouver le paradis terrestre. »

» L'Indus ou Sind, descendant des monts de Kachemire à travers le Pendjab, seule partie de l'Inde que connurent passablement les Grecs, forme à son embouchure vers le sud une espèce de Delta. Sans lui, toute la contrée, embrasée par les ardeurs du soleil, ne seroit qu'un désert ; mais ses inondations bienfaisantes la transforment en un jardin délicieux, dont l'incroyable fertilité frappa d'admiration les Grecs, lorsque, pour la première fois, ils en furent témoins. Les productions du sol sont aussi diverses que multipliées. On y trouve des plantes déifiées de bonne heure, le lotus révéré, emblême du monde, le sacré pipala. C'est la terre des palmiers chéris de Brahma : ici le nard distille cette huile précieuse qui calme la douleur; ici croît l'arbre merveilleux de sandal. Le règne animal n'y est pas moins digne de remarque ; laissons parler un ancien : « S'il est vrai que le soleil, en réchauffant la terre encore toute pénétrée de l'humidité primitive, ait produit les premiers hommes, quelle contrée a dû les voir naître plus tôt ou les porter plus grands que l'Inde, qui, de nos jours encore, nourrit des animaux d'un aspect si extraordinaire et d'une si monstrueuse grandeur (1). »

» Depuis les temps les plus reculés, l'Inde est habitée par un peuple qui diffère de tous les autres, soit par la

(1) Pausan. VIII, Arcad. 29.

Digitized by Google

figure, soit par les mœurs et le caractère. En dépit de toutes les révolutions, ce peuple s'est maintenu dans le pays, sans rien perdre de son originalité, et les Hindous sont encore aujourd'hui, à bien des égards, ce qu'ils étoient il y a vingt siècles. Leur teint est plus ou moins foncé, leurs cheveux luisans ressemblent à la couleur du sombre hyacinthe (1); ils ont le regard mal assuré, l'air timide, la contenance presque féminine. De longs vêtemens de lin les couvrent de la tête aux pieds; aussi l'art de tisser est-il leur principale industrie, et, dès les premiers temps, les toiles, les tapis, les tissus de toute espèce furent apportés de l'Inde à Babylone et dans les autres contrées de l'Asie (2). »

» L'Inde est de plus extrêmement riche en minéraux. Non-seulement les montagnes, mais le sable des déserts, y donnent l'or avec profusion. Les pierres précieuses de toute sorte n'y sont pas en moindre abondance. C'est, à n'en pas douter, la terre d'Ophir, où les Phéniciens, les Hébreux, les Egyptiens alloient chercher ces trésors par le golfe Arabique et la mer Erythrée. »

»Avec une nature aussi belle et aussi magnifique dans tous les règnes, on conçoit que la mythologie des Hindous ait dû prendre de bonne heure une étendue et un éclat tels, qu'on ne les retrouve au même degré dans aucune autre. Aussi la grandeur, la vivacité, la richesse, par fois le gigantesque, le bizarre, et l'exagéré, sont-ils les vrais caractères de cette mythologie, qui semble réunir en soi les types divers de toutes les autres, comme la terre elle-même dont elle est fille, rassemble dans son fécond et vaste sein

(1) Dionys. perieget. 1107. sqq. *Conf.* Eustath. p. 283 sqq.

(2) Voy. Heeren. *Ideen*, etc. Vol. 1, p. 369.

Digitized by Google

les germes des productions les plus variées de tous les climats. »

»La religion de l'Inde se perd dans la nuit de l'antiquité, et c'est en vain qu'aujourd'hui l'on voudroit, autrement que par des conjectures, en rechercher l'origine et les premiers développemens. Nous n'avons plus son histoire : les livres nombreux où ses traditions furent déposées à diverses époques, nous la présentent comme un grand systême, parfaitement coordonné dans toutes ses parties, où la sublime pureté des doctrines, la profondeur des idées, la majesté de la morale se retrouvent, dans une vaste unité, sous la variété inépuisable des formes et des expressions. Toutefois ces traditions elles-mêmes semblent avoir gardé le souvenir de trois époques ou périodes distinctes, marquées par des changemens importans dans la religion et dont nous allons reproduire les traits principaux, en leur conservant avec soin la couleur mythique qui les caractérise. »

» La plus ancienne religion, qui se confond avec l'origine même des choses, est celle qui fut révélée par Brahmâ, le créateur du monde, et de lui elle se nomme brahmaïsme, Brahmâ est la première personne de la Trinité hindoue, Dieu le père, qui s'incarna le premier pour venir annoncer sa doctrine, il y a bien des siècles. Les hommes alors, revêtus d'innocence et de piété, lui offroient des sacrifices aussi purs que leurs cœurs : c'étoient les prémices des fruits, le lait de leurs troupeaux, jamais des victimes sanglantes. Mais ce culte si simple et si touchant ne pouvoit durer sur la terre. Les hommes devenus méchans en effacèrent jusqu'à la dernière trace; et voilà pourquoi on ne retrouve aujourd'hui aucun vestige des temples de Brahmâ. Ce dieu fait chair, véritable verbe incarné, communiqua aux hommes la loi suprême que l'Eternel lui avoit révélée, il y a près de sept mille ans, dans la langue divine, et qu'il traduisit

Digitized by Google

en sanscrit, ou langue épurée. Les quatre livres de la loi divine, appelés Vedas, répondent aux quatre castes dans lesquelles est divisée la nation des Hindous : celle des Brahmanes ou prêtres, qui est la première et la plus révérée; celle des guerriers et des chefs, qui vient ensuite; celle des cultivateurs et des marchands, qui est la troisième; enfin la quatrième, qui se compose des artisans et des manœuvres. Ces castes, comme on sait, sont profondément separées entr'elles, et il n'est permis à personne de passer de l'une dans l'autre. Ainsi l'a voulu Brahmâ, le premier auteur de cette constitution, promulguée par Menou son fils, et qui s'est maintenue invariablement jusqu'à nos jours; Brahmâ, le père de tous les hommes, mais non pas à *titre* égal : les Brahmanes sortirent de sa tête, les guerriers de ses bras, les laboureurs et les marchands, de son ventre, les artisans de ses pieds; et ainsi fut à jamais fixé, par leur origine même, le droit de leurs respectives destinées. »

» Cette première doctrine avoit subsisté mille ans environ, quand commencèrent les guerres religieuses. Alors parut Siva, la seconde incarnation, apportant le lingam, image de la vie et de la mort. Les fêtes simples et pures de l'antique brahmaïsme font place au sauvage délire des orgies, et de sanglans sacrifices souillent les autels de l'affreuse Cali. Les traces même du culte de Brahmâ sont effacées; l'amour de la vie, la colère et la mort, voilà les élémens dont se compose le nouveau dieu, aussi bien que son culte. »

« Vint ensuite Vichnou, la troisième incarnation, qui amortit le feu dévorant du sivaïsme, modifia et adoucit le culte du lingam, le purifia en le spiritualisant. La religion semble remonter vers sa source première, et l'antique doctrine reparoît. »

Digitized by Google

« Mais la secte de Vichnou ne put réussir à extirper celle de Siva : Crichna fit de vains efforts pour bannir le culte du lingam ; il fallut se contenter d'une réforme. Bouddha l'a poursuivit, trente-six ans après la mort de Crichna. La doctrine de ce réformateur nouveau, d'accord, en général, avec le système primitif, y dérogea cependant en un point essentiel. Tandis que le brahmaïsme concentroit exclusivement dans une caste les fonctions et les droits du sacerdoce, le bouddhaïsme, au contraire, appela toutes les castes indistinctement à cette haute mission ; et quiconque se sentit animé de l'inspiration divine, put désormais, quelle que fût sa naissance, prétendre au caractère sacré du prêtre et publier la parole de Dieu. »

« Voilà donc un grand schisme qui éclate dans la religion de l'Inde. Faut-il s'étonner si les jugemens les plus divers et les plus contradictoires sur le fondateur du nouveau système, ont trouvé place dans les traditions de ce pays ? On sait que les Bouddhistes forment à Ceylan l'église dominante : Bouddha y porte le nom de Gautamà, comme à Siam celui de Sommonokodom. Il est le saint, le sage par excellence, l'inventeur des sciences les plus sublimes, et vingt peuples de l'Orient le révérent sous différentes dénominations, comme un prophète sacré. Du reste, on compte plusieurs Bouddhas, comme plusieurs Hermès ; et dans la diversité des opinions qui règnent sur ce sujet, on a été jusqu'à faire du bouddhaïsme la plus ancienne religion de l'Inde. Nous y reviendrons. »

« Il est difficile de déterminer aujourd'hui, surtout dans l'état de nos connoissances, jusqu'à quel point ces incarnations successives peuvent être regardées comme des époques réelles, représentant les phases diverses, les révolutions, en un mot le développement historique de la religion des Hindous. Sont-ce des systêmes originairement différens, des doctrines, des sectes, opposées ou distinctes ? Sont-ce les parties intégrantes d'un vaste et unique systême, ouvrage du temps et du génie,

Digitized by Google

sorte de catholicisme antique et primitif, où les élémens les plus divers étoient venus se fondre en s'épurant, et que des schismes, des réformes, des scissions de tout genre auroient, par la suite des temps, dissous et déchiré? Voilà deux hypothèses contraires, qui se concilient plus ou moins l'une et l'autre avec les traditions nationales, mais dont la seconde nous paroît de beaucoup la plus vraisemblable. Une exposition claire, impartiale et aussi complète que nous le permettra notre plan, des croyances et des fables religieuses qui se groupent autour des grands symboles de Siva, de Vichnou, de Brahmâ et de Bouddha, apportera peut-être dans la question quelques précieuses lumières. «

« Quoiqu'il en soit, l'Inde nous offre, dans sa riche et féconde nature, une source inépuisable de formes variées à l'infini, pour l'imagination religieuse et poétique des peuples; dans ces peuples eux-mêmes une race d'hommes choisie, dont l'heureuse organisation, parfaitement en harmonie avec cette belle nature, sut en saisir de bonne heure les sublimès inspirations. C'est également sous ces inspirations que se forma d'elle-même, en quelque sorte, cette constitution primitive des castes, singulier mélange de civilisation et de barbarie, de lumières et d'ignorance, de force et de foiblesse, qui perpétue l'enfance des nations, mais qui, consacrant l'empire de l'esprit sur la matière, des puissances morales sur les puissances physiques, prépare en silence les germes des institutions et des doctrines dont s'enorgueillira leur maturité. Nulle part ce systême politique, s'il faut l'appeler de ce nom, ne se présente aussi pur, aussi complet, aussi original, dans toute l'antiquité; nulle part aussi le systême religieux, unique dans son principe et dans son esprit, n'apparoît plus clairement divisé, par sa forme, en deux doctrines ou croyances distinctes: celle des Brahmanes, prêtres et savans, représentans de la Divinité sur la terre, créateurs et conservateurs de la société, au-

Digitized by Google

teurs de tout systême et de toute doctrine ; et celle du peuple dont ils sont les instituteurs nés et qui reçoit d'eux, selon la mesure de ses mérites ou de ses forces, ce pain de vie qui nourrit l'âme et anime le culte extérieur. Mais l'une et l'autre de ces croyances ont cela de commun, qu'elles reposent sur la nature comme sur leur base, et sont toutes deux, au moins dans leurs élémens primitifs, éminemment spontanées ; seulement l'une se tient aux formes, et, se répandant en mythes et en fables sans nombre, demeure une religion populaire ; tandis que l'autre avec un noble essor, s'élève jusqu'à l'abstraite pureté des principes et devient une philosophie, mais une philosophie religieuse, mystique, où les plus hautes vérités n'apparoissent jamais qu'à travers les voiles du symbole. »

Après ces considérations générales, Mr. Guigniaut en vient à l'exposition même de la religion et de la mythologie des Hindous. Les bornes qui nous sont prescrites par la nature du sujet, nous empêchent d'entrer dans les détails de cette exposition. Il faut suivre dans l'ouvrage même le développement de cette mythologie par fois bizarre, mais toujours profonde et poétique. On la verra, simple et naïve dans son origine, s'élever peu à peu, s'étendre en se revêtant de formes variées, puis enfin, déployer toutes ses richesses dans la succession de ses phases comme sivaïsme, vichnouïsme et brahmaïsme, suivant la prépondérance de l'un des trois grands dieux de la trinité indoue, Siva, Vichnou et Brahmâ. On lira aussi avec beaucoup d'intérêt, la disertation sur le célèbre réformateur et prophète Bouddha, dont l'influence s'est étendue sur une si grande portion de l'Asie. Ce travail, qui termine le premier livre, est entièrement dû à Mr. Guigniaut et Creuzer lui a donné un beau témoignage de son approbation, en adoptant pour son cours à l'Université d'Heidelberg, tout cet article, qui manquoit dans l'original allemand.

En laissant de côté la partie mythologique, proprement dite,

Digitized by Google

nous ne pouvons nous empêcher de citer encore le morceau remarquable qui traite des doctrines philosophiques des Brahmanes. Ces doctrines qui se lient de tous points à la mythologie, dont elles sont l'explication rationnelle, renferment, sous une apparence un peu mystique, les plus hautes et les plus belles vérités. Nous y retrouvons l'unité de Dieu, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, les antiques doctrines de la chute de l'homme et de son retour à Dieu par la purification. Tous ces dogmes se lient au système enseigné dans les Védas, ou livres sacrés des Indous.

« Les Védas, » dit Mr. Guigniaut, » font loi pour toutes les sectes; toutes les écoles viennent y chercher à la fois leurs principes et leurs argumens, et les croyances fondamentales dans lesquelles toutes se réunissent, n'ont pas d'autorité plus imposante et plus sacrée que ces livres révélés par Brahmâ, au nom de l'Eternel. »

La doctrine contenue dans les Védas est celle de l'unité absolue et du panthéisme, et la religion populaire elle-même exprimoit cette doctrine par ses symboles. Mais ce système ne pouvait suffire à l'esprit humain; car l'unité absolue n'expliquoit point la diversité des êtres, et cette opposition qui éclate partout dans la nature entre des principes contraires. Il falloit pour résoudre ce grand problème, rendre raison de l'existence du monde physique et en dégager le monde moral; il falloit expliquer le triple rapport de Dieu, du monde et de l'homme.

« C'est ce qu'entreprit, » continue Mr. Guigniaut, « la doctrine de l'émanation dans le cours de son perfectionnement: elle voulut combler l'abîme qui sépare la pure intelligence de la matière impure et grossière, et prenant l'homme comme intermédiaire entre Dieu et le monde, elle les compara tous trois: après de longues hésitations et maint retour au panthéisme des premiers temps, découvrant sans-cesse un même

Digitized by Google

principe sous des formes diverses, elle constata l'identité de la substance dans la variabilité des phénomènes, proclama que le monde et l'homme, formés l'un de l'autre, ne sont que deux figures de Dieu, et à la fin brisa la forme pour atteindre à l'être, anéantit le phénomène devant la substance, et déclara non-seulement que tout est par Dieu, que Dieu est dans tout, mais encore que tout est en Dieu, que Dieu seul existe, que celui qui comprend Dieu est Dieu, et que hors Dieu, il n'y a qu'illusion. Voilà comment le panthéisme réel et physique conduisit à l'idéalisme, qui n'est lui-même qu'une autre sorte de panthéisme, mais élaboré et purement rationnel. »

« Selon cette doctrine, développée dans le système de philosophie appelé *Mimansa*, dont l'auteur fut, dit-on, Dwipayana-Vyasa, l'Etre des êtres, *Brahm* repose éternellement en lui-même, incorruptible, inaltérable, élevé au-dessus de toute idée. Mais de tout temps habitoit avec lui *Maya*, issue de son énergie ou de sa faculté créatrice. Maya est la mère de l'amour, elle est le premier principe de toute affection, de toute création, de toute matière; elle est la matière même, mais la matière primitive, subtile, co-existant avec Dieu de toute éternité.......... Le monde n'a d'existence que par Maya : considéré dans Maya, il est l'œuvre de Dieu, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, une forme parfaite, accomplie; mais envisagé par rapport à l'Être éternel, immuable et seul subsistant par lui-même, il n'est qu'une vaine apparence, une ombre sans réalité, car les mondes ne sont qu'un jeu pour Brahm, et toutes les créations de Maya s'évanouissent comme une vapeur légère au moindre mot de sa bouche.......... »

Voici maintenant ce qui concerne l'homme et toutes les créatures animées.

Digitized by Google

« Dieu voyant son œuvre prospérer et la terre toute prête à revoir des habitans, tira de son propre sein, l'intelligence (*Mana*), qu'il revêtit d'organes divers et de formes infiniment variées; puis il lui commanda de produire tous les animaux. Ceux-ci furent créés mâles et femelles, afin de pouvoir se propager. L'intelligence leur donna cinq sens, analogues aux cinq élémens; quant à l'homme, il reçut comme son titre à la prééminence, la réflexion (*Manous*). »

» L'intelligence est une émanation de la grande âme, laquelle réside dans toutes les créatures pour les vivifier un temps déterminé.. La grande âme (*Âtma Paramatma*, l'âme du monde, l'âme universelle, le souffle divin qui respire dans tous les êtres) se confond avec Dieu lui-même, avec le monde, avec toutes choses, et pourtant s'en distingue.... »

Cette âme universelle, considérée dans chacun des corps qu'elle anime, devient l'âme individuelle (*Djîvatma*), qui meut et pénètre le corps.

« L'âme commune à tous les êtres animés, est donc comme une étincelle allumée au feu céleste; elle vit, non point par elle-même, mais par l'esprit universel qui pénètre tous les élémens et toutes les créatures; elle vit dans la raison suprême de toutes choses. Quant à l'âme de l'homme en particulier, elle se distingue de celle des animaux par la conscience et par cette noble faculté qui connoît le bien et le mal, le juste et l'injuste. »

« L'âme a trois états et deux destinées dans chacun : ces trois états sont la veille, la mort, et le sommeil qui fait comme la transition entre les deux autres; dans l'un des trois elle peut également ou rester le jouet de Maya, la mère des illusions, ou s'élever jusqu'à Brahm, la seule existence véritable. En général, deux chemins mènent à Brahm, dans lequel tous les êtres tendent à se confondre,

Digitized by Google

parce que tous ils sont émanés de son sein : la mort est le premier ; le second, la vraie science.' Quand l'heure de la mort est venue, l'âme se sépare du corps, et à l'instant de cette fatale séparation, elle se sent saisie d'une profonde tristesse, à cause des deux liens qu'elle avoit formés avec son hôte. Alors Djivatma, rassemblant ce qu'il y a de meilleur dans les facultés et dans les sens, se réfugie dans le foyer de lumière qui réside au centre du cœur sous la forme de l'intelligence. Toutes les parties dont l'homme se composoit étant retournées à leurs élémens primitifs, à la fin, Djivatma s'enfuit elle-même, emportant avec elle son précieux butin. Selon la nature et le prix de ses œuvres, elle partage ensuite des destins divers ; ou elle revêt un nouveau corps, comme un ouvrier habile brise un vase d'or pour en former un autre, dont la figure seule est différente, ou bien, semblable à une goutte d'eau, elle redevient Paramatma et va se perdre dans l'océan sans fin d'où elle étoit tombée. Les âmes de ceux qui ont fait le bien pour le bien retournent à la mort dans le sein du grand Etre et se réunissent à lui pour toujours : mais celles des méchans ou de ceux qui n'ont eu sur la terre d'autre but que l'intérêt ou le plaisir, ne sont point affranchies de tous les liens ; conservant une enveloppe de feu, d'air et d'éther (le corps subtil), elles souffrent, durant quelque temps, dans les enfers, le châtiment dû à leurs fautes, puis s'en vont animer successivement des corps nouveaux. Ce n'est qu'après s'être entièrement purifiées de leurs souillures, dans le cours de ces migrations successives, qu'elles obtiennent de se réunir au grand Etre et de participer à sa nature : là toutes les passions sont inconnues, tous les sentimens s'évanouissent, et la conscience elle-même se perd dans l'ineffable jouissance d'une félicité sans borne et sans fin. Mais comme l'existence de la plupart des hommes se partage entre le bien et le mal,

Digitized by Google

leurs âmes, pour l'ordinaire, sont d'abord punies dans les enfers, en expiation de leurs péchés, ensuite récompensées dans les cieux, à cause de leurs bonnes œuvres, et à la fin elles sont renvoyées sur la terre. »

» Ainsi l'immortalité et la transmigration des âmes ou métempsychose, de même que les récompenses et les peines après la mort, sont des croyances qui dérivent immédiatement de la doctrine enseignée par les Védas sur les rapports de Dieu, de l'homme et du monde. Un seul esprit, une seule âme, une seule vie, procédant d'un seul et même principe, sont répandus dans tout l'univers, et l'univers n'est autre chose qu'une grande manifestation du Très-Haut, où mille et mille formes de la substance unique circulent, se permutent, passent de la vie à la mort et de la mort à une vie nouvelle, où les dieux, les hommes et les mondes, les créations et les destructions se succèdent dans une révolution indéfinie au sein de Brahm-Maya, l'Etre-nature, jusqu'au moment fixé pour la *rémanation* générale qui dissipera le prestige, absorbera toutes les formes variables dans l'invariable substance, et résoudra la dualité dans l'unité. »

» Ce n'est donc pas sans raison que nombre d'auteurs anciens ont prétendu que les Brahmanes avoient les premiers proclamé le dogme de l'immortalité de l'âme, dont celui de la métempsychose est inséparable dans l'esprit de ces antiques religions. En effet, le monothéisme n'y est réellement qu'un panthéisme raffiné, et c'est par-là que s'expliquent, avec tant d'autres phénomènes des croyances primitives, et l'adoration de tous les corps de la nature, et, en particulier, le culte rendu aux animaux. Dieu se révèle plus ou moins dans toutes les formes, selon qu'elles sont plus ou moins parfaites : un même principe a donné l'existence à toutes les créatures et vit dans tous les êtres,

la

Digitized by Google

la seule différence qui soit entr'eux, c'est l'organisation, c'est la figure, c'est l'enveloppe subtile ou grossière. Les âmes, dans le cours fatal de leurs migrations, parcourent incessamment tous les corps. Non-seulement rien, dans la nature, n'est absolument inanimé; mais toutes les sphères, tous les mondes, tous les règnes, jusqu'aux plantes et aux pierres elles-mêmes, sont peuplés d'esprits déchus d'une noble origine et qui sans cesse tendent à y retourner. L'univers entier, sous ce point de vue, est comme un vaste purgatoire. »

»La doctrine morale des Hindous présente deux aspects divers qui marquent peut-être deux degrés successifs de son développement historique, et dont l'un est plus populaire, l'autre, à ce qu'il semble, plus particulièrement sacerdotal. D'un côté, c'est une théorie qui reconnoissant l'existence du bien et du mal, et cherchant la solution de ce grand problême, s'occupe du passé et de l'avenir, voit ici une chute, là un retour, considère la vie comme un temps d'épreuves que l'homme peut abréger par ses mérites, et la lui montre comme un combat qu'il doit accepter avec courage. L'idée de cette lutte du bon et du mauvais principe se retrouve à la fois dans le sivaïsme et dans le vichnouïsme; et le brahmaïsme qui se lie si étroitement à ces deux systêmes, développant la pneumatologie, la fonde sur l'opposition de l'esprit et de la matière, forme nouvelle de dualisme. Quant à la chute et au retour, nous en découvrons une allégorie frappante dans l'histoire de Brahmâ et de ses régénérations type de la métempsychose: d'autres traditions, selon toute apparence, empruntées également au brahmaïsme, nous parlent d'une révolte d'esprits ou anges aveuglés comme Brahmâ par l'orgueil et comme lui précipités dans l'abîme; elles ajoutent que Dieu créa le monde visible parce qu'il voulut, dans sa miséricorde, ménager

Digitized by Google

aux anges tombés un moyen de revenir à lui. Alors commença le temps, et avec lui les transmigrations des âmes qui furent jadis de purs esprits.»

»Quoiqu'il en soit de ces traditions, elles peuvent servir à expliquer le vrai caractère de la morale chez les Hindous. L'orgueil est la cause du mal: d'où il suit que l'abnégation de soi-même est un devoir imposé à tout homme, et cette abnégation s'étend au corps comme à l'esprit. Sous ce dernier rapport, c'est l'oubli de toute individualité, c'est le renoncement le plus complet au *moi*; de là ce fameux dogme de la mort envisagée comme le passage à la vie véritable, dogme national dans l'Inde. Le plus haut degré du bonheur, qu'on peut atteindre dès cette vie, c'est d'arriver par la contemplation au point de substituer la conscience (l'intuition) de Dieu à la conscience du *moi*. Cette contemplation, cette espèce d'extase, il faut bien se garder d'y voir un état purement physique, une sorte d'ivresse où s'absorbe tout sentiment: c'est, au contraire, un état de perfection morale qui dépouille l'homme de l'homme même pour l'élever jusqu'à Dieu; c'est, pour nous servir d'une expression hardie que connurent les philosophes de la Grèce, une *déification.*»

»Mais ici se révèle une seconde morale, celle des vrais sages, disent les Védas, et de ceux qui connoissent Brahm; la seule véritable science, la science des sciences, conséquence nécessaire des idées sur le néant du monde et de toute création que nous avons exposées plus haut, d'après ces mêmes livres. Cette théorie, qui caractérise essentiellement le système des Brahmanes et la haute doctrine, est tantôt sublime, tantôt délirante; simple et pure dans son principe, superstitieuse et abominable dans ses applications. Si quelquefois elle semble reconnoître la liberté et faire la différence du bien et du mal, des bonnes et des mau-

Digitized by Google

vaises œuvres, si elle montre à l'homme Dieu comme sa source et son but, la vie comme un chemin qui doit l'y ramener, et lui apprend à fouler aux pieds les passions et les vaines joies du monde pour mettre son cœur en Dieu seul; d'un autre côté, elle anéantit toute action, tout sentiment, absorbe dans une contemplation stérile toutes les forces de l'âme et les puissances de la pensée, commande à l'homme de se dépouiller non-seulement de tout désir, mais de toute volonté, l'astreint servilement à des pratiques et à des mortifications sans nombre, le soumet à la loi, non à la raison, à la lettre bien plus qu'à l'esprit, tue la morale par la science, la science même par le mysticisme, et, sous prétexte d'identifier l'âme à son auteur, ne fait que la détruire en la livrant en proie à la fatalité. Brahmâ lui-même enseigna l'*unification* aux Richis, qui devinrent les premiers maîtres de la haute science ainsi nommée. Le cœur prend la forme de la chose vers laquelle il tourne, dit l'ancienne doctrine; et cette âme seule est pure, dans laquelle il ne reste plus ni désir ni volonté: alors elle a vaincu le monde, elle a rompu ses liens avec le corps, elle rentre dans son principe qui est l'âme universelle; ne voulant que lui, elle ne vit plus qu'en lui. Le grand art consiste donc à se détacher et du monde et de soi; à dissiper en soi Maya, source de l'ignorance, à faire que Djivatma ne soit plus qu'Atma, se voie en Atma; car Atma seule existe, Atma seule est *moi*, il n'y a de vrai *moi* que le tout, et le tout est Dieu. Quiconque fait cela possède la vraie science, il sait Dieu, il est Dieu, il devient un avec le tout, dès cette vie il est confondu en Brahm, et il abandonne ce corps mortel avec autant de facilité qu'un serpent dépouille sa vieille peau. . . . . . . »

Les deux livres sur les religions de la Perse et de l'Égypte qui terminent le premier volume, ne sont pas moins

Digitized by Google

remarquables que celui qui traite de l'Inde ; on y retrouve la même étendue de recherches, et la même profondeur de vues dans l'application de la haute philosophie aux doctrines symboliques des mythologies. Nous regrettons de ne pouvoir leur consacrer aussi des articles particuliers, et nous terminons ici cet extrait, en exprimant le vœu que Mr. Guigniaut achève bientôt sa belle et grande entreprise. Cet ouvrage ne peut manquer de faire époque en France dans la science de la mythologie, comme il l'a fait déjà en Allemagne.

Nous devons ajouter que le recueil de planches qui accompagne le premier volume, est d'un excellent choix ; la gravure en est très-soignée.

HISTOIRE.

HISTORICAL SKETCH OF THE PROGRESS, etc. Esquisse historique du progrès des découvertes, de la navigation et du commerce, depuis les temps les plus anciens jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle. Par William STEVENSON Esq. Londres 1824. Un vol. in-8.°

(*Premier extrait*)

LORSQU'UNE science est arrivée à un haut degré de développement, il est intéressant de revenir en arrière pour examiner le point d'où elle est partie et les différentes phases qu'elle a parcourues. C'est ce que Mr. Stevenson a

Digitized by Google

fait relativement à la connoissance de notre globe, connoissance qui, dans aucun temps, n'a été aussi étendue qu'elle l'est aujourd'hui. Et comme les découvertes qui ont enrichi la géographie, ont donné lieu à de nouveaux rapports commerciaux entre les différentes nations, Mr. Stevenson a traité en même temps ces deux objets. Il a divisé son ouvrage en cinq chapitres, qui renferment autant de périodes. La première comprend les temps les plus anciens jusqu'à Hérodote; la seconde va du siècle d'Hérodote jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand; la troisième, de la mort d'Alexandre-le-Grand jusqu'à Ptolémée le géographe; la quatrième, de la mort de Ptolémée à la fin du quinzième siècle; la cinquième, de la fin du quinzième siècle au commencement du dix-neuvième. Comme de raison, Mr. Stevenson s'est étendu beaucoup plus sur les temps anciens que sur les découvertes modernes; la connoissance des dernières est très-répandue, et les sources où l'on peut la puiser, sont accessibles à tout le monde, tandis qu'au contraire les notions incomplètes que nous avons sur le commerce et les entreprises maritimes des anciens peuples sont éparses dans une foule d'ouvrages hors de la portée de la plupart des lecteurs. A l'exemple de l'auteur, et en faisant l'extrait de son ouvrage, nous nous arrêterons davantage sur les temps antérieurs à la découverte de l'Amérique, et nous passerons plus rapidement sur ceux qui l'ont suivie.

C'est sur les bords de la Méditerranée, ou du moins à une petite distance de cette mer, que nous trouvons les premières traces de la navigation et du commerce; la seule histoire authentique de la période la plus ancienne du monde, aussi bien que les récits incomplets et fabuleux des écrivains profanes nous représentent les Israélites, les Phéniciens et les Egyptiens comme les plus anciens navigateurs

Digitized by Google

et commerçans. En effet, la Palestine, la Phénicie et l'Egypte étoient admirablement bien situées pour le commerce, soit par mer, soit par terre. La Phénicie avoit d'un côté une mer peu orageuse et un excellent port, de l'autre des montagnes qui lui offroient en abondance et à peu de frais les matériaux nécessaires pour la construction de ses vaisseaux. Son territoire étoit à la vérité très-restreint; mais la Syrie, dont elle étoit voisine, pays riche en productions de tout genre et avec lequel elle communiquoit facilement, lui fournissoit une foule d'articles d'exportation et alimentoit ainsi son commerce. L'Egypte communiquant avec l'Asie occidentale et avec les côtes de l'Europe méridionale par le moyen de la Méditerranée, et avec l'Arabie, la Perse et l'Inde par le Nil et la Mer Rouge, étoit, sous quelques rapports, encore mieux située pour le commerce que la Phénicie; quant à la Palestine, elle possédoit les mêmes avantages que ce dernier pays; si les Juifs ont peu fait le commerce, soit par terre soit par mer, il faut en chercher la cause dans la nature particulière de leur gouvernement, de leurs lois et de leur religion.

Après avoir indiqué les facilités qu'avoient les Phéniciens, les Egyptiens et les Juifs pour les entreprises commerciales, examinons les renseignemens que nous fournit l'histoire relativement à leur navigation et à leur commerce dans les temps les plus reculés.

Suivant toute apparence, la plupart des entreprises maritimes qui ont rendu les Phéniciens si célèbres dans l'antiquité, ont eu lieu depuis l'époque de la mort du patriarche Jacob, jusqu'à l'établissement de la royauté chez les Israélites, c'est-à-dire, depuis l'an 1700 avant J. C. jusqu'à l'an 1095. Ils étoient cependant déjà puissans du vivant d'Abraham Jacob fait mention de leur commerce maritime, dans le discours qu'à son lit de mort il adressa à ses fils, et Moïse

Digitized by Google

nous apprend que les Phéniciens entretenoient des relations suivies avec Tarshish. C'est de Sidon que partoient leurs expéditions navales pour les colonies qu'ils établirent successivement, dans les îles de Chypre et de Rhodes, en Grèce, en Sicile, dans l'île de Sardaigne, dans les Gaules et dans le midi de l'Espagne. Environ 1250 ans avant J. C., des navires phéniciens franchirent le détroit de Gibraltar, entrèrent dans la Mer Atlantique et fondèrent Cadix. Il est probable, qu'environ à la même époque, ils formèrent des établissemens sur la côte occidentale de l'Afrique. D'après le témoignage positif d'Homère, les Phéniciens, lors du siége de Troie, fournissoient aux autres nations un grand nombre d'objets de luxe; nous savons, par nos livres saints, que les vaisseaux de Hyram, roi de Tyr, apportoient à Salomon l'or d'Ophir.

Sidon fut d'abord le centre du commerce phénicien; Tyr l'emporta plus tard sur sa sœur aînée. On ignore l'époque de la fondation de Tyr; probablement, elle n'existoit pas encore du temps d'Homère; mais Esaïe, Jérémie, Ezéchiel, et d'autres prophètes israélites, en parlent comme d'une ville remarquable par son commerce et ses richesses. Ses marchés abondoient en argent, en étain, en fer et en cuivre; l'ivoire, l'ébène, les perles, la soie, les vins, les blés, etc., etc., s'y trouvoient avec profusion, ainsi que les esclaves, les chevaux et les mules, que ses navires ou ses caravanes lui amenoient de Syrie, de Grèce, d'Arabie, et d'une foule de villes, dont la situation nous est inconnue. Tyr ayant été détruite par Nabuchodonosor, après un siége long et opiniâtre, ses habitans, réfugiés dans une île voisine de la côte, rebâtirent une ville à laquelle ils donnèrent le même nom, et qui ne fut pas moins célèbre.

Peu de temps avant la destruction de Tyr, quelques Phéniciens avoient achevé l'expédition la plus remarquable dont les annales de ce peuple fassent mention, le voyage autour

Digitized by Google

de l'Afrique qu'Hérodote nous fait connoître. Suivant le récit du père de l'histoire, Nechos, roi d'Egypte, donna l'ordre à quelques marins égyptiens de s'embarquer dans un des ports de la Mer Rouge, de longer la côte d'Afrique, et de rentrer dans la Méditerranée par les Colonnes d'Hercule. Ses ordres furent exécutés; les intrépides voyageurs naviguèrent pendant tout l'été; en automne ils débarquèrent sur la côte, y semèrent du blé, et y restèrent jusqu'au moment de la moisson: puis, après avoir renouvelé leurs provisions, ils se rembarquèrent. L'année suivante ils en firent de même; la troisième année, ils passèrent les Colonnes d'Hercule et revinrent en Egypte. Tel est le récit d'Hérodote : il ne doute nullement de la réalité de cette expédition, sur laquelle, lors de son voyage en Egypte, environ deux siècles après l'évènement, il avoit pu se procurer des renseignemens positifs. Ce qui, dans la relation des voyageurs phéniciens, lui paroissoit incroyable, c'est-à-dire, qu'en cinglant autour de l'Afrique, ils avoient vu le soleil à leur droite (au nord du zénith), sert à confirmer l'opinion qu'en effet ils ont fait le tour de l'Afrique, puisque, après avoir franchi l'équateur, ils devoient en effet voir le soleil au nord du zénith. On a objecté contre la réalité de ce voyage, la brièveté du temps; attendu, qu'en allouant pour chacun des deux séjours neuf mois, il ne resteroit pour la navigation que dix-huit mois, espace de temps trop court, même aujourd'hui, pour faire le tour de l'Afrique. A cette objection, on peut répondre, que dans le climat des tropiques, il ne s'écoule pas neuf mois entre les semailles et la moisson; d'ailleurs, quand même, dans le récit d'Hérodote, il y auroit quelques inexactitudes, relativement au temps qu'a duré l'entreprise, ce ne seroit pas une raison pour révoquer en doute l'entreprise elle-même. Reste à savoir, s'il est probable que les Phéniciens, avec leurs connoissances si bornées, avec leurs frêles embarcations, aient pu achever

Digitized by Google

un voyage aussi long et aussi périlleux : c'est une objection à laquelle Mr. Stevenson ne répond pas; il paroît y attacher d'autant moins d'importance que, suivant lui, d'autres faits rapportés par Strabon et par un voyageur arabe, du neuvième siècle de l'ère chrétienne, indiquent assez clairement que, long-temps avant les Portugais, d'autres marins ont fait le tour de l'Afrique. Pour revenir à l'histoire des entreprises maritimes des Phéniciens, nous dirons, qu'après la destruction de l'ancienne Tyr, ils paroissent s'être avancés davantage sur la côte occidentale de l'Afrique, et sur la côte septentrionale de l'Espagne. La découverte des îles Cassiterides, qui, suivant toute apparence, étoient les mêmes que les îles Scilly, sur la côte de Cornouailles, semble appartenir à la même époque; mais toutes ces découvertes sont enveloppées d'obscurité, vu le soin que mettoient les Phéniciens à en dérober la connoissance à tous les étrangers, afin de se réserver exclusivement les avantages que leur commerce en retiroit. Leur marine reçut un coup fatal lors de la prise de la nouvelle Tyr, par Alexandre le Grand : dès-lors elle ne se releva plus.

Quoique l'Egypte, ainsi que nous l'avons déjà dit, fût située très-favorablement pour le commerce et la navigation, les Egyptiens restèrent long-temps étrangers aux entreprises maritimes; des préjugés religieux les en éloignoient; d'ailleurs, l'Egypte manquoit de bois de construction; ses côtes, généralement insalubres, paroissent avoir été habitées plus tard que le reste du pays, et ses ports étoient d'un accès difficile. Sésostris, qui, suivant la chronologie ordinaire, vivoit environ 1650 ans avant J. C., parvint, le premier, à vaincre l'aversion des Egyptiens pour la mer; il eut, au dire de Diodore et d'Hérodote, une flotte nombreuse dans la Mer Rouge, et une autre dans la Méditerranée. Ce fut lui aussi qui fonda une colonie à Colchos, sur les bords du Phase; et l'on prétend que,

Digitized by Google

pour détruire les préjugés des Egyptiens contre la mer, il créa parmi ses sujets une caste de marins. Cependant, après lui, les Egyptiens paroissent avoir abandonné de nouveau les entreprises maritimes; ils fondèrent, à la vérité, des colonies en Grèce et dans d'autres pays, mais ces colonies n'entretinrent point de relations avec la mère-patrie, et le commerce de l'Egypte retomba entre les mains des étrangers. Bocchoris, qui vivoit environ sept cents ans avant J. C., chercha à ranimer le commerce des Egyptiens; ses successeurs travaillèrent à surmonter l'antipathie de leurs sujets pour les étrangers. Psammétique leur ouvrit les ports de l'Egypte, et encouragea les communications commerciales de ses sujets avec les Grecs. Nechos lui succéda; le voyage entrepris par son ordre, dont nous avons parlé plus haut, prouve que ce monarque donnoit une grande attention aux entreprises maritimes; les princes qui régnèrent après lui, continuèrent à s'en occuper, jusqu'à la conquête de l'Egypte par les Persans, 525 ans avant J. C.. Mais, dans le fait, ce ne fut que sous la domination des Persans, des Macédoniens et des Romains, qui subjuguèrent successivement l'Egypte, que la marine de ce pays prit un grand développement, et qu'Alexandrie devint l'un des principaux centres du commerce du monde.

Les Israélites avoient plus d'aversion encore pour les entreprises maritimes et commerciales que les Egyptiens. Cependant, ils avoient un port dans la Méditerranée, celui de Joppé; et le roi David, lors de ses guerres contre les Amalécites et les Edomites, s'empara de quelques ports sur la Mer Rouge, dont les Phéniciens tirèrent parti pour leur commerce. Quant aux connoissances des Juifs en fait de géographie, elles se bornoient, environ 500 ans avant J. C., à l'Egypte, l'Asie-Mineure, l'Arménie, la Syrie, l'Arabie et le pays compris entre le mont Caucase au nord, l'entrée de la

Digitized by Google

Mer Rouge au midi, et l'Archipel de la Méditerranée à l'ouest.

La première expédition maritime des Grecs à nous connue, et en même temps l'une des plus célèbres de l'antiquité, est celle des Argonautes. Quel que soit le merveilleux dont on l'a entourée, toujours est-il certain que cette expédition a eu réellement lieu, et que les Argonautes ont été dans la Colchide. L'archevêque Usher en fixe l'époque environ à l'an 1280 avant J. C., et son opinion paroît plus plausible que celle de Sir Isaac Newton, qui l'avance jusqu'à l'an 937. Quant à l'objet de cette expédition, c'étoit probablement la recherche de métaux précieux; en effet, nous savons que jadis il y eut des mines d'or dans le voisinage de la Mer Noire, au sud de Trébizonde : ce sont, sans doute, ces mines qui ont donné lieu à la fiction de la toison d'or.

En se dirigeant vers le Pont-Euxin, les Argonautes visitèrent successivement les îles de Lemnos et de Samothrace, la Troade, Cyzicum, la Bithynie et la Thrace. Cette marche incertaine tenoit à leur connoissance imparfaite de ces parages. En quittant la Thrace, ils firent voile directement vers la Mer Noire, et franchirent, non sans danger, les rochers Cyanéens, situés à quatre ou cinq lieues de l'entrée de cette mer. Avant leur expédition, ce passage étoit regardé comme impraticable, et on en racontoit beaucoup de choses fabuleuses : ce furent les Argonautes qui en firent connoître la véritable position. Parvenus enfin dans le Pont-Euxin, ils paroissent y avoir erré pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'ils découvrissent le mont Caucase, qui leur servit de fanal pour les conduire à l'embouchure du Phase, et au port d'Œa, capitale de la Colchide, où ils jetèrent l'ancre. Il est facile de suivre jusqu'en Colchide le voyage des Argonautes, qui augmenta considérablement les connoissances géographiques du siècle où ils vécurent; quant à la route qu'ils tinrent lors de leur

Digitized by Google

retour, tout est obscurité et contradiction. Les auteurs anciens s'accordent tous à dire qu'ils revinrent par une autre route que celle qu'ils avoient suivie en allant. Hésiode les fait passer du Pont-Euxin dans l'Océan oriental, cingler autour de l'Ethiopie, traverser la Lybie en traînant par terre leurs vaisseaux, et rejoindre la Méditerranée au golfe de Syrtis. D'autres écrivains prétendent qu'ils revinrent par le Nil, qu'ils supposent communiquer avec l'Océan oriental; d'autres encore leur font remonter le Danube, et gagner le Pô ou le Rhin. La tradition la moins absurde, aux yeux de Mr. Stevenson, est celle qui affirme que les Argonautes, en quittant le Pont-Euxin, remontèrent un lac ou une rivière, qui les conduisit à la Mer Baltique, d'où ils rentrèrent dans la Méditerranée, par l'Océan septentrional et les Colonnes d'Hercule. Ce voyage devient possible, si l'on admet l'opinion émise par Pline le naturaliste, qu'il existoit une mer communiquant du golfe de Finlande à la Mer Caspienne ou au Pont-Euxin; opinion qui paroît avoir prévalu encore au onzième siècle, puisque Adam de Brême, écrivain de ce temps-là, assure qu'on pouvoit aller par eau, de la Baltique jusqu'en Grèce. Ce qui rend cette supposition moins invraisemblable, c'est la circonstance que tout le pays, depuis Kœnigsberg sur la Baltique, jusqu'en Ukraine, est plat, et offre toutes les apparences d'une terre d'alluvion de formation récente.

Si la guerre de Troie eut lieu 1209 ans avant J. C., ainsi qu'il paroît d'après le marbre de Paros; cet événement n'est postérieur que de cinquante ans à l'expédition des Argonautes: cependant le grand nombre de vaisseaux qui parurent devant Troie, prouve que les Grecs dans ce court intervalle de temps, avoient fait beaucoup de progrès dans la navigation et dans les constructions navales. Homère fait monter le nombre de ces vaisseaux à 1186, qui portoient de 50 à 120 hommes; sui-

Digitized by Google

vant sa description ils devoient être pontés à moitié et aller à voile et à rame. Ce furent les habitans de l'île d'Egine qui, les premiers d'entre tous les Grecs, se distinguèrent comme marins et comme négocians : ils dominoient sur les mers voisines de leur île, et leur marine ne fut entièrement détruite qu'au siècle de Périclès. Homère, dans le dénombrement des peuplades qui prirent part au siège de Troie, ne fait pas mention des Corinthiens ; il est certain, cependant, que peu de temps après cet événement, ils commencèrent à se livrer au commerce maritime, pour lequel leur ville étoit admirablement bien située; on prétend que c'est eux qui, les premiers, construisirent des vaisseaux à trois bancs de rames, comme nos galères.

C'est dans Homère et dans Hésiode qu'il faut chercher les connoissances géographiques, que possédoient les Grecs à l'époque dont nous nous occupons, c'est-à-dire, avant Hérodote. Ils se représentoient la terre comme un disque entouré par l'océan, dont la Grèce occupoit le centre. La Méditerranée ne s'étendoit guère pour eux à l'ouest au-delà de la Sicile ; et les fables qu'ils racontoient de cette île, prouvent qu'elle leur étoit bien peu connue. Au nord, ils n'avoient aucune notion des pays situés au-delà du Pont-Euxin. La côte occidentale de l'Asie mineure et l'Egypte étoient au nombre des pays qu'ils connoissoient avec assez de détail; à l'ouest de l'Egypte, ils plaçoient la Libye sur laquelle il débitoient beaucoup de fables.

Dans l'Odyssée, Homère parle des Ethiopiens ; il donne ce nom aux habitans des côtes de l'océan méridional, soit en l'Afrique soit dans l'Inde, et les distingue en deux nations, dont l'une demeure à l'extrémité orientale, l'autre à l'extrémité occidentale du monde. La description qu'il fait des jardins d'Alcinoüs, semblent indiquer qu'il avoit reçu des in-

Digitized by Google

formations sur le climat et les productions des régions situées entre les deux tropiques.

Dans l'intervalle qui s'écoula entre le siècle d'Homère et celui d'Hérodote, les Grecs formèrent plusieurs établissemens dans les pays situés sur la Méditerranée. Environ 600 ans avant J.C., une colonie de Phocéens fonda Massilia ou Marseille, et entre l'an 500 et l'an 430, les Grecs s'établirent en Sicile, en Sardaigne, en Corse et même dans les provinces méridionales d'Espagne. Leurs émigrations étoient occasionnées, tantôt par des guerres civiles, tantôt par le desir d'obtenir quelqu'avantage commercial. La partie orientale de la Méditerranée leur resta long-têmps inconnue : en voici une preuve frappante. Lorsque les députés Ioniens arrivèrent à l'île d'Egine, pour solliciter les Grecs de faire voile pour l'Ionie et opérer ainsi une diversion contre Xerxès qui marchoit alors sur Athènes, les chefs des Grecs s'y refusèrent, parce qu'ils ne connoissoient pas la direction qu'il falloit suivre pour se rendre de Délos en Ionie, et parce qu'ils croyoient que Samos étoit aussi loin d'Egine que les Colonnes d'Hercule.

Nous avons dit plus haut que les Phéniciens, dans les temps de leur prospérité, fondèrent plusieurs colonies en Afrique; la plus célèbre d'entr'elles est Carthage, l'ennemie et la rivale de Rome. L'époque précise de sa fondation n'est guère connue; quelques écrivains la placent à l'an 1233 avant J. C.; d'autres, dont l'opinion paroît plus probable, ne la font remonter qu'à l'année 818 avant l'ère chrétienne; d'après cette supposition, Rome et Carthage, auroient été bâties à-peu-près dans le même temps.

Carthage, placée au centre de la Méditerranée, à la portée de l'occident et de l'orient, et entourée des provinces les plus fertiles de l'Afrique, étoit admirablement bien située pour le commerce et la navigation. La ville étoit bâtie sur

Digitized by Google

une péninsule qui tenoit au continent, par un isthme large d'environ trois milles; son approche étoit défendue d'un côté par un lac ou marais, de l'autre, par des rochers qui formoient une fortification naturelle. De ses deux ports, qui communiquoient entr'eux, l'un étoit destiné à la marine marchande, l'autre aux vaisseaux de guerre dont il pouvoit contenir plus de deux cents. Les quais étoient garnis de magasins et d'arsenaux, renfermant tout ce qui étoit nécessaire pour l'équipement des vaisseaux.

Le territoire carthaginois s'étendoit sur les bords de la Méditerranée, dans une longueur d'environ quatorze cents milles géographiques; ses principaux ports étoient Utique, Néapolis, Hippo, Adrumetum et Thapsus.

Sans entrer dans la discussion des avantages et des défauts du gouvernement carthaginois, nous dirons seulement que ses formes républicaines étoient favorables au commerce. Les personnages les plus éminens par leur influence, leurs talens, leur naissance et leurs richesses, s'appliquoient aux opérations mercantiles avec autant d'ardeur que les citoyens les plus obscurs, et cette conformité d'occupations, suite naturelle des formes de la constitution, servoit à son tour à les maintenir.

Les Carthaginois exportoient de leur pays, de la cire, de l'huile, du miel, des peaux, des fruits de différentes espèces, des cuirs tannés, des cables faits de spartums et différens autres objets servant à l'équipement des vaisseaux; ils alloient chercher en Egypte du lin et du papyrus; dans les ports de la Mer-Rouge, des épiceries, des drogues, des parfums, de l'or, des perles; dans le Levant, des étoffes de soie, et dans l'Europe occidentale du fer, du plomb et de l'étain. Un traité de commerce, conclu entre les Carthaginois et les Romains, environ 5o3 ans avant J. C., et que Polybe nous a transmis, indique que, dès cette époque, il existoit une

Digitized by Google

sorte de jalousie entre ces deux peuples. Les Romains s'y engagent à ne point faire le commerce au-delà de certaines limites déterminées; les Carthaginois, de leur côté, promettent de ne former aucune relation avec les alliés ou les sujets des Romains. On voit par ce traité, que dès cette époque, c'est-à-dire, environ vingt-huit ans avant l'invasion de la Grèce par Xerxès, les Carthaginois possédoient la Sardaigne et une partie de la Sicile; qu'ils avoient déjà visité les côtes de l'Italie, et que même ils avoient essayé d'y établir des colonies et d'y bâtir des forts.

Nous avons dit plus haut, que Cadix devoit sa fondation aux Phéniciens aussi bien que Carthage; cette communauté d'origine avoit établi une grande intimité entre ces deux villes: aussi lorsque les habitans de Cadix se virent attaqués par les Espagnols, ils appelèrent à leurs secours les Carthaginois. Ceux-ci répondirent au vœu des Gadétans, et profitèrent de cette occasion pour former des établissemens en Espagne. Plusieurs passages dans les anciens historiens semblent indiquer qu'ils en eurent aussi en Corse à la même époque et qu'ils s'emparèrent de l'île de Malte.

Nous savons peu de chose des voyages de découverte entrepris par les Carthaginois : les seules expéditions de ce genre dont la connoissance soit parvenue jusqu'à nous, sont le voyage d'Hamilcar ou d'Himilcon et celui de Hannon. Himilcon avoit été chargé par son gouvernement d'explorer les côtes occidentales de l'Europe. Nous ne connoissons son voyage que par les écrits de Rufus Festus Avienus, poëte latin, du cinquième siècle de l'ère chrétienne; cet écrivain nous apprend qu'Himilcon fit voile pendant quatre mois vers le nord, et qu'il arriva enfin aux îles Ostrymnides et à la côte d'Albion. Dans les extraits qu'Avienus donne du journal d'Himilcon, il est souvent question de plomb et d'étain, et de canots faits de cuir.

Hannon

Digitized by Google

Hannon reçut l'ordre d'examiner la côte occidentale de l'Afrique, et d'établir des colonies partout où il le jugeroit convenable. Il partit de Carthage avec une flotte de soixante vaisseaux de guerre, à cinquante rames, et un convoi de bâtimens de transport, ayant à bord environ 30 000 personnes des deux sexes. Nous avons un fragment de la version grecque de son journal; Aristote, Pomponius Méla et Pline l'ancien parlent de son voyage; mais tout cela est tellement incomplet, que nous ne savons pas même au juste l'époque à laquelle il eut lieu; nous ignorons de même jusqu'où il a poussé ses découvertes; seulement il paroît certain qu'il n'a point été jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

Nous ne devons pas passer sous silence un voyage antérieur de plusieurs années à l'époque qu'on assigne communément à ceux d'Himilcon et de Hannon, c'est-à-dire, celui de Scylax, entrepris par ordre de Darius, fils d'Hystaspe, environ 550 ans avant J. C. Hérodote nous apprend que Darius désirant connoître l'embouchure de l'Indus, fit partir de Cespatyre, ville située sur les bords de ce fleuve, quelques bâtimens commandés par Scylax, qui descendirent l'Indus jusqu'à l'océan méridional, se dirigèrent ensuite à l'ouest, et arrivèrent, trente mois après leur départ, dans le même port de la Mer Rouge, d'où étoient partis les Phéniciens qui firent le tour de l'Afrique. Les savans ont élevé beaucoup de doutes sur la réalité de cette expédition; ce qu'il y a de certain, c'est que du temps d'Aristote il existoit une description détaillée de l'Inde, rédigée par un voyageur nommé Scylax qui avoit visité ce pays. Quant à l'ouvrage que nous possédons sous son nom, il n'est évidemment qu'une collection incomplète d'itinéraires d'anciens navigateurs. Elle contient la description des côtes du Palus Méotide, du Pont Euxin, de l'Archipel, de la Mer Adriatique, de la Méditerranée et de la côte

Digitized by Google

occidentale de l'Afrique jusqu'à l'île de Cerne, au sud de laquelle, suivant cet auteur, la mer cesse d'être navigable, vu la quantité d'herbes marines dont elle est couverte.

Tout ce que nous savons des connoissances géographiques des anciens avant Hérodote, ne repose que sur des récits vagues, obscurs et incomplets; cet écrivain, nommé à juste titre le père de l'histoire, mériteroit aussi le nom de père de la géographie. Hérodote vécut dans le cinquième siècle avant l'ère chrétienne, et employa une grande partie de sa vie à voyager; le talent d'observation dont il étoit doué, et la sagacité avec laquelle il savoit distinguer le vrai du fabuleux, le mirent en état de rassembler un trésor immense de connoissances variées.

Dans le cours de ses voyages, Hérodote visita les colonies grecques de la Mer Noire, et mesura la longueur de cette mer, depuis le Bosphore jusqu'à l'embouchure du Phase. Il explora avec soin tous les pays situés entre le Borysthènes et l'Hypanis, ainsi que les bords du Palus Méotide. Les renseignemens qu'il donne sur la Mer Caspienne fournissent des preuves frappantes de son exactitude, même quand il étoit obligé de s'en rapporter à des récits étrangers. Il la décrit comme une mer entièrement isolée, sans communication avec aucune autre, tandis que des géographes moins anciens, tels que Strabon, Pomponius Mela et Pline l'ancien la représentent comme un golfe, communiquant avec l'océan septentrional. Hérodote parcourut aussi une partie de la Perse, l'Egypte, les colonies grecques en Libye, la Grèce et le midi de l'Italie. L'intérieur de l'Afrique, l'Europe septentrionale et l'Asie à l'est de la Perse, ne lui étoient connus que par les récits d'autres voyageurs. Pendant son séjour en Egypte, il avoit eu occasion de se procurer une foule de renseignemens curieux relativement

Digitized by Google

aux caravanes qui se rendoient dans l'Afrique centrale, et aux pays qu'elles parcouroient. C'est aux marchands grecs de son temps, distingués par leur activité, leur industrie et leur intrépidité, qu'il dut principalement ses informations sur les pays situés dans le nord-est de l'Europe, sur les contrées voisines du fleuve Indus, et sur l'Arabie.

En réunissant tout ce que nous savons sur les notions géographiques d'Hérodote, nous voyons qu'il connoissoit l'Europe orientale, l'Asie jusqu'au fleuve Indus, l'Egypte, la côte orientale de l'Afrique, du moins le long du golfe arabique, et sa côte septentrionale jusqu'à Carthage. L'idée générale qu'il se faisoit du globe, étoit très-imparfaite et très-obscure; et il se trompoit souvent sur la situation respective des pays, et sur leurs distances.

Après Herodote, la science de la géographie paroît être restée stationnaire pendant quelque temps. Eudoxe de Cnide, qui vécut environ 368 ans avant J. C., passe pour avoir appliqué le premier l'astronomie aux observations géographiques; cependant il ne paroît point avoir dirigé ses recherches vers la découverte de la forme de la terre. Aristote chercha à réunir en un corps de science tout ce que l'on savoit de son temps relativement à la connoissance du globe; il devina la forme sphérique de la terre, et établit ainsi le principe fondamental de toute la géographie; mais sous d'autres rapports, il eut encore beaucoup d'idées erronées. Ainsi, par exemple, il décrivit la terre habitable comme une grande île de forme ovale, entourée de l'océan, terminée à l'ouest par le fleuve Tartessius (probablement le Guadalquivir), à l'est par le fleuve Indus, et au nord par les îles d'Albion et de Jerne. Pytheus de Marseille, contemporain d'Aristote, habile astronome et mathématicien, découvrit les rapports qui existent entre les marées et les phases de la lune. Dans ses voyages maritimes, il prétend

Digitized by Google

avoir pénétré jusqu'à un pays, appelé Thule, distant de l'équateur de 46 300 stades, où le soleil reste pendant six mois de suite au-dessus de l'horizon, et pendant le même temps au-dessous, où l'on cultive du froment et où l'on récolte du miel en abondance. Ces deux circonstances étant incompatibles, puisqu'à une latitude aussi élevée, le blé ne sauroit mûrir, beaucoup de savans ont douté de la véracité de Pytheas; nous n'entrerons pas dans les détails de leurs discussions sur la position du prétendu pays de Thule.

C'est aux conquêtes d'Alexandre-le-Grand que la géographie des anciens a dû ses progrès les plus considérables. Ce monarque paroît avoir ambitionné le titre de patron des sciences presqu'autant que celui de vainqueur du monde; dans ses expéditions militaires il se fit accompagner par des géographes, chargés d'examiner et de décrire les contrées qu'il parcouroit. Leurs observations et leurs découvertes servirent à faire connoître l'Asie beaucoup mieux qu'elle ne l'avoit été auparavant. D'ailleurs, grâce au héros macédonien, les écrits enfouis jadis dans les archives de Babylone et de Tyr furent transportés à Alexandrie; et les observations astronomiques et hydrographiques des Phéniciens et des Chaldéens, devenues ainsi accessibles aux philosophes grecs, mirent ceux-ci en état d'établir leurs connoissances géographiques sur la base des sciences mathématiques, base qui jusqu'alors leur avoit manqué totalement.

Parmi les expéditions entreprises par ordre d'Alexandre dans le but d'explorer des contrées inconnues auparavant, la plus remarquable est le voyage de Néarque, dont Arrien nous a conservé le journal. On sait que le Roi de Macédoine, arrivé sur les bords de l'Hyphasis, aujourd'hui le Beyah, se vit forcé, par la révolte de son armée, qui refusa de pénétrer plus avant dans l'orient, de revenir aux

Digitized by Google

bords de l'Hydassus. Là il fit construire une flotte de huit cents bâtimens de guerre et de transport, et d'environ douze cents galères, montés par des marins grecs, phéniciens, égyptiens, cypriotes, et ioniens, qui devoit prendre à bord le tiers de son armée et descendre l'Hydaspes et l'Indus jusqu'à l'embouchure de ce dernier, tandis que le reste de l'armée côtoyeroit ces deux fleuves. Cette expédition n'étoit pas sans danger; elle fut pourtant achevée heureusement; Alexandre examina lui-même les deux embouchures de l'Indus, et s'avança avec une partie de sa flotte en pleine mer, soit pour s'assurer si elle étoit navigable dans ces parages, soit pour pouvoir se vanter d'avoir navigué sur l'océan indien. Il reprit ensuite la route de la Perse par terre, et ordonna à Néarque de s'y rendre par mer. La stérilité des côtes de cette mer, l'inhospitalité de leurs habitans, les bas-fonds, les écueils, etc. rendoient cette navigation aussi périlleuse que pénible; absorbé par les soins et l'attention qu'exigeoit la conservation de sa flotte et de ses compagnons de voyage, Néarque n'eut guère le loisir de faire des observations qui eussent pu augmenter les connoissances des anciens relativement à la géographie. Il arriva pourtant sans accident fâcheux dans le golfe de Perse, et remonta le Pasi-Tigris pour aller rejoindre Alexandre qui campoit sur le bord de ce fleuve, et qui lui fit l'accueil le plus honorable. Néarque avoit mis environ cinq mois pour se rendre de l'embouchure de l'Indus à celle du Pasi-Tigris, chemin qu'aujourd'hui on feroit aisément en trois semaines.

Deux autres expéditions maritimes, destinées, l'une à explorer la Mer Caspienne, l'autre, à reconnoître les côtes de l'Arabie, étoient déjà ordonnées par le Roi de Macédoine; sa mort prématurée, et les troubles qui la suivirent, empêchèrent qu'elles n'eussent lieu.

Digitized by Google

Seleucus Nicanor, celui des successeurs d'Alexandre auquel échut la haute Asie, voulant s'assurer la possession de l'Inde et les avantages commerciaux et politiques qui en dérivoient, y porta ses armées; nous ne connoissons son expédition que d'une manière vague, mais il paroît qu'il pénétra jusques sur les bords du Gange, là où se trouve actuellement la ville de Patna. Il conclut un traité avec un Roi indien, nommé Sandracottus, qui résidoit à Palibothra, et lui envoya un ambassadeur, Megasthènes, lequel, lors de son retour, publia une description de l'Inde, dont Diodore de Sicile, Strabon et Arrien nous ont conservé des fragmens. A côté de beaucoup de choses fabuleuses, cette description renferme une peinture vraie du caractère et des mœurs des Indiens, et des données assez exactes sur la géographie de l'Inde.

De toutes les monarchies qui se formèrent des débris de l'empire d'Alexandre, celle qui favorisa le plus l'agrandissement du commerce et les expéditions maritimes, fut l'Egypte. Ptolomée, fils de Lagus, établit sa résidence à Alexandrie, ville placée de la manière la plus avantageuse pour dominer à la fois le commerce de la Mer Rouge et celui de la Méditerranée. Au moyen des privilèges offerts aux étrangers qui vouloient s'y établir, il y attira un grand nombre de Juifs, de Grecs, de Macédoniens, de Phéniciens; par la conquête de l'île de Chypre il se procura les bois de construction nécessaires pour sa marine; et en fondant la bibliothéque et le musée d'Alexandrie, il donna aux sciences un développement qui tourna au profit du commerce, des arts et de l'industrie. Ptolomée Philadelphe marcha sur les traces de son père, et dirigea sa principale attention vers le commerce de la Mer Rouge. Il entreprit de faire creuser un canal de communication entre la branche orientale du Nil et le port d'Arsinoé, afin que l'on pût aller par eau d'Alexandrie

Digitized by Google

dans l'Inde; mais cet ouvrage fut abandonné, à cause des difficultés de la navigation dans la partie septentrionale de le Mer Rouge. Au lieu d'Arsinoé ce fut Myos-Hormos qui devint le point de départ pour le commerce avec l'Inde: voici la route que l'on suivoit. Les bâtimens marchands remontoient la branche canopique du Nil jusqu'à Memphis, et de là à Coptus; de cette dernière place les marchandises se transportoient par terre dans le port de Myos-Hormos; les vaisseaux destinés pour l'Afrique ou l'Arabie en partoient au mois de septembre, ceux qui étoient destinés pour l'Inde, au mois de juillet. Comme les caravanes pour se rendre à Myos-Hormos avoient à traverser le désert de la Thébaïde qui manque d'eau, Ptolomée eut soin d'y faire creuser des puits et construire des caravanserais. Timosthènes, l'un de ses amiraux, passa le détroit de Babelmandeb et s'avança jusqu'à *Cerne*, probablement l'île de Madagascar, mais son expédition n'eut point de suites, et le commerce égyptien n'en retira aucun avantage. Ptolomée Evergètes paroît avoir été principalement dirigé par l'amour des conquêtes, mais il sut rendre ses expéditions profitables au commerce. Une inscription trouvée à Aduli (aujourd'hui la baie de Masuah), et qui existoit encore l'an 545 de l'ère chrétienne, prouve qu'il pénétra jusques sur les confins de l'Abyssinie, et qu'il ouvrit des communications entre ce pays et l'Egypte. Il passa ensuite la Mer Rouge, força les Arabes à lui payer tribut, et les obligea à maintenir la sureté des routes et de la mer contre les brigands et les pirates.

Pendant tout le temps que les Ptolomées régnèrent sur l'Egypte, le commerce de la Mer Rouge fut la principale source de richesse pour ce pays. Alexandrie en étoit le centre; aucune marchandise ne pouvoit traverser cette capitale, soit pour aller dans l'Inde, soit pour aller en Europe, sans l'entremise d'un facteur d'Alexandrie. Le revenu

Digitized by Google

que le prince retiroit de cette seule ville, étoit immense: Strabon, sous l'un des derniers Ptolomées, l'évalue à 12500 talens, ou environ deux millions et demi de livres sterling; il dut être bien plus considérable encore sous le règne de Ptolomée Philadelphe ou Ptolomée Evergètes. Ce qu'Appien dit du trésor des Ptolomées, est bien plus extraordinaire encore; il le fait monter à la somme de 740000 talens, ce qui, suivant le rapport du Dr. Arbuthnot, feroit environ cent quatre-vingt-onze millions de livres sterling. On seroit tenté de douter de l'exactitude de cette évaluation, si l'on ne savoit qu'Appien étoit natif d'Alexandrie et qu'il puisa ses renseignemens dans les registres publics de cette ville. Si nous considérons que cette somme énorme fut accumulée par deux Rois, Ptolomée Soter et Ptolomée Philadelphe, qui tous les deux entretenoient de grandes flottes et de nombreuses armées, nous pouvons nous former une idée de l'étendue du commerce égyptien, seule, ou du moins principale source de ces immenses richesses.

Sous les Ptolomées, il ne paroît pas que les Egyptiens trafiquassent directement avec l'Inde. Nous trouvons bien dans quelques écrivains anciens des indices qui prouvent que de temps en temps des navires peu considérable se hasardoient au-delà du détroit de Babelmandeb, et se rendoient dans l'Inde, en suivant les côtes, mais c'étoient des exceptions; dans la règle, les bâtimens égyptiens transporportoient les productions de leur pays et celles de l'Europe dans les ports de la Sabée ou de l'Arabie heureuse, et les échangeoient contre les productions de l'Inde, que les Indiens eux-mêmes y apportoient. Les communications directes entre Alexandrie et l'Inde n'eurent lieu que lorsque l'Egypte eut passé sous la domination romaine.

(*La suite au Cahier prochain.*)

Digitized by Google

ÉLOQUENCE.

ÉLOGES FUNÈBRES DES ATHÉNIENS MORTS POUR LA PATRIE, par PÉRICLÈS, PLATON ET LYSIAS; traduction nouvelle, précédée d'un Essai sur le Discours funèbre, par F. ROGET. *Genève*, chez J. J. Paschoud, Imprimeur-Libraire. *Paris*, rue de Seine, n.° 48. 1825. in-8.° de 175 pages.

(*Second extrait*).

APRÈS avoir jeté un coup-d'œil rapide sur l'histoire de l'éloge funèbre chez les peuples qui en offrent les premiers développemens, Mr. Roget suit les progrès de ce genre d'éloquence chez les Grecs et les Romains. Dans notre précédent extrait, nous avons vu quelles étoient les phases successives du discours funèbre, depuis son origine, toute poétique, jusqu'à sa décadence.

« Aucune histoire, » continue Mr. Roget, « ne montre mieux la suite de ces révolutions que l'histoire des Grecs, dont la civilisation, qui n'a pas été modifiée, comme celle des nations celtiques, par une religion nouvelle, a suivi librement son principe, jusque dans ses derniers développemens. »

« On ne peut douter que dans les temps de son histoire qu'on nomme héroïques, la Grèce, comme les nations celtiques, n'ait eu aussi ses Bardes qui célébroient les hauts faits de ses guerriers. Les croyances populaires ne se forment pas

Digitized by Google

d'elles-mêmes; elles sont l'ouvrage de la religion et de la poésie, et les nombreuses apothéoses que présente l'histoire de ces temps, attestent toute l'influence de ces poètes antiques, dont les noms sont à peine parvenus jusqu'à nous. Tout s'accorde, d'ailleurs, à montrer la première civilisation des Grecs, comme fondée par des prêtres-poètes, et c'est un phénomène général qu'on retrouve partout. Mais la Grèce a eu ceci de particulier, que le pouvoir du sacerdoce ne put s'y maintenir long-temps dans un état d'indépendance. Il paroît que la guerre y éleva de bonne heure des hommes illustres et puissans; et le sacerdoce dut se rattacher fortement à cette nouvelle puissance, pour soutenir la sienne. C'est à quoi servirent les apothéoses. Il fallut bien honorer des hommes qui vous faisoient dieux. Dès lors, le sacerdoce ne marcha plus que l'égal des souverains; mais cette égalité étoit encore un joug pour ceux-ci, ils le secouèrent. Les prêtres leur en avoient fourni les moyens en les faisant fils des dieux. Ils se substituèrent à leur place; ils devinrent prêtres et rois, ou n'eurent que des prêtres qui étoient sous leur dépendance, et qui ne furent guère que des devins. La poésie, qui, jusque-là, avoit été confondue avec le sacerdoce, et l'avoit constamment servi, ne tarda pas à prendre un essor indépendant. Il est dans sa nature de se tourner vers ce qui jette le plus d'éclat. Le barde se sépara ainsi du prêtre; il s'attacha au cortége des héros, et mit sa gloire à réfléchir les rayons de la leur. Du reste, il continua l'ouvrage commencé par le sacerdoce; il divinisa et la nature et les hommes, mais avec la liberté de la poésie, sans règle ni mesure; et, de tant de fictions, il résulta ce dédale inextricable d'histoires et d'allégories, que présente la mythologie grecque. »

« L'époque où la poésie s'étoit ainsi séparée du sacerdoce, avoit précédé le siècle d'Agamemnon. On trouve dans l'Odyssée, un poète que ce prince, en partant pour son expé-

Digitized by Google

dition, avoit laissé auprès de Clytemnestre : ce n'est pas encore un poète profane, c'est un barde religieux; mais il n'appartient plus au corps sacerdotal; c'est une sorte de serviteur de la famille. Au siècle d'Homère, la séparation absolue étoit consommée, et le caractère sacerdotal de la poésie entièrement effacé : les croyances et les préceptes ne sont plus son objet principal: elle peint les hommes et leurs passions. »

« Ce n'est qu'après cette dernière révolution, que la poésie dut célébrer les exploits des guerriers. Nous ne trouvons pas un poète dans l'Iliade; c'est qu'alors la poésie, quoique déjà séparée du sacerdoce, étoit encore toute religieuse: elle n'avoit rien à faire dans les camps. Il seroit donc inutile de chercher dans les époques antérieures, des chants funèbres consacrés au souvenir des héros, et, comme l'a remarqué Denys d'Halicarnasse, on ne voit rien de pareil, ni aux obsèques de Patrocle, ni à celles des héros plus anciens (1). »

« Le premier exemple de chant funèbre dont nous trouvions la trace dans l'histoire grecque, est l'éloge d'Amphidamas, tyran de l'Eubée, au siècle d'Hésiode (2); mais cet exemple appartient déjà à cette époque où l'éloge funèbre n'est plus poétique que par la forme. Ce n'est plus un produit pur de l'enthousiasme; un but d'utilité y précède l'inspiration; c'est l'éloge *politique*, dans lequel on parle devant une assemblée, avec le dessein d'agir sur elle, au profit d'un certain ordre de choses ou d'idées. Néanmoins ce dessein, dans son

(1) Des poètes tragiques ont représenté Thésée faisant l'éloge des guerriers d'Argos morts au siége de Thébes; mais, comme l'observe encore Denys d'Halicarnasse, on ne peut voir là qu'une invention des poètes athéniens, qui vouloient faire honneur à leur ville. A. R. V, 17.

(2) Opera et Dies, 652.

Digitized by Google

espèce, peut varier infiniment. Il peut être noble aussi bien qu'abject ou puéril. »

« Un homme est proposé à l'admiration de ses contemporains : il s'agit de savoir qui le propose, qui réclame sa vie et s'en fait honneur; il s'agit de savoir si son éloge se lie à des actions, à des souvenirs d'un intérêt général, ou à des prétentions particulières; s'il est la récompense de la vertu, ou le privilége convenu du rang et du pouvoir. L'histoire nous présente l'éloge funèbre sous ces deux formes, *servile* ou *nationale*. D'après la nature des gouvernemens, elles sont plus ou moins marquées, et quelquefois mêlées. »

« L'éloge servile ne fait pas honneur à l'humanité, et de tels monumens ne mériteroient pas la peine d'être examinés, s'ils n'étoient des témoins du caractère moral des nations, à certaines époques. Sous le rapport littéraire, ils sont absolument nuls; il peut s'y trouver des proportions élégantes, mais rien au-delà; l'inspiration de la vérité y manque, et c'est l'élément essentiel du beau. »

« Ce genre d'éloge est sans doute fort ancien. Il est naturel que de tout temps on ait invité le peuple aux funérailles de ses maîtres. C'est lui qui, par sa présence, donne aux cérémonies cette pompe et cet éclat qui, tout en flattant l'orgueil de ceux qui en sont les objets, l'éblouissent lui-même et servent à l'enchaîner. Néanmoins, pour qu'un éloge funèbre ait pu s'introduire parmi ces cérémonies, il a fallu un peuple où l'on connût déjà et l'empire et l'abus de la parole. C'est pour cela que ce genre de littérature n'a nulle part fleuri autant que chez les Grecs; les tyrans y abondèrent, et jamais hommes n'ont plus abusé de la parole, et n'en connurent mieux l'empire. »

« On connoît leur réputation comme flatteurs; elle étoit passée en proverbe sous les Romains; mais l'origine en re-

Digitized by Google

monte plus haut, et jusque dans les commencemens de leur histoire. »

« Les îles et les côtes de l'Asie-Mineure furent leur premier théâtre. Avant l'établissement des républiques grecques, ces contrées étoient divisées en une multitude de petits états que la liberté et les tyrans se disputoient sans cesse. Ceux-ci avoient le plus souvent l'avantage; et, parmi leurs moyens d'influence, ils ne négligèrent pas le luxe des funérailles. On mettoit leur éloge funèbre au concours; et les plus fameux poètes du temps accouroient de toutes parts. C'est ainsi qu'Hésiode, comme il nous l'apprend lui même, se rendit aux obsèques d'Amphidamas, et tint à grand honneur d'y avoir remporté le prix. »

« Après l'établissement des républiques, et quoique l'éloquence et la poésie eussent trouvé de plus dignes carrières, les Grecs ne continuèrent pas moins à aller vendre aux tyrans étrangers leurs flatteries harmonieuses; et le siècle de Platon nous offre encore un exemple d'un concours pareil à celui dont je viens de parler. Ce fut à l'occasion des funérailles de Mausole, roi de Carie (1). Artemise avoit proposé un prix considérable aux rhéteurs du temps, qui déployèrent toutes leurs ressources, pour répandre quelque éclat sur la vie d'un homme qui n'avoit été rien moins qu'un grand prince. Ce n'étoient plus alors des poètes qui s'employoient à ce métier. Il s'étoit fait dès long-temps une alliance de la rhétorique et de la sophistique, pour traiter avec succès les sujets les plus épineux, et se faire applaudir, en dépit du bon sens et de la morale. C'étoit un des triomphes de cette alliance, de colorer habilement les cruautés et les vices; on s'exerçoit dans les écoles à cet art avilissant; et les maîtres en traçoient

(1) A. Gellius, X, 18. Pseudo-Plutarch. Vita Isocratis.

Digitized by Google

Toute chaîne étoit ainsi rompue entre le peuple et les grands hommes; il n'étoit plus le juge de leur gloire, elle ne lui appartenoit plus. Rome n'étoit plus dans Rome, elle étoit toute dans les camps; et les acclamations de leurs farouches vétérans étoient pour les Césars comme pour les Marius, le seul éloge dont ils fussent vraiment jaloux. »

« Au reste, l'éloge ne devoit pas être la partie la plus remarquée dans les funérailles des Romains. Les couronnes et les autres récompenses militaires qu'avoient méritées le défunt, et qui étoient exposées aux regards de tous, les images de ces ancêtres qui le suivoient, ces dépouilles des ennemis qui restoient fixées aux murailles de la maison du triomphateur, et qu'on ne pouvoit plus en séparer, même lorsque l'édifice passoit en d'autres mains (1), tous ces spectacles étoient bien plus propres à agir fortement sur les âmes que l'éloquence d'un panégyriste. Les Romains, qui avoient en tout l'instinct de la vraie force, de celle qui dure, ne firent pas grand usage de l'éloquence dans leurs cérémonies publiques; ils savoient combien ce ressort est prompt à s'user; et pour ce qui regarde, en particulier, le genre des éloges, nous ne trouvons pas qu'ils y aient rien produit de remarquable. Ils n'en avoient pas la prétention; et Cicéron renvoie aux Grecs ceux qui veulent lire des éloges bien faits (1). »

« J'ai parlé de l'empressement des poètes et des orateurs grecs à vendre leur beau langage, dans des éloges pleins d'adulation; mais il faut leur rendre la justice qu'ils n'exerçoient guères ce métier qu'auprès des étrangers, et dans les temps qui précédèrent ou suivirent le règne de la liberté.

(1) Plin. liv. XXXV, c. 2.

(2) De Orat. II, c. 84.

Considérons

Digitized by Google

Considérons maintenant les Grecs chez eux, et depuis l'époque de la réforme de leurs gouvernemens. »

« Cette réforme fut la suite d'une de ces grandes révolutions intérieures et morales que les contemporains n'ont pas signalées, et dont une postérité éloignée est hors d'état de démêler les causes et le développement. Quoiqu'il en soit, il paroît qu'un des soins des législations nouvelles fut de mettre des bornes au luxe des funérailles. Lycurgue et Solon s'accordent tous deux en cela (1). L'esprit républicain en faisoit une loi. A Sparte les rois seuls eurent encore des obsèques qui ressembloient aux anciennes (2). A Athènes on sait combien les honneurs étoient ménagés dans les beaux temps de la république. Elle ne fit exception à ses rigides principes, qu'en faveur d'Harmodius et d'Aristogiton : on leur éleva des statues, on chantoit à leur honneur des poèmes qui célébroient leur mort et leur courage; on en fit presque des dieux. Ainsi la Grèce antique avoit traité les Hercule et les Thésée. En recourant à ces mœurs qui sembloient oubliées, Athènes voulut armer tous les bras contre toute tentative de tyrannie. Mais, hors ce cas de sauver l'état d'un tyran, il n'y avoit point d'honneurs extraordinaires à attendre, et un éloge funèbre moins que tout autre. La république vouloit que toutes les gloires se confondissent dans la sienne; et après avoir fait payer si cher, à quelques-uns de ses citoyens, d'avoir acquis de trop grands noms à son service, elle n'étoit pas disposée à souffrir que l'on constatât par un acte authentique et solennel la supériorité d'un Athénien quel qu'il fût, sur tant d'autres citoyens, Athéniens comme lui. Les tombes des généraux morts à Marathon n'avoient rien

(1) Plutarch. in Solon. Id. Inst. Lacon. Cic. de Leg. II, 25.
(1) Herod. VI, 58.

Digitized by Google

qui les distinguât de celles de leurs soldats, que le nom qu'elles portoient. »

« Cependant il se fit une sorte de compromis entre la jalousie démocratique et le désir si naturel de louer publiquement, après leur mort, les défenseurs de la patrie. C'étoit une coutume très-ancienne de les honorer d'une sépulture publique : on y ajouta un éloge funèbre qui étoit prononcé par un orateur nommé à cette fin par le sénat. Mais nulle trace de distinction entre les morts ne devoit paroître dans ce discours ; célébrés tous ensemble et confondus dans la même gloire, il n'y avoit de mention particulière pour aucun nom.

» Il est difficile d'assigner exactement l'origine de cette nouvelle coutume. Denys d'Halicarnasse et Diodore de Sicile s'accordent à la faire remonter au temps de la guerre médique (1). Toutefois il est permis d'en douter, et entr'autres motifs, je ne saurois comprendre comment les historiens qui ont raconté les honneurs rendus aux guerriers morts, soit à Salamine, soit à Platée, n'auroient rien dit d'une nouveauté aussi remarquable introduite justement à cette occasion. On ne rencontre pas d'exemples de tels discours avant Périclès. Il est vrai que les premières paroles de l'éloge qu'il prononça, à la fin de la première année de la guerre du Péloponèse, montrent clairement que cette coutume n'étoit pas alors nouvelle ; cependant le ton critique qui règne dans cet exorde même, trahit peut-être suffisamment le peu d'ancienneté de l'institution. Quoiqu'il en soit de son origine, examinons ce qu'elle fut. »

» On sait avec quel soin les Athéniens recueilloient leurs morts sur les champs de bataille. On envoyoit leurs ossemens à Athènes, et, à la fin de la campagne, à l'époque

(1) Dion. Halicarn. A. R. v, 17. Diod. Sic. XI, 33.

Digitized by Google

fixée pour la sépulture, on élevoit une tente où ils étoient déposés et réunis. Là, pendant trois jours, chacun pouvoit apporter des offrandes aux morts qui lui appartenoient de plus près. Au quatrième jour, on voyoit arriver sur des chars, des cercueils de cyprès, un pour chaque tribu, et l'on y renfermoit les os des morts. Un cercueil, qui devoit rester vide, étoit porté à la suite de tous les autres, sorte de cénotaphe pour les corps qu'on n'avoit pu retrouver. Le lugubre cortège se mettoit en marche, accompagné des gémissemens des femmes, et de la foule des citoyens et des étrangers. Arrivé au Céramique (1) il s'arrêtoit. Ici commençoit le deuil public : on inhumoit les derniers restes des guerriers, et une colonne s'élevoit sur leur monument commun, avec cette inscription. « Ici sont déposés ceux qui sont morts en telle guerre (2). » Puis, lorsque la terre les avoit ainsi couverts, l'orateur choisi dans ce but, montoit sur un lieu élevé d'où il pût être entendu du grand nombre des assistans ; et prononçoit l'oraison funèbre (3). »

« Certes, l'idée d'une telle cérémonie a de la grandeur, et rien n'est plus touchant que tout ce peuple réuni autour des tombes récentes de ses guerriers, attentif au récit de leurs exploits, et qui puise dans sa douleur même des motifs de gloire et de vertu. Mais il faut bien se garder de ne voir dans cette cérémonie que l'oraison funèbre ; elle n'en étoit qu'une partie qu'il faut examiner à part, si l'on veut

(1) Le Céramique, ou les Tuileries, quartier très-fréquenté ; ainsi nommé des ouvrages en terre cuite qu'on y fabriquoit autrefois. Ce vaste emplacement est divisé en deux parties : l'une au-delà des murs ; l'autre en dedans ; où est la grande place. Voyage d'Anacharsis, ch. 12.

(2) Pausan. lib. I., c. 29.

(3) Thucid. Ann. II, 34.

Digitized by Google

se faire une juste idée du rôle qu'elle jouoit dans l'ensemble. »

« Remarquons d'abord que la cérémonie avoit existé long-temps avant l'éloge et sans lui; de plus, il n'y avoit rien ajouté d'essentiel, car tout ce qu'on pouvoit attendre du plus beau discours, c'étoit qu'il ne fût pas au-dessous du spectacle. Toutefois, je l'avoue, c'en étoit un bel ornement, lorsque la tâche de l'orateur étoit bien remplie; mais si, au contraire, elle l'étoit mal, loin que l'effet général y gagnât, il devoit en souffrir beaucoup. Or, je crois qu'il suffit d'un peu de réflexion, pour se convaincre que cette tâche a dû rarement être bien remplie, et qu'à tout prendre, l'éloge a été plus nuisible qu'utile à la cérémonie. »

« Les cérémonies par lesquelles on a produit de grands effets sur l'esprit des peuples, n'ont pas été fondées sur l'éloquence de la parole; elles devoient tout à l'éloquence des signes, à des représentations muettes, mais pleines de sens et de vie. »

« Les signes ont sur la parole de grands avantages : d'abord, ils sont facilement parfaits; le peuple qui les a toujours vus, les revoit toujours avec le même plaisir; rien n'est plus loin de sa pensée que d'exercer sur eux son esprit de critique, car ce qui l'attache à ces représentations, ce sont les sentimens qu'elles rappellent, et ces sentimens sont pour lui quelque chose de complet et d'achevé; il ne demande rien au-delà. On n'en peut dire autant d'un discours anniversaire. La seule inégalité du talent, chez les orateurs qui se succèdent, suffit pour éveiller l'esprit de critique; et cet esprit, comme on sait, est ce qu'il y a de plus ennemi du sentiment; il le divise, le trouble, et à la longue le détruit. »

« On sentira toute la force de cette considération appliquée au cas qui nous occupe, si l'on se souvient que les Athéniens avoient l'esprit éminemment critique, et que cet esprit étoit incessamment exercé par les débats de la tribune,

Digitized by Google

et par les représentations du théâtre. De plus, l'éloge funèbre tel qu'ils l'avoient institué, offroit au talent de grandes difficultés, tantôt par le peu d'évènemens que présentoit la campagne, tantôt par l'éclat même de ces évènemens, toujours par le retour nécessaire des mêmes idées, et par l'impossibilité d'attirer l'attention et l'intérêt sur aucun personnage en particulier. »

« Mais ce n'est pas tant le talent de l'homme qui, à cause de ses variétés, ne fournit pas une garantie assez sûre pour qu'on lui confie le succès d'une cérémonie, c'est surtout son caractère encore bien plus variable, et c'est ici le plus grand avantage des signes. En effet, ils n'éveillent aucune défiance, aucune prévention, et ils n'en méritent aucune. Mais qui peut répondre d'un orateur? il est toujours indépendant, par quelque endroit, de l'institution qui l'appelle à la tribune. Rendra-t-il fidèlement toute l'intention des fondateurs? N'aura-t-il point des intentions fort différentes des leurs, peut-être même contraires? C'est ce qui n'est que trop arrivé à Athènes; et telle y fut, sans doute, la principale cause de la dégénération si rapide de l'éloge funèbre. »

« Dans les beaux temps de la république, dans ceux qui suivirent immédiatement la guerre des Perses, l'éloge funèbre dut revêtir le caractère de l'éloquence de l'époque. Ce caractère, d'après la remarque de Cicéron, étoit une sorte d'austérité sentencieuse et concise, qui convenoit aux orateurs d'alors, lesquels étoient en même temps les premiers personnages de l'état (1). Périclès paroît avoir été la perfection de ce genre. Mais, à ce caractère principal, le sujet même de l'éloge funèbre devoit ajouter un caractère pathétique que les sujets ordinaires ne pouvoient également comporter. Il ne s'agissoit pas seulement, pour l'orateur du Céramique, de célé-

(1) Subtiles, acuti, breves, sententiis magis quam verbis abundantes.

brer les exploits de la nation et de ses guerriers, il falloit exhorter les assistans à marcher sur les nobles traces de ceux que la tombe venoit de couvrir; il falloit consoler leurs pères et leurs meres, leurs épouses et leurs enfans. »

« Ce côté eminemment pathétique du sujet étoit sans doute mis en œuvre, et nous en avons la preuve dans l'effet que produisit l'éloge funèbre prononcé par Périclès, après la guerre de Samos. « Lorsque Periclès fut descendu de la tribune, les dames de la ville, « dit Plutarque, » vinrent lui baiser les mains, et lui mettoient des chapeaux de fleurs et des couronnes sur la tète, comme l'on fait aux champions victorieux, quand ils retournent des jeux où ils ont emporté le prix (1). » Périclès n'auroit pas excité un tel enthousiasme parmi les Athéniennes, s'il n'avoit parlé à leur sensibilité, et ne l'eût satisfaite. »

« Il est à regretter que nous ne sachions rien de plus sur ce discours célèbre, qui fut attribué à Aspasie; il auroit été curieux d'examiner s'il ne s'y manifestoit point déjà quelque symptôme de la dégénération dont j'ai parlé. Le manque absolu d'indices ne permet pas de rien prononcer à cet égard. »

« Nous ne sommes pas dans la même certitude pour un autre discours de Périclès, prononcé onze ans plus tard, à la fin de la première année de la guerre du Péloponèse, et que Thucydide nous a conservé. Quoiqu'il soit généralement reconnu que ce discours n'est pas celui même de Periclès qui n'avoit publié que des édits, cependant on ne peut supposer qu'un contemporain eût prêté à Périclès des paroles qui se fussent trouvées en contradiction avec la tradition encore toute récente du discours prononcé; d'ail-

(1) Vie de Périclès, trad. Amyot.

Digitized by Google

leurs la véracité reconnue de Thucydide, et sa fidélité à reproduire les traits caractéristique des temps et des hommes qu'il décrit, écartent tout soupçon à cet égard (1). Il se peut qu'il ait rendu plus saillant le caractère principal du discours, afin de le faire d'autant mieux remarquer comme signe de l'époque, mais on ne sauroit admettre qu'il l'ait dénaturé. Or, si l'on examine ce discours avec soin, on y trouvera la preuve d'une grande décadence. Tout y est calculé pour remplir les Athéniens d'eux-mêmes, pour prêter à leurs défauts, et à ceux de leur constitution, des couleurs favorables, pour tout envelopper sous un voile brillant, mais trompeur. La gloire du passé servoit, comme elle l'a fait si souvent, à aveugler sur le présent; et parce qu'on entendoit toujours avec le même enthousiasme les noms de Salamine et de Marathon, on se croyoit encore les Athéniens de ces beaux jours, ou plutôt, on se croyoit fort au-dessus d'eux, car on avoit ajouté à leurs conquêtes, on avoit couvert Athènes de monumens, et élevé la gloire des arts à côté de celle des armes. Tel étoit alors l'esprit des Athéniens. L'art de flatter cet esprit fut le grand art de Périclès dans toute son administration. Tout ce qu'il devoit à son génie et à la coopération d'hommes habiles, il en rapportoit la gloire à ce peuple ivre d'orgueil, et devant qui il avoit abattu tous les pouvoirs indépendans. Périclès fit de grandes choses avec cette toute-puissance du peuple dont il avoit su se revêtir, mais il étoit lui-même la seule digue qui pût remplacer celles qu'il avoit détruites, et, après lui, la décadence se précipita sans obstacle. Il avoit mis toute autorité au prix

---

(1) Ann. I, 22. Aristote, Rhetor. I., 7, a cité un passage tiré d'un discours funèbre de Périclès, et qui ne se trouve pas dans celui-ci : mais rien n'empêche de croire que ce passage ne fît partie du discours prononcé après la guerre de Samos.

Digitized by Google

de la faveur du peuple : dès-lors il fallut avant tout plaire au maître ; ce fut la suprême loi, l'unique moyen et de parvenir et de se maintenir : dès-lors il n'y eut pas une institution qui ne fût viciée dans son principe. On avoit fondé un discours pour célébrer les guerriers morts pour la patrie ; ce but primitif de l'institution devint tout-à-fait secondaire ; ce fut le peuple qu'on mit tous ses soins à louer, et le peuple, comme tous les maîtres absolus, ne laissa pas ses flatteurs manquer d'encouragemens. Aussi la décadence fut-elle rapide. Au temps de Platon, les éloges n'étoient plus qu'un sujet de moquerie pour les gens sages, comme on peut s'en convaincre par le prologue du Ménexène. Ce ne sont plus des hommes également éminens par leurs emplois et par leur éloquence qui en sont chargés, se sont des rhéteurs qui en font métier. Ils ont toujours dans ce but un discours préparé de longue main ; cependant ils ne manquent jamais dans leur exorde, de s'excuser sur le peu de temps qui leur a été accordé. Quant au discours lui-même, tout y est sacrifié à l'effet ; on va le chercher hors du sujet comme dans le sujet ; l'élégance des expressions, la variété des tours et des figures, l'harmonie des périodes, tout est mis à contribution pour enchanter les auditeurs, pour les ravir hors d'eux-mêmes. A l'ouïe de tant de merveilles sur sa nation et sur soi-même, on ne se sent pas de gloire et de bonheur ; on se croit un autre homme plus grand, plus noble ; et il faut plusieurs jours avant de sortir de ces enivrantes illusions, tant la dextérité de ces orateurs est grande. Tel est le résumé de la critique ingénieuse et piquante que Socrate fait de ces éloges dans le dialogue que j'ai cité : mais en commençant il touche une raison plus décisive encore : c'est le peu de droits qu'avoient souvent aux éloges de l'orateur les morts qui en étoient l'objet ; et ce ne fut pas la moindre des causes de la décadence des éloges. »

Digitized by Google

« Clément d'Alexandrie voulant expliquer la coutume des Athéniens, d'ensevelir avec de grands honneurs et de louer publiquement ceux qui étoient morts sur le champ de bataille, l'attribue à l'estime qu'ils faisoient de la mort du guerrier : « Ce n'est pas, » dit-il, d'après un ancien traducteur, « qu'ils conseillassent ou approuvassent la mort violente, mais pour autant que ceux qui finissent leurs jours à la guerre s'en vont sans craindre la mort, comme tronqués et séparés tout-à-coup du corps, sans avoir été nullement auparavant affoiblis d'esprit, allangoris ni amollis, comme il advient souvent aux autres hommes, en leurs maladies, qui s'en vont efféminés et voulant encore vivre, au moyen de quoi ils ne rendent l'âme pure et nette comme les précédens, etc. (1). » C'est bien là en effet la raison des honneurs funèbres rendus aux guerriers, dans tous les siècles et chez tous les peuples ; mais cette cause alloit s'affoiblissant tous les jours dans le cœur des Athéniens, depuis le gouvernement de Périclès. »

« Le charme de la vie d'Athènes, l'activité de la place publique, cette pompe des spectacles et des arts, partout présente et toujours renaissante, avoient attiédi leur courage. La bravoure n'étoit plus au premier rang de leur estime ; ce n'étoit plus la fleur des citoyens qui alloit affronter les batailles, et la cendre des soldats de Thémistocle et de Cimon fut annuellement confondue avec celle de successeurs le plus souvent indignes. Aristophane, une des têtes les plus politiques de son temps, signaloit déjà ce dangereux relâchement (2). Platon, dans son oraison funèbre, ne manque pas de le signaler aussi : depuis, il ne fit que s'accroître. A l'époque de Démosthène, il étoit à son comble, et il fournit

(1) Stromat. lib. IV.

(2) Voyez les Nuées, 982.

Digitized by Google

à ce grand orateur un perpétuel sujet d'exercer son éloquence et son courage. Dès-lors, la tombe des guerriers rendus à la terre, ne pouvoit plus exciter cette hauteur de sentiment, cette admiration patriotique et fière qu'avoient fait naître les exploits de la guerre médique; on n'avoit plus la même vertu, ni le même goût pour elle. Aussi, les rhéteurs, dans leurs éloges, prenoient-ils toujours le parti de se rejeter sur les anciens exploits; et dans ces amplifications éternelles, on ne s'interdisoit pas les embellissemens poétiques, et tous ces mensonges heureux que la vanité nationale n'a garde de repousser (1)...................................»

» Il faudroit maintenant faire l'examen des oraisons funèbres qui sont parvenues jusqu'à nous. Elles sont, comme je l'ai dit, au nombre de quatre: celle de Périclès dans Thucydide, celle qui porte le nom de Lysias, celle de Platon, et celle qu'on trouve parmi les œuvres de Démosthène. Mais de l'avis de tous les critiques, cette dernière doit être regardée comme un ouvrage pseudonyme (2). Quant à celle qu'on attribue à Lysias, quoiqu'elle ait été souvent admirée, je ne puis m'empêcher d'être, en grande partie, de l'avis des critiques célèbres qui l'ont

---

(1) Thucyd. Ann. I, 21. Sallust. Catil. VIII. On connoît le vers de Juvenal.

« . . . Et quidquid Græcia mendax
« Audet in historiâ. »

C'est ce que Bacon appelle « in Græcorum tubas ac fistulas incidere. » Nov. Org. IV, 122.

(2) Taylor. Lect. Lys. cap. 3. — M. Villemain a essayé de réhabiliter cette harangue (Essai, et Biogr. univ. art. Démosthène); mais il ne réfute aucune des raisons alléguées contre elle, et qui me paroissent sans réplique.

Digitized by Google

également rangée parmi les ouvrages supposés. Il suffit, ce me semble, de la confronter avec les caractères que Cicéron et Denys d'Halicarnasse donnent à l'éloquence de Lysias, pour reconnoître qu'elle ne peut être en entier son ouvrage. L'affectation d'un style recherché, antithétique, ambitieux, s'y montre dans beaucoup d'endroits, de la manière la plus évidente. Cependant Lysias avoit les qualités absolument contraires : il fut le type de l'atticisme, de la précision élégante et simple. De plus, son oraison funèbre étoit un de ses derniers ouvrages. Comment supposer qu'un vieillard abandonne ainsi tout-à-coup la manière d'écrire à laquelle il doit sa réputation, pour en prendre une tout opposée? Au reste, je crois que ce discours renferme plusieurs morceaux qui sont de Lysias, et rien ne prouve mieux les suppositions des autres que de les comparer avec ceux-là (1). Il ne nous reste donc d'ouvrages d'une authenticité certaine, en fait d'oraisons funèbres, que celles de Périclès et de Platon ; encore, comme on l'a vu, ni l'une ni l'autre ne nous représentent précisément des discours prononcés au Céramique. »

» Le discours de Périclès est un ouvrage unique en son genre, par l'étonnante fusion qu'il présente de deux caractères très-distincts. Toute la sévérité de l'éloquence antique qui y est conservée, et tout ce qui peut plaire à une multitude orgueilleuse s'y trouve aussi. Le fonds est d'un flatteur populaire, les formes d'un homme qui a une longue habitude de dominer ; tout en flattant il maîtrise ; et s'il abaisse tous les autres Grecs au-dessous de sa nation, c'est de telle manière qu'on ne peut oublier qu'il en est le chef et le premier citoyen. Dès qu'il aborde son véritable

(1) Voyez la préface du discours de Lysias.

Digitized by Google

sujet, les guerriers dont on célèbre la mort, ses pensées sont pleines d'élévation, ses sentimens nobles et fermes, et le style dans un accord admirable avec les sentimens et les pensées. Néanmoins on a critiqué ce discours, et sans beaucoup de fondement, à mon avis. Les défauts qu'on y reprend ne tiennent pas à l'exécution; tel qu'il a été conçu, il a été admirablement exécuté. On peut dire sans doute que la conception est loin d'avoir toute la grandeur que comporte le sujet; mais qui ne voit qu'elle a dû s'asservir aux vues particulières de l'orateur? Ce n'est qu'en se dépouillant de la sorte d'attente vague et indéfinie que le sujet inspire dès l'abord, par sa grande beauté, et en se pénétrant fortement de la position politique de Périclès, qu'on pourra sentir toute la beauté de cette composition, envisagée du moins comme ouvrage de l'art. »

». Périclès, dit-on, renvoie le plus qu'il peut l'éloge de ces illustres morts que pleuroit la patrie; long-temps il n'entretient les Athéniens que de leur propre puissance, et une très-grande partie de ce discours n'est qu'un panégyrique d'Athènes et une satire des Spartiates (1). Mais c'est précisément le discours qu'il falloit et que demandoient les circonstances. On entroit dans une guerre redoutable; et la première campagne, sans amener aucun résultat important, avoit entraîné beaucoup de pertes particulières. Dans de telles conjonctures, que devoit faire un orateur chef de la république, et sur qui reposoit tout le fardeau de la guerre? Il devoit prévenir de tous ses efforts, le découragement des Athéniens en même temps que soutenir sa propre autorité. Or, y avoit-il rien de plus propre à remplir ce double but, qu'un discours où le panégyrique d'Athènes et l'exposé le plus brillant de ses ressources et

(1) Biographie universelle, art. Périclès.

Digitized by Google

de tous ses avantages, se trouvoient n'être, en dernière analyse, que l'éloge même de l'administration de Périclès? Et que d'esprit dans tous ces tableaux de la supériorité athénienne! avec quelle adresse les contrastes y sont ménagés! comme la partialité y est habile, et l'exagération mesurée! »

» Il ne faut pas oublier non plus que dans le système de guerre défensive que Périclès avoit choisi, il étoit peu nécessaire d'exciter l'enthousiasme guerrier des Athéniens: on n'avoit besoin que de leur persévérance, et de vives images de leurs anciens triomphes n'eussent été propres qu'à les dégoûter d'un système de guerre, si nouveau pour eux, et où les plus grands avantages de leur caractère trouvoient si peu d'occasions de se déployer. »

»Le discours composé par Platon est d'un genre fort différent. Fleury en a fort bien saisi le principal caractère, «Le Ménexène n'est, à mon avis, dit-il, qu'une raillerie des oraisons funèbres (1).» Toutefois il faut s'expliquer sur le genre de raillerie. Le prologue est visiblement, comme je l'ai déjà remarqué, une critique directe de la manière dont les orateurs du temps traitoient ce genre d'éloquence. Pour le discours lui-même, c'est bien encore une critique, mais c'est une critique indirecte. Platon, après s'être ingénieusement raillé de ce qu'on faisoit, a voulu montrer ce qu'il falloit faire, et donner un modèle de la manière dont il concevoit l'oraison funèbre. Aussi le discours offre-t-il le contraste le plus parfait avec les défauts critiqués dans le prologue. L'examen de ce contraste est celui même des beautés de l'ouvrage, et nous allons le mettre sous les yeux du lecteur. »

(1) Discours sur Platon.

Digitized by Google

» Les orateurs ordinaires abusoient de leur fonction solennelle pour occuper le peuple de leur personne, et souvent même tiroient leur exorde de circonstances qui n'avoient de rapport qu'à eux. Platon ne voit que les guerriers morts pour la patrie : dès les premiers mots, il les montre à tous les regards, échangeant, en vue du salut commun, une vie d'un jour pour une mort glorieuse ; et, jusqu'à la fin, cette image toujours présente domine le discours. »

» Les orateurs n'abusoient pas moins de la cérémonie pour n'entretenir le peuple que de lui-même, de ses institutions, de ses monumens, de la supériorité de ses usages et de ses mœurs ; Périclès en avoit donné l'*exemple* ; et dans leurs discours, les guerriers et la valeur guerrière occupoient la moindre place. Platon ne perd jamais de vue le véritable but de la cérémonie ; il s'attache à célébrer les vrais triomphes de la patrie, ce qui fait sa gloire, et non ce qui compose sa vanité. »

» Les orateurs alloient chercher, dans les traditions les plus suspectes, d'antiques et fabuleux exploits qu'ils amplifioient à l'envi, flattant ainsi cette foiblesse du cœur qui se plaît dans le merveilleux plus que dans le vrai, lors même que celui-ci est plein de merveilles. Platon n'a garde de heurter la prétention des Athéniens à une haute antiquité ; il ménage avec soin un sentiment qui est une des sources de l'esprit national ; mais il se hâte d'arriver aux exploits avérés, et qui sont dans une liaison intime avec l'état actuel des Athéniens. »

» Les orateurs avoient recours à tous les artifices de l'élocution et d'une rhétorique frivole. Platon s'élève au ton le plus austère ; rien de plus noble que son langage, et rien, en même temps, de plus simple, de plus dégagé

Digitized by Google

d'ornemens. Son harmonie n'a rien d'amolli; elle a toute la fermeté des âmes qu'il voudroit former (1). »

»Il n'est pas moins éloigné d'un autre genre de mollesse. Les orateurs se piquoient d'émouvoir; ils excitoient outre mesure la sensibilité des assistans; ils pleuroient avec eux. Platon leur offre les consolations de la gloire et de l'immortalité; il ne veut pas de celles des pleurs. »

»C'est ainsi que dans ce bel ouvrage on voit partout le citoyen. L'orateur n'y paroît jamais seul. Rien de personnel, rien d'obligé par des intérêts autres que ceux de la patrie. On ne sauroit trop admirer, non plus, la manière dont Platon a présenté tous ces faits de l'histoire d'Athènes, dont il vouloit inculquer le souvenir, et tirer des leçons de bravoure, de patriotisme et de concorde. Il avoit conçu la cérémonie du Céramique comme une revue des grands titres de la patrie, dans laquelle, à l'occasion de chaque dévouement nouveau, tous les dévouemens anciens seroient rappelés; et où apparoîtroient, à côté des derniers citoyens dont on pleuroit la perte, tant d'autres illutres morts qui les avoient précédés, dans la même carrière et dans la même fin. »

» Ce fut sans doute cette largeur de conception, cette indépendance de toute vue de politique particulière et personnelle, qui fut la cause de la prédilection que les Athéniens montrèrent pour cet ouvrage, dans le temps, où dépouillés de leur indépendance, ils se plaisoient à faire parade, aux yeux des étrangers, des vains simulacres qui leur restoient. »..................................

(1) Cic. Orat. §. 151.

Digitized by Google

VOYAGES.

GEOGRAPHICAL MEMOIRS, etc. Mémoires géographiques sur la Nouvelle Galles méridionale, rassemblés et publiés par BARRON FIELD. Esq. *Londres* John Murray, Albemarle-Street. 1825. 1 vol. in-8.°

CET ouvrage est une compilation de seize morceaux, mémoires ou rapports, de différens auteurs sur toute sorte de sujets, mais qui tous sont relatifs à la Nouvelle-Hollande. Plusieurs de ces morceaux n'offrent que peu d'intérêt, d'autres sont entièrement scientifiques, mais les relations des découvertes les plus récentes, et le récit du naufrage de deux matelots et de leur séjour parmi les sauvages, sont propres à piquer la curiosité. C'est principalement ce dernier récit que nous nous proposons d'extraire, après avoir dit quelques mots des dernières expéditions, et en particulier de la découverte d'une belle rivière, à laquelle on a donné le nom du gouverneur général sir Thomas Brisbane. (1)

Il y a dix ou douze ans que l'on regardoit encore la grande chaîne des Montagnes Bleues comme une barrière insurmontable, qui empêcheroit toujours les Colons de pénétrer dans l'intérieur. Bientôt après, on réussit à y trou-

(1) Nous tirons quelques-uns des détails qui suivent d'un excellent article du *Quarterly Rewiew*, sur les colonies de la Mer du Sud (N.° d'Octobre 1825, p. 311).

ver


Digitized by Google

ver un passage; et la ville de Bathurst fut fondée dans les plaines fertiles qui s'étendent derrière la chaîne. Maintenant ces plaines sont déja couvertes de fermes et de troupeaux. Plus tard, on découvrit deux rivières considérables, le Lachlan, et le Macquarie, qui couloient dans les directions ouest-sud-ouest, et nord-ouest, et qui paroissoient se perdre dans des lacs ou marais. On a trouvé depuis, en s'avançant plus au nord, entre les 31° et 32° degrés de latitude, un beau pays ouvert, avec un sol fertile et de riches pâturages, auquel on a donné le nom de *Liverpool-Plains*, et dont on trouve la description par Mr. Cunningham, dans les Mémoires qui font l'objet de cet article.

Deux autres passages, d'un accès plus facile que le premier, ont été découverts dans les Montagnes Bleues, ce qui donne beaucoup plus de valeur aux plaines de Bathurst et de Liverpool dans l'intérieur. Si les rivières de Castlereagh, de York et de Peel, qui se dirigent vers le nord en partant des plaines de Liverpool, vont se jeter dans la rivière Brisbane, comme on peut fort bien le conjecturer, tout le pays qu'elles traversent acquerroit une grande importance pour la prospérité de la colonie.

La découverte du Brisbane a été tout-à-fait accidentelle. En septembre 1823, sir Thomas Brisbane envoya MM. Oxley et Uniacke pour examiner les ports Curtis et Bowen, ainsi que la baie de Moreton, dans le but d'y former de nouveaux établissemens. Port-Curtis n'ayant point répondu à leur attente, ils entrèrent dans la baie de Moreton, découverte par Cook et visitée depuis par Flinders. Ils avoient à peine jeté l'ancre qu'un grand nombre de naturels accoururent sur le rivage, et parmi eux se trouvèrent les deux matelots anglais, dont nous raconterons les aventures. Ces deux hommes furent pris à bord, et ils s'accordèrent à dire qu'une grande rivière se jetoit dans la baie;

à l'extrémité méridionale. Mr. Oxley s'y rendit sur le champ, dans la chaloupe, et trouva en effet une rivière magnifique qu'il remonta jusqu'à cinquante milles de son embouchure sans en voir diminuer la largeur, ni la profondeur, excepté dans un seul endroit où il remarqua un banc de rochers. Les bords de la rivière étoient garnis d'une belle végétation et surtout d'une espèce de pin remarquable par sa grandeur. On en mesura quelques-uns qui avoient plus de 30 pouces de diamètre, et dont le tronc s'élevoit de cinquante à quatre-vingt pieds sans une seule branche.

Mr. Uniacke recueillit de la bouche des matelots le récit de leurs aventures. On y trouve des détails curieux sur les mœurs des indigènes. Voici l'extrait de la narration de Thomas Pamphlet, l'un des deux naufragés.

« Nous quittâmes Sidney le 21 mars, dans un grand bateau découvert, pour nous diriger vers les cinq Iles et y prendre un chargement de bois de cèdre. L'équipage étoit composé de quatre hommes, Richard Parson, John Finnegan, John Thompson et moi. Notre bateau étoit chargé de farine, de porc, de quatre gallons d'eau et de cinq de rhum. »

» Le même jour, vers les 4 heures du soir, lorsque nous n'étions plus qu'à sept ou huit milles de notre destination, il s'éleva un vent d'ouest qui nous força à plier nos voiles. La nuit vint; il tomboit une pluie abondante, et bientôt l'obscurité nous cacha entièrement le rivage. Pendant cinq jours, le vent continua à souffler avec une grande violence; et lorsqu'il cessa, la mer demeura si agitée, que nous ne pûmes faire usage de nos voiles pendant douze jours, c'est-à-dire jusqu'au 2 avril. »

» Nous supposions que le courant nous avoit entraînés vers le sud, et que nous avions dépassé la terre de Van-Diemen. Malheureusement nous n'avions pas de boussole; nous nous dirigeâmes d'après le cours du soleil, vers le nord-ouest,

Digitized by Google

ne doutant pas que nous ne fusssions bientôt en vue des cinq Iles. »

» Notre provision d'eau avoit été épuisée dès le second jour de notre départ, et l'eau de pluie que nous avions recueillie étoit tellement mélangée d'eau salée, que nous ne pûmes en faire usage. Pendant les treize jours qui suivirent, nous souffrimes cruellement de la soif, car nous n'avions que du rhum à boire. Nous pouvions à peine parler, et nous avions beaucoup de peine à nous entendre. John Thompson, vieux marin écossais, étoit dans un délire complet, pour avoir trop bu d'eau salée. »

» Le quinzième jour, qui étoit le 6 avril, il tomba une pluie abondante. Nous nous servîmes de nos voiles pour la recevoir, et nous avions réussi à en recueillir passablement; mais les voiles avoient été tellement imprégnées d'eau salée, qu'elle ne valoit guères mieux que l'eau de la mer. Le dix-huitième jour, il plut encore, et cette fois-ci, l'eau que nous recueillîmes se trouva beaucoup meilleure. Thompson fut très-soulagé après en avoir bu, mais cependant il demeura souffrant. »

« Nous continuâmes à nous diriger vers le nord-ouest. Le dix-neuvième jour, c'est-à-dire le 10 avril, à 11 heures du matin, John Finnegan étant monté au haut du mât, s'écria qu'il voyoit terre. Il conjecturoit que c'étoit Port-Stephens. Nous résolûmes de nous diriger sur ce point; mais, vers le soir, nous le perdîmes de vue. Thompson étoit fort mal, et Finnegan étoit devenu tout-à-fait sourd. Parson et moi nous étions accablés de lassitude, et c'étoit avec peine que nous faisions tour-à-tour nos deux heures de travail. Enfin, le vingt-cinquième jour, nous découvrîmes un groupe d'îles, vers lequel nous fîmes voile. Thompson parut renaître à cette nouvelle. Nous avions été obligés, pendant quatre jours, de lui lier les pieds et les mains, pour l'empêcher de

Digitized by Google

se jeter à la mer, car il avoit complétement perdu la tête. Il me conjuroit de lui donner de l'eau fraîche, croyant que nous avions déjà touché terre. Lorsqu'il eut compris son erreur, et l'impossibilité où j'étois de le satisfaire, il retomba dans son état de délire, disant qu'il venoit de dîner avec toute sa famille, en Ecosse; puis il se coucha, et, une heure après, il avoit expiré. »

« Nous travaillâmes à gagner terre jusqu'à dix heures du soir. Nous n'en étions plus alors qu'à une lieue, et nous apercevions des indigènes groupés autour de leurs feux; mais, pour les éviter, nous résolûmes de débarquer sur un autre point de l'île. Vers minuit, notre bateau frappa contre un banc de rocher; mais, comme il étoit fort léger, les vagues le poussèrent au-delà, et il n'eut pas le moindre mal. Au point du jour, nous vîmes que nous avions dérivé, et que nous pouvions à peine apercevoir la terre. Cependant, le vent nous étoit favorable, et nous en profitâmes. Au coucher du soleil, nous n'étions plus qu'à trois milles de terre; mais nous n'osions en approcher davantage, à cause des indigènes qui se montroient sur le rivage. Le lendemain, je découvris, à ma grande joie, un ruisseau qui couloit dans la mer; je proposai de lancer à l'eau notre barique, de la pousser en nageant jusqu'à l'embouchure du ruisseau, de la remplir d'eau douce, et de la retirer ensuite avec des cordes; mais Parson, qui étoit de moitié dans la propriété du bateau, craignit qu'il n'échouât, si nous approchions encore, et s'opposa à mon projet. Nous continuâmes tout le jour à longer la côte. Cependant, vers le soir, Parson déclara qu'il étoit mourant, qu'il lui falloit de l'eau fraîche, au risque de perdre son bateau. Nous cherchâmes un endroit convenable pour prendre terre; mais les brisans et la nouvelle marée nous en ôtèrent tout moyen. »

« Il y avoit alors vingt-quatre jours que nous avions quitté Sidney. Le lendemain, 16 avril, nous jetâmes l'ancre dans

Digitized by Google

une petite baie, où l'on découvroit un ruisseau. Je me dépouillai de mes vêtemens, la barique fut lancée à l'eau, et je la poussai, tout en nageant, vers le rivage; mais, j'étois si faible, que je fus une heure et demie dans l'eau avant d'atteindre le bord. Dès que je l'eus touché, je courus au ruisseau, et, me couchant sur la terre, je bus énormément d'eau, et avec une jouissance que je ne pourrai jamais exprimer; puis je retournai au rivage, afin de prendre la barique et la remplir. Je l'avois à peine chargée sur mes épaules, que je la déposai pour revenir à toutes jambes au ruisseau, où je recommençai à boire comme la première fois. Je répétai jusqu'à trois fois le même manége, et lorsqu'une fois je voulus remplir le tonneau, je m'en trouvai incapable, à cause de l'énorme quantité d'eau que j'avois bue. »

« Cependant, il s'élevoit un vent d'est très-violent. Mes camarades m'appeloient de toutes leurs forces, pour que j'allasse les aider à hâler le bateau; mais la marée étoit si haute et ma faiblesse si grande, que je n'osai me hasarder à entrer dans l'eau. Je leur criai de couper le câble, ce qu'ils firent; le bateau fut jeté sur la plage, et ils gagnèrent le bord à la nage. »

« L'empressement de mes compagnons à courir au ruisseau, fut, s'il est possible, plus grand encore que le mien. J'avois apporté, pour remplir la barique, un pot d'étain qui contenoit environ une pinte. Parson le vida trois fois de suite, tandis que Finnegan s'étoit couché dans le ruisseau même, pour mieux boire. »

« Nous nous étions dépouillés tous trois de nos vêtemens, afin de mieux nager. La marée étoit si haute, qu'il n'y avoit pas moyen de regagner le bateau pour les aller reprendre. La côte sur laquelle nous étions descendus, étoit bordée de collines de sable, sur lesquelles il n'y avoit pas la moindre trace de végétation; mais lors même qu'elles auroient été couvertes

de bois, nous n'aurions pu allumer du feu. Nous grimpâmes sur une de ces collines, et nous nous couchâmes dans le sable pour passer la nuit. La pluie tomboit par torrens. Nous souffrîmes beaucoup de la faim et du froid. Lorsque le jour parut, nous vîmes que notre bateau avoit été mis en pièces. La marée avoit laissé sur le rivage quelques-uns des objets qu'il contenoit. Nous allâmes les recueillir. Nous trouvâmes trois tonneaux de farine; mais l'eau salée avoit pénétré dans tous. Il y en eut deux qui furent complétement perdus. Dans le troisième, l'eau n'étoit entrée qu'à deux pouces de profondeur : le milieu se trouva intact. Après avoir versé sur le rivage la farine contenue dans les deux premiers, nous mîmes dans chaque tonneau, trente livres environ de farine sèche, et chacun de nous en chargea un sur ses épaules. Nous fîmes un mauvais déjeuner avec de la farine délayée dans de l'eau. »

« Nous côtoyâmes ensuite les bords de la baie, en nous dirigeant au nord. Nous marchâmes tout le jour, aussi vîte que notre état de foiblesse nous le permettoit. Vers le soir, nous vîmes un sentier tracé dans les broussailles, que nous suivîmes pendant un mille environ, et nous arrivâmes à une hutte auprès de laquelle étoit un enfant. Dès qu'il nous aperçut, il s'élança dans la cabane. Au bout de quelques momens, un homme en sortit, suivi d'une femme. Celle-ci mit l'enfant sur son dos et disparut. L'homme se saisit d'une lance qui étoit à terre auprès de la hutte, et s'arrêta à nous considérer. Je l'appelai. A notre grand étonnement, il répondit en anglais : « Que voulez-vous, avez-vous le projet de me tuer? » (1) Puis, il suivit la femme dans le bois. Cela nous fit croire que

(1) L'éditeur de ce voyage suppose que Pamphlet étoit dans le délire lorsqu'il crut entendre ce sauvage parler anglais.

Digitized by Google

nous nous trouvions dans le voisinage d'un établissement anglais. On verra, par la suite, que nous étions dans l'erreur; ensorte que nous ne savons comment expliquer que cet indigène parlât anglais, puisque les habitans de la baie de Moreton n'avoient jamais vu d'homme blanc. Finnegan entra dans la hutte pour prendre du feu, et nous continuâmes notre route. Après avoir fait encore un mille, nous arrivâmes au bord d'un étang. Nous fîmes halte en cet endroit, et, lorsque nous eûmes allumé un bon feu, nous délayâmes de la farine avec de l'eau, pour en faire des gâteaux.»

« Tandis que nous étions occupés des préparatifs de notre souper, nous vîmes rôder autour de nous quelques chiens. Nous découvrîmes aussi un homme caché dans les broussailles et qui nous observoit. Bientôt un second se montra, puis un troisième. Nous leur fîmes signe d'approcher. Ils hésitèrent long-temps. Enfin, l'un d'eux se glissa auprès de notre feu, et les deux autres ne tardèrent pas à le suivre. Peu d'instans après, il en arriva d'autres encore, et bientôt il y en eut une douzaine. Lorsqu'ils se furent un peu familiarisés, ils commencèrent à nous tâter la poitrine et les épaules, d'une manière qui nous effraya extrêmement, ensorte que nous pliâmes bagage bien vite, pour nous remettre en campagne. Les indigènes nous invitèrent à les accompagner dans leurs huttes. Ils avoient des filets, et ils nous faisoient signe qu'ils prendroient du poisson pour nous. Voyant que nous persistions à vouloir continuer notre route, quelques-uns d'entr'eux s'offrirent à nous servir de guides, et à nous porter nos provisions. A deux milles de là, nous arrivâmes à un village. Nos conducteurs nous pressèrent de nous y arrêter; et, lorsque nous y eûmes consenti, ils exprimèrent leur satisfaction par des chants, des danses et des cris de joie. Ils allumèrent un grand feu, auprès duquel je me couchai, en plaçant sous ma tête ma barique de farine. Un des indigènes s'assit à côté de

Digitized by Google

moi, comme pour me garder, et eut soin d'entretenir le feu, tandis que mes deux camarades entroient dans une hutte, où ils furent reçus de la maniere la plus hospitalière. »

» Le lendemain nous nous remimes en route au grand regret des naturels qui montroient un vif désir de nous voir séjourner au milieu d'eux. Nous continuames à cotoyer le rivage. Un indigène nous accompagnoit. Nous passames devant quelques huttes dont les habitans ne parurent pas nous remarquer. Notre guide s'arrêta dans une de ces huttes, après nous avoir indiqué par signes un endroit à quelque distance de là, où nous devions trouver un canot. Nous arrivames le soir à quatre ou cinq cabanes abandonnées, où nous nous reposames pendant un jour, puis nous recommençames à cotoyer la mer, sans rencontrer un seul habitant. Après cinq jours de marche, nous nous trouvames sur une espèce de presqu'île formée par les sables, ayant devant nous un canal ou bras de mer large de trois milles environ. »

« Nous vimes alors que nous avions été jetés sur une île, et nous avisames au moyen de gagner la terre ferme. Nous pouvions distinguer les feux des indigènes sur l'autre bord, et dès le lendemain nous en allumames un fort grand, afin d'attirer leur attention. Cela nous réussit; nous vimes bientôt un canot monté par un seul homme, traverser le bras de mer. Nous nous cachames derrière une colline, afin de ne pas l'effrayer. Lorsqu'il eut abordé, il se dirigea vers l'endroit où nous avions allumé du feu. Nous nous montrames alors, mais dès qu'il eut vu notre couleur, il courut à son canot, se jeta dedans en poussant des cris et fit force de rames en s'éloignant. »

» Cependant un nouveau canot monté par deux hommes, fut lancé de l'autre rive et rencontra le premier à moitié chemin. Après quelque pourparler entre ceux qui les mon-

Digitized by Google

toient, tous deux se dirigèrent vers l'endroit où étoit notre feu. Nous étions assis tout auprès. Nous restames sans faire aucun mouvement pour ne pas les mettre en fuite une seconde fois. Lorsqu'ils eurent débarqué, ils s'approchèrent de nous, lentement et avec beaucoup de précautions. Ils nous examinèrent long-temps en silence puis ils retournèrent au rivage et firent des signes à ceux qui étoient demeurés sur l'autre bord. Deux canots montés chacun par cinq ou six hommes furent alors mis en mer. Lorsqu'ils eurent abordé, tous les indigènes réunis s'avancèrent vers nous. Ils étoient sans vêtemens et sans armes, et témoignoient encore de la crainte; l'un d'eux se hasarda à venir près du feu. Nous fimes signe aux autres d'en faire autant, et bientôt ils formèrent un cercle autour de nous.»

»Parson avoit avec lui une paire de ciseaux, et comme ces indigènes avoient la barbe très-longue, il se mit à la leur couper, ce qui parut leur faire grand plaisir.»

»Ils restèrent environ une heure auprès de nous. Lorsqu'ils se levèrent pour s'éloigner, nous chargeames nos provisions pour les suivre, mais ils parurent comprendre notre intention et ne pas se se soucier de nous emmener, car ils rentrèrent en toute hâte dans leurs canots. Nous cherchames alors à nous emparer d'un de leurs bateaux, mais ils nous prévinrent et s'éloignèrent rapidement du rivage.»

»Ce mécompte nous découragea beaucoup. Nous commencions à désespérer de pouvoir jamais atteindre la terre ferme. Nous retournames tristement passer la nuit dans quelques huttes abandonnées à trois milles du rivage.»

»Le lendemain nous revinmes au même endroit que la veille. En approchant de la mer, notre joie fut extrême de trouver un canot sur le rivage. Nous accourumes pour nous en emparer; mais nous vîmes qu'il ne pouvoit rece-

Digitized by Google

voir que deux hommes à la fois, et que l'un de nous seroit forcé de rester en arrière. Je proposai à mes camarades de passer les premiers et que l'un d'eux vînt ensuite me chercher, et je me plaçai de manière à voir comment ils seroient reçus. »

»Lorsque le canot fut à une certaine distance du rivage, une foule d'indigènes se jetèrent à l'eau pour aller à sa rencontre. Je craignis que ce ne fût avec des intentions hostiles. Dès que mes deux camarades eurent débarqué, ils furent entourés et emmenés vers un taillis où je les perdis de vue. Je demeurai jusqu'au soir sur le rivage, espérant à chaque instant voir revenir l'un d'eux pour me chercher, et lorsque j'en eus perdu l'espoir, je retournai tristement dans ma hutte. »

»Dès le point du jour, j'étois sur le rivage, j'y allumai un grand feu. Mon attente fut encore trompée ; je ne vis pas de tout le jour un seul homme sur l'autre bord. Je commençai à gémir sur ma triste destinée d'être ainsi abandonné dans une île déserte avec la perspective de mourir de faim lorsque j'aurois épuisé ma petite provision de farine. Je retournai le soir dans ma hutte, bien convaincu que je ne reverrois plus mes malheureux compagnons de naufrage.»

»Le lendemain, je m'acheminai de nouveau vers le rivage, et cette fois-ci, je vis deux hommes entrer dans un canot et se diriger vers moi. Bientôt je pus reconnoître que l'un d'eux étoit Finnegan. Il me raconta qu'ils avoient été parfaitement bien reçus des indigènes, qu'on leur avoit donné du poisson à manger tant qu'ils en avoient voulu ; mais qu'ils n'avoient jamais pu obtenir qu'on les laissât venir me chercher plus tôt. »

»Nous trouvames Parson au milieu d'un grand nombre d'indigènes accourus sur le rivage pour nous recevoir. Ils

Digitized by Google

s'empressèrent de m'offrir du poisson rôti et des racines, puis ils nous conduisirent dans une grande hutte qu'ils abandonnèrent à notre usage après l'avoir abondamment pourvue d'eau, et de poisson. Nous y demeurames dix jours, et pendant tout ce temps, nous fumes traités par les indigènes avec la plus grande hospitalité. »

» Dans les premiers jours, il ne nous fut pas permis d'approcher des cabanes habitées par des femmes; et chaque soir, quelques jeunes gens venoient se coucher en travers de la porte de notre demeure; mais peu-à-peu leur vigilance se ralentit; et nous pumes entrer dans les habitations des femmes sans que personne y prît garde. »

» A mesure que nous reprenions des forces, nous éprouvions, Parson et moi, un désir plus vif de régagner Sydney; mais Finnegan se trouvoit si bien de l'hospitalité des sauvages, qu'il ne se soucioit point de recommencer à courir les mêmes dangers auxquels nous venions d'échapper. A force de sollicitations, nous le décidames cependant à se réunir à nous pour faire une tentative. Nous avions encore environ quarante livres de farine. Les naturels nous indiquèrent un endroit de la côte où nous trouverions un canot pour nous transporter dans une autre île que nous apercevions au fond de la baie. »

» Finnegan s'étoit chargé de soigner le tison allumé que nous avions emporté pour pouvoir faire du feu. Il le laissa éteindre après que nous eumes fait dix milles, et Parson en fut dans une si grande colère, qu'il l'auroit je crois tué si je ne l'en eusse empêché. Finnegan proposa de retourner chercher du feu dans un endroit où nous en avions vu, à trois milles de là. Il partit. Nous étions convenus de l'attendre, et nous l'attendîmes en effet pendant cinq heures. Voyant qu'il ne revenoit point, nous retournames à l'endroit où nous avions vu du feu, mais Finnegan

Digitized by Google

n'y étoit pas. Après nous être munis chacun d'un tison allumé, nous revînmes à notre première station, mais au moment où nous y arrivames, nos deux tisons s'eteignirent. Nous n'avions pour toute provision que de la farine. Nous en primes quelques livres, et nous retournames encore auprès du feu, que nous avions eu soin d'arranger, afin qu'il ne s'éteignît pas. Nous fimes des gâteaux de farine que nous mimes cuire sous la cendre, et après en avoir mangé, nous nous couchames. »

» Le lendemain nous attendimes encore Finnegan une partie du jour, et voyant que c'étoit en vain, nous reprimes notre route. Après deux jours de marche, nous atteignimes l'endroit où les indigènes nous avoient dit que nous trouverions un canot. Il y étoit en effet, mais il avoit été si long-temps exposé au soleil, qu'il faisoit eau de toutes parts. Ce fut pour nous un grand désappointement : nous n'avions pas d'autre parti à prendre que de retourner chez nos bons indigènes. Finnegan nous y avoit précédés. Nous eumes bien de la peine à lui pardonner la manière dont il nous avoit abandonnés.»

»Les naturels se montrèrent aussi empressés à nous pourvoir de poisson qu'ils l'avoient été à notre première arrivée. On nous remit en possession de notre hutte, et nous entreprimes, Parson et moi, de creuser un canot. Nous y travaillames sans relâche pendant trois semaines. Nous n'avions pour outils qu'une seule hache. Pendant ce temps, les indigènes nous apportèrent très-régulièrement notre nourriture. Finnegan refusa de nous aider dans notre entreprise. Les sauvages, s'en apercevant, prenoient quelquefois la hache de nos mains pour la mettre dans les siennes, en lui faisant signe de s'en servir à son tour. Lorsqu'ils virent qu'il ne vouloit rien faire, ils cessèrent de lui apporter à manger. »

Digitized by Google

»Notre canot achevé, nos hôtes s'empressèrent de le lancer eux-mêmes à la mer, et lorsqu'ils nous virent voguer sur la baie, leur joie et leur admiration s'exprimèrent par des sauts, des danses et des cris.»

»Le lendemain, Parson et moi, munis d'une bonne provision de poisson, grâces aux soins de nos indigènes, nous nous embarquames. Finnegan avoit refusé de nous suivre, mais lorsque les sauvages s'en aperçurent, ils le forcèrent à entrer aussi dans le canot.»

»Nous abordames à onze heures du soir dans l'île que nos indigènes nous avoient signalée. Nous découvrimes bientôt six ou sept huttes désertes dans lesquelles nous nous établimes. Nous pouvions distinguer vers le nord une autre terre; mais elle étoit si éloignée, que nous ne jugeames pas prudent de nous hasarder à franchir cet espace dans notre frêle embarcation.»

»Après avoir amarré le canot, nous entreprimes de faire le tour de l'île. Au bout de trois jours de marche, nous arrivames au bord d'une large rivière que mes camarades n'osèrent passer à la nage, ensorte qu'il fallut la remonter, pour trouver un endroit guéable.»

»Nous cheminames ainsi pendant près d'un mois. Enfin, à notre grande joie, nous vîmes deux canots dans une petite rade que je traversai à la nage pour en ramener un. Depuis un mois, nous ne vivions plus que de racines, ensorte que j'étois très-foible. J'eus beaucoup de peine à atteindre les canots, qui ne pouvoient contenir que deux hommes à la fois. Je fis passer mes camarades l'un après l'autre; mais arrivés sur l'autre rive, il nous parut évident, qu'il nous seroit impossible de nous frayer un chemin au travers des broussailles épaisses qui couvroient le pays. Nous n'avions pas d'autre parti à prendre que de retourner d'où nous étions venus. Ce retour fut beaucoup

Digitized by Google

moins long et moins pénible que ne l'avoit été notre premier trajet, parce qu'au lieu de mettre sept ou huit jours à tourner chaque petite baie, nous les traversions dans notre canot. »

» Lorsque nous eumes fait quelque chemin, en descendant la rivière, nous résolumes de nous reposer pendant plusieurs jours pour faire une provision de racines. Nous fumes visités dans cet endroit là par des indigènes qui venoient y pêcher. Lorsque nous leur demandames du poisson, ils nous en donnèrent en abondance; mais le lendemain, ils se montrèrent impatiens de nous voir partir, et essayèrent même de se saisir de notre canot. Nous nous embarquames sur la rivière, et en deux jours nous atteignimes son embouchure. En continuant pendant trois jours à longer le rivage, nous arrivames à un endroit où nous avions déjà été. »

» Il y avoit alors cent et un jours que nous avions quitté Sydney. Jusques-là, Parson et moi nous avions compté très-exactement les jours, mais de ce moment nous le négligeames, et nous perdimes la possibilité de calculer le temps qui s'écouloit. »

» Finnegan trouva sur le rivage un canot chargé de poisson. Plein de joie de la découverte, il nous appela pour l'aider à transporter cette provision dans quelques huttes désertes qui étoient près de là. Bientôt une vingtaine de sauvages qui se trouvoient sur l'autre bord, traversèrent en grande hâte la rivière, et nous jugeames qu'ils venoient réclamer leur poisson. Depuis plusieurs semaines, nous n'avions mangé que des racines et nous avions été sans cesse exposés à un soleil brûlant, ensorte que nous étions foibles et amaigris au-delà de toute expression. Nous résolumes de défendre courageusement notre proie, et en conséquence je m'armai de ma hache, et mes camarades se

Digitized by Google

munirent de bâtons; mais dès que ces sauvages nous eurent examinés, ils parurent saisis de compassion, et bien loin de reprendre le poisson qu'ils venoient chercher, ceux d'entr'eux qui portoient des filets se mirent à pêcher pour nous, tandis que d'autres alloient nous cueillir des racines. Le même soir ils nous emmenèrent dans leurs huttes et nous régalèrent de leur mieux. »

Pamphlet se trouvant malade, Finnegan continue le récit.

»Nous étions depuis cinq jours avec ces sauvages, lorsque Pamphlet nous proposa une course à quinze milles de là, où il croyoit avoir reconnu la baie de Jervis. Parson y consentit; mais quant à moi, j'avois tant de raisons de craindre la violence de ce dernier, que j'annonçai ma ferme résolution de rester où j'étois. Ils partirent, et je demeurai avec le chef de la tribu qui s'étoit pris d'amitié pour moi dès le premier jour de notre arrivée. »

»Le lendemain, mes compagnons, trompés dans leur attente, me rejoignirent. Je demeurois avec le chef, et comme les autres individus de la tribu étoient obligés de le pourvoir de poisson et de racines, je n'avois aucun soucis, j'étois très-bien nourri, et je me trouvois assez heureux. Au bout d'un mois cependant, nous résolûmes de faire encore un effort pour regagner Sydney. Munis d'une bonne provision de poisson et de racines, nous partîmes, en dirigeant notre marche vers le nord. Nous avions fait dix milles environ lorsque nous fûmes rejoints par quelques jeunes indigènes. Ils nous pressèrent vivement de retourner avec eux. Nous supposâmes que leur véritable motif étoit de venir réclamer la hache que nous leur avions promise, et que nous avions cependant emportée. Nous avions peur d'en voir arriver d'autres le lendemain, et d'être alors retenus de force. Nous nous remîmes donc tout de suite en route après les avoir congédiés. »

» Au bout de trois jours de marche, nous arrivames près d'une rivière au bord de laquelle nous trouvames un canot qui nous servit à la passer. Nous passames ensuite devant un grand nombre de huttes dont les habitans partagèrent toujours avec nous leurs provisions de poisson, quelque petites qu'elles fussent. Nous séjournames quelque temps dans un village où nous trouvames un homme blessé d'un coup de lance qu'il avoit reçu au travers du genou. Pamphlet réussit à extraire de la blessure la pointe de l'arme qui y étoit restée, et le malade ne tarda pas à être guéri. La reconnoissance l'attacha fortement à celui qui lui avoit rendu la santé. Il le pressa vivement de demeurer avec lui, et Pamphlet, qui avoit les pieds très-enflés, et qui souffroit beaucoup, y consentit; Parson et moi nous continuames notre route, mais deux jours après, nous nous primes de querelle; Parson tira son couteau en menaçant de me tuer. Je me sauvai dans les bois; il me poursuivit, mais je réussis à lui échapper. Je retournai sur mes pas pour rejoindre Pamphlet Le vieux chef parnt enchanté de me revoir, et me reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. »

Pamphlet reprend le récit.

» Finnegan arriva la veille du jour où le chef de la tribu devoit entreprendre une expédition guerrière. Il y emmena Finnegan et auroit désiré que je l'accompagnasse; mais j'étois encore trop souffrant. Je restai avec ceux de la tribu qui ne devoient pas être de l'expédition. Je les suivois chaque jour dans leurs courses de pêche ou de chasse; et toujours ils en partageoient généreusement les produits avec moi, et même pnur m'éviter la peine de préparer ma nourriture, ils me l'apportoient toute cuite. »

» Une fois, cependant, le vieillard avec lequel je demeurois prit beaucoup de poissnn et ne m'en offrit point, et lorsque

lorsque je lui en demandai, il me le refusa. J'imaginai que ces sauvages commençoient à se fatiguer de moi, et je partis avec l'intention de rejoindre Parson. Je n'avois pas fait beaucoup de chemin lorsque je vis accourir après moi quatre jeunes gens qui me prièrent instamment de retourner avec eux. J'hésitai, mais chacun d'eux étoit armé d'une lance, et si j'avois résisté, je ne sais trop quel usage ils en auroient fait. Je me résignai donc à les suivre. »

»J'attendis long-temps le retour de Finnegan; mais je ne saurois dire combien dura son absence. Un jour que j'étois assis auprès du feu, pendant qu'on préparoit du poisson, je m'entendis appeler à grands cris sur le rivage. Je me levai lentement, et j'allai savoir ce qu'on me vouloit. Qu'on se représente mon étonnement et l'excès de ma joie, en apercevant un cutter à pleine voile dans la baie. Bientôt il jeta l'ancre à un quart de mille du rivage. Je fis des signes auxquels on répondit, et quelques momens après on détacha une chaloupe sur laquelle je vis aborder MM. Oxley, Stirling et Uniacke. J'appris alors, à ma grande surprise, que j'étois à cinq cents milles au nord du port Jackson, tandis que je me croyois au midi de la baie Jervis. »

»J'allai le soir même à bord du vaisseau. Les officiers me fournirent des vêtemens et se montrèrent pleins de bonté pour moi. La joie m'avoit tellement troublé, que je fus incapable de répondre à aucune des questions qu'on me fit ce jour-là. Le lendemain j'eus le bonheur de voir arriver Finnegan. Nous fumes bien étonnés d'apprendre qu'il s'étoit écoulé huit mois depuis notre départ de Sidney. Nous en avions donc passé cinq avec la tribu hospitalière de Moreton-Bay; et pendant ce long séjour, leur charité pour nous ne s'étoit pas ralentie un seul instant; aussi quelque joie que j'éprouvasse à l'idée de retourner

chez moi, je ne me séparai pas sans regret de ces bons indigènes. »

Nous réservons pour un autre cahier quelques détails sur les mœurs des sauvages, et le récit d'un de leurs combats dont Finnegan fut témoin.

TRAVELS, etc. VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE DU SUD, pendant les années 1819, 20 et 21, contenant une exposition de l'état actuel du Brésil, de Buenos-Ayres et du Chili, par ALEXANDRE CALDCLEUGH. 2 vol. in-8.°. *Londres*, chez John Murray, Albemarle Street. 1825.

(*Second extrait*).

Les habitans de Buenos-Ayres connoissent peu le luxe et les agrémens de la vie. Ils ne se nourrissent presque que de viande et de yerba du Paraguay, et tiennent peu à l'élégance des vêtemens. Le costume d'un *Gaucho*, ou habitant des plaines, se compose principalement d'une sorte de manteau appelé *poncho*, qui se jette par-dessus les épaules, et d'une paire de bottes faites, sans l'assistance du cordonnier, du cuir des jambes de derrière d'un cheval. Le gaucho porte en outre une paire d'immenses éperons, et un grand couteau à la ceinture. Les classes supérieures s'habillent à l'espagnole, et les dames suivent les modes françaises ou anglaises.

Le spectacle est un des amusemens favoris de Buenos-Ayres. On a élevé dernièrement un nouveau théâtre. L'an-

Digitized by Google

tien étoit très-mal construit; l'air y jouoit en pleine liberté, et dans les entr'actes on auroit fort bien pu observer les astres. Il ne s'y trouvoit ni bancs, ni siéges d'aucune espèce, et les spectateurs étoient obligés d'apporter leurs chaises avec eux.

Toute famille un peu aisée a ses *tertulias* ou soirées, qui se composent des habitués de la maison, et où les étrangers sont reçus avec beaucoup de politesse et de cordialité. Les femmes seules font les honneurs de chez elles, les maris, les pères ou les frères se rendent ordinairement dans d'autres *tertulias*, ou vont au café pour causer de politique. Les principaux passe-temps de ces soirées sont la danse et la musique. On sert des rafraîchissemens en abondance, et on se sépare ordinairement à 11 heures. On remarque chez les femmes une politesse et une élégance de manières qui feroient supposer une éducation très-soignée; cependant c'est surtout à leur naturel heureux qu'elles sont redevables de ces qualités.

Le goût des chevaux est général parmi les habitans de Buenos-Ayres; tout le monde en possède en plus ou moins grand nombre. On voit toujours un cheval attaché à chaque porte, et tout prêt à être monté par le maître de la maison, qui jamais n'auroit l'idée de traverser à pied la rue seulement. Il n'est pas rare de voir au coin des rues des mendians qui demandent l'aumône à cheval, et la possession de cet animal ne témoigne pas plus contre leur état de misère, que ne le feroit le vêtement indispensable d'un mendiant anglais.

Pendant long-temps Cordova fut la seule université établie dans cette partie de l'Amérique; elle étoit sous l'inspection immédiate des Jésuites. En 1778, lorsque l'on fit de Buenos-Ayres, une vice-royauté séparée, l'ordre fut donné par la cour de Madrid, d'y établir une Université sur le plan

de celle de Lima; mais soit négligence, soit mauvaise volonté, ce projet ne fut point mis à exécution. En 1821, le secrétaire d'état Rivadavia s'occupa de nouveau de cet objet important et bientôt après il parut un décret pour la fondation d'une Université. Le salaire des professeurs fut fixé d'une manière très-libérale, et on décida qu'un certain nombre de jeunes gens de toutes les provinces y recevroient leur instruction aux frais de l'état. Il faut espérer que cette sage mesure contribuera à affoiblir l'esprit de jalousie et d'animosité qui règne entre les différens états de l'Union.

Avant la déclaration de l'indépendance, on cherchoit à entraver par tous les moyens, les progrès de l'instruction publique, et toutes les écoles étoient soumises à des règlemens sévères, et à une surveillance active de la part de l'autorité municipale. Maintenant le nombre des écoles est beaucoup augmenté, et le gouvernement en a fondé plusieurs d'après le systême de Bell et de Lancastre.

Une bibliothéque publique a été établie depuis quelques années, par les soins d'une Société de négocians anglais. Elle avoit, en commençant, 12,000 volumes, et maintenant elle en possède beaucoup davantage. Il n'y a aucun droit d'entrée sur les livres, et la quantité d'ouvrages français qui ont été importés depuis peu est très-considérable. Un petit nombre de livres ont été publiés à Buenos-Ayres; le plus remarquable est l'ouvrage de Funes, intitulé : *Ensayo de la Historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres, y Tucuman*, en 3 vol. in-4.°, 1816. Aucun journal scientifique ne paroît maintenant à Buenos-Ayres, mais il s'y publie quelques journaux politiques assez bien rédigés; tels sont le *Registro Official*, l'*Argus* et la *Centinela*. Rivadavia a mis beaucoup de zèle à encourager les études littéraires. En janvier 1823, il a fondé une Société de littérature, et ordonné qu'il seroit fait un re-

Digitized by Google

cueil de poésies nationales, que l'on imprimeroit aux frais de l'état......................................

Le principal défaut qu'on peut reprocher aux Buenos-Ayriens, c'est leur indolence. Cette disposition a des effets fâcheux, surtout pour les classes pauvres, qui n'en sont pas plus exemptes que les riches. Eviter toute espèce de travail, s'établir à jouer, dans une *pulperia* ou boutique de liqueurs; boire si la fortune est favorable, et se quereller si elle est contraire, tel est, fréquemment, l'emploi que l'homme du peuple de Buenos-Ayres fait de sa journée. Ses passions sont extrêmement vives; à la moindre dispute, on le voit s'envelopper le bras gauche de son *poncho*, et tirer le couteau; aussi, les assassinats sont-ils assez fréquens. Tous les gens du peuple se servent du couteau avec beaucoup d'adresse, et, quand il leur arrive de tuer leur adversaire, celui-ci est presque toujours frappé au cœur. Cependant, des réglemens sévères ont été établis depuis peu, pour défendre l'usage de cette arme, et pour réduire le nombre des *pulperias*. A part l'irritabilité, le Buenos-Ayrien est naturellement bon et honnête; ce qui lui manque, c'est l'industrie. La plus grande partie du travail journalier retombe à la charge de la femme; le mari ne s'occupe que de son cheval. Lorsqu'un étranger entre dans la maison, la femme apporte une chaise, ou quelquefois une tête de bœuf en guise de siége, mais le mari ne songe point à se lever. Il ne trouveroit aucun plaisir à exercer l'hospitalité, si la visite de son hôte lui coûtoit la moindre peine. Celui-ci peut s'approcher du feu, se servir à boire et à manger; mais il faut qu'il fasse tout cela lui-même.

Ces remarques s'appliquent surtout aux *Gauchos*, qui habitent les plaines dans le voisinage de Buenos-Ayres.

On observe des différences très-marquées, suivant les provinces, dans le caractère moral du peuple. L'habitant de Santa-Fécino est d'un naturel plus indépendant et plus rude

que celui de Buenos-Ayres. La population de Cordova se distingue par son esprit d'industrie, ainsi que par son attachement pour la religion et la tranquillité. Les habitans de Tucuman, de St. Yago del Estero, des provinces de Mendoza et de San-Juan, sont aussi très-industrieux, et s'adonnent volontiers au commerce. En général, on peut remarquer que la population de l'intérieur vaut mieux que celle des côtes.

En 1821, il fut fait un récensement du nombre des habitans, dont les résultats n'ont point été publiés par le Gouvernement. On dit que la ville de Buenos-Ayres renferme 80 000 âmes, mais je ne croirois pas qu'elle en contienne plus de 65 000. La population de la province est aussi évaluée à 80 000 âmes, y compris les Indiens Pampas. Le nombre de ces derniers est très-mal connu, à cause de leur vie vagabonde.

Depuis 1776, jusqu'en 1806, le revenu que l'Espagne tiroit de la province du Rio-de-la-Plata, s'éleva rarement au-dessus de 700 000 dollars, somme bien foible, si l'on considère le nombre des taxes imposées et la richesse des districts des mines, tels que Potosi, La Paz et Oruro. Les impôts étoient extrêmement onéreux. L'alcabala, droit de 3, 4 et 5 pour cent sur toutes les ventes, les taxes des douanes, le cinquième prélevé pour le roi, sur l'or et l'argent des mines, et les autres impôts de toute espèce, étoient une source abondante d'abus et de mécontentement. Quand le commerce fut devenu libre, par suite de la révolution, le nouveau Gouvernement conserva les droits d'importation, et les augmenta même, pour faire face aux dépenses extraordinaires auxquelles il se vit forcé. En cela, il s'écarta des bons principes d'économie politique; car il n'avoit aucun moyen efficace de réprimer la contrebande, qui devoit être la suite nécessaire de l'augmentation des tarifs. Dès qu'un vaisseau jetoit l'ancre devant

Digitized by Google

Buenos-Ayres, il arrivoit au capitaine, de la part même des chefs de la douane, des propositions pour faire entrer ses marchandises par contrebande. Si le capitaine refusoit, en homme consciencieux, il étoit sûr d'éprouver toutes sortes de désagrémens de la part de ces mêmes chefs. On débarquoit aussi à Monte-Video, une immense quantité de marchandises, que l'on importoit ensuite clandestinement dans la province. En même temps, les troubles intérieurs vinrent tarir presque entièrement les autres sources de revenu, de sorte que le Gouvernement se trouva souvent très-embarrassé; et, plus d'une fois, les négocians étrangers furent sur le point de quitter le pays, pour éviter les contributions forcées.

En juillet 1821, un Anglais, Mr. Wylde, fut chargé de présenter un nouveau projet pour les douanes; et, bientôt après, il fut adopté un tarif, dans lequel les droits de toute espèce étoient considérablement réduits. Dès ce moment, le revenu des douanes s'améliora sensiblement, et produisit, dans les quatre derniers mois de cette même année, 288 079 dollars. En 1822, il s'éleva jusqu'à près de 2 000 000 de dollars..

Les Indiens qui habitent les Pampas, au sud de Buenos-Ayres, paroissent se diviser en plusieurs peuples distincts, et les géographes, s'appuyant des rapports incomplets de quelques voyageurs, couvrent les cartes de ces contrées d'une foule de noms de tribus, dont les territoires respectifs ne sont point déterminés. Ils sont, en général, sauvages et cruels; et, les missionnaires jésuites, qui bravoient les tribus les plus redoutables de l'Amérique septentrionale, ne parvinrent jamais à exercer sur eux quelque influence. Je serois porté à croire que, si l'on excepte les tribus qui touchent immédiatement à la province de Buenos-Ayres, et celles qui habitent l'extrémité méridionale du continent américain, tout le reste forme un seul peuple, ayant la même langue et les mêmes usages.

Digitized by Google

On a supposé que les Andes devoient séparer des nations d'origine diverse, mais cette chaîne de montagnes ne forme plus une véritable barrière, au-delà du 37° de latitude méridionale, puisque des chars même la traversent sans difficulté. Il est très-probable que les Indiens établis à l'est de la Cordillère, et connus sous les noms d'Aucaes, de Puelches, de Pehuerches, etc., sont de même race que les Araucans du Chili. Le gouverneur de Valparaiso, qui avoit passé la Cordillère vers le sud, pensoit que, s'il y avoit quelques diifférences entre ces peuples, elles se réduisoient à des nuances peu prononcées. Les mœurs de ces Indiens ont été décrites par plusieurs auteurs; ils sont braves, endurans, et ils se nourrissent de la chair de leurs chevaux. Ceux que j'eus l'occasion de voir à Buenos-Ayres, étoient grands, bien faits; ils avoient de longs cheveux noirs, et le teint jaunâtre.

Voici les renseignemens que donne Azara sur les Indiens Pampas (1).

« Cette nation disputa le terrain aux fondateurs de Buénos-Ayres, avec une vigueur, une constance et une valeur admirables. Les Espagnols, après des pertes considérables, abandonnèrent la place, mais ils revinrent une seconde fois pour reprendre la fondation de la ville; et comme alors ils étoient forts en cavalerie, les Pampas ne purent leur résister et se retirèrent au sud, à l'endroit où ils sont à présent. Ils y vivoient, comme auparavant, de la chasse du tatou, du lièvre, du cerf et des autruches qu'on y trouvoit en grande abondance; mais les chevaux marrons ou sauvages s'étant beaucoup multipliés, ils commencèrent à en prendre et à en manger, et c'est ce qu'ils font encore aujourd'hui, qu'ils se nourrissent de la chair de ces animaux

(1) Les détails qui suivent sont tirés d'une note que Mr. Caldcleugh a rejetée dans l'appendix, à la fin du second volume. (R)

Digitized by Google

et des autres dont nous venons de parler. Les vaches sauvages se multiplièrent dans le pays après les chevaux; et comme les Pampas n'en avoient pas besoin pour vivre ils n'ont jamais pensé à en manger. Ainsi, ce bétail ne trouva aucun obstacle à sa multiplication, et s'étendit jusqu'au Rio-Négro, vers le 41° de latitude, comme aussi vers l'ouest jusqu'aux limites de Mendoza et jusqu'à la pente de la Cordillière du Chili. Les Indiens sauvages de ces cantons voyant arriver des vaches dans leur pays, commencèrent à en manger; et comme il y en avoit en abondance, ils vendoient leur surperflu aux Araucans et aux autres Indiens. »

« C'est ainsi que le nombre de ces animaux diminua dans ces contrées occidentales, et ce qui en restoit courut vers l'est se concentrer dans le pays des Pampas. Delà vint que plusieurs nations indiennes du côté oriental de la grande Cordillère, et d'autres de la côte Patagonienne, vinrent s'établir dans les cantons où il y avoit du bétail; ils se lièrent d'amitié avec les Pampas, et achevèrent bientôt de détruire le reste des vaches sauvages. Ils furent aidés en cela par les habitans de Mendoza et de Buenos-Ayres qui, de leur côté, en faisoient un grand dégât pour se procurer des cuirs et du suif. »

« Au milieu du dernier siècle, les Pampas commencèrent à voler le bétail apprivoisé, que les habitans de Buenos-Ayres possédoient dans leurs pâturages. Ce fut là l'origine d'une guerre sanglante, parce que les Indiens ne se bornoient pas à voler les troupeaux, mais qu'ils tuoient les hommes adultes et emmenoient en esclavage les femmes et les jeunes garçons. »

Dans le courant de cette guerre ils ont brûlé beaucoup de maisons de campagne et tué des milliers d'Espagnols. Ils ont souvent ravagé le pays, interrompu pendant long-temps la communication de Buenos-Ayres avec le Chili et le Pérou,

Digitized by Google

et forcé les Espagnols à couvrir la frontière de Buenos-Ayres par onze forts, gardés par sept cents vétérans de cavalerie, sans compter les milices. La même chose a eu lieu proportionnellement dans les districts de Cordoue et de Mendoza. Il est sûr que dans cette guerre, il y avoit plusieurs nations indiennes coalisées; mais les Pampas en ont toujours fait la principale partie, et il est indubitable qu'ils sont pleins de courage. Le trait suivant peut en donner une idée. »

« Dans une bataille on avoit fait prisonnier cinq Pampas; on les mit sur un vaisseau de guerre de 74 canons et de six cent cinquante hommes d'équipage, pour les conduire en Espagne. Au bout de cinq jours de navigation, le capitaine leur permit de se promener dans le vaisseau, et dès l'instant même, ils résolurent de s'emparer du bâtiment en tuant tout l'équipage. L'un d'eux, s'approcha d'un caporal de marine, et voyant qu'il étoit peu sur ses gardes, il lui enleva son sabre, et dans un intant il tua deux pilotes et quatorze matelots ou soldats. Les quatre autres Indiens se jetèrent sur les armes, et comme la garde les défendoit, ils se précipitèrent dans la mer et s'y noyèrent, ainsi que le premier, qui les imita. »

« Les Pampas ont une grande quantité d'excellens chevaux et ils les montent comme les Charruas. Ils achètent à d'autres Indiens qui habitent au sud de leur pays et vers la côte des Patagons, leurs habits de peau et des plumes d'autruche. Ils viennent vendre à Buenos-Ayres des boucles, des lacets, des rênes de cheval, du sel, etc.; et ils rapportent en échange de l'eau-de-vie, de l'herbe du Paraguay, du sucre, des confitures, des figues et des raisins secs; des éperons, des mords, des couteaux; et souvent ils sont accompagnés par quelques Indiens de la côte patagonienne, et de la Cordillière du Chili; de temps à autre les Caciques font une visite au vice-roi, pour en obtenir quelque présent. »

Digitized by Google

« Le langage des Pampas est différent de tous les autres; il n'a aucun son nasal ni guttural, de sorte qu'on pourroit l'écrire avec les lettres de notre alphabet. Ils sont moins silencieux que les autres Indiens, et leur voix est plus sonore et plus pleine. Leur taille n'est pas inférieure à celle des Espagnols; mais en général ils ont les membres plus forts, la tête plus ronde et plus grosse, les bras plus courts, la figure plus large et plus sévère, que nous et que les autres Indiens. Personne parmi eux ne se peint le corps, ni ne se coupe les cheveux. Les hommes les relèvent au sommet de la tête, et les attachent avec une courroie. Les femmes les partagent en deux moitiés égales, et en font deux grosses tresses, qui tombent sur les épaules et le long des bras. »

« Les Pampas ont des chefs ou caciques qui, sans avoir le droit de punir, ou de rien exiger, jouissent cependant d'une grande considération. Chaque chef habite un district séparé, avec ceux de sa horde; mais ils se réunissent quand il s'agit de faire la guerre, ou quand l'intérêt commun le demande. Du reste ils ne cultivent point la terre, ils ne travaillent point, ils ignorent l'art de coudre et de faire des étoffes, il ne connoissent ni religion, ni culte, ni soumission, ni lois, ni châtimens, ni instrumens de musique, ni danses; mais ils s'enivrent souvent. »

« Ils n'ont ni arcs ni flèches, quoique les anciennes relations leur en attribuent; mais il est probable qu'elles ont confondu avec les Pampas, les Guarranys leurs alliés qui faisoient alors la guerre aux Espagnols. Les Pampas se servoient autrefois d'un dard ou bâton pointu, avec lequel ils combattoient de près, et même de loin en le lançant; maintenant ils l'ont converti en une lance longue qui leur est plus utile à cheval, et ils ont conservé l'usage de leurs boules. Il y en a de deux sortes; la première est composée de trois pierres rondes, grosses comme le poing, recouvertes de peau

Digitized by Google

de vache ou de cheval, et attachées à un centre commun avec des cordons de cuir, de la grosseur du doigt et longs de trois pieds. Ils prennent à la main la plus petite des trois, et après avoir fait tourner les autres avec violence par dessus leur tête, ils les lancent toutes les trois jusqu'à la distance de cent pas; et elles se roulent et se croisent tellement autour des jambes, du cou, ou du corps d'un animal ou d'un homme, qu'il leur est impossible d'échapper. »

« L'autre sorte de boule se réduit à une seule pierre, et ils l'appellent boule perdue. Elle est recouverte de cuir et attachée à une courroie d'environ trois pieds, qu'ils prennent par le bout pour faire tourner la boule comme une fronde. Ils la lancent ensuite jusqu'à cent cinquante pas, pendant que leur cheval court à bride abattue. Les Pampas excellent à manier ces deux sortes de boules pour prendre des chevaux sauvages et d'autres animaux, et ils en portent toujours une grande quantité quand ils vont à la guerre. Au temps de la conquête, ce fut avec cette arme qu'ils enlacèrent et firent périr dans une bataille, Don Diègo de Mendoza, frère du fondateur de Buenos-Ayres, neuf autres des premiers capitaines qui étoient à cheval, et un beaucoup plus grand nombre d'Espagnols. En attachant des bouchons de paille enflammée à la courroie des boules perdues, ils vinrent à bout d'incendier plusieurs maisons à Buenos-Ayres, et même quelques navires.............. »

Depuis le commencement des querelles entre les colons de Buenos-Ayres et les Pampas, il n'y a presque pas eu d'année où ceux-ci n'aient fait quelques attaques et enlevé des troupeaux. Après la guerre de 1740, on acheta la paix, de manière à donner aux Indiens la plus haute idée de leur importance. Les Espagnols avoient été complétement défaits, et ils consentirent à rendre sans rançon les prisonniers ennemis, tandis qu'ils étoient obligés de racheter les leurs.

En 1767, les Indiens firent une attaque sur Buenos-Ayres; ils ravagèrent tous les alentours de la ville, et emmenèrent les troupeaux, ainsi qu'un grand nombre de captifs. Un corps de troupes espagnoles se mit à leur poursuite; mais ils opérèrent leur retraite sans se laisser attaquer.

Les agressions des Indiens sont devenues plus fréquentes depuis quelques années. En 1822, ils commirent des déprédations si multipliées dans le voisinage de Buenos-Ayres, que le gouverneur fit une sortie pour les repousser; mais la nature du pays est telle, qu'un ennemi en fuite peut, en quelques heures, revenir sur les traces du vainqueur qui croit l'avoir chassé. Les Indiens ont la vue extrêmement perçante, et découvrent leurs ennemis de très-loin; il paroît que les créoles jouissent de la même faculté. Les colons construisent, sur les limites de leurs domaines, des plateformes hautes de vingt pieds, sur lesquelles on poste constamment un jeune créole, chargé d'examiner le pourtour de l'horizon; cette disposition leur donne le temps de s'échapper, en cas d'attaque de la part des Indiens.

En conséquence de ces incursions répétées, D. Martin Rodriguez proposa, comme seul moyen de contenir ces hordes vagabondes, d'établir une chaîne de forts et de postes dans une position convenable. Ce projet fut mis à exécution, et l'on choisit pour cela, une ligne tirée au sud-est de Buenos-Ayres, depuis Tandil jusqu'à la Sierra de Ventana. Mais avant que cette ligne fût formée, les Indiens reparurent, en janvier 1823, et s'avancèrent en grand nombre jusque près de Buenos-Ayres. Le gouverneur de la province se mit à leur poursuite, et employa six mois à cette expédition. Pendant ce temps-là, Rivadavia s'occupa à donner une meilleure organisation à la milice, et leva un nouveau régiment de cavalerie. Les provinces de Santa-Fé et de Mendoza envoyèrent aussi, à cette époque, des troupes contre les Indiens. Le 4 août, D. Mar-

Digitized by Google

tin Rodriguez revint à Buenos-Ayres, et réunit toutes les forces disponibles pour marcher contre les ennemis, qui s'étoient postés avantageusement et en grand nombre, dans la direction de Tandil et de Chapalcopu. A l'époque des dernières nouvelles, au mois de novembre 1823, les Indiens s'étoient avancés de nouveau vers la ville, et y avoient répandu une terreur panique. On s'imaginoit que ce n'étoit plus aux Indiens Pampas que l'on avoit à faire, mais aux Araucans du Chili, qui avoient passé le Planchon. On craignoit de ne pouvoir leur résister efficacement. Comme ces attaques paroissent devenir sérieuses, il faudroit que le gouvernement prît des mesures énergiques pour les réprimer à jamais. Une expédition combinée des provinces unies, qui chasseroit ces hordes sauvages vers le sud, semble l'unique moyen d'obtenir ce résultat.

Il est à regretter que les diverses provinces du Rio-de-la-Plata, parlant toutes le même langage, combattant pour la même cause, soient divisées entr'elles par un esprit de jalousie et par des sentimens haineux. En 1816, elles se réunirent sous le gouvernement de Pueyrredon; mais l'alliance ne dura que trois ans, et ne fut jamais bien cordiale..........

....

(Mr. Caldcleugh se prépare à se rendre au Chili; et, après avoir pris un guide de Buenos-Ayres, il se met en route, à cheval, au travers des plaines immenses appelées Pampas. Comme notre voyageur s'est contenté de nous donner, jour par jour, les notes informes qu'il a prises tout en cheminant, sa narration offre peu d'intérêt, et en offriroit moins encore dans un extrait. Il suffira à nos lecteurs de savoir que Mr. Caldcleugh arrive heureusement à Mendoza, après avoir fait 1000 milles en 16 jours, et avoir manqué de tomber entre les mains d'un parti d'Indiens, auxquels il n'échappe qu'en gagnant la Sierra de Cordova. Voici quelques renseignemens qu'il donne sur Mendoza.)

Digitized by Google

Cette ville, située au pied des Andes, en face du passage d'Uspallata, est fort bien bâtie. Les maisons sont construites avec de grandes briques, et meublées avec un luxe que l'on retrouve rarement dans l'Amériqne du sud. Les rues sont très-larges et arrosées de petits ruisseaux, qu'alimente la rivière de Mendoza. La ville contient six ou sept églises, et une grande place carrée. L'*alameda* ou promenade publique, est bien arrangée, et jouit d'une vue magnifique sur les Andes.

Mendoza renferme vingt mille habitans, parmi lesquels on ne compte qu'un petit nombre de noirs. Sa position sur l'un des principaux passages qui conduisent au Chili, lui donne une certaine importance commerciale. La branche la plus considérable de l'industrie des habitans, est la culture de la vigne. Le vin qui s'exporte ressemble un peu au Malaga. Les vignes, dont quelques-unes contiennent jusqu'à 60 000 ceps, sont toutes disposées en treillage. Les autres fruits que l'on cultive, sont les melons, les figues, les poires et les coings. Ces derniers sont très-supérieurs à ceux d'Europe.

Les exportations consistent surtout en vins, en eaux-de-vie et en fruits sècs; les principales importations sont l'*yerba*, et les articles de manufacture. Ces derniers se vendent à un prix singulièrement modique. J'achetai un excellent canif anglais qui, après avoir été transporté de si loin, et avoir donné un profit à tous ceux par les mains desquels il avoit passé, ne me coûta qu'un schelling. Comme presque toutes les marchandises qui vont au Chili, traversent Mendoza, une grande partie de la population élève des mulets pour servir de bêtes de somme dans la Cordillère. La propriété foncière est extrêmement subdivisée; tous les champs sont enclos avec soin, et fécondés par un bon systême d'irrigation. Le blé que l'on cultive fournit un pain excellent. Le trêfle vient si bien, qu'on le coupe jusqu'à quatorze fois par année.

Digitized by Google

La société offre beaucoup d'agrémens à Mendoza. Les dames me parurent instruites; elles cultivent avec succès les beaux-arts. Pendant les mois d'été, de novembre à mars, le climat est chaud, et, sans la fonte des neiges de la Cordillère, le pays souffriroit de la sécheresse. La saison des pluies commence avec l'hiver, et dure trois mois; de temps à autre il tombe un peu de neige; les matinées sont extrêmement belles, et l'on voit alors les montagnes bien découvertes, se dessiner sur un ciel d'un azur foncé. Vers les cinq heures de l'aprés-midi, le temps se couvre de manière à faire croire à l'approche d'un orage. Ce phénomène se répéta chaque jour régulièrement, pendant tout le temps que je passai à Mendoza, et il ne tomba pas une goutte de pluie. L'élévation de la ville au-dessus de la mer est de 4427 pieds anglais.

La province de Mendoza ou Cuyo, s'étend assez loin vers le sud, le long de la chaîne des Andes; quelques forts élevés sur la frontière, la garantissent des attaques des Indiens. A l'est, elle est bornée par la province de La Punta, et au nord, par celle de San-Juan. Il a été question de réunir ces provinces sous un seul gouvernement; mais les jalousies qui existent entr'elles, se sont opposées à ce projet. La population de toute la province de Mendoza, y compris celle de la ville, ne se monte qu'à environ 40 000 habitans................

ROMANS.

Digitized by Google

ROMANS.

THE FORESTERS, etc. HISTOIRE DE LA FAMILLE FORESTER; par l'auteur de *Ligths and shadows of scottish life*, *The trials of Margaret Lindsay*, etc.; Blackwood, Edimbourg; T. Cadell, Strand, London 1825. 1 vol. in-8°.

(*Second et dernier extrait*).

(ON découvre que Lucy avoit été enlevée par une Bohémienne, mais les parens heureux d'avoir retrouvé leur fille, ne font aucune démarche pour faire punir l'auteur de cet attentat. Peu d'années après, Michel devient aveugle : il supporte son malheur avec résignation et courage. Lucy se dévoue à soigner son père de la manière la plus touchante. Une jeune personne orpheline, maîtresse d'une grande fortune, et nommée Emma Cranstoun, qui habite une terre voisine de Braken-Braes, rencontre Lucy au presbytère et se prend d'amitié pour elle. Elle lui fait plusieurs visites, et l'invite à venir souvent chez elle. Lucy fait connoissance avec un jeune homme qui habite chez le ministre de la paroisse. Edouard Ellis, âgé de dix-sept ans, est Anglais de naissance, il a un bon caractère et une jolie figure. Il devient amoureux de Lucy; cependant cette passion n'est pas de celles qui ôtent le sommeil et plongent dans la mélancolie. Quelle que soit la vivacité de son inclination pour la belle villageoise, elle ne trouble ni son repos ni sa gaîté. Lucy, de son côté, bien qu'elle pense souvent à son ami Edouard avec une sorte de plaisir, et qu'elle ait fort bien observé qu'il la trouve jolie, n'éprouve pour lui aucun sentiment qui altère la paix de son âme. Cependant la

Digitized by Google

perspicacité d'Isabelle lui fait deviner l'inclination mutuelle des jeunes gens; elle s'en réjouit en secret, et ne perd pas une occasion de faire, en présence de Lucy, l'éloge du jeune homme. Ellis doit aller passer un an en Angleterre, mais Isabelle se flatte qu'au bout de ce temps-là, il reviendra demander la main de sa nièce..........

....

Abel revient chez son frère dans un état déplorable de misère et de maladie. Au bout de quelque temps il meurt en léguant à son frère une fille nommée Martha qu'il a laissée dans un petit village en Angleterre. Michel et sa femme se décident à partir pour aller chercher leur nièce. Agnès tombe dangereusement malade en route chez une famille Colinson qui s'intéresse à elle et la soigne admirablement bien. Cependant, à la première nouvelle de la maladie de sa mère, Lucy, sans se laisser arrêter par les difficultés d'un pareil voyage, part seule, à pied, pour aller la soigner; elle a le bonheur de la voir bientôt hors de danger.

Après l'entière guérison d'Agnès, la famille Forester revient à Braken-Braes, et y ramène la jeune Marthe. Miss Cranstoun part pour l'Italie.)

Un jour que Lucy et sa cousine Martha, étoient allées faire quelques visites dans le voisinage de Braken-Braes, un étranger d'une physionomie noble et sérieuse, se présenta sous le nom de Mr. Ellis, père d'Edouard Ellis. Michel s'empressa de lui demander des nouvelles de son fils.

« Mon fils, » répondit Mr. Ellis d'un ton froid et contraint, « est à Rome depuis quelques mois; il y passera probablement encore une année avant d'aller en Grèce. » Puis il ajouta avec plus de froideur encore; « Mr. Forester, je dois vous parler avec franchise; je sais que vous êtes un homme d'honneur, et si j'ai pris la liberté de me pré-

Digitized by Google

senter chez vous, c'est que j'avois des choses importantes à vous communiquer...... Mr. Forester, il s'agit de mon fils et de votre fille Lucy...... Vous devez comprendre l'anxiété d'un père au sujet de son fils unique...... Je n'ignore pas l'espèce d'ascendant que votre fille a pris sur mon fils. Vous concevez, Monsieur, le chagrin que me fait éprouver la perspective d'une semblable union pour Edouard..... Maintenant j'attends de vous une explication franche sur le fond des choses. Existe-t-il entr'eux quelqu'engagement précis, quelque promesse de mariage ? »

Michel, blessé du ton de cette question, se leva avec dignité, et répondit : « Vous connoissez bien peu ma fille, Monsieur, si vous imaginez qu'elle ait usé d'artifice pour s'assurer du cœur de votre fils. Croyez-vous qu'elle consentiroit à quitter son père aveugle pour de l'argent, des titres et tous les biens de la terre ? »

Mr. Ellis, qui n'étoit pas préparé à entendre un tel langage, se sentit embarrassé. Il considéroit en silence la physionomie majestueuse de Forester, et son geste plein de dignité et de noblesse ; il éprouva un sentiment involontaire de respect et d'admiration ; il articula quelques lieux communs, et finit par offrir sa bourse.

« Pensez-vous, Monsieur, » lui répondit Michel, « que parce que nous habitons une chaumière nous n'ayons pas l'âme aussi élevée que vous autres riches, et qu'on puisse nous traiter comme des gens sans honneur ?............ Ma Lucy n'est-elle pas aussi chère à ses parens que votre fils peut l'être à l'auteur de ses jours ?......... Vous avez de l'ambition pour votre enfant, c'est naturel ; il doit épouser une femme de son rang, et Lucy Forester n'est que la fille d'un paysan. Ce n'est pas à son père à faire son éloge ; je ne vous dirai pas tout le bonheur qu'elle nous donne..... On dit qu'elle est belle, mais c'est le moindre de ses avantages. »

En cet instant, Lucy, dont les boucles légères s'etoient échappées de la guirlande de fleurs des champs qui les retenoit, ouvrit la porte en chantant. Elle ne s'attendoit pas à voir un inconnu, elle rougit, fit une profonde révérence, et s'arrêta avec un peu d'embarras. Jamais sa beauté n'avoit brillé de tant d'éclat.

« Venez, mon enfant, » dit Isabelle; « je veux vous présenter au père de Mr. Edouard Ellis. »

Lucy s'avança toute troublée ; son cœur battoit si fort qu'elle ne put dire un seul mot. Elle s'assit bien vîte sur un tabouret de bois aux pieds de son père.

Celui-ci posa sa main sur la tête de Lucy, et ce mouvement détacha sa guirlande. Ses beaux cheveux bouclés couvrirent ses épaules et son cou d'albâtre. Ce léger incident la fit rougir davantage encore

« Avant que je dise un seul mot à Lucy sur le sujet qui vous amène, » reprit Michel, « ayez la bonté, Mr. Ellis, de reprendre la conversation où vous l'avez laissée. Elle entendra elle-même ce que vous avez à dire sur son compte. »

Mais Mr. Ellis surpris, touché, étoit muet d'admiration. Jamais une si éclatante beauté ne s'étoit offerte à ses regards. Ce front si pur, ces yeux si doux, ces formes si aériennes lui donnoient l'idée d'un être céleste. C'étoit l'image de la candeur, de l'innocence, il ne pouvoit se lasser de la contempler. Tout ce qu'il put faire, ce fut de remettre entre les mains de Lucy une lettre de son fils en ajoutant quelques mots vagues de politesse que celle-ci n'entendit point. Incapable de dissimuler plus long-temps son émotion, elle sortit précipitamment de la chambre en emportant son trésor, et par un mouvement irréfléchi, elle dirigea ses pas du côté de la cascade où elle avoit reçu les adieux d'Edouard. Un nuage couvroit sa vue, elle s'appuya contre un tronc d'arbre pour se soutenir. Quelques momens

Digitized by Google

après elle rompit le cachet de la lettre d'Ellis, avec l'anxiété d'une personne qui va lire son arrêt.

Ce billet ne contenoit que peu de lignes, mais elles étoient pleines de tendresse. Cependant il y avoit dans la tournure de chaque phrase quelque chose de profond, de mystérieux qu'elle ne pouvoit définir. Lucy, après les avoir lues et relues plusieurs fois, se mit à pleurer amèrement, car elle comprit que tout étoit fini désormais entr'elle et Edouard. Son souvenir devoit être écarté; il habitoit une terre étrangère, son cœur et sa main devoient être accordés à une autre, elle ne le reverroit peut-être jamais. A cette pensée ses sanglots redoublèrent, et tirant de son sein une boucle de cheveux qu'il lui avoit donnée en partant, elle la jeta dans les flots après l'avoir pressée de ses lèvres. Un seul gage de l'amour d'Ellis lui restoit encore; c'étoit une épingle où le nom de Lucy et celui d'Edouard étoient entrelacés et gravés en lettres d'or. Après quelqu'hésitation, elle se décida à faire ce dernier sacrifice, et l'épingle eut le même sort que la boucle de cheveux.....

Il n'y avoit point de dépit dans le sentiment de Lucy; elle n'en vouloit pas à Edouard, il n'avoit pas cherché à la tromper, il n'avoit fait aucun serment. Dans l'ignorance de leur propre cœur, ils s'étoient livrés tous deux au charme d'un premier sentiment avec cette simplicité enfantine qui ne voit rien au-delà du moment présent.

«Vaine et stupide créature que j'étois! » s'écria-t-elle. «Comment ai-je pu bercer mon imagination de tant de chimères? Comment ai-je pu croire un seul instant qu'Edouard Ellis pouvoit aimer Lucy Forester, la fille d'un simple paysan? Et pourtant il me montroit tant d'amitié! Il passoit si souvent sous mes fenêtres! Je le rencontrois sans cesse. Maintenant je ne le reverrai plus que dans un autre monde!»... et ses larmes recommencèrent à couler. Elle se souvint de certains traits aimables du caractère d'Edouard.

Digitized by Google

« Comme ses manières étoient douces et polies ! » se disoit-elle. « Comme il étoit respectueux pour mon père, et gai avec ma tante Isabelle ! »

Cependant Lucy, en s'arrachant de ce lieu qui lui rappeloit de si dangereux souvenirs, prit la résolution de n'y revenir jamais. Elle s'achemina lentement du côté de la maison; mais avant de se hasarder à y rentrer, elle voulut s'assurer du départ de Mr. Ellis. Elle crut le voir encore assis auprès de la fenêtre, elle s'arrêta, et attendit qu'il se fût éloigné...

....

Deux années s'étoient écoulées depuis la maladie d'Agnès; mais Ruth Colinson n'avoit pas oublié son amie Lucy, et celle-ci l'ayant invitée à venir passer quelques jours à Braken-Braes, elle y arriva accompagnée de son frère Miles, aimable jeune homme qui avoit pour Lucy un intérêt et des attentions toutes particulières. Cette visite réveilla dans le cœur des deux époux les souvenirs tout-à-la-fois les plus cruels et les plus doux de leur vie. Ce fut pour eux une nouvelle occasion de bénir Dieu de ses bienfaits et de sa bonté infinie.

Michel, pendant le séjour que Miles Colinson fit à Braken-Braes, s'attacha de plus en plus à cet intéressant jeune homme. Il apprécioit sa douceur, son instruction, son aimable caractère, ses efforts pour lui être agréable et les soins qu'il lui prodiguoit. Il se plaisoit à lui parler de ses parens, à le questionner sur ses occupations et ses projets. De son côté, Lucy étoit reconnoissante des prévenances délicates du jeune homme pour son père. Quant à Miles Colinson, il étoit impossible qu'en voyant Lucy, à toute heure, au milieu de sa famille, il ne prît pas pour elle une passion toujours croissante. Un sentiment si vif ne pouvoit échapper aux yeux clair-voyans d'une mère; Agnès fit part de ses observations à son mari, et ils commencèrent tous deux à nourrir l'espoir

Digitized by Google

de voir un jour leur fille unie à Miles Colinson. Quelques temps avant le départ de celui-ci pour Ellesmère, il demanda un entretien aux parens de Lucy. Ce ne fut pas sans émotion qu'il leur déclara ses sentimens pour leur fille. « Je n'ose, » dit-il, « m'adresser à elle, car si je voyois dans son cœur des dispositions qui me fussent peu favorables, je crois que j'en mourrois. Tout ce que je vous demande c'est de me laisser l'espoir que, si jamais Lucy m'accorde quelqu'affection, vous ne me refuserez pas pour votre gendre. »

Agnès, trop émue pour parler, se contenta de serrer en silence la main de son mari; et celui-ci s'écria : « Monsieur Colinson, si je vis assez pour vous voir l'époux de ma fille, je serai trop heureux. »

Isabelle levant les yeux au ciel, dit avec effusion : « Je crois voir de longues années d'une félicité sans nuages, se préparer pour notre chère enfant. Elle aura le sort de sa mère. Agnès, n'a-t-elle pas été la plus heureuse, comme elle est la meilleure des femmes?...... »

On entendit la voix de Lucy sous la fenêtre, et Colinson n'eut que le temps de promettre qu'il garderoit avec sa bien-aimée un silence absolu jusqu'à-ce qu'il eût reçu de ses parens la permission de lui faire connoître ses sentimens. Michel désiroit que sa fille, qui n'avoit que seize ans, attendît encore un ou deux ans avant d'être mariée.

La soirée qui précéda le départ de Ruth et de son frère, fut douce et triste tout à-la-fois. Lucy assise à côté de son amie la pressoit dans ses bras, et lui disoit les choses les plus tendres. Colinson étoit pensif; il ne savoit comment témoigner à Agnès et à Michel sa reconnoissance de toutes leurs bontés. La conversation languissoit, car chacun avoit le cœur serré, et renfermoit son émotion. Miles qui avoit fait, de sa main, quelques esquisses d'Ellesmère et de ses environs, en fit hommage à Lucy, en la priant de les garder en souvenir de ses amis. Celle-ci fut si touchée de ce

Digitized by Google

présent qu'elle en eut les larmes aux yeux...............
(Une année s'écoule pendant laquelle Martha épouse un soldat Ecossais, qui l'emmène dans le Canada).

On étoit au commencement de juin, et l'on attendoit de jour en jour l'arrivée de Miss Emma Cranstoun. Ses gens imaginèrent de lui préparer une petite fête; Lucy qui présidoit aux arrangemens, fut chargée de l'arrangement des fleurs, des guirlandes, et de l'arc de triomphe sous lequel la voiture devoit passer. Le cor-de-chasse annonça l'arrivée de l'élégant landeau de la voyageuse, et ce ne fut pas sans émotion que l'on découvrit de loin les plumes blanches de Miss Cranstoun qui se balançoient avec grâce. La voiture se trouva bientôt entourée d'une foule empressée. Emma descendit au milieu d'un murmure de bénédictions. Elle ne pouvoit parler, mais elle faisoit des signes de tête, et distribuoit des sourires autour d'elle à mesure qu'elle reconnoissoit chacun de ses protégés. Bientôt elle attacha ses regards sur sa chère Lucy et lui tendit la main avec l'expression la plus touchante. Celle-ci versa des larmes de joie en contemplant cette physionomie angélique, sur laquelle la maladie n'avoit laissé aucune trace.

Des tables furent bientôt dressées dans le parc pour la troupe joyeuse; la journée se passa gaîment, et chacun avant de retourner dans sa demeure, rendit grâce à l'Etre Suprême de la délivrance et du retour de la bonne Miss Cranstoun.

Le lendemain matin, Emma fit chercher Lucy, et lui fit mille amitiés. « Je vous dirai, ma chère enfant, » lui dit-elle, « que j'attends incessamment mon frère Henri. Vous savez qu'il a été long-temps prisonnier de guerre en France. Je ne l'avois pas vu depuis mon enfance......... Il a passé quelques semaines à Rome avec moi l'hiver dernier; nous étions fort bien ensemble, mais il n'y avoit pas entre nous cette union intime d'un frère et d'une sœur qui ne se sont

Digitized by Google

jamais quittés. Comme Henri n'aime pas la campagne, il me permet d'habiter sa maison et de vivre ici tant que cela me conviendra. » Puis elle ajouta, en hésitant un peu : « J'ai encore une communication à vous faire, ma chère Lucy ; c'est celle de mon prochain mariage. Celui que je dois épouser aime de préférence cet endroit-ci, et comme il est probable que mon frère continuera à voyager, Mr. Ellis fera bâtir une maison dans le parc, et j'aurai le bonheur de ne pas m'éloigner de vous. »

« Mr. Ellis ! » s'écria Lucy d'une voix altérée, et une vive rougeur couvrit son beau visage.

Emma, trop occupée de ses propres pensées pour remarquer l'émotion de son amie, reprit ainsi :

« Il m'a souvent parlé de vous, Edouard ; il m'a dit qu'il vous connoissoit beaucoup, ainsi que vos parens pour lesquels il a le respect le plus profond. Croiriez-vous, ma chère, qu'il se souvenoit parfaitement du jour de votre naissance ? .... J'en étois presque jalouse. » Elle sourit et avança la main pour arranger une boucle des cheveux de Lucy. « Je suis sûre, ma chère amie, » ajouta-t-elle, « que vous aimerez Edouard ; il a le caractère le plus aimable possible. »

Cependant, Lucy se remit bientôt. Qu'y avoit-il en effet dans cette communication, qui dût l'agiter si fort ? N'avoit-elle pas pris la résolution de bannir de son cœur le souvenir de son premier amour ? et n'avoit-elle pas éprouvé dans la société de Miles Colinson plus de plaisir, plus de vraie jouissance qu'elle n'osoit se l'avouer à elle-même ?

Après avoir fait des vœux ardens pour le bonheur de Miss Emma dans la nouvelle carrière où elle alloit entrer, Lucy se leva et reprit le chemin de la maison.

(Cependant, Mr. Cranstoun vient prendre possession de sa terre. Il invite plusieurs de ses amis de Londres, et sa maison devient un lieu de désordre et de dissipation. C'est un

Digitized by Google

jeune homme égoïste, vicieux, uniquement occupé de ses plaisirs, et sacrifiant tout à ce but unique. Il est bientôt un objet d'effroi pour toutes les familles des environs. Emma voit avec douleur, que les habitudes de son frère sont trop enracinées, pour qu'elle puisse avoir aucune influence sur lui. C'est en vain qu'elle cherche à le ramener à des idées de vertu; il se montre insensible à tout. Elle prend le parti d'aller passer quelques semaines chez une de ses amies. Cranstoun s'enchante de la beauté de Lucy, et fait de grands efforts pour lui tourner la tête. L'innocente Lucy ne soupçonne pas les mauvais desseins de Mr. Cranstoun; mais Emma, qui commence à connoître le caractère de son frère, envoie un message à Lucy, pour la prier de venir la joindre chez son amie. Le départ de la jeune personne est fixé pour le lendemain; Miss Cranstoun se charge de lui envoyer une voiture. Henri enlève Lucy; mais ses parens, informés à temps de la disparition de leur fille, poursuivent le ravisseur; et, Miles Colinson, arrivé à Braken-Braes pour demander la main de Lucy, réussit à la libérer. Cranstoun disparoît.).

Le lendemain étoit un dimanche, et la famille Forester, heureuse de la délivrance que Dieu leur avoit accordée, s'achemina vers le temple du Seigneur. Emma attendoit à la porte sa chère Lucy, et, dès qu'elle la vit arriver, elle lui tendit la main en signe d'amitié, et se plaça à côté d'elle. Les yeux de la congrégation tout entière étoient fixés sur les jeunes amies; et, le ministre lui-même, du haut de la chaire, ne put s'empêcher de jeter sur Emma Cranstoun un regard approbateur.

A la sortie du service divin, une sorte de rumeur sourde se fit entendre, et l'on vit des groupes se former devant la porte de l'église. Toutes les physionomies paroissoient frappées de consternation. On venoit de trouver, dans un bois voisin, le cadavre du ravisseur de Lucy, percé de part en part. On di-

soit que c'étoit à la suite d'un duel avec un de ses amis de Londres. Emma apprit cette fatale nouvelle et tomba évanouie.

La pauvre Emma avoit bien besoin de consolations. Son frère avoit fermé les yeux pour toujours, au milieu d'une carrière de folie et de crime. Il n'avoit pas eu un seul instant pour se repentir. Aucune pensée consolante ne venoit adoucir l'amertume de sa malheureuse sœur. Lucy, toujours bonne et dévouée, ne quitta pas Miss Cranstoun un seul instant, pendant les premières semaines qui suivirent ce funeste évènement. Elle passa les jours et les nuits dans sa chambre, et ses tendres soins adoucirent un peu la douleur de son amie.

Lorsque Lucy retourna chez ses parens, elle y trouva Miles Colinson, et reçut l'aveu de son amour. Alors, elle n'auroit pu dire si elle l'aimoit, mais il lui inspiroit une parfaite confiance. Dans un cœur tel que le sien, la confiance et l'estime devoient prendre le caractère de la tendresse. En effet, chaque jour, par un progrès insensible, elle s'attachoit davantage à Colinson. Bientôt, elle en vint à oublier l'existence d'Edouard Ellis, et à considérer avec joie la perspective de bonheur qui l'attendoit avec l'époux que ses parens lui avoient choisi.

Bien que Michel prévît que sa fille s'éloigneroit pour toujours, il s'applaudissoit d'un évènement qui devoit assurer le sort de son enfant chéri. Agnès, de son côté, éprouvoit déjà pour Colinson, une affection toute maternelle.

Le mois d'août venoit de finir; on approchoit du moment où Colinson devoit quitter Braken-Braes, pour retourner dans sa famille. L'union des amans étoit fixée pour l'été suivant; ils devoient donc encore rester séparés pendant tout l'hiver. La tante Isabelle se plaisoit à répéter que, si elle avoit le bonheur d'assister aux noces de sa chère enfant, elle mour-

Digitized by Google

roit contente. « Le jour de son mariage, » disoit-elle, « Lucy aura dix-huit ans et demi, et moi j'aurai quatre-vingt-cinq ans.......Mais, Dieu nous soit en aide,.....quelle est cette belle dame qui s'avance dans l'avenue? »

Cette belle dame n'étoit autre que la femme de chambre de Miss Cranstoun, une bonne créature, dont le seul défaut étoit d'aimer un peu trop à se parer. Aussi, faisoit-elle l'étonnement et l'admiration de tous les habitans de la paroisse. Elle s'avança en souriant, et remit à Lucy un billet de sa maîtresse. Il ne contenoit que peu de mots, pour prévenir Lucy qu'elle alloit arriver à Braken-Braes, avec un ami qu'elle vouloit lui présenter. Celle-ci, escortée de Miles Colinson, se mit en marche pour aller à la rencontre de sa chère Miss Cranstoun. Au bout d'un quart-d'heure de chemin, ils se trouvèrent en face d'Emma et d'Edouard Ellis. Lucy ne put s'empêcher de rougir, et un peu d'embarras se peignit sur la physionomie d'Edouard; mais cette impression ne fut que momentanée; on se remit bientôt assez pour prendre le ton d'anciens amis, qui se revoient avec plaisir.

Au printemps suivant, Michel, Agnès, Isabelle et Lucy partirent pour Ellesmère. Ce fut avec une douce émotion, que les parens de Lucy se retrouvèrent dans des lieux où leur enfant devoit vivre et mourir; des pensées de mélancolie vinrent se mêler à leur joie et à l'admiration que leur inspiroit cette belle vallée. Ils bénissoient Dieu, mais ils versoient des larmes, en pensant au moment où il faudroit se séparer de leur fille unique.

Il n'y avoit pas, dans tout le Westmoreland, une plus jolie habitation que celle qu'on avoit préparée aux jeunes époux. La maison, située sur une élévation, et entourée d'une pente douce, dominoit un paysage agreste. Au fond de la vallée, couloit un ruisseau, dont les bords étoient couverts de verdure et de fleurs.

Digitized by Google

Ruth avoit été choisie depuis long-temps, par Lucy, pour être son amie de noce; mais elle fut obligée d'en chercher une autre parmi ses jeunes compagnes d'Ellesmère, parce que le mariage de Ruth avec le capitaine Marshall, l'un de ses voisins de campagne, s'étoit arrangé dans l'intervalle. Il fut convenu que les deux noces auroient lieu en même temps.

Le matin du jour où des cœurs purs et innocens alloient être unis par des liens indissolubles, le soleil se leva sans nuages, et la nature sembloit sourire et partager la fête qui se préparoit. Dès les premiers rayons du jour, on s'empressa de parer les jeunes épouses. Jamais Lucy n'avoit paru si belle et si touchante.

Avant de partir pour l'église, elles allèrent embrasser leurs parens, et leur demander leur bénédiction. Le cortége alloit se mettre en marche, lorsqu'on vit, dans l'étroite avenue, plusieurs équipages qui s'avançoient au galop. Quelle fut la joie de Lucy, en reconnoissant son amie Emma Cranstoun, alors Mad. Ellis! Celle-ci s'élança dans les bras de Lucy. Elle avoit appris le jour fixé pour le mariage, et arrivoit en poste pour assister à la cérémonie. Cependant, il n'y avoit pas de temps à perdre, car la cloche sonnoit depuis quelques minutes. Emma prit Lucy dans sa voiture; les autres équipages suivirent; et, quoique la route fut étroite et pierreuse, on arriva bientôt sans accident à la chapelle. Une heure après, le cortége revint tranquillement chez Mr. Colinson. Un déjeuner étoit préparé sur la pelouse. Agnès et Michel s'assirent au haut de la table, et les jeunes épouses prirent place à côté de leurs amies de noce. Le repas fut très-gai, et Isabelle en fit les honneurs avec beaucoup de vivacité. Au milieu de la joie générale, on vit deux personnes inconnues qui se dirigeoient vers la maison. C'étoient un homme et une jeune femme. Celle-ci s'avança en souriant. « Ciel! » s'écria Isabelle, « seroit-ce la bonne Martha? »

Digitized by Google

C'étoit elle, en effet. Martha raconta son histoire; son mari avoit perdu un frère depuis quelques mois. Ce frère lui avoit laissé une jolie propriéte, et ils venoient se fixer dans leur chère patrie. Martha et son mari s'étoient détournés de leur chemin pour visiter leurs anciens amis. Avec quel plaisir ne revoyoient-ils pas le lieu de leur naissance! Avec quelles délices la bonne Martha ne répétoit-elle pas, avec son accent écossais, les noms de Glen, de Dee, de Glen Tilt, de Tummel, et de Loch Rannoch! La vivacité de sa joie réveilla son enfant, qu'elle tenoit dans ses bras. C'étoit un gros garçon, fort et robuste, qu'on s'empressa de baiser et d'admirer à la ronde.

Mad. Ellis ne prit congé que lorsque Miles Colinson lui eut promis d'amener sa femme à Holylee, l'été suivant. Bientôt Ruth partit avec son mari, et Miles et Lucy prirent le chemin de leur jolie habitation d'Oldfield. La soirée se passa à écouter les récits de Martha. Pressée par les questions de la tante Isabelle, elle ne s'arrêta que lorsque le sommeil la réduisit au silence. Quant à Michel et à sa femme, ils éprouvoient une telle sécurité sur le sort futur de leur chère enfant, qu'aucune inquiétude ne venoit troubler leur bonheur. Ils n'avoient que des actions de grâces à rendre à la Providence. Aussi, leur prière, dans ce jour mémorable, fut-elle plus longue et plus fervente encore que de coutume.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES

DU

TRENTIÈME VOLUME

De la division, intitulée: **Littérature.**

Pages.

MYTHOLOGIE.

PHILOSOPHIE.

ÉCONOMIE-POLITIQUE.

ÉDUCATION.

HISTOIRE.

Digitized by Google

ÉLOQUENCE.

VOYAGES.

ROMANS.

CONTES.

Fin de la Table des Articles contenus dans le trentième volume de la partie intitulée : LITTÉRATURE.

Digitized by Google

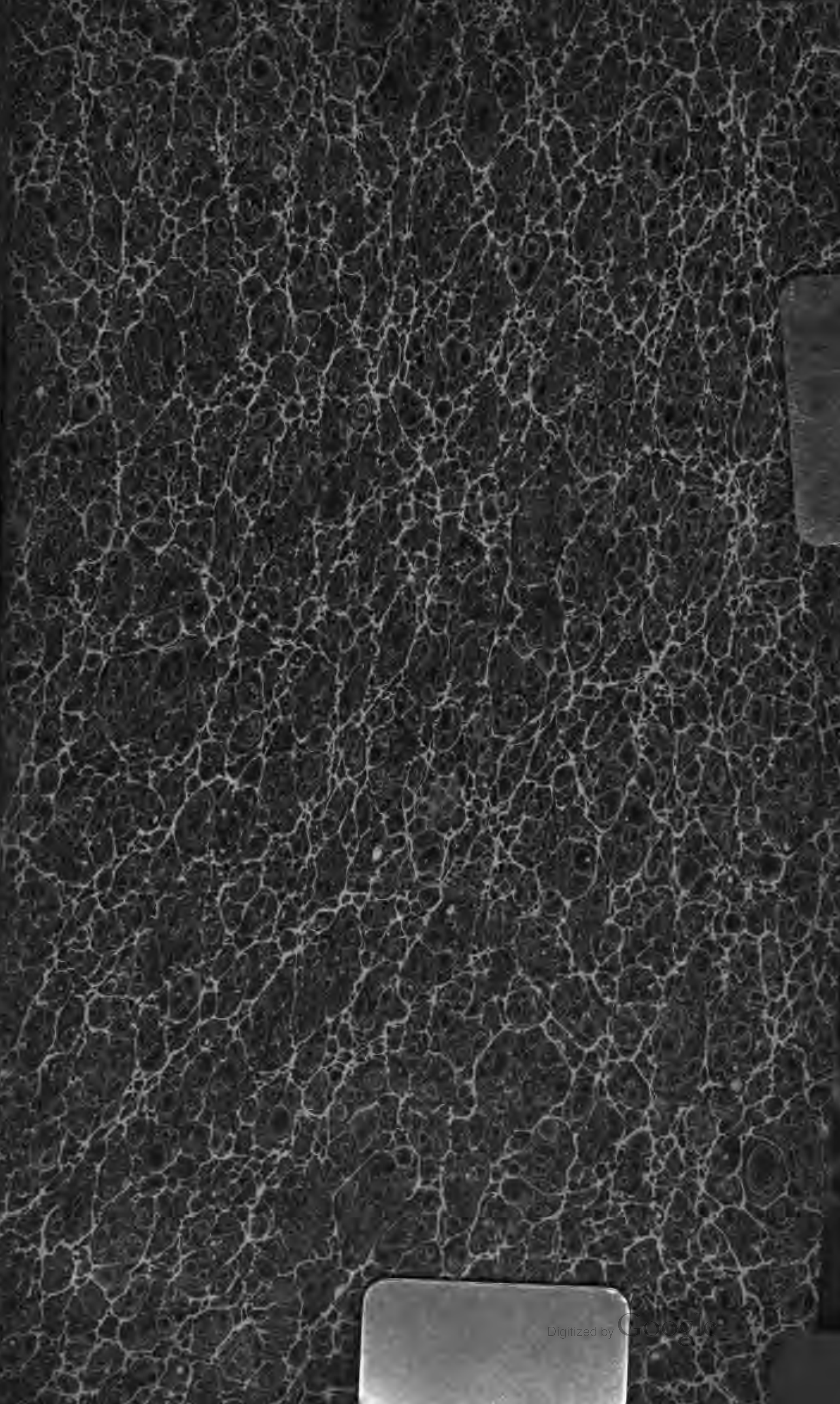
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google


Digitized by Google



Digitized by Google